

ERIN  
WATT

NEW ROMANCE®

LES HÉRITIERS  
TOME 5

Le

ROYAUME

en danger

Retrouver  
la mémoire.  
Crève-cœur ou  
nouveau départ ?

Hugo · Roman

ERIN  
WATT

NEW ROMANCE®

LES HÉRITIERS  
TOME 5

Le  
**ROYAUME**  
*en danger*  
ROMAN

Traduit de l'américain  
par Caroline de Hugo

Hugo ♦ Roman

Copyright © 2017 by Erin Watt

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit, sous n'importe quelle forme.

© 2018, Hugo Roman

Département de Hugo Publishing

34-36, rue La Pérouse

75116 - Paris

[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

Collection New Romance<sup>®</sup>

dirigée par Hugues de Saint Vincent

Ouvrage dirigé par Bénita Rolland

Traduit par Caroline de Hugo

Conception couverture : Stéphanie Aguado

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

*À Lily, la lumière de ma vie.*

# SOMMAIRE

---

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1 - EASTON

Chapitre 2 - HARTLEY

Chapitre 3 - EASTON

Chapitre 4 - HARTLEY

Chapitre 5 - HARTLEY

Chapitre 6 - EASTON

Chapitre 7 - HARTLEY

Chapitre 8 - HARTLEY

Chapitre 9 - EASTON

Chapitre 10 - EASTON

Chapitre 11 - HARTLEY

Chapitre 12 - EASTON

Chapitre 13 - HARTLEY

Chapitre 14 - EASTON

Chapitre 15 - HARTLEY

Chapitre 16 - EASTON

Chapitre 17 - HARTLEY

Chapitre 18 - EASTON

Chapitre 19 - HARTLEY

Chapitre 20 - EASTON

Chapitre 21 - HARTLEY

Chapitre 22 - EASTON

Chapitre 23 - HARTLEY

Chapitre 24 - EASTON

Chapitre 25 - HARTLEY

Chapitre 26 - EASTON

Chapitre 27 - HARTLEY

Chapitre 28 - EASTON

Chapitre 29 - HARTLEY

Chapitre 30 - HARTLEY

Chapitre 31 - EASTON

Chapitre 32 - HARTLEY

Chapitre 33 - HARTLEY

Chapitre 34 - HARTLEY

Remerciements

Restez connectées

# Chapitre 1

## EASTON

---

Tout le monde hurle en même temps.

Si je n'étais pas en état de choc, et complètement bourré, j'aurais sans doute pu reconnaître les différentes intonations, les connecter à certaines voix, trouver un sens aux phrases agressives et aux accusations qui sont lancées autour de nous.

Mais, pour le moment, cela ressemble à un son ininterrompu. Une symphonie de haine, d'inquiétude et de peur.

– C'est la faute de votre fils !

– Bien sûr !

– ... porter plainte...

– Easton !

J'ai la tête dans mes mains, je me frotte les yeux.

–... Même ici ?... On aurait dû vous passer les menottes, espèce de salaud... harcèlement...

– J'aimerais bien voir ça... pas peur de vous, Callum Royal. Je suis le district attorney...

– L'adjoint du district attorney !

– Easton !

Mes yeux sont secs, ils me démangent. Je suis sûr qu'ils sont injectés de sang. Ils le sont toujours quand je me bourre la gueule.

On me frappe l'épaule et une voix se distingue parmi les autres. Je tourne la tête pour découvrir les yeux bleus de ma demi-sœur qui me fixent d'un air très inquiet.

– Tu n'as pas bougé depuis trois heures. Parle-moi, me demande doucement Ella. Fais-moi un signe pour me dire que tu vas bien.

Bien ? Comment pourrais-je aller bien ? Regarde ce qui se passe, bordel ! Nous sommes à Bayview, dans une salle d'attente privée, car les Royal ne fréquentent pas la salle d'attente des urgences comme le reste des ploucs. Nous bénéficions partout d'un traitement particulier, même à l'hôpital. Quand mon frère aîné, Reed, s'est fait poignarder l'année dernière, on l'a immédiatement envoyé en chirurgie comme si c'était le président des États-Unis en personne, en le faisant passer sans doute avant quelqu'un qui en avait plus besoin que lui. Mais le nom de Callum Royal est connu partout dans cet État. Merde, dans ce pays. Tout le monde connaît mon père. Tout le monde le craint.

– ... des charges criminelles à l'encontre de votre fils...

– Votre putain de fille est responsable de...

– Easton ! me presse de nouveau Ella.

Je l'ignore. Pour l'instant, elle n'existe pas pour moi. Personne n'existe. Ni Ella. Ni papa. Ni John Wright. Ni même mon petit frère Sawyer, qui a été autorisé à nous rejoindre après avoir eu quelques points de sutures sur la tempe. C'est un très grave accident de voiture, et Sawyer s'en sort avec des égratignures. Pendant que son frère jumeau est...

Est quoi ?

Je n'en sais foutre rien. Nous n'avons eu aucune nouvelle de Sebastian depuis notre arrivée à l'hôpital. Son corps brisé, tout sanguinolent, a été embarqué à toute allure sur un brancard, et nous – sa famille – avons été consignés dans cette pièce pour attendre de savoir s'il est mort ou pas.

– Si mon fils ne s'en sort pas, votre fille paiera pour ça.

– Vous êtes bien sûr qu'il est vraiment votre fils ?

– Espèce d’enfoiré !

– Quoi ? J’ai pourtant l’impression que tous vos fils auraient bien besoin d’un test ADN. Pourquoi ne pas le faire pratiquer dès à présent ? On est dans un hôpital, après tout. Ce serait très simple de faire des prises de sang pour savoir lesquels sont des Royal et lesquels sont les rejetons d’O’Halloran...

– Papa ! FERME-LA !

La voix pleine d’angoisse d’Hartley me transperce le cœur. Les autres peuvent bien ne pas exister pour moi, elle, si. Elle est assise dans un coin de la pièce depuis trois heures. Comme moi, elle n’a pas prononcé un mot. Jusqu’à maintenant. Elle vient de se lever, ses yeux gris flambent de colère, sa voix sonne, accusatrice, alors qu’elle fait face à son père.

Je ne sais même pas pourquoi John Wright est ici. Il ne peut pas supporter sa fille. Il a envoyé Hartley en pension. Il ne l’a pas laissée rentrer chez elle lorsqu’elle est revenue à Bayview. Ce soir, il lui a hurlé dessus, il lui a dit qu’elle ne faisait plus partie de sa famille et l’a menacée d’expédier sa petite sœur au loin.

Mais après que l’ambulance a embarqué Hartley, les jumeaux et leur petite copine, monsieur Wright a été le premier à partir pour l’hôpital. Peut-être veut-il s’assurer qu’Hartley ne racontera pas à tout le monde quel salaud il est.

– Qu’est-ce que tu fais là ? hurle Hartley, comme si elle mettait en mots mes propres pensées. Je n’ai pas été blessée ! Je vais très bien ! Je n’ai pas besoin de ta présence, je n’en veux pas !

Wright hurle une réponse à laquelle je ne prête aucune attention. Je suis bien trop occupé à regarder Hartley. Depuis qu’elle est rentrée avec sa voiture dans le 4x4 des jumeaux, à la sortie de la demeure de son père, elle n’a cessé de dire qu’elle allait bien. Pas à moi, bien sûr, non, elle ne m’a même pas jeté un seul regard. Je ne lui en veux pas. Tout est de ma faute. Ce soir, j’ai détruit sa vie. Ce sont mes actes qui l’ont conduite à entrer dans cette voiture au moment précis où mes frères prenaient ce virage à toute vitesse. Si elle n’avait pas été aussi perturbée, peut-être les

aurait-elle vus plus tôt ? Peut-être que Sebastian ne serait pas... mort ? Vivant ?

Bordel de merde, pourquoi n'existe-t-il pas d'updates ? Hartley continue à assurer qu'elle n'a rien et l'équipe médicale est visiblement d'accord avec elle puisqu'après l'avoir examinée, ils l'ont laissée nous rejoindre en salle d'attente, mais elle n'a pas l'air si bien que ça. Elle titube légèrement. Sa respiration est courte. Elle est également plus pâle que le mur blanc derrière sa tête, ce qui crée un contraste frappant avec ses cheveux noir de jais. Elle n'a pourtant pas une goutte de sang sur elle. Ça me rassure un peu, parce que Sebastian, lui, en était couvert.

Je sens la bile remonter dans ma gorge quand je revois la scène de l'accident. Les éclats de pare-brise partout sur le trottoir. Le corps de Sebastian. La flaque rouge. Les cris perçants de Lauren.

Les Donovan sont déjà passés récupérer Lauren, Dieu merci. Cette fille n'a pas arrêté une seconde de crier, depuis son arrivée à l'Hôpital de Bayview jusqu'à son départ.

– Hartley, dit Ella d'une voix douce – et je comprends que ma demi-sœur a remarqué l'état d'Hartley. Viens t'asseoir. Tu n'as pas l'air d'aller bien. Sawyer, va chercher de l'eau pour Hartley.

Mon plus jeune frère disparaît sans dire un mot. Depuis qu'on a emmené son jumeau, c'est un zombie.

– Je vais bien ! crache Hartley, en repoussant la petite main d'Ella.

Encore toute vacillante, elle se tourne vers son père :

– C'est à cause de toi que Sebastian Royal a été blessé !

Wright prend un air stupéfait.

– Comment oses-tu insinuer...

– Insinuer ? l'interrompt-elle violemment. Je n'insinue rien ! J'expose les faits ! Easton ne serait pas venu à la maison ce soir si tu ne m'avais pas menacée de te débarrasser de ma sœur ! Je ne serais pas venue le chercher s'il n'était pas allé te trouver !

J'ai envie de lui objecter que c'est de ma faute, mais je suis trop faible et trop trouillard pour le faire. Pourtant, c'est la vérité. Je suis le seul

responsable de ce qui est arrivé. C'est moi qui ai causé l'accident, pas le père d'Hartley.

Hartley vacille à nouveau, et cette fois, Ella n'hésite plus. Elle attrape Hartley par le bras et la pousse contre une chaise.

– Assieds-toi, ordonne Ella.

Pendant ce temps, mon père et le père d'Hartley continuent à se dévisager. Je n'ai jamais vu mon père aussi furibard.

– Vous n'allez pas vous en tirer en payant, cette fois, Royal.

– C'est votre fille qui conduisait, Wright. Elle aura de la chance si elle ne passe pas son prochain anniversaire en maison de correction.

– Si quelqu'un doit aller en prison, c'est votre fils. Merde, tous vos fils méritent d'y aller.

– N'essayez pas de me menacer, Wright. Je peux faire venir le maire en cinq minutes.

– Le maire ? Vous pensez que ce trou du cul de gratte-papier aura les couilles de me virer ? J'ai gagné plus de procès dans ce comté paumé qu'aucun autre district attorney depuis que Bayview existe. Les habitants vous lyncheraient, lui comme vous...

Pour la première fois depuis trois heures, je retrouve ma voix.

– Hartley, dis-je d'une voix rauque.

Monsieur Wright s'interrompt au milieu de sa phrase. Il se tourne pour me faire face, en me fusillant du regard.

– N'adresse pas la parole à ma fille ! Tu m'entends, petit enfoiré ? Ne lui dis pas un mot !

Je l'ignore. J'ai le regard rivé sur le visage blafard d'Hartley. Je murmure :

– Je suis désolé. Tout ça est de ma faute. C'est moi qui ai causé cet accident.

Elle écarquille les yeux.

– Ne lui dis rien !

Ce qui est choquant, c'est que c'est mon père qui dit ça, pas le sien.

– Callum, dit Ella, l'air aussi étonnée que moi.

– Non ! gronde-t-il en me fixant de ses yeux bleus. Pas un mot, Easton. Des poursuites judiciaires pourraient avoir lieu. Et (papa jette un coup d'œil à Wright comme s'il était le virus Ebola personnifié) il est attorney général adjoint. Plus un mot à propos de l'accident en l'absence de nos avocats.

– C'est typique des Royal, se gausse Wright. Toujours en train de se couvrir les uns les autres.

– Votre fille a embouti la voiture de mon fils, lui répond mon père. C'est elle l'unique responsable.

Hartley pousse un petit gémissement. Elle soupire en lui caressant l'épaule.

– Tu n'es pas responsable, dis-je à Hartley, en ignorant tous les autres.

C'est comme si nous étions tous les deux seuls dans cette pièce. Cette fille et moi. La seule fille avec qui j'ai envie de passer du temps sans être à poil. Une fille que je considère comme mon amie. Une fille avec qui j'aimerais être plus qu'ami.

À cause de moi, cette fille doit faire face à la colère de mon père. Et elle est démolie par la culpabilité à cause d'un accident qui ne serait jamais arrivé si je n'y avais pas fourré mon nez. Reed, mon frère aîné, avait l'habitude de se donner le surnom de Destructeur. Il pensait qu'il fichait en l'air la vie de tous ceux qu'il aimait. Reed avait tort. C'est moi qui fous la merde partout autour de moi.

– Ne vous en faites pas, nous partons, grogne monsieur Wright.

J'entoure les épaules d'Hartley d'un bras protecteur, mais mon père hoche vigoureusement la tête.

– Laisse-les partir, aboie-t-il. Ce bâtard a raison, ils n'ont rien à faire ici avec nous.

La panique m'envahit. Je ne veux pas qu'Hartley s'en aille. Et surtout pas avec son père. Qui sait ce qu'il est capable de lui faire ?

Apparemment, Hartley pense comme moi, parce qu'elle se met immédiatement à résister lorsque son père tente de l'attraper.

– Je n'irai nulle part avec toi !

– Tu n’as pas le choix, aboie-t-il. Je suis toujours ton tuteur légal, que tu le veuilles ou non.

– Non ! (La voix d’Hartley sonne comme le tonnerre.) Je n’irai pas ! (Elle tourne la tête vers mon père.) Écoutez, mon père est un...

Elle ne termine pas sa phrase, parce que la seconde d’après, elle tombe la tête la première et s’écroule par terre. Le bruit sourd que fait son crâne sur le carrelage va me hanter toute ma vie.

On dirait qu’une centaine de mains se tendent vers elle, mais j’arrive le premier. Je crie en la secouant par l’épaule :

– Hartley ! Hartley !

– Ne la bouge pas, éructe mon père en essayant de me repousser.

Je me dérobe, mais je lui obéis. Je m’allonge par terre pour que ma tête soit contre la sienne.

– Hartley. Hart. C’est moi. Ouvre les yeux. C’est moi.

Ses paupières ne bougent pas.

– Laisse-la tranquille, espèce de minable ! me crie son père.

– Easton !

C’est Ella, et sa voix est remplie d’horreur. Elle désigne le côté du crâne d’Hartley, d’où s’écoule un mince filet de sang. J’ai la nausée, et ce n’est pas à cause du reste d’alcool que j’ai encore dans les veines.

– Oh mon Dieu, souffle Ella. Sa tête. Elle s’est cognée tellement fort.

Je ravale mon angoisse.

– Ça va. Ça va aller. (Je me tourne vers papa.) Appelle un médecin ! Elle est blessée !

Quelqu’un m’attrape par l’épaule.

– Je t’ai dit de t’éloigner de ma fille.

– Vous, éloignez-vous d’elle ! je crache au visage de son père.

Soudain, il y a du mouvement derrière moi. Des bruits de pas. Des cris. Cette fois, je les laisse me pousser. C’est à nouveau comme pour Sebastian. Hartley sur un brancard, et les docteurs et les infirmières qui se lancent des ordres les uns aux autres en l’emmenant.

Je regarde l’embrasure de la porte, vide, comme engourdi.

Abasourdi.

Qu'est-ce qui vient de se passer au juste ?

– Oh mon Dieu, s'écrie à nouveau Ella.

Mes jambes ne parviennent plus à supporter mon poids. Je me jette sur la première chaise venue, à la recherche d'un peu d'air. Qu'est-ce qui vient de se passer ?

Hartley était blessée depuis le début et elle n'a rien dit ? Ou peut-être qu'elle ne s'en est pas rendu compte ? Les ambulanciers l'avaient pourtant examinée, merde !

– Ils avaient dit qu'elle n'avait rien, ils ne l'ont même pas admise aux urgences.

– Ça va aller.

Ella tente de me rassurer, mais sans grande conviction dans sa voix. Nous avons tous les deux vu ce sang, l'hématome violet qui se formait sur sa tempe et sa bouche toute molle.

Oh merde ! Je vais vomir.

Je dois reconnaître qu'Ella ne sursaute même pas lorsque je me penche vers elle et que je lui vomis sur les pieds. Elle se contente de me caresser les cheveux et de les repousser de mon front.

– Ça va aller, East, murmure-t-elle. Callum, allez lui chercher de l'eau. Je ne sais pas où est passé Sawyer depuis que je l'ai envoyé en chercher. Et vous (je suppose qu'elle parle à Wright), je crois qu'il est grand temps que vous partiez. Vous pouvez attendre des nouvelles d'Hartley ailleurs.

– Avec plaisir, répond le père d'Hartley, dégoûté.

Je sais qu'il sort, parce que tout d'un coup l'air de la pièce est moins chargé de tension.

– Hartley va s'en remettre, répète Ella. Et Sebastian aussi. Tout le monde ira bien, East.

Au lieu d'être rassuré, je vomis à nouveau. Je l'entends murmurer entre ses dents : « Seigneur, Reed, viens, je t'en prie. »

Le jeu de l'attente reprend. Je bois de l'eau. Mon père et Sawyer s'asseyent en silence. Ella se jette au cou de Reed quand il arrive enfin. Il

a dû conduire depuis la fac, il a l'air épuisé. Je le comprends, il est trois heures du matin, nous sommes tous épuisés.

Les nouvelles de l'état de santé de Sebastian arrivent les premières, au compte-gouttes. C'est sa blessure à la tête qui est la plus préoccupante. Il a un œdème au cerveau, mais les médecins ne savent pas à quel point c'est grave.

Mon frère aîné Gideon arrive peu après Reed, à temps pour entendre les nouvelles au sujet du cerveau de Seb. Gid vomit dans la corbeille à papier dans un coin de la pièce, mais contrairement à moi, je ne crois pas qu'il soit saoul. Des heures plus tard, un autre médecin apparaît sur le seuil de la porte. Ce n'est pas celui qui a opéré Seb, et il a l'air terriblement mal à l'aise lorsqu'il jette un coup d'œil dans la pièce.

Je me lève en titubant.

Hartley. C'est sûrement au sujet d'Hartley.

# Chapitre 2

## HARTLEY

---

La lumière aveuglante braquée sur mon visage me réveille. Je cligne des yeux, je suis groggy. Je tente de déchiffrer les formes qui se cachent derrière les bulles blanches devant mes yeux.

– La voilà. La Belle au bois dormant s’est réveillée. Comment vous sentez-vous ?

La lumière m’aveugle à nouveau. Je tente de la repousser loin de moi et je manque m’évanouir à cause de la douleur qui me transperce.

– C’est bon, hein ? dit la voix. Pourquoi ne pas lui donner encore trente milligrammes de Toradol, tout en surveillant le saignement ?

– Oui, Monsieur.

– Très bien.

Quelqu’un frappe deux morceaux de métal ensemble, ça me fait sursauter. Qu’est-ce qui m’est arrivé ? Pourquoi ai-je mal au point que même mes dents sont douloureuses ? Ai-je eu un accident ?

– Du calme.

Une main m’installe sur quelque chose de doux. Un matelas.

– Ne vous asseyez pas.

Un bourdonnement mécanique se fait entendre, et le lit se relève. Je parviens à décoller une paupière et, à travers mes cils, je distingue le bord

d'un lit, le haut d'une blouse blanche et une autre bulle noire.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? je croasse.

– Vous avez eu un accident de la route, me répond la goutte noire à côté de moi. Quand l'airbag s'est gonflé, il vous a cassé deux côtes du côté gauche. Votre tympan a éclaté. D'où le déséquilibre de l'oreille interne et une légère dyspnée, c'est le fait d'avoir la respiration coupée. Vous êtes tombée dans les pommes et vous vous êtes heurté la caboche plutôt violemment. Vous avez subi un choc et un léger traumatisme crânien.

– Un traumatisme crânien ?

Je ramène la main sur ma poitrine pour pouvoir poser ma paume sur mon cœur. Je halète. Ça me fait mal. Je redescends lentement mon bras le long de mon corps.

– Il bat toujours, si c'est ce que vous vous demandez.

Cela vient de la première voix, ce doit être le médecin.

– Vous, les filles de petite taille, vous devriez essayer de vous asseoir le plus loin possible du volant. Recevoir un airbag qui se déploie, c'est comme être frappée en plein visage par un camion d'une tonne.

Je laisse mes paupières lourdes se refermer et j'essaie de me rappeler, mais rien ne vient. Ma tête me semble vide et pleine en même temps.

– Vous pouvez me dire quel jour on est ?

Jour... je me les récite mentalement. *Lundi, mardi, mercredi*, mais aucun ne me semble être le bon. Je parviens à bégayer.

– Je... suis là... longtemps ?

Ma gorge me brûle, mais je ne sais pas comment un accident peut causer cela.

– Tenez, c'est de l'eau, me dit une voix féminine en me glissant une paille dans la bouche.

L'eau me fait un bien fou, et je bois jusqu'à ce qu'elle me l'enlève.

– Ça suffit. Je ne veux pas que vous soyez malade.

Malade à cause de l'eau ? Je lèche mes lèvres sèches, mais je n'ai pas la moindre énergie pour discuter avec elle. Je m'effondre sur mon oreiller.

– Vous êtes ici depuis trois jours. Jouons à un jeu, suggère le docteur.  
Pouvez-vous me dire votre âge ?

Ça, c'est facile.

– J'ai quatorze ans.

– Humm.

Lui et l'infirmière échangent un regard que je ne comprends pas. Suis-je trop jeune pour les drogues qu'ils m'ont données ?

– Et votre nom ?

– Bien sûr.

J'ouvre la bouche pour leur répondre, mais je reste muette. Je ferme les yeux et j'essaie à nouveau. Rien. Un bon gros rien du tout. Je regarde le docteur, paniquée.

– Je ne peux pas... (Je secoue la tête violemment.) C'est...

– Ne vous inquiétez pas.

Il me fait un grand sourire, comme si ce n'était pas grave que je ne me souvienne pas de mon propre nom.

– Donnez-lui une autre dose de morphine et un cocktail de Benzol. Appelez-moi quand elle se réveillera.

– Très bien, Docteur.

– Mais je... attendez, dis-je le voyant s'éloigner.

– Chuttt. Votre corps a besoin de se reposer, dit l'infirmière en me retenant l'épaule avec sa main.

– J'ai besoin de savoir. Il faut que je demande.

– Vous n'irez nulle part. Nous serons tous là quand vous vous réveillerez. Je vous le promets.

Je la laisse me rassurer, parce que j'ai trop mal pour bouger. Je décide qu'elle a raison. Le docteur sera là, parce que c'est un hôpital et que c'est là qu'il travaille. Pourquoi je suis ici, comment j'ai été blessée, tout ça peut attendre. La morphine et le cocktail de Benzol, ou quoi que ce soit d'autre, ça me paraît bien. Je poserai plus de questions à mon réveil.

Cela dit, je ne dors pas bien. J'entends des bruits et des voix, hautes, basses, anxieuses, en colère. Je fronce les sourcils et j'essaie de dire à

celles qui sont inquiètes que tout va bien aller. J'entends qu'on répète un nom, Hartley, Hartley, Hartley.

– Est-ce qu'elle va s'en sortir ? demande une voix grave masculine.

C'est celle que j'ai entendue prononcer ce nom, Hartley. Est-ce que c'est le mien ?

Je me dirige vers cette voix, comme une fleur qui cherche le soleil.

– Tous les signes le montrent. Pourquoi est-ce que tu ne dors pas un peu, mon garçon ? Sinon tu vas te retrouver dans le même lit qu'elle.

– J'aimerais bien, lance la première voix.

Le toubib rigole.

– C'est la bonne attitude à avoir.

– Alors, je peux rester, n'est-ce pas ?

– Non. Je te vire quand même.

*Ne pars pas*, je le supplie, mais les voix ne m'entendent pas et je me retrouve bien trop vite seule, dans un silence noir et suffocant.

# Chapitre 3

## EASTON

---

L'aile Maria Royal de l'hôpital général de Bayview ressemble à une morgue. Chaque personne présente dans la salle d'attente feutrée est murée dans les brumes de son propre chagrin. Le nuage noir est sur le point de m'avaler tout entier.

Je murmure à Reed :

– Je vais prendre l'air.

Il plisse les yeux.

– Ne fais rien de stupide.

– Comme d'installer son propre môme dans une aile qui porte le nom de sa mère qui s'est suicidée ?

À côté de mon frère, Ella soupire.

– Et où aurais-tu mis Seb ?

– N'importe où, mais pas ici.

Je n'arrive pas à croire que ces deux-là ne sentent pas les mauvaises vibrations de cet endroit. Rien ne s'est jamais bien passé pour nous ici. Notre mère y est morte. Seb ne se réveillera pas de son coma et la tête de ma petite copine a failli s'ouvrir en deux.

Tous deux me regardent d'un air dubitatif, puis se tournent l'un vers l'autre pour s'engager dans un échange silencieux. Ils sortent ensemble

depuis un an maintenant et leurs esprits se sont synchronisés, ou ce genre de connerie. Bien entendu, je sais que c'est de moi qu'ils parlent. Ella est en train de lui expliquer, par une sorte de télépathie bien à eux, qu'elle est désolée que je perde la boule, et Reed la rassure en lui affirmant que je ne ferai rien qui puisse embarrasser la famille. Pendant qu'elle a la tête ailleurs, il me lance un regard sombre pour réitérer silencieusement son avertissement.

Je quitte cette pièce des douleurs, les lourdes portes automatiques se referment derrière moi. J'erre à travers l'un des deux grands couloirs recouverts de marbre blanc de cette aile de l'hôpital, construite avec le fichu fric de mon père. C'est calme ici, contrairement à la salle des urgences du rez-de-chaussée, remplie de mères qui pleurent, d'adultes qui toussent et de corps qui bougent en permanence.

Ici, les semelles en caoutchouc avancent sans bruit sur le sol, c'est le personnel hospitalier en blouse immaculée qui passe d'une chambre à l'autre pour surveiller ses patients fortunés. Les matelas sont plus confortables, les draps plus doux, les peignoirs dessinés par un créateur. Aucun interne ni aucun résident n'est accepté à cet étage s'il n'est pas accompagné d'un chef de clinique. Bien entendu, il faut pouvoir payer pour avoir le privilège d'être dans une de ces suites VIP. Hart est dans l'une d'elles uniquement parce que j'ai menacé de faire un scandale terrible si on la mettait aux admissions normales. Papa n'aime pas ça. Il pense que ça correspond de ma part à reconnaître ma culpabilité, mais j'ai juré d'aller raconter à la presse que tout était entièrement de ma faute. Papa m'a dit qu'il paierait pendant une semaine. Je me battrais contre lui si elle doit rester plus longtemps, mais je fais face à un seul problème à la fois.

J'aperçois mon frère Sawyer effondré devant une poubelle.

– Mec, ça va ? Tu veux un truc à manger ? À boire ?

Il me lance un regard hagard.

– J'ai balancé ma tasse.

Est-ce que ça signifie qu'il a soif ? Ce même est un véritable mort-vivant. Si Seb ne se réveille pas rapidement, c'est Sawyer qui sera le prochain Royal sur un lit d'hôpital, pas moi.

– C'était quoi ? je demande en scrutant la boîte devant lui.

Il y a quelques restes de fast-food, des cartons d'emballage du traiteur de l'étage VIP et deux ou trois boissons énergisantes.

– C'est du Gatorade ?

– J'imagine.

– Je vais t'en chercher un autre.

– Je n'ai pas soif, marmonne Sawyer.

– Ce n'est pas un problème. Dis-moi ce que tu veux.

Si seulement il le savait. Il semble totalement à côté de ses pompes.

– Rien.

Il réussit tant bien que mal à se relever. Je recule et pose une main sur son épaule.

– Hé, dis-moi ce que tu veux.

Sawyer repousse violemment ma main.

– Ne me touche pas ! crache-t-il en explosant soudain de colère. Sans toi, Seb ne serait pas dans cet état.

J'aimerais protester, mais il n'a pas tort.

– Ok, j'ai pigé, dis-je la gorge serrée.

Le visage de Sawyer se crispe. Il serre les dents pour empêcher ses lèvres de trembler, mais c'est mon petit frère. Je sais quand il est sur le point de craquer, alors je le prends dans mes bras et je le serre même s'il se débat.

– Je suis désolé.

Il s'accroche à mon tee-shirt comme à une bouée de sauvetage.

– Seb va s'en sortir, n'est-ce pas ?

– Putain, bien sûr que oui.

Je file une grande claque dans le dos de mon frère.

– Il va se réveiller et se foutre de nous parce qu'on pleure comme des bébés.

Sawyer ne peut pas répondre. Il est bien trop ému. Il s'accroche à moi pendant une bonne minute avant de finir par me repousser.

– Je vais aller m'asseoir à côté de lui un moment, dit-il, le visage tourné vers le mur.

Normalement, c'est Seb qui aime sauver les animaux et utilise à tort et à travers les émojis en forme de cœur, et Sawyer le macho. Celui qui n'est pas très bavard. Celui qui n'aime pas montrer ses émotions. Mais sans son jumeau, Sawyer est seul, il a peur.

Je lui serre l'épaule et le laisse partir. Les jumeaux doivent rester ensemble. Si quelqu'un peut sortir Seb du coma, c'est bien Sawyer.

Je me fraye un chemin le long du deuxième couloir, là où se trouve la chambre d'Hartley. L'une des membres de l'équipe soignante me salue presque silencieusement devant sa porte.

– Désolée, pas de visites.

Elle me montre l'écran numérique à droite de la porte, qui affiche le logo « privé ».

– Je fais partie de la famille, Susan.

J'ai lu son prénom sur son badge. Je n'avais pas encore croisé l'infirmière Susan.

– Je ne savais pas que mademoiselle Wright avait des frères.

L'infirmière me balance un regard qui dit qu'elle sait très bien qui je suis et qu'elle ne va pas gober les conneries que j'essaie de lui vendre.

Ce n'est pas mon genre d'abandonner. Je lui lance un sourire bravache.

– Cousin seulement. Je viens d'atterrir.

– Je suis désolée, Monsieur Royal. Pas de visites.

Cassé.

– Écoutez, c'est ma petite amie, Hartley. Il faut que je la voie. Pour quel genre de trou du cul va-t-elle me prendre si je ne demande pas de ses nouvelles ? Elle va être triste, et nous ne voulons pas en rajouter, n'est-ce pas ?

Je sens que l'infirmière est en train de se radoucir.

- Elle va vouloir me voir.
- Mademoiselle Wright a besoin de repos.
- Je ne serai pas long, je vous promets.

Comme elle ne cède pas immédiatement, j'en remets une couche.

– Mon père veut des nouvelles. Callum Royal ? Vous pouvez vérifier les formulaires d'inscription. Son nom y figure.

- Vous n'êtes pas Callum Royal.
- Je suis son fils et son émissaire.

J'aurais dû demander à mon père de donner mon nom pour que je puisse entrer et sortir librement. C'est la première fois que j'essaie d'entrer sans lui, je dois dire que je ne réalisais pas l'influence qu'il a. J'aurais dû, pourtant. Cette aile a été construite avec son fric.

Susan l'infirmière fonce les sourcils à nouveau, mais fait un pas de côté. Avoir le nom de famille qui figure sur les murs du bâtiment a ses avantages.

– Ne la fatiguez pas, me dit l'infirmière, puis avec un regard sévère en guise d'avertissement, elle s'éloigne.

J'attends qu'elle ait disparu avant d'entrer. Oui, je veux qu'elle se repose, mais je veux d'abord m'assurer par moi-même qu'elle va bien avant de la laisser se rendormir.

Discrètement, je me glisse entre le sofa et les chaises dans la partie salon de la suite. Comme Seb, elle est endormie. Contrairement à Seb, elle a eu des moments de conscience. Le médecin a dit à mon père ce matin, avant qu'il parte au boulot, qu'elle allait sans doute se réveiller complètement aujourd'hui ou demain.

Je traîne une de ces lourdes chaises jusqu'au lit et je lui prends la main, en faisant attention de ne pas déplacer le moniteur sur son doigt. La voir ainsi sans réaction sur ce lit, avec tous ces tubes et ces fils qui sortent de ses bras jusqu'à la perche de sa perf, et ces différents moniteurs, ça me rend malade. Je voudrais pouvoir remonter en arrière, rembobiner le fil du temps, jusqu'à ce que nous soyons retournés à son appartement, au

moment où j'achète pour elle des burritos au camion du coin de la rue après qu'elle a travaillé dur au restaurant.

– Salut, Belle au bois dormant. (Je caresse sa peau si douce avec mon pouce.) Si tu avais tellement envie de ne pas aller en cours, tu aurais dû me le dire. On aurait tout simplement séché, ou produit un faux certificat médical.

Elle ne remue pas. Je lève les yeux sur le moniteur au-dessus de sa tête, sans vraiment savoir ce que je cherche. La machine émet un signal sonore régulier. Sa chambre est quand même moins effrayante que celle de Seb. Il a un masque à oxygène, et le cliquetis que fait la machine quand il respire est aussi effrayant que la bande-son d'un film d'horreur.

J'ai besoin que Hart se réveille pour qu'elle me prenne la main. Je passe ma main libre sur mon visage, il faut que je pense à quelque chose de positif.

– Avant que tu pointes le bout de ton nez, je regrettais un peu de ne pas avoir sauté ma terminale, mais à présent je suis content de ne pas l'avoir fait. On va bien s'amuser. Je pensais à Saint-Tropez pour Thanksgiving. Il commence à faire vraiment froid et j'en ai marre de devoir porter des manteaux et des bottes. Et pour Noël, on pourrait aller à Andermatt, dans les Alpes. Et si tu aimes le ski, on pourrait aller à Verbier. Les pistes d'altitude sont complètement dingues, mais peut-être que tu préférerais Saint-Moritz ?

Je me rappelle vaguement que les filles d'Astor n'arrêtaient pas de parler de leur shopping là-bas.

– Ou alors, on pourrait aller à Rio. Ils font une fête de folie pure pour le nouvel an. Pash y est allé il y a deux ou trois ans et il m'a raconté que c'était comme une rave de deux millions de personnes.

En fait, peut-être qu'avec sa blessure à la tête, elle ne voudra pas faire la fête. *Merde, East, ce que tu peux être lourd !*

– Ou alors, on peut rester ici. Arranger ton appart. Ou en trouver un autre pour toi et ta petite sœur, si tu peux la convaincre de venir habiter avec toi. Ça te plairait ?

Je n'arrive même pas à faire frémir une de ses paupières. J'ai de plus en plus peur. Je ne peux pas supporter que Seb et Hart soient tous les deux dans le coma. Ce n'est pas juste. Ma main sur la sienne se met à trembler. J'ai l'impression d'être en haut d'une falaise et que le sol se dérobe sous mes pieds. Les abysses m'appellent, en me promettant une paix dans les ténèbres après ma chute.

Je laisse tomber ma tête sur ma poitrine et je mords le col de mon tee-shirt en essayant de contrôler mes émotions. À présent, je comprends combien Sawyer se sent perdu et désespéré. Hartley est arrivée quand j'étais au plus mal. Elle m'a fait rire. Elle m'a fait croire qu'il pouvait exister un avenir en dehors de la picole, des sorties et de la baise. Et à présent, sa lumière s'est éteinte.

*Elle va se remettre. Réagis, mon pote. Ce n'est pas de pleurnicher dans ton tee-shirt qui va résoudre cette merde.*

# Chapitre 4

## HARTLEY

---

Heart. Heart. Ce mot court dans ma tête. Quelque chose qui a à voir avec mon cœur<sup>1</sup>. Non. Hart. Hartley ! J'ouvre les yeux et je croasse :

– Hartley, mon nom est Hartley Wright.

– Et une médaille d'or pour notre jolie patiente en bleu, me dit une voix familière.

Je roule la tête sur le côté, c'est le médecin. Nous nous sourions, moi parce qu'il est là comme il l'avait promis, et lui parce que sa patiente s'est réveillée et a dit son nom.

Susan, comme l'indique son badge, une infirmière toute en rondeurs qui arrive à peine à la poitrine du docteur, pousse devant moi un gobelet d'eau et une paille.

– Merci, lui dis-je avec reconnaissance – et cette fois elle ne l'enlève pas, je peux vider complètement le gobelet.

Un ronron bourdonne à côté de moi quand Susan passe mon lit en position assise.

– Vous savez où vous êtes ? me demande le docteur en me donnant un petit coup de crayon lumineux dans les yeux.

Sur son badge est inscrit J. Joshi.

– À l'hôpital.

Cette réponse est une supposition, mais je me fie au docteur, à l'infirmière et à la chemise de nuit bleue très moche, imprimée de fleurs roses, qu'on m'a enfilée.

– Lequel ?

– Bayview en a plusieurs ?

Bien. Je sais même où je suis. Je m'enfonce plus confortablement en arrière. Cet espace blanc dans lequel je me suis réveillée plus tôt était donc parfaitement logique. J'ai été assez violemment blessée pour être hospitalisée et j'étais désorientée.

Il frappe du poing sur le repose-pieds en bois.

– Deux sur trois, ce n'est pas mal.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

On m'avait posé une question auparavant ? Ça me paraît normal. Mais, si c'est le cas, je n'ai pas su y répondre. En tout cas, pas une réponse dont je me souviens. Lorsque je ferme les yeux et que je tente de me rappeler comment je suis arrivée ici, je ne vois rien d'autre qu'un paysage noir. J'ai mal partout et j'ai l'impression d'avoir eu un accident. Ai-je été heurtée par un camion ? Suis-je tombée d'une fenêtre du deuxième étage ? Est-ce que je suis tombée sur la tête en faisant mes courses à l'épicerie ?

– Vous avez eu un accident de voiture, me dit le docteur. Vos blessures guérissent tranquillement, mais pendant vos moments de lucidité, vous semblez être sujette à des pertes de mémoire épisodiques, dues au traumatisme que vous avez subi lorsque vous êtes tombée à l'hôpital.

– Attendez, quoi ?

Il m'a balancé trop de mots à la fois.

– Vous souffrez de pertes de mémoire qui...

Je le coupe.

– Comme une amnésie ? Ça existe en vrai ?

– Mais oui, confirme le docteur Joshi avec un petit sourire.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça signifie principalement que vous ne recouvrerez sans doute pas les souvenirs personnels que vous vous êtes créés, comme votre premier jour au jardin d'enfants, ou votre premier baiser, ou une dispute avec votre petit ami.

J'en reste bouche bée. Il se moque de moi.

– Je peux ne jamais récupérer ma mémoire ? C'est possible, ça ?

Je cherche autour de moi où est la caméra, où est la personne qui va surgir en criant : Surprise ! Sauf qu'il n'y a personne. Dans la pièce, il n'y a que Susan, le docteur et moi.

– Ça l'est, mais vous êtes jeune, donc ça ne devrait pas être trop traumatisant.

Je tourne la tête vers le docteur Joshi.

– Pas trop traumatisant ? (Je sens l'hystérie monter en moi.) Je ne me souviens de rien.

– C'est l'impression que ça vous donne pour l'instant, mais en fait vous allez vous rappeler pas mal de choses. D'après ce que j'ai remarqué quand vous étiez endormie et à présent que nous parlons ensemble, vous avez visiblement conservé des bribes de souvenirs. Les capacités motrices que vous avez acquises, ainsi que les compétences liées à votre développement, comme vos capacités verbales, par exemple. Certaines de ces compétences qu'on ignore posséder avant qu'on s'en serve. Par exemple, il est possible que vous pensiez ne pas savoir faire du vélo, jusqu'à ce que vous essayiez. L'important, c'est que vous irez bien après quelques semaines de repos et de convalescence.

– Aller bien ? je répète, hébétée. Comment pourrais-je aller bien si mes souvenirs ont disparu ?

– Mais si. Ne vous attachez pas au côté négatif.

Puis il note quelque chose sur ma fiche médicale avant de la tendre à Susan, l'infirmière.

– À présent, je vais vous annoncer la partie la plus difficile de votre rétablissement.

– Ça tombe bien que je sois allongée si perdre la plus grande partie de ma mémoire n'est pas le plus difficile.

Je sais que je ne devrais pas être sarcastique, mais putain, c'est dur à avaler.

Le docteur Joshi sourit.

– Vous voyez, vous n'avez pas perdu votre sens de l'humour.

Son sourire disparaît.

– Et il est fort possible que vous retrouviez votre mémoire autobiographique. Cela dit, il faut que vous gardiez un esprit ouvert quand vous communiquerez avec les autres. Leurs souvenirs des événements seront différents des vôtres. Est-ce que vous comprenez ?

– Non.

La vérité, c'est la vérité. Rien de tout cela n'a le moindre sens. Comment puis-je me rappeler mon nom mais pas comment est arrivé cet accident ? Comment puis-je me souvenir de ce que c'est qu'un hôpital ou que le tuyau qui sort de mon bras s'appelle un goutte-à-goutte, ou qu'une série harmonique diverge à l'infini, mais pas de mon premier baiser ?

Le docteur donne un petit coup au bord du lit pour retenir mon attention.

– Suis-je un médecin ? me demande-t-il.

J'acquiesce.

– Pourquoi ?

– Parce que vous portez une blouse de médecin. Vous avez ce truc pour écouter, un stéthoscope – se rappelle obligeamment mon esprit – autour du cou, et vous parlez comme un toubib.

– Si Susan portait ma blouse et mon stéthoscope, est-ce que vous penseriez qu'elle est médecin ?

Je lève les yeux pour regarder l'infirmière. Susan sourit et encadre son visage avec ses deux mains. Je l'imagine dans la blouse, avec le stéthoscope, et je la vois exactement comme il l'a décrite, comme un docteur.

– Vous voyez, la vérité est un concept variable basé sur le vécu de chaque individu. Si vous aviez vu Susan passer dans le couloir, vous auriez pu dire que vous avez vu un médecin, alors qu'elle est en fait l'une de nos excellentes infirmières. Ce que votre mère peut se rappeler de vous qui empruntiez une robe que votre sœur vous avait promise sera différent des souvenirs de votre sœur. Si vous avez eu une dispute avec votre petit ami, son souvenir de qui en était le responsable pourrait être différent du vôtre. J'ai prévenu vos proches et les membres de votre famille qu'ils devront éviter le plus possible de parler de votre passé jusqu'à ce qu'il soit confirmé que vous l'avez entièrement oublié. Je vais vous écrire un mot pour l'école et il faudra que vous préveniez vos camarades de classe. S'ils vous racontent des choses à propos du passé, cela pourrait colorier différemment vos souvenirs, voire les remplacer.

Je me glace en tentant d'intégrer l'avertissement du docteur. Tout ce machin des « deux côtés de l'histoire » implique des trucs vraiment flippants.

– Je n'aime pas ça du tout, lui dis-je.

– Je sais. Moi non plus, je n'aimerais pas ça à votre place.

Je décide alors qu'il faudra que je ne compte que sur moi-même. Voilà la solution.

– Ça prendra combien de temps pour que je retrouve ma mémoire par moi-même ?

Est-ce que je pourrai me cacher jusque-là ?

– Ça peut durer des jours, ou des semaines, des mois ou même des années. Le cerveau est un grand mystère, même pour nous, les médecins et les scientifiques. Je suis désolé. J'aimerais pouvoir vous donner une meilleure réponse. Le bon côté, comme je l'ai déjà dit, c'est qu'à part quelques côtes fêlées, vous êtes en excellente condition physique.

L'infirmière sort une petite fiole et pique une aiguille dedans. Je fixe la fiole avec un léger malaise.

– Pouvez-vous me donner un médicament qui m'aide à me souvenir ?

– C'est ce que nous sommes en train de faire.

Elle tapote sur l'aiguille. Je lui demande :

– Pouvez-vous au moins me donner une vague idée de ce qui m'est arrivé ? Est-ce que j'ai blessé quelqu'un d'autre ?

Ça, c'est vraiment le plus important.

– Il y avait quelqu'un d'autre dans la voiture ? Ma famille ?

Je lutte pour visualiser ma famille, mais je n'obtiens aucune image claire. Seulement des ombres. Un, deux... trois ? Le docteur a mentionné une maman et une sœur plus vieille, ce qui ferait de moi la plus jeune, si nous sommes quatre. Ou peut-être que ma mère a divorcé et que j'ai trois demi-frères et sœurs ? Comment savoir ? Mon sang bat fort dans mes tempes. Je ressens une violente douleur derrière les yeux. Ne pas le savoir va me tuer.

– Vous étiez seule. Il y avait trois jeunes gens dans l'autre voiture, dit le docteur Joshi. Deux d'entre eux ont été blessés et le troisième, un garçon, est dans un état critique.

– Oh Seigneur, je gémiss. C'est terrible. Qui est-ce ? Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? Est-ce que c'était ma faute ? Pourquoi est-ce que je ne me rappelle pas ce qui est arrivé ?

– C'est une façon qu'a trouvée votre cerveau de vous protéger. Cela arrive souvent chez les patients qui ont subi un traumatisme.

Il me tapote la main avant de partir.

– Cela ne m'inquiète pas, alors vous non plus, vous n'avez pas à l'être.

Pas inquiète ? Merde, mon vieux, j'ai perdu la tête, littéralement.

– Êtes-vous prête à recevoir des visites ? me demande l'infirmière après le départ du docteur.

Elle injecte le médicament dans la poche en plastique qui pend au support, à côté de mon lit.

– Je ne crois...

– Elle est réveillée ? gazouille une voix depuis la porte.

– Votre amie attend depuis des heures pour vous voir. Dois-je la faire entrer ? me demande Susan, l'infirmière.

Ma première réaction est de refuser. Je me sens vraiment mal. Tout mon corps est douloureux, même mes orteils semblent contusionnés. L'idée de devoir sourire et de faire semblant d'aller bien, parce que c'est ce qu'on fait quand il y a du monde, ne me dit rien qui vaille.

Pire, chaque interaction avec mes amis ou ma famille pourrait signifier que les choses que je me rappellerai seront les souvenirs de quelqu'un d'autre, pas les miens. J'ai perdu une partie de mon esprit et à moins de rester totalement isolée, je peux très bien ne jamais m'en remettre. Mais je n'ai pas envie d'être complètement isolée. Ne pas savoir est pire qu'avoir des informations incomplètes.

– Oui.

Je peux rassembler les pièces du puzzle. Comparer et faire la part de ce qu'on me raconte. Quand les faits sont confirmés par plus d'une source, c'est la vérité. Je peux gérer la douleur physique, c'est l'incertitude qui me ronge. Je hoche la tête et je répète :

– Oui.

– Elle est réveillée, mais il faut être très douce avec elle.

J'observe la fille aux longs cheveux blonds qui s'approche de mon lit. Je ne la reconnais pas. La déception m'envahit. Si elle a attendu des heures, ça doit être une amie proche. Alors, pourquoi est-ce que je ne m'en souviens pas ? *Réfléchis, Hartley, réfléchis !*

Le toubib m'a dit qu'il était possible que je ne récupère pas certains souvenirs, mais pas que j'oublierai les gens qui sont importants pour moi, n'est-ce pas ? Comment est-ce possible ? Est-ce que ceux qui me sont chers ne sont pas gravés dans mon cœur, si profondément que je m'en souviendrai toujours ? Je fouille dans le trou noir de mon cerveau pour voir si un nom arrive à remonter à la surface. Avec qui suis-je vraiment amie ? Une image apparaît dans ma tête, celle d'une fille blond vénitien avec plein de taches de rousseur. Kayleen, Kayleen O'Grady. Après ce nom, une suite d'images déferle dans ma tête, l'attendre dans le parc après l'école, espionner un garçon, passer la nuit dans sa chambre entièrement décorée de trucs de football, aller aux cours de musique avec

elle. Surprise, je replie ma main. Des leçons de musique ? Une image de violon apparaît. Je jouais du violon ? Il faut que je demande à Kayleen.

– Ouais, entre, dis-je en essayant de minimiser la douleur que me provoquent mes mouvements.

Je m'en fiche que ça me fasse mal. Je suis en train de récupérer ma mémoire. Le docteur Joshi n'y connaît rien. Je fais un grand sourire et je tends la main à Kayleen.

Elle m'ignore et s'arrête à un mètre du lit comme si j'étais contagieuse. Elle est pourtant assez proche pour que je voie qu'elle ne me rappelle rien. Le visage de cette fille est plus ovale. Ses sourcils sont bien plus dessinés. Ses cheveux sont d'un blond clair et elle n'a pas une seule tache de rousseur. Kayleen aurait pu se teindre les cheveux, mais il est impossible que son charmant visage soit devenu aussi froid, aussi inamical que celui de cette blonde. Et ses vêtements... Kayleen est du genre jeans et chemise en flanelle taille XXL. La personne en face de moi porte une jupe au genou en lainage de couleur crème, rayée noir et rouge. À ses pieds, une paire de chaussures de danse classique matelassées, vernies noires, avec les lettres dorées CC entrelacées. Ses cheveux sont tirés sur le côté et retenus par une barrette avec les mêmes lettres entrelacées, sauf que celles-ci sont couvertes de brillants, ou merde, peut-être que ce sont des diamants.

Elle ressemble à une pub de magazine de mode. Je fronce les sourcils, en laissant retomber ma main sur mes genoux.

– Attends, tu n'es pas Kayleen.

Je plisse les yeux. La fille m'a l'air vaguement familière.

– C'est toi... Felicity ?

---

1. En anglais, *heart* veut dire « cœur ». (NdT, ainsi que pour toutes les notes suivantes)

# Chapitre 5

## HARTLEY

---

– En chair et en os.

La blonde avance avec précaution, sur la pointe des pieds, vers la poche à transfusion.

– Humm. De la morphine. Au moins, on te donne des médicaments convenables.

Felicity Worthington est une fille que je connais surtout de réputation, c'est une sorte de célébrité, ce qui explique que je me souviens d'elle mais pas de ses interactions spécifiques avec moi. Les Worthington sont une des grandes familles de Bayview. Ils possèdent une énorme maison le long de la côte, conduisent des voitures de luxe et leurs enfants organisent des fêtes démentes qui sont relayées sur les fils Instagram de tout le monde et déclenchent les pires des FOMO<sup>1</sup>.

Je n'arrive pas à visualiser les circonstances dans lesquelles Felicity et moi sommes devenues copines, sans même parler d'être assez proches pour qu'elle fasse le pied de grue à l'hôpital pour me voir.

– Je ne peux pas croire que je sois la première à te rendre visite, dit-elle en rejetant ses cheveux en arrière d'un petit mouvement de tête.

– Pareil pour moi.

Il y a chez elle quelque chose de vaguement gênant.

– J’ai entendu dire que tu avais perdu la mémoire. C’est vrai ?

Je pourrais nier, mais j’ai l’impression qu’elle s’en rendrait compte tout de suite.

– Oui.

Elle allonge le bras et donne un petit coup d’ongle sur le tuyau de ma perf.

– Et ton docteur nous a dit qu’il ne fallait pas remplir tes trous de mémoire, parce que ça serait trop déstabilisant pour toi.

– C’est vrai.

– Mais tu meurs d’envie de savoir, pas vrai ? Pourquoi je suis ici ? Comment nous sommes devenues amies ? Qu’est-ce qui s’est passé dans ta vie ? Ces trous ont besoin d’être comblés, pas vrai ?

Elle fait le tour de mon lit, je l’observe avec autant de précaution qu’un serpent.

– Pourquoi es-tu là ?

Parce que j’ai le sentiment que nous ne sommes pas du tout copines. Je pense que c’est à cause de la façon dont Felicity me regarde, comme une expérience scientifique ou un cobaye de laboratoire, plus que comme une personne.

– Ma grand-mère se fait opérer de la hanche. Sa chambre est à deux numéros de la tienne.

Elle me montre la porte. Je comprends mieux.

– Je suis désolée. J’espère qu’elle va vite se remettre.

– Je lui transmettrai tes vœux, répond Felicity.

Elle me regarde comme si elle s’attendait à d’autres questions. Je me mords presque la langue pour éviter de les poser. J’en ai une foule, mais je n’ai pas envie que ce soit Felicity qui y réponde. C’est elle qui craque la première.

– Tu n’as rien envie de savoir ?

Si. Beaucoup de choses. Je fais le tri dans mes questions pour en trouver une qui ne pose pas de problème.

– Où est Kayleen ?

Je tends le cou avec précaution, en ignorant la pointe de douleur que déclenche chacun de mes mouvements.

– Kayleen qui ?

Elle hausse les sourcils, elle a l'air confuse.

– Kayleen O'Grady. Une petite rousse. Elle joue du violoncelle.

En voyant l'air surpris de Felicity, je poursuis :

– C'est ma meilleure amie. Nous prenons des cours avec monsieur Hayes au Centre d'art et du spectacle de Bayview.

Apparemment, je ne suis pas la seule à avoir des problèmes de mémoire.

– O'Grady ? Monsieur Hayes ? Tu es dans quel siècle ? Ce pédé a été chassé de la ville il y a deux ans, l'année où les O'Grady ont déménagé en Géorgie.

– Quoi ?

Je cligne des yeux, choquée. Kayleen habite juste à côté de chez moi.

Une lueur étrange passe dans les yeux de Felicity et quelque chose que je ne parviens pas à déchiffrer déclenche chez moi un frisson d'inquiétude.

– Quel âge as-tu, Hartley ? me demande-t-elle en se penchant sur les barrières de mon lit, avec quelque chose qui ressemble à de la jubilation dans ses yeux brun doré.

– Je, j'ai...

Le chiffre quatorze apparaît dans ma tête, mais je me sens plus vieille que ça. Comment, je ne connais plus mon âge ?

– J'ai quinze, dix-sept ans, je réponds à la hâte, pendant que Felicity écarquille les yeux.

Elle se couvre la bouche avec une main, puis la laisse retomber.

– Tu ne sais pas quel âge tu as ? C'est dingue.

Elle sort brusquement son téléphone et commence à taper quelque chose. L'écran a l'air tout neuf, mais Felicity a toujours les derniers gadgets, des vêtements de marque, des sacs à main hors de prix.

– À qui est-ce que tu envoies un SMS ? je demande.

C'est grossier, mais elle aussi est grossière.

– À tout le monde, dit-elle en me jetant un regard qui signifie que mon cerveau a subi bien plus de dommages que n'en a diagnostiqués le médecin.

J'attrape la sonnette d'alarme pour appeler l'infirmière.

– Tu peux y aller, je suis fatiguée et je n'ai pas envie d'être traitée comme ça.

Je n'arrive pas à croire que cette fille ose entrer dans ma chambre et se moquer de moi parce que j'ai subi un traumatisme crânien. Des larmes de colère me piquent les yeux, je cligne rapidement des paupières pour les empêcher de sortir. Je ne veux montrer aucun signe de faiblesse devant Felicity Worthington. Elle peut bien être plus riche que moi, ça ne l'autorise pas à être aussi mal élevée.

La froideur de mon ton semble avoir de l'effet sur elle. Elle baisse son téléphone en faisant la moue.

– J'essaie d'être utile. Je préviens nos amis qu'il va falloir faire encore plus attention avec toi.

J'ai de gros doutes. Je lui montre la porte.

– Tu seras aussi utile dehors.

– Bien sûr. Je vais envoyer un message à ton petit copain.

– Mon quoi ? je crie à moitié.

Un sourire mauvais s'élargit sur son visage. Au loin, quelque chose semble vouloir m'avertir, mais je n'y prête pas attention.

– Mon quoi ? je répète, plus calmement cette fois.

– Ton petit copain, Kyle Hudson. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ? Depuis l'instant où vous êtes tombés l'un sur l'autre, on aurait dit une idylle de Disney. (Elle se frappe la poitrine avec ses mains.) Vous passiez votre temps à vous bécoter. Vos démonstrations publiques d'affection étaient dégoûtantes, mais ensuite c'est arrivé.

Elle me tend l'hameçon et, bien malgré moi, je l'attrape.

– Qu'est-ce qui est arrivé ?

– Tu l'as trompé avec Easton Royal.

– Easton Royal ? Trompé ?

Il y a tellement de trucs bidon dans la déclaration de Felicity que je me mets à rire.

– Ok, c’est vraiment marrant. Tu peux y aller à présent.

Si elle veut inventer des histoires, elle ferait mieux d’en imaginer des plausibles. Comparés aux Royal, les Worthington ne sont que de pauvres petits Blancs. À Bayview, le manoir Royal est tellement vaste qu’on pourrait le voir d’un satellite. Je me rappelle m’être exclamée devant quand j’étais en... en quelle classe, déjà ? Sixième ? Cinquième ? Kayleen et moi nous disions que même s’il y avait cinq frères Royal, la maison était tellement grande qu’ils devaient passer des jours entiers sans se croiser. Il est totalement impossible que j’aie rencontré Easton Royal, sans même parler de sortir avec lui.

Je ne sais pas pourquoi Felicity raconte de tels bobards. Je suppose qu’elle en a assez d’attendre que sa grand-mère aille mieux. Je pense que c’est ça. Cette raison me paraît plausible.

– C’est la vérité, insiste-t-elle.

– Ouais, ouais.

Mon premier instinct concernant Felicity était le bon, et cela me rassure. Bientôt tous les détails de mon passé vont ressurgir avec précision.

– Alors, c’est quoi ça ? me demande-t-elle en me fourrant son téléphone sous le nez.

Je cligne des yeux, une fois, deux fois, puis une troisième fois, parce que je n’arrive pas à croire ce que je vois. Devant un néon sur la jetée, un splendide garçon brun me fait face. Ses mains sont plongées dans mes cheveux. J’ai les bras autour de sa taille. Nos lèvres se touchent d’une telle façon que ça me fait rougir. Sous la photo, il y a plein de hashtags et ce que j’imagine être le pseudo de Easton : #couplegoals #EastonRoyal #justRoyalthings @F14\_flyboy.

Je secoue la tête.

– Non.

– Si. Les images ne mentent pas.

Elle retire son téléphone et renifle comme si je l'avais blessée à mort.

– Pauvre Kyle. Tu ne le mérites pas, mais il t'a pardonné. Il est là, à t'attendre, mais il avait trop peur pour entrer. Je lui ai dit que je le ferais d'abord. Je sais que c'est difficile, mais essaie d'être correcte avec lui lorsqu'il viendra te rendre visite.

Elle me lance un regard cinglant avant de se tourner sur ses ballerines et de se diriger vers la porte d'entrée.

Je la laisse partir, parce que je suis abasourdie par l'information qu'elle vient de me donner. Mon petit copain Kyle ? Le tromper ? Easton Royal ? Mon esprit s'arrête sur ce nom et mon cœur tressaille. Je respire en tremblant. Est-ce que je ressens ça parce que j'éprouve des sentiments pour Easton Royal ou bien parce que la photo que Felicity vient de me montrer était super-sexy ? Ça me paraît impossible d'avoir été dans la position de pouvoir embrasser le moindre membre de la fratrie Royal, et encore moins un qui soit aussi chouette que le garçon de la photo.

Cette ville appartient aux Royal. Leur richesse a de quoi foutre la honte à Felicity. Atlantic Aviation est l'un des plus gros employeurs de l'État. La probabilité que je sois sortie avec Easton Royal est aussi faible que celle de gagner à la loterie. Qu'est-ce qu'a dit le docteur déjà ? Que la vérité dépend de celui qui la profère. Mais comme l'a dit Felicity, une image ne peut pas mentir, n'est-ce pas ?

La porte grince en s'ouvrant. Je suis le bruit et je découvre un type baraqué aux cheveux bruns, aux petits yeux, aux lèvres fines. Ce doit être Kyle Hudson. Il a l'air d'avoir envie d'être ici comme de se pendre. Il traîne des pieds, dépasse l'espace salon et s'arrête à quelques dizaines de centimètres de mon lit. Je pose mon doigt sur le bouton d'appel. Je me ressaisis.

*Arrête de faire le bébé.*

– Salut, Kyle.

Son nom ne me semble pas familier. Je me creuse la tête pour retrouver un souvenir, un sentiment, mais rien ne vient. Comment peut-il être mon petit copain ? Si c'était le cas, est-ce que je ne ressentirais pas un

petit quelque chose, au lieu de ce trou noir et vide ? Pourquoi est-ce que je l'ai trompé ? On s'était disputés ? On avait rompu ? J'étais bourrée ? Est-ce que je suis mauvaise ? Je n'en ai pas l'impression, mais là encore, comment savoir ce que ressent une mauvaise personne ?

– Hé, répond-il en examinant consciencieusement le carrelage au sol.

– Ça va ?

Peut-être qu'il a peur des hôpitaux, et qu'être ici le met super-mal à l'aise. Mais c'est quand même bizarre que ce soit moi qui lui demande comment il va, alors que c'est moi qui vais me choper des escarres à rester allongée dans ce lit.

– Ouais, super.

Il glisse ses mains sous ses bras et jette un coup d'œil en direction de la porte, comme s'il attendait qu'on vienne le délivrer. Comme personne ne vient, il tourne de nouveau son regard vers le sol et marmonne :

– Je suis... euh... je suis content de te voir.

Si c'est comme ça qu'il montre son enthousiasme, je n'ai aucune envie de le voir lorsqu'il se fera chier. Je suis sortie avec ce type ? Il se passe moins de trucs entre lui et moi qu'avec une pierre. Peut-être qu'on n'est même pas sortis ensemble, que nous nous sommes juste fréquentés avant de nous rendre compte qu'on aimait quelqu'un d'autre.

Mais Easton Royal ? Impossible qu'on soit sortis ensemble. Pas question. Comment est-ce qu'on se serait rencontrés ? Il est riche, ce qui signifie qu'il fait ses études à Astor Park, alors que je suis sûre que je vais à North. J'attends que Kyle dise quelque chose, mais comme il reste muet, je me lance :

– Je suis désolée, je ne me souviens pas de toi.

– Ouais, je sais.

Il finit par lever les yeux pour me regarder. Ils sont un mélange de bleu et de marron et n'expriment aucune trace de sympathie envers moi.

– C'est ok. Felicity m'a mis au courant.

– Elle t'a mis au courant de quoi exactement ?

– Que tu as perdu la mémoire parce que tu es tombée. Tu as des points de suture sous ce bandage ?

Parler de mes blessures semble le ranimer. Ce n'est pas marrant. Je lève une main sur la bande qui entoure ma tête.

– Quelques-uns.

– Il y a d'autres trucs qui déconnent chez toi ? Tu peux compter, ce genre de conneries ?

Il croise les bras et m'examine, les yeux plissés. Je préfère encore quand il fixe le sol.

– Oui, je peux compter et tous ces autres trucs. Il y a juste certaines choses dont je ne me souviens plus.

*Comme toi et moi qui sommes sortis ensemble. On s'est embrassés ? Est-ce qu'il m'a déjà vue toute nue ?* Cette pensée me dérange. Je remonte un peu ma fine couverture d'hôpital.

Non seulement Kyle s'en rend compte mais il lit également dans mes pensées comme si elles s'affichaient en lettres lumineuses sur mon front.

– Ouais, on a baisé ensemble, si c'est ce que tu te demandes. Tu adores faire des pipes et tu ne lâches pas ma bite. Je ne peux pas sortir avec toi parce que tu es trop collée à moi, c'est gênant. J'ai dû te rembarrer plus d'une fois.

Je sens mes joues virer au rouge écarlate. Je ne réalisais pas à quel point c'était humiliant d'avoir perdu la mémoire.

– Ah, désolée.

Kyle ne fait pas attention à moi. Il est lancé à présent.

– Tu t'es mise en pétard contre moi et tu as essayé de sortir avec Easton Royal pour me récupérer, mais je te pardonne.

*J'étais en colère. Je suis sortie avec Easton. Kyle me pardonne. J'essaie d'intégrer tout ça, mais c'est difficile.*

– Nous nous sommes disputés ?

– Non, tu es juste une vraie salope. Tu t'es sans doute offerte à des tas d'autres types d'Astor, mais Easton est le seul dont Felicity m'a parlé, je veux dire le seul que je connaisse.

Je suis à moitié embarrassée à l'idée que *je me sois offerte à des tas d'autres garçons*, à moitié en colère que mon petit copain me traite de salope. Je suis également déçue d'avoir aussi mauvais goût concernant les hommes. Et est-ce qu'il ne vient pas de dire que la seule preuve qu'il a, c'est que Felicity lui a dit que je l'avais trompé ?

– Comment sais-tu que Felicity te raconte la vérité ? La vérité est un concept qui varie, non ? Et donc, la vérité de Felicity pourrait fort bien être différente de ce qui s'est réellement passé. Peut-être qu'elle a vu quelqu'un d'autre avec Easton...

Cela dit, c'était bien moi sur cette photo.

– Pour quelle raison mentirait-elle ?

Il a une drôle de façon de dire ça, mais je n'ai pas de réponse. Je ne sais même pas pourquoi Felicity connaît mon existence, alors comment expliquer qu'elle veuille faire courir de fausses rumeurs sur mon compte ?

– Je ne sais pas. Raconte-moi ce qui s'est passé, alors.

Si je n'arrive pas me souvenir de ces événements, contrairement à ce qu'a dit le docteur Joshi, et comme je n'irai pas dans un caisson de privation sensorielle avant d'avoir entièrement retrouvé la mémoire, autant piocher le maximum d'informations que je peux.

Le petit sourire en coin de Kyle devient salace.

– Tu veux des détails ? Ce n'est pas comme si tu avais baisé avec lui devant moi. Il était jaloux parce qu'une fois j'ai baisé avec son ex, alors pour me rendre la pareille, il t'a draguée sur le port et a pris des photos de vous deux en train de sortir ensemble. Je ne sais pas si vous avez baisé. Vous l'avez sans doute fait, parce que tu es une vraie pute et que ce mec a vu plus de chattes qu'un gynéco. Il vous lance un regard et vous, les filles, vous vous battez pour baisser votre culotte. Tu devrais être contente que je te pardonne. Tu m'as supplié tellement gentiment.

Il pointe trois doigts vers le sol, indiquant ainsi clairement que je ne lui ai pas fait une pipe mais trois, pour me faire pardonner.

C'est dégueu.

– Pourquoi me reprendre ?

Si j'étais à sa place, je ne voudrais plus d'une petite amie aussi moche. Mes pipes ne peuvent pas être aussi géniales que ça.

– Parce que je suis un mec bien et que les mecs bien ne jettent pas les pauvres choses en mille morceaux comme toi. (Il s'avance vers le lit.) Tu pourras me remercier quand tu iras mieux.

Le regard qu'il me lance me fait parfaitement comprendre comment il espère être remercié. Je crois que je vais être malade pendant très très longtemps.

– Alors Hart-lay<sup>2</sup>, quand est-ce que tu vas sortir d'ici ?

Il prononce mal mon nom et je ne sais pas si c'est exprès ou, bon Dieu, si c'est le surnom qu'il m'a donné. Je me tétanise intérieurement.

– Je n'en sais rien.

Il se fiche totalement de ce que je dis.

– Bon. Appelle-moi quand tu sortiras. On se branchera tous les deux.

Pour moi, ce sera non, mais je pense que je n'ai pas besoin de le dire à Kyle. Il aura le message bien assez tôt, quand je reviendrai en classe sans l'appeler pour autant. Je préférerais me faire nonne que de me mettre à genoux devant ce sale type. D'ailleurs, il n'attend pas de réponse. Il est déjà en train de traverser le salon pour sortir.

Merde, la Hartley d'avant sa perte de mémoire avait un goût de chiotte pour ce qui est de ses copines et de ses petits copains.

---

1. Pour *Fear of missing*, peur de rater quelque chose.

2. Jeu de mots qu'on pourrait traduire par « Marie couche-toi là ». *Lay* veut dire « se coucher », « s'allonger ».

# Chapitre 6

## EASTON

---

Après avoir passé une heure à ronger mon frein devant le bureau des infirmières, je finis par voir approcher ma proie. Je glisse mes mains dans mes poches et je m'avance négligemment jusqu'au comptoir, en essayant de ne pas avoir l'air complètement désespéré.

– Docteur Joshi, vous avez une minute ?

Il passe devant moi sans s'arrêter, sa blouse blanche ouverte bat sur son ensemble bleu.

– Surveillez la prise de liquide de la chambre 205 et prévenez-moi au moindre signe de douleur abdominale ou d'augmentation de la fièvre.

Il range une fiche de malade.

– Quand est-ce que le docteur Coventry arrive ?

– Dans une heure, Monsieur.

L'infirmière gironde prend des notes. Le docteur fronce les sourcils.

– Si tard que ça ? J'ai besoin de manger quelque chose.

– Je peux aller vous chercher un burger, je propose dans l'espoir d'attirer son attention.

Ça marche, parce qu'il se tourne vers moi.

– Qui êtes-vous ?

J'ouvre la bouche pour lui répondre, mais l'infirmière le fait avant moi.

– C'est Easton Royal, Monsieur. Un des Royal de Maria Royal, ajoute-t-elle.

*Merci, gentille nurse. Je t'offrirai des fleurs plus tard, promis.*

– Easton Royal, hein ?

Il se gratte la tête avec un stylo pendant que l'ampoule s'allume.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je m'inquiète pour Hartley Wright. Ma sœur a dit que vous étiez passé leur donner des nouvelles ? J'étais avec mon frère. Je me demandais si vous pouviez me répéter ça. Hartley est ma petite copine et je veux être certain de ne pas merder.

Je souris, même si j'essaie de ne pas le faire.

– Votre petite amie, hein ? (Il soupire et glisse le stylo dans sa poche.) C'est difficile. Quand votre amie est tombée, elle s'est très violemment cogné l'avant de la tête, donc le lobe frontal. Il n'y a aucun dommage apparent sur la coupe transversale au scan, mais on ne peut pas tout voir.

Il hausse les épaules.

– Ce dont nous pouvons être certains, c'est qu'elle a perdu la mémoire, surtout la mémoire autobiographique, ce qui signifie qu'elle ne se souvient pas d'événements comme le jour où vous l'avez invitée au bal de fin d'études, votre premier baiser, ce genre de choses. Elle peut même ne pas se rappeler que vous sortez ensemble. Nous ne savons pas jusqu'à quel point elle a perdu la mémoire, mais...

Il s'interrompt, comme s'il avait encore pire que le truc qu'il vient de m'annoncer. Je me raidis.

– Mais quoi ?

– Mais hier, elle pensait qu'elle avait quatorze ans, alors on dirait bien qu'elle a perdu la mémoire de ces trois dernières années. Vous sortez ensemble depuis plus longtemps ?

Sidééré, je secoue la tête. Seb ne se réveillera pas et Hartley a perdu la mémoire. Je n'arrive pas à croire ces conneries.

– Tu n’as pas trop de chance, mon garçon. Elle va peut-être retrouver la mémoire. C’est un peu trop tôt, je te conseille d’attendre avant de lui raconter tous les bons moments que vous avez passés ensemble. Et si vous en avez eu de mauvais, sa perte de mémoire est une bonne chose. J’aurais bien aimé que ça arrive à ma première femme. Ça se serait peut-être terminé autrement entre nous que par un divorce.

Il me fait un clin d’œil et m’agrippe par l’épaule.

– Tu as d’autres questions ?

– Elle est réveillée ?

– Elle l’était quand je suis passé la voir il y a quelques heures. Salue ton père de ma part, tu veux ? lance le docteur beaucoup trop joyeusement, et il s’éloigne.

Je baisse la tête et je me mets à compter à rebours, à partir de mille, pour ne pas lui courir après et lui exploser la tête contre le carrelage. Cogner sur un médecin ne rendra pas sa mémoire à Hartley plus rapidement, me dit ma bonne moitié.

Non, mais je me sentirais mieux après.

Je me pince le nez. Tout ce temps passé dans ce silence d’outre-tombe, seulement interrompu par des voix qui chuchotent et les bips des machines, me rend dingue. Je veux me barrer, mais dès que je fais un pas à l’extérieur, je suis tellement angoissé que j’ai envie de m’arracher la peau. Non. Il faut que je reste ici, à côté de Seb et d’Hartley.

Je me dirige vers la chambre d’Hartley, je frappe doucement et j’ouvre la porte.

– Maman ? demande Hartley d’une petite voix.

– C’est juste moi, bébé, je réponds, en contournant les sofas et les fauteuils qui séparent le lit d’hôpital du reste de la suite.

Ma gorge se serre en la voyant si petite et tellement vulnérable sous ses draps blancs. Je m’accroupis contre son lit et je lui prends la main, en faisant attention au moniteur sur son doigt.

– Hum...

Elle fixe nos doigts, puis mon visage.

Le vide de son regard me saisit. Elle ne sait pas qui je suis. Le docteur m'avait prévenu, mais je n'étais pas préparé à ça. Ce qu'il m'a raconté au sujet de sa perte de mémoire ne s'est pas imprimé. Ça s'est contenté de flotter à la surface de mon cerveau, comme un fait dont j'étais au courant mais que je ne voulais pas intégrer parce que ce n'était pas important. Est-ce que c'était parce que j'étais assez arrogant pour croire qu'elle se souviendrait quand même de moi ? Non, c'est parce que je ne voulais pas accepter la vérité. Mais maintenant que ça me saute à la figure, je ne peux plus l'ignorer.

– C'est moi, Hart. Easton.

Elle ouvre de grands yeux, elle semble se souvenir de quelque chose. Attendez, elle me reconnaît. Je pousse un profond soupir. Je peux enfin respirer. D'une certaine façon, être à ses côtés suffit à me calmer.

– Merde, Hart, je suis tellement content que tu ailles bien.

– Tu m'appelles tout le temps Hart. C'est mon surnom ?

Je m'arrête une seconde, parce que je réalise que personne d'autre ne l'appelle ainsi et que je n'ai commencé à le faire moi-même qu'après son accident. Je suppose... eh bien, je pense que cela me fait me sentir plus proche d'elle de l'appeler comme ça, comme si elle était bien plus qu'Hartley pour moi. Elle est Hart, et elle est mon *heart*, mon cœur. Seigneur, c'est le truc le plus con-con que j'ai jamais pensé. Pas question de le lui avouer.

Alors, je hausse les épaules et je réponds :

– C'est le surnom que je te donne. Je ne crois pas que quelqu'un d'autre l'emploie.

Et je croise mes doigts avec les siens, je les porte à mes lèvres. Ses ongles sont roses comme les miens. Elle doit aller mieux. Deux de ses ongles sont plus courts que les autres, elle a dû les casser dans l'accident. Je passe les plus longs sur ma lèvre inférieure.

– Ces derniers jours ont été un cauchemar, bébé. Bien sûr, ça aurait pu être encore pire. C'est ce que je n'arrête pas de me dire. Ça aurait pu être tellement plus grave, bordel. Alors, comment tu te sens ?

Il y a un silence prolongé, puis les seuls doigts qui restent contre ma bouche, ce sont les miens. Je lève les yeux pour voir ses grands yeux qui me dévisagent avec une vraie inquiétude... Est-ce de la peur ?

– Hartley ? je bafouille.

– Easton... Royal ? dit-elle comme si elle n'avait encore jamais prononcé mon nom à voix haute.

– Merde. Merde.

Elle ne se souvient vraiment pas de moi.

Sa peau rose pâlit, elle devient blanche comme ses draps.

– J'ai envie de vomir, dit-elle d'une voix rauque, et elle commence à avoir des haut-le-cœur.

Je me retourne, à la recherche d'un récipient dans lequel elle puisse vomir. Je ne trouve rien d'autre qu'un plateau-repas à peine entamé. Je le glisse sur ses genoux juste à temps. Elle essaie de vomir sur le plateau, mais elle en met partout. Des larmes coulent sur son visage tout pâle.

Je lance un juron et j'appuie sur le bouton d'appel.

Je cours chercher des serviettes dans la salle de bains pour lui essuyer le visage. Elle pleure encore plus fort.

– Que puis-je faire ? Tu veux de l'eau ? Tu veux que je te porte dans la douche ?

– Va-t'en. S'il te plaît, va-t'en, c'est tout, halète-t-elle.

La porte d'entrée s'ouvre en grand et l'infirmière entre dans la pièce. Une expression sévère a remplacé son air guilleret.

– Vous devez sortir, à présent, Monsieur Royal.

L'infirmière appelle de l'aide et, bientôt, la pièce est pleine de gens qui me poussent à l'écart pour essayer d'aider Hartley. Je reste planté là comme un idiot, avec des serviettes humides dans les mains pendant qu'on lui enlève ses draps et qu'on la nettoie avec des gants de toilette. Un aide soignant m'attrape par l'épaule.

– Désolé, mon gars, mais on doit vous demander de sortir. La patiente a besoin de soins.

– Mais je...

– Non.

Il ne me laisse pas terminer, et je me retrouve dans le couloir à regarder la porte fermée, avec ces serviettes sales dans la main.

– C’était sympa, ta visite à ta petite amie ? demande une vipère derrière mon dos.

Je me retourne brusquement pour tomber sur Felicity Worthington.

– Qu’est-ce que tu fais ici ?

Elle me répond par un sourire de faux-cul.

– Ma grand-mère s’est cassé le col du fémur, elle se remet de son opération. Elle a failli mourir à cause de son âge et de la fragilité de ses os, mais merci de m’avoir posé la question.

– Je suis désolé, je murmure.

Bien sûr, j’ai merdé, là encore. Je me sens mal à l’aise, et l’odeur de vomi se répand autour de nous.

– Tu sens comme si tu avais pris un bain de vieille gnôle et de dégueulis. Tu n’as pas pris de douche depuis l’accident, ou quoi ?

Je renifle. Merde, c’est vrai, je pue. Est-ce que c’est ça qui a rendu Hartley malade ? Je fais une boule des serviettes. Il y a des douches à côté de la salle d’attente. Je pourrais fort bien les utiliser. Et ensuite retourner m’excuser auprès d’Hartley.

– Qu’est-ce que tu deviens ? me lance Felicity.

– Merci de faire semblant de t’y intéresser, mais je me suis fait du souci pour mon frère et pour Hartley.

– Quand il va se réveiller, il replongera immédiatement dans le coma rien que de sentir ton odeur.

Elle passe une main sur son visage.

– Je n’arrive pas à croire que j’aie pu te considérer comme un petit ami possible. Tu parles comme un charretier et tu pues. C’est dégoûtant.

– Tu crois que j’en ai quelque chose à foutre ?

Elle plisse son nez et recule.

– Je te conseille de prendre une douche avant de retourner voir Hartley, même cela n’a sans doute aucune importance. De toute façon,

elle ne saura pas qui tu es.

Elle me lance un sourire narquois et commence à s'éloigner.

Comment diable Felicity sait-elle ce qui s'est passé dans la chambre d'Hartley ? Je la rattrape par l'épaule et je la force à se retourner.

– Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, bordel ?

– Beurk, lâche-moi.

Elle repousse ma main.

– Répète ce que tu viens de dire !

– Tu n'as pas entendu ? demande-t-elle, toute mielleuse. Ta copine est amnésique. Elle ne se rappelle rien, même pas la façon dont ta famille tout entière voudrait la voir disparaître de la surface de la terre. Mais ne t'en fais pas, bébé, je lui ai remis les idées en place.

– Tu lui as remis les idées en place ?

Je fulmine. Si Felicity a mis un pied dans cette chambre pour bourrer le crâne d'Hartley de mensonges, je vais la secouer jusqu'à ce que tous ses diamants tombent par terre.

– Tu es encore ivre ? Mon Dieu, je parie que oui. C'est trop drôle. Je parie que tu lui as fichu la trouille de sa vie. Un grand type puant comme toi qui entre dans sa chambre pour lui déclarer son amour éternel !

Pendant que je serre les dents au point de les réduire en poussière, Felicity se marre, avec un réel plaisir diabolique.

– Je ne savais pas que le Père Noël allait m'apporter un de mes cadeaux aussi tôt.

Elle s'éloigne dans le couloir, ses longs cheveux s'agitent dans son dos.

Je bouillonne, quelle foutue injustice ! Je n'ai pas bu une goutte d'alcool depuis la nuit de l'accident. Je réprime une envie violente d'aller la rattraper car j'entends les portes s'ouvrir et se refermer derrière moi. Je tourne la tête et j'aperçois l'infirmière en colère qui s'engage précipitamment dans le couloir. Je lui cours après.

– Pas de visite en ce moment, dit-elle, anticipant ma question.

– Bien, mais qu'est-ce qui ne va pas ?

– Elle souffre de perte de mémoire récente, et votre conversation a déclenché un désordre émotionnel qui lui a donné envie de vomir. Le docteur Joshi vous avait bien dit de la laisser retrouver ses souvenirs à sa propre allure.

– Je n’ai rien dit...

Mais j’arrête, parce que je l’ai fait. Je lui ai pris la main. J’ai embrassé les bouts de ses doigts. Je lui ai dit que je m’étais inquiété comme un dingue pour elle. L’infirmière remarque mon hésitation.

– Ce que vous lui avez dit l’a rendue malade, alors faites bien attention la prochaine fois, ou on ne pourra plus vous autoriser à la voir.

– D’accord.

J’ai envie de crier, mais déjà que l’infirmière ne m’apprécie pas, je n’ai pas envie de lui donner des raisons de m’interdire l’accès à la chambre d’Hartley. J’essaie de rassembler mes idées et de me concentrer. Les trucs les plus importants, d’abord. *Hart est malade. Seb est dans le coma. Il a besoin de moi.* Je me force à respirer lentement. Il faut que je pense positivement. Tout le monde est en vie. C’est sûr, ils sont bien cabossés, mais ils respirent. Ça va finir par s’arranger.

Je retourne à la salle d’attente VIP et je me dirige vers les douches. Après m’être séché, je renfile mes vêtements sales et je pars en direction de la chambre de Seb. Aussi doucement que possible, je tourne la poignée et j’entre.

Sawyer est effondré au pied du lit. Il est resté là depuis que Seb est sorti de la salle d’opération. Je ne crois pas que le même ait avalé quoi que ce soit ni dormi une seconde. Il fallait qu’il rejoigne son frère, sans s’occuper une seconde de lui-même. Connaissant les jumeaux, je ne serais pas surpris que ce soit le but de Sawyer. Les deux sont inséparables. Ils vont jusqu’à sortir avec la même fille.

Je traverse la pièce et je pose une main sur l’épaule de mon frère.

Sawyer sursaute.

– Il est réveillé ?

– Non, mais je vais rester le veiller. Va dormir un peu dans un lit.

Sawyer repousse ma main et me jette un regard assassin.

– Fous le camp. On ne veut pas de toi ici. C'est ta petite copine qui a fait ça.

Et il désigne le lit avec son pouce. J'essaie d'argumenter :

– Seb roulait à 110 dans ce virage...

– Va te faire foutre ! Je t'emmerde, toi et ta petite copine. Sans elle, il ne serait pas ici. Nous avons pris ce chemin des millions de fois et nous n'avons jamais eu d'accident.

– Vous avez failli me rentrer dedans la première fois que je suis passé par là, je lui réponds sans réfléchir.

Sawyer se lève brusquement et me jette au visage :

– Tu veux dire que tout ça, c'est la faute de Seb ? C'était la faute de cette salope. Cette salope ! répète-t-il, écarlate et hors de lui. J'espère qu'elle va crever.

Je fais demi-tour et je sors. C'est ça ou cogner sur mon frère.

À l'extérieur, je m'effondre contre le mur. C'est une horrible putain de tragédie. Hartley ne se souvenait de rien. Elle ne m'a pas du tout reconnu et quand elle s'est rappelé mon nom, ça l'a rendue malade. Mon jeune frère est dans le coma et son jumeau voudrait que ma petite amie soit morte.

# Chapitre 7

## HARTLEY

---

– Est-ce qu’il existe un diagnostic médical concernant l’absence de mémoire immédiate ?

J’interroge Susan, l’infirmière, lorsqu’elle m’aide à retourner dans mon lit dont on a changé les draps.

Ses joues tressautent quand elle me répond :

– C’est de l’amnésie antérograde.

– Est-ce que je peux déclencher ça moi-même ? Comme de m’enfoncer le doigt dans la gorge pour me faire vomir, sauf que là, je me donne un coup dans l’œil ?

Je n’ai qu’une envie, c’est me glisser sous mon lit pour m’y cacher, tellement je suis gênée. Je viens tout juste de vomir sur les genoux du plus beau garçon du monde.

– Sans ça, auriez-vous une machine spéciale qui fasse perdre la mémoire à tout le monde ?

– Allons, allons, Mademoiselle Wright. Vous avez été un peu barbouillée. Ça arrive à tout le monde. C’est tout à fait normal. Le fait d’être étourdie, le vertige, la perte d’équilibre sont des effets secondaires que vous pourriez encore ressentir à cause de votre choc à la tête.

– Wouah, c’est vraiment le pied.

Je pose mon bras sur mon front pour me protéger de la lumière.

– Vous vous en sortez très bien, m’assure-t-elle en me rebranchant aux tubes et aux moniteurs. Tellement bien, en fait, que le docteur Joshi pense que vous pourrez rentrer chez vous dès demain. Est-ce que ça ne sera pas formidable ?

Puis elle me tapote le bras et s’en va.

Je ne sais pas si ce sera formidable. Quand papa et maman sont passés me voir, ils avaient l’air un peu désapprobateurs, comme s’ils étaient en colère à cause de mon accident. J’aimerais que quelqu’un me dise exactement comment c’est arrivé, ou du moins ce qui s’est passé. Je me demande comment va l’autre personne. Qu’est-ce que ça signifie, « être en état critique » ? En quel état je suis, moi ? J’aurais dû le demander à l’infirmière Susan. Peut-être que Felicity ou Kyle le savaient ? Pourquoi est-ce que je ne leur ai pas posé la question plutôt que ces daubes sans intérêt, comme savoir avec qui j’ai couché ou pas. Surtout qu’après avoir vu Easton Royal, je suppose que tous les deux ne racontent que des conneries. Aucune chance qu’Easton Royal se soit jamais intéressé à moi. Je suis quelconque. J’ai des cheveux noirs quelconques et des yeux gris, eux aussi quelconques. J’ai un visage quelconque avec un petit nez sans véritable allure et j’ai parfois des boutons. J’ai une taille normale et une taille de soutien-gorge standard, 85B.

Easton Royal a une chevelure si sombre et si dense qu’il pourrait faire la pub pour une marque de teinture. Ses iris sont si bleus que, je vous jure, j’ai cru entendre les vagues de l’océan s’écraser contre la grève quand il a cligné des yeux ! C’est lui qui souffre de mes pertes de mémoire, qui erre dans ma chambre, qui appuie ses lèvres tellement sexy contre mes doigts.

Je les soulève pour les porter à ma bouche. L’odeur du savon de l’hôpital emplit mes narines. Dégoûtée, je retire ma main. Kyle avait raison sur une chose. J’aimais vraiment Easton Royal. Et c’est déprimant, parce que d’abord, ça signifie que Kyle a sans doute raison pour tout le reste, et ensuite, c’est complètement con de ma part d’aimer un garçon

comme Easton Royal. Ou est-ce que j'ai bien pu rencontrer Easton ? Ou Felicity, d'ailleurs ? Kyle, lui, ressemble bien à un môme de North. J'imagine que Kyle et moi nous nous sommes introduits, je ne sais comment, dans une fête d'Astor Park et que nous nous sommes disputés. Easton se sera montré charitable et il aura décidé de me laisser flirter avec lui ? Ce scénario ne tient pas la route, mais je n'arrive pas à trouver une autre explication plus réaliste.

De frustration, je pousse un petit cri. Je déteste ne pas savoir. C'est terrible. Tous ces gens, dehors, savent des choses sur moi. Ce n'est pas juste. Il me faut des images. Bien que... Le fait que Felicity m'ait sorti une photo n'a fait qu'augmenter ma confusion. C'était une photo d'Easton et moi. Nous étions en train de nous embrasser. Pourquoi ? Comment ? Quand ? J'ignore tout ça. Il faut que je fasse mes propres recherches, ce qui signifie qu'il faut que je récupère mon téléphone, un ordinateur et mon sac, et pas forcément dans cet ordre-là. Je demanderai à ma mère quand elle va venir.

\*  
\*   \*

– Comment va ma patiente préférée ? chantonne le docteur Joshi en entrant dans ma chambre le lendemain matin.

Un sourire permanent est accroché à son visage anguleux.

– Bien. (J'essaie de m'asseoir.) Vous avez vu mes parents ?

Maman n'est pas venue hier soir. J'ai très mal dormi, parce que j'avais peur de la rater.

– Ils ne sont pas venus vous voir ?

Le docteur Joshi a l'air un peu étonné.

– Je... je les ai peut-être ratés.

– Probablement.

Mais je ne le crois pas. Ils doivent être en colère contre moi, je ne sais pas pourquoi. C'est à cause de l'accident ou quoi ? Un gros trou s'est formé dans ma poitrine. Une douleur qui n'est pas physique, bien pire,

c'est la culpabilité qui me dévore. J'ai vraiment, vraiment besoin de savoir comment va l'autre personne impliquée dans l'accident. Peut-être que le docteur Joshi voudra bien me répondre.

– Doc ?

– Hum ?

Il est absorbé par ma fiche de maladie.

– Comment va l'autre ? La personne dans un état critique ?

– Mmm, je ne peux pas te le dire, Hartley. Le secret médical, tu sais ?

Il sort un stylo lumineux et le pointe sur mes pupilles.

– Comment va ta mémoire aujourd'hui ?

– Bien.

– Tu ne me mens pas, bien entendu ?

– Non.

Il marmonne à nouveau en inspectant mon autre œil. Je ne pense pas qu'il me croit.

– Est-ce que l'autre patient est toujours dans un état critique ?

– Non, il est stabilisé.

Il. C'est vrai. On me l'a déjà dit.

– Il a des fractures ? Des pertes de mémoire ? Où a-t-il été blessé exactement ?

Le docteur Joshi se raidit et remue le stylo lumineux devant moi.

– Pas de fracture, mais c'est tout ce que je te dirai.

Il range le stylo dans sa poche et note quelque chose sur ma fiche. Je redresse la tête pour voir si j'arrive à lire, mais ça ressemble à des pattes de mouche. Je pose une autre question.

– Est-ce qu'il va aller mieux ?

– Je ne vois vraiment pas pourquoi ce ne serait pas le cas. Maintenant, il est temps pour toi de te concentrer sur ta récupération. Tu peux faire ça ?

Je me rallonge. La confiance du docteur Joshi m'a rassurée.

– Comment te sens-tu aujourd'hui ?

– Bien.

Il appuie sur ma poitrine. Je tressaille.

– D'accord, j'ai encore mal.

– Docteur Joshi.

La voix de ma mère me remplit de joie.

– Maman, je hurle, ravie qu'elle soit enfin là.

*Bien sûr qu'elle est venue*, me rassure une petite voix. Où pourrait-elle aller ailleurs ? Bon. Elle a dû passer hier soir aussi, pendant que je reposais mes yeux. Elle a sans doute passé la tête par la porte, elle a cru que je dormais et n'a pas voulu me déranger.

– Hartley, répond-elle sur un ton froid.

Le docteur se retourne pour l'accueillir.

– Bonjour, Madame Wright.

Mon sourire s'estompe lorsque maman s'avance. Elle ne me regarde même pas, elle s'adresse directement et uniquement au docteur. Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne vient-elle pas me serrer dans ses bras ou m'embrasser sur la joue, me caresser le bras ? N'importe quoi.

– Bonjour. J'ai parlé avec l'équipe des infirmières et elles m'ont dit qu'Hartley pouvait sortir aujourd'hui. J'aimerais qu'elle retourne en classe demain matin. Elle a bientôt ses examens de fin d'année.

Je reste bouchée, sidérée. J'ai mal au crâne, j'ai l'impression qu'un camion m'a roulé sur la poitrine, deux fois de suite, et je n'ai aucun souvenir de ces trois dernières années. Est-ce que je n'ai pas besoin de quelques jours de repos avant de retourner en classe ?

Le docteur fronce les sourcils.

– J'ai discuté de l'éventualité de la laisser sortir, mais maintenant que je l'ai vue ce matin, je pense qu'elle devrait rester vingt-quatre heures de plus. Nous verrons comment elle progresse demain matin.

– Je pense qu'aujourd'hui, ça ira bien. (Maman semble étonnamment ferme.) L'infirmière m'a dit que ses constantes avaient été stables ces dernières vingt-quatre heures. Elle n'a plus besoin de perfusion puisqu'elle peut prendre des calmants par voie orale. Il n'y a aucune raison qu'elle reste ici un jour de plus.

Elle recule, passe la porte et fait entrer mon père. Mon cœur tressaille un peu en le voyant. D'abord, je pense que c'est un mouvement de joie, mais... je n'en suis pas si sûre. C'est de la nervosité, en fait. Pourquoi la vue de mon père me rendrait-elle nerveuse ? Son téléphone est rivé à son oreille, mais il le baisse pour s'adresser à nous.

– Quel est le problème ?

– John, ils veulent garder Hartley un jour de plus.

Ma mère semble agitée. Pourquoi est-ce un tel problème que je reste un peu plus longtemps à l'hôpital ?

– Et alors ? Qu'elle y reste donc !

Il remet son téléphone sur son oreille et fait demi-tour.

– Bon, très bien.

Le docteur note quelque chose. Derrière lui, je vois maman s'approcher de papa et lui secouer le bras. Il la regarde fixement, mais elle ne s'arrête pas pour autant. Ils discutent à voix basse. Je n'arrive pas à entendre, mais je vois maman qui se frotte les mains. Mon père la quitte des yeux pour regarder le docteur. Il raccroche son téléphone et avance d'un pas raide jusqu'au médecin.

– C'est toujours Callum Royal qui paie, n'est-ce-pas ?

Callum Royal qui paie ? J'ouvre de grands yeux. Pourquoi monsieur Royal paierait-il mes notes d'hôpital ?

Le docteur hausse les sourcils.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Parlez-en avec le service comptabilité.

– Comment se fait-il que vous l'ignoriez ? C'est comme ça que vous gagnez votre argent, répond mon père.

Mes blessures ne m'ont pas tuée, mais la honte pourrait bien le faire. Le docteur sent mon malaise. Il me fait un clin d'œil pour essayer de détendre l'atmosphère.

– Mon travail, c'est de m'assurer que votre fille aille mieux. Une autre nuit ici lui est nécessaire.

Il attrape mon gros orteil et le secoue.

– Tu aimes bien Bayview General, pas vrai ? Des draps propres tous les jours et le personnel aux petits soins.

Si je ne vois plus jamais d’infirmière de toute ma vie, je serai ravie.

– Et la nourriture est bonne, j’ajoute d’un air désabusé.

– Notre but, c’est de faire plaisir.

Il raccroche ma fiche au pied de mon lit et salue mes parents en sortant. Maman attend à peine qu’il referme la porte pour se ruer sur mon lit et repousser mes draps.

– Allons-y.

– Où ça ? je demande, confuse.

– On s’en va. Tu ne vas pas passer une autre nuit ici. Tu sais ce que coûte cette chambre ?

Elle ôte le moniteur de mon doigt et le repousse sur le côté.

– Une petite voiture. Voilà ce que coûte une nuit à l’hôpital de Bayview.

Elle me force à me lever et me tend un petit sac que je n’avais pas remarqué.

– John, va voir avec l’infirmière comment signer une décharge. Nous l’embarquons, quoi qu’il arrive.

– J’appelle le bureau de l’administration, ronchonne mon père.

– Ça ne sert à rien. J’ai reçu un coup de fil ce matin m’annonçant que les Royal refusaient de payer la note d’Hartley parce qu’ils pensent qu’elle est responsable de l’accident.

Maman se tourne vers moi, folle de rage.

– Je n’arrive pas à croire que tu aies blessé un Royal ! Tu sais ce que cela va entraîner pour nous ? Nous sommes ruinés ! Ruinés ! Qu’est-ce que tu fais ? Habille-toi ! aboie-t-elle d’un air furibond.

Mais je ne peux pas bouger. Les nouvelles que maman vient de me balancer au visage m’ont tétanisée. Monsieur État Critique est un des fils Royal ? Un frère d’Easton ? Non. Ce n’est pas possible. Pourquoi Easton serait-il venu dans ma chambre et m’aurait-il pris la main si j’avais blessé son frère ?

– Tu te bouges ! hurle ma mère.

Je saute du lit, et la nausée me reprend en même temps que la douleur. Maman m’attrape par le bras et m’emmène à la salle de bains. Je m’accroche au lavabo et je me penche sur la cuvette des toilettes pour recracher les cinq cuillerées de flocons d’avoine que j’avais réussi à avaler au petit déjeuner.

Sans faire attention le moins du monde à mon état, maman continue à divaguer.

– Quand tu iras en classe, demain, il faut que tu sois gentille avec tout le monde. Ne fais pas d’histoires. N’entre pas dans le moindre conflit. Sinon tu pourrais ruiner ta famille. Ton père pourrait perdre son travail. Nous pourrions perdre la maison. Le mari de Parker pourrait la quitter. Ta sœur et toi, vous seriez envoyées chez MawMaw et pas dans cette pension chic dans le Nord.

MawMaw ? Cette vieille bique ? Elle se sert d’une louche pour battre les enfants. J’ouvre le robinet et j’humecte une serviette en papier. Je décide, en m’essuyant le visage, que maman doit être en train de surréagir. Elle a tendance à le faire. Si quelqu’un renverse du punch par terre, même si c’est sur le carrelage, maman crie qu’elle ne va jamais réussir à faire partir la tache et que son parquet est foutu. Ou si la dinde de Thanksgiving est légèrement trop cuite, plus question de jamais manger de la dinde. Elle utilise tout le temps la menace de nous envoyer en pension pour nous faire tenir tranquilles, ce qu’elle ne fait jamais. Je m’arrête, la serviette sur la figure, parce que je comprends tout à coup ce qu’elle vient de dire.

Et pas uniquement à propos de cette pension chic dans le Nord.

# Chapitre 8

## HARTLEY

---

Malgré ses menaces, le lendemain, maman ne me force pas à aller à l'école. Le docteur Joshi m'a autorisée à partir à condition que je reste au repos chez moi pendant une semaine. Je ne m'attendais pas à ce que mes parents suivent ses instructions, mais c'est pourtant le cas.

Ces derniers six jours n'ont pas été très marrants. Mes blessures guérissent, je n'ai plus mal quand je respire. Je peux marcher. Mais bien que ma santé s'améliore, j'ai l'impression que les choses empirent chez moi. Je ne comprends pas ce qui se passe. Mon père me regarde à peine. Ma mère passe son temps à me critiquer. Ma petite sœur, Dylan, ne m'adresse presque pas la parole. Et ma sœur aînée, Parker, ne vient même pas me voir. J'ai passé une semaine à l'hôpital à me remettre d'un accident grave, et elle n'est même pas venue me rendre visite.

Demain, je retourne à l'école et je n'ai même pas envie de savoir quelles réponses je vais avoir là-bas si j'en crois l'accueil plutôt froid que m'a réservé ma propre famille. Nous sommes dimanche soir, je passe la soirée à errer dans cette maison qui m'est à la fois familière et étrangère. Ma chambre sent le renfermé, comme si elle avait été fermée pendant les trois ans que j'ai passés en pension. Je ne reconnais pas le couvre-lit, ni le

bureau laminé blanc dans le coin, ni la petite série d'uniformes, de chemises et de sweaters dans le placard.

Les murs blancs sont entièrement nus. Les seules taches de couleur, ce sont le couvre-lit bleu et violet et les rideaux assortis, qui portent encore des traces de pliure.

Je pousse les portes coulissantes du placard d'un côté, puis de l'autre. J'ai très peu de vêtements. Au milieu sont pendus deux blazers de luxe en laine foncée, avec un écusson rouge, blanc et doré cousu sur la poitrine. Il y a un Kleenex en boule dans la poche de l'un d'eux. À gauche sont accrochés plusieurs chemisiers blancs. Trois à manches longues et deux à manches courtes. Et un sweat à fermeture Éclair, plus un pull bleu marine. Par terre, une paire de tennis blanches qui sentent le neuf et une paire de mocassins noirs éraflés.

Comme bas, j'ai trois paires de jeans, deux pantalons de yoga et deux atroces jupes écossaises, bleu et vert. Elles doivent faire partie de mon uniforme scolaire. Maman m'a dit que j'étais à la prépa d'Astor Park, la plus chic et la plus chère école préparatoire de l'État. Ce qui explique comment j'ai rencontré Felicity et Easton, et je suppose, Kyle, bien que ça n'ait pas vraiment de sens pour moi.

Maman ne m'a pas expliqué pourquoi j'étais à Astor Park ni pourquoi j'avais passé trois ans en pension dans le nord de l'État de New York. Elle ne m'avait pas prévenue que ma chambre avait été transformée en espace de rangement quand je suis partie ni que toutes mes affaires avaient été données à des bonnes œuvres. Quand je lui ai demandé où étaient mon sac à main et mon téléphone, elle m'a répondu qu'ils avaient été détruits dans l'accident. Apprendre ça m'a tellement remuée que j'ai arrêté de lui poser des questions. J'avais espéré pouvoir rassembler les différents morceaux de ma vie grâce à mon téléphone – mes photos, mes messages, mes comptes sur les réseaux sociaux – mais cette possibilité s'est évanouie dans l'accident. Le reste du placard est vide. Dans une petite commode, de l'autre côté de mon lit, j'ai trouvé de la lingerie, quelques soutiens-gorge sans armature et deux ou trois jolis débardeurs. Mon style habituel est

tout simple, je suppose. J'ai quand même du mal à croire que ce sont les seuls vêtements que je possède. J'ai un vague souvenir de ce placard débordant de fringues achetées chez Forever 21 et Charlotte Russe. Des trucs bon marché, mais sympas et colorés.

Je suppose qu'en pension, mes goûts ont évolué vers un truc aussi neutre que du pain en tranches. Est-ce un progrès ? Je ne saurais le dire. Je fouille mon bureau à la recherche d'indices sur mon passé, mais rien. Il n'y a pas une seule vieille carte postale, pas de photos, pas même de stylos usagés. Tout est neuf dans ce tiroir. Même les cahiers de notes sont vierges, comme si demain était mon premier jour d'école alors que nous sommes au troisième mois du semestre.

La liste de mes cours et une petite carte du campus sont glissées dans le premier cahier. Je sors la liste. Calcul, pensée féministe, musique. Je fais le tour de la pièce, mais je ne vois nulle part mon violon. Est-il à l'école ?

Je trotte jusqu'à ma porte et j'appelle ma mère.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle en apparaissant en bas des escaliers, un chiffon à la main.

– Où est mon violon ?

– Ton quoi ?

– Mon violon. Je joue encore, n'est-ce pas ? J'ai un cours de musique.

Je lui montre mon emploi du temps.

– Oh, ça ! (Elle renifle dédaigneusement.) Tu n'en jouais pratiquement plus. Mais comme il fallait que tu choisisses une option, nous t'avons donc inscrite en musique. Tu joues sur un violon de l'école.

Et elle s'en va. J'ai une réponse, mais elle ne me semble pas complète. Je me frotte à nouveau le poignet. En retournant à ma chambre, les photos accrochées aux murs attirent mon regard. Il y a un truc qui manque. Je les détaille lentement, l'une après l'autre. Il y a des photos de Parker, ma sœur aînée, depuis sa naissance jusqu'à son mariage. Les photos de Dylan, ma sœur cadette, s'arrêtent à la troisième, elle doit donc être en seconde. À la fin, il y a une photo de famille. Elle doit être récente,

parce que je n'y figure pas. Ils sont tous en train de dîner dans un hôtel, ou un truc de ce genre. Les plafonds sont hauts, il y a de grands tableaux dans des cadres dorés. Les chaises semblent recouvertes de velours. Ils sont tous sur leur trente-et-un, papa porte un costume noir, maman une robe rouge à sequins, Parker une robe noire toute simple et un collier de perles, et Dylan un sweater et une jupe mauves. Tout le monde sourit, même Dylan qui m'a juste lancé un « c'est toi » quand je suis arrivée à la maison, avant de disparaître dans sa chambre et de soigneusement m'éviter depuis. C'est cette photo de famille qui me révèle ce qui cloche dans les différentes photos du couloir. Je ne suis sur aucune d'elles.

Ma famille m'a littéralement effacée de ma maison. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire il y a trois ans ? J'ai mis le feu ? J'ai tué notre animal familier ? Je me creuse la cervelle, mais rien ne vient. Je ne me rappelle même pas qu'ils m'ont renvoyée. Le souvenir le plus clair que j'ai, c'est celui du mariage de ma sœur Parker. C'était il y a quatre ans. Je me rappelle que ça me gonflait un peu de ne pas avoir le droit de boire du champagne, et d'en avoir piqué avec une petite brune que je crois être ma cousine Jeanette. Nous avons toutes les deux été malades, après une seule coupe. Je devrais l'appeler. Peut-être qu'elle pourra remplir les vides pour moi, parce que personne dans cette maison ne le fera.

Je descends les escaliers à la recherche de maman. Elle fait la vaisselle, un tablier en jean noué autour de la taille, en faisant la moue.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle sur un ton irrité.
- Je peux utiliser ton téléphone ?
- Pour quoi faire ?

Son irritation se transforme en suspicion.

Je glisse mes mains derrière mon dos en essayant de ne pas avoir l'air coupable. Mais franchement, où est le mal de vouloir parler à sa cousine ?

- J'avais envie d'appeler Jeanette.
- Non, elle est occupée, répond maman catégoriquement.
- Il est neuf heures du soir, je proteste.
- Il est trop tard pour téléphoner.

– Maman...

La sonnette de la porte d'entrée retentit avant que je puisse démarrer une querelle. Maman marmonne quelque chose qui ressemble à « Dieu merci » avant de poser sur l'égouttoir la casserole qu'elle vient de récurer, et elle se hâte vers l'entrée.

Je regarde son sac. Son téléphone en dépasse, c'est très tentant. Si je le lui empruntais pendant, disons dix minutes, est-ce qu'elle s'en rendrait compte ? Je longe le comptoir. Si elle m'attrape, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Elle n'a pas le droit de me priver de téléphone, je pense. Je sens une légère hystérie m'envahir.

– Ton petit ami est venu te voir, m'annonce maman. C'est un élève d'Astor, murmure-t-elle en m'attrapant par le bras.

Je suis sur le point de lui demander comment elle le sait quand je le vois : Kyle Hudson, debout sur le seuil, qui examine ma maison avec curiosité, comme s'il n'était encore jamais venu. Il porte un jean skinny et une chemise bleu foncé avec un écusson sur le côté gauche de la poitrine qui ressemble à ceux que j'ai vus sur mes blazers.

– Je... euh... je suis passé pour voir comment tu allais, dit-il sans me regarder en face.

– Je vais bien.

C'est la première fois qu'il prend de mes nouvelles de toute la semaine. Il frotte ses pieds sur le carrelage. Maman me pince.

– Ce que veut dire Hartley, c'est qu'elle est vraiment contente que vous soyez venu la voir. Hartley est surprise d'avoir un petit ami si attentionné. Asseyez-vous donc.

Elle lui montre le canapé du salon.

– Je peux vous offrir quelque chose à boire ?

Kyle refuse.

– J'avais pensé emmener « Hart-lay » à *La Baguette Française*. Quelques copains d'Astor s'y retrouvent.

Je grince des dents. Je déteste la façon dont il prononce mon nom.

– Bien entendu, gazouille ma mère. Je vais vous chercher de l'argent.

Mais elle ne bouge pas, elle attend qu'il l'arrête. Au lieu de ça, il reste assis en haussant les épaules.

Je m'extirpe de la poigne de maman.

– En fait, je suis fatiguée. Je n'ai pas envie de sortir.

– Ce n'est pas une boîte de nuit, Hart-lay, c'est une boulangerie.

*Ouais, tu parles, il fait vraiment attention à moi.*

– Elle va y aller. Pourquoi tu ne te changes pas ? me suggère maman en se dépêchant d'aller chercher un peu d'argent.

Je jette un œil à mon jean noir délavé et à mon sweat bleu marine avec des rayures blanches sur les manches.

– Qu'est-ce qui cloche avec mes vêtements ?

– Tout, répond Kyle.

Je lève le menton.

– Je ne me changerai pas.

– Très bien. C'est toi qui vois. Mais ne viens pas chialer quand les autres se foutront de gueule.

– Se foutront de ma gueule ? On est à l'école primaire ou quoi ? Pourquoi les autres se moqueraient-ils de ce que je porte ?

Je secoue la tête, contrariée. Et puis j'ajoute, parce que je ne tiens pas à être prise au piège dans un de ces traquenards en voiture :

– Je peux très bien conduire moi-même.

– Non, tu ne peux pas, tu n'as pas ton permis. Il a été perdu avec ton sac, me rappelle maman en revenant avec son porte-monnaie.

Je n'avais pas pensé à cette complication.

– Mais, maman...

– Ne me réponds pas comme ça. Voilà vingt dollars.

Et elle me fiche un billet sous le nez.

– Ça devrait suffire.

Kyle fait la moue.

– Ouais, ça suffit, je lance en enfournant le billet dans ma poche.

– Parfait. Amusez-vous bien tous les deux.

Elle me flanque pratiquement dehors. Dès qu'elle a refermé la porte, je me tourne vers Kyle.

– Je ne crois pas qu'on soit jamais sortis ensemble. Tu me traites comme une merde et je n'ai aucune affection pour toi. Si jamais on n'avait pas rompu auparavant, eh bien, c'est maintenant.

– Tu es amnésique. Tu n'en sais rien. Allons-y.

Et il désigne un SUV garé plus loin dans notre allée.

– Felicity nous attend.

– Je ne veux pas y aller. Combien de fois je dois te le dire ?

Il me regarde, puis regarde le ciel, puis me regarde à nouveau. Il a l'air très emmerdé. Ça se voit à la ligne mince de sa bouche, aux profondes rides sur son front et à son regard noir.

– J'essaie de te rendre service. Tu te rappelles que dalle, hein ?

J'acquiesce, parce que ça ne sert à rien de mentir.

– Demain tu retournes à l'école, pas vrai ?

J'ai l'impression d'être le coupable d'une des enquêtes de mon père, mais je hoche à nouveau la tête.

– Alors, tu veux avoir quelques réponses ce soir ou tu préfères zoner à Astor comme une pauvre dingue, demain et tous les jours qui suivront ?

Par-dessus mon épaule, je vois ma mère qui me fait signe de la main et je me retourne vers Kyle. La carotte qu'il me tend est trop tentante. Je ne sais pas ce qui m'attend à la boulangerie, mais il a raison. Mieux vaut rencontrer des gens tranquillement ce soir qu'arriver complètement paumée à l'école demain matin. Finalement, je murmure :

– Je veux avoir des réponses ce soir.

– Alors, on y va.

Il se précipite vers son SUV sans m'attendre. Je me dépêche de le suivre, j'ouvre la portière et je m'assieds toute seule sur le siège passager.

– Mais on se sépare quand même, lui dis-je en m'attachant.

– Comme tu veux.

Il appuie sur le bouton du démarreur. De la musique country se met à hurler. Je me penche et je baisse le volume. Il me jette un regard glacial,

mais je laisse ma main sur le bouton. Je vais gagner ce combat.

– Combien de temps on est sortis ensemble ? je demande.

– Quoi ?

– Combien de temps on est sortis ensemble ? je répète. Si aujourd’hui, c’est la soirée des réponses, autant commencer tout de suite.

– J’sais pas.

Felicity avait sous-entendu que c’était dès mon arrivée à l’école. Je suppose que les cours ont débuté fin août et on est presque à Thanksgiving. Donc, au maximum, nous sommes sortis ensemble pendant environ trois mois.

– Je ne te demande pas la date exacte, juste en gros.

Il se tortille en agrippant son volant. Il semble mal à l’aise.

– Plusieurs semaines, je suppose.

– Des semaines ?

– Ouais, des semaines.

Ou bien il a une mauvaise mémoire, ou bien il est nul en calcul. Peut-être les deux.

– On a fait l’amour ?

Cette idée me rend malade, mais il faut que je sache.

– Ouais. (Il sourit d’un air satisfait.) C’est la seule raison pour laquelle j’ai accepté de sortir avec toi. Tu me collais au cul, tu sais. Tu étais toujours après moi dans les couloirs, tu t’asseyais à côté de moi à la cantine. Tu avais laissé ta culotte dans ton casier.

Il semble enfin s’animer.

– Alors, je t’ai laissée jouer avec mon super-joujou.

– Génial, dis-je faiblement. Je devais vraiment être dégueulasse.

Lui aussi, il l’est. Je suppose qu’on allait très bien ensemble.

– Tu as d’autres questions ? Tu veux savoir où et quand on s’est envoyés en l’air ?

– Non merci.

Le Coca Diet que j’ai bu après le dîner me remonte dans l’estomac. Je me dis que, parfois, l’amnésie est une bonne chose. Les souvenirs que je

récupère sont trop moches. J'ouvre ma vitre et je respire un grand coup.

– Tu vas vomir ? demande Kyle d'une voix paniquée.

– J'espère que non, je réponds évasivement.

Sa réponse à lui, c'est d'appuyer à fond sur le champignon.

*Mon pote, j'ai envie d'être débarrassée de ta présence autant que toi de la mienne.*

# Chapitre 9

## EASTON

---

La serrure de l'apart de Hartley est si fragile que je n'ai même pas besoin de sortir la clé que je viens de récupérer en bas chez son propriétaire. Quelques coups de poignet, et la porte s'ouvre.

C'est vide, comme il me l'avait dit, mais je suis quand même surpris et même un peu effaré. J'aurais voulu que ce soit rempli d'Hartley, de ses affaires, de son odeur, d'elle, quoi. Au lieu de ça, c'est une coquille vide. Il n'y a plus de canapé tout usé aux accoudoirs tachés de larmes. Les portes du placard sont grandes ouvertes, révélant des étagères vides. Même la table merdique, que je craignais tout le temps de voir s'écrouler quand Hartley posait dessus autre chose qu'une assiette en carton, a disparu.

Elle est partie. Ou du moins, c'est l'impression que j'ai depuis presque une semaine. Ses parents l'ont fait sortir de l'hôpital et, aujourd'hui, je n'ai plus aucune nouvelle. C'est une véritable torture. Je lui ai envoyé des textos. J'ai essayé de l'appeler. Je suis même passé en voiture devant chez ses parents comme un harceleur, dans l'espoir d'entrevoir sa silhouette à travers une fenêtre. Je n'ai pas eu cette chance. Les proches d'Hartley la planquent, je suppose.

J'espère seulement qu'elle va bien. Une de ses infirmières m'a avoué, après que je l'ai un peu bousculée, que ses parents l'avaient fait sortir trop

tôt, et depuis, je me ronge les sangs. Pourquoi ne répond-elle pas, bordel ?

C'est le besoin de me sentir proche d'elle, au moins un peu, qui m'a amené dans son ancien apart. Je pose mon sac à dos sur le comptoir de la cuisine et je jette un coup d'œil dans le frigo. Il y a trois cannettes de Coca Diet. J'en ouvre une et j'examine tristement le petit espace. J'avais espéré que si je la ramenais dans cet appartement, ça ferait remonter certains de ses souvenirs, mais ses parents ont complètement vidé les lieux.

On dirait que personne n'a jamais habité ici. Même la moquette miteuse a été remplacée par un lino bon marché, couleur terre cuite. Je me sens soudain totalement impuissant, j'ai du mal à respirer.

La pièce se met à tourner et la bouteille dans mon sac à dos m'appelle.

Je serre et desserre la mâchoire. Mon cœur bat très fort. Ma bouche est sèche comme un désert. Un bruit de sirène me remplit les oreilles. L'alcool et les médocs ont toujours été ma façon de résoudre mes problèmes. Maman se suicide, j'avale une pilule. Je m'engueule avec ma famille, je descends une bouteille de Jack Daniels.

*Tu as des problèmes avec cette fille ? Fais les deux et oublie tout jusqu'à demain matin.*

La cannette en métal craque en s'écrasant sous mes doigts.

*Tout ce que tu fais, c'est tout détruire.*

Après un temps de réflexion, je pose la cannette dans l'évier et je sors mon téléphone. J'ouvre l'application « Notes » où j'ai inscrit la liste des endroits où nous étions allés :

- La plage
- La jetée
- L'appartement
- L'école
- La salle de répétition
- Chez moi (la salle du home cinéma)

Ironiquement, pour un type dont le but premier dans la vie est de coucher avec la première fille disponible le long de la côte, je n'ai jamais emmené Hartley dans ma chambre. Je ne sais pas si je dois me donner

une médaille pour avoir été si patient, ou un coup de pied au cul pour ne pas lui avoir fait partager ma vie plus intimement. J'aurais aimé qu'elle l'ait entièrement imprimée pour que partout où l'on aille, elle puisse voir combien nous sommes faits l'un pour l'autre.

*Tout ce que tu fais, c'est tout détruire.*

Je ne peux pas supporter qu'elle se souvienne uniquement de ça. Je dois lui montrer ce que nous vivions avant que Felicity foute sa merde, avant que les menaces de son père lui foutent les jetons, avant que l'espèce de connard d'alcoolique que je suis foute tout en l'air.

On était amis. Merde, elle est la première amie fille que j'aie jamais eue, à part Ella. On aimait être ensemble. Je la faisais rire. Elle me faisait... eh bien, elle me donnait envie d'être quelqu'un de meilleur.

Je ne peux pas la perdre. C'est impossible.

Hartley vit à nouveau chez ses parents. Elle doit affronter ses sœurs, sa mère. Son père, ce fils de pute qui... L'angoisse me saisit. Je m'assieds et je lui envoie un autre texto.

*Tu peux compter sur moi. Quoi qu'il arrive.*

Je fixe mon téléphone, j'aimerais tellement qu'elle me réponde. Bien sûr, elle ne le fait pas. Je me dis qu'elle est malade et probablement bourrée de médicaments. C'est pour ça qu'elle ne répond pas. Merde. Je déteste ça. Si je m'attarde là-dessus, je vais devenir encore plus dingue. Avant de l'envoyer en pension, son père lui a brisé le poignet quand elle a découvert qu'il acceptait des pots-de-vin. Elle m'a dit que c'était un accident, et il faut bien que je la croie. En outre, il faut être un psychopathe pour cogner sur sa fille, déjà blessée.

J'ouvre une autre application et je commence une liste de tout ce dont je vais avoir besoin. D'abord, un autre canapé bleu foncé. J'y ajoute deux chaises pliantes et une petite table. Les chaises étaient en plastique et la table en bois... clair. Peut-être en pin ?

Elle avait de jolis essuie-mains. Je ferme les yeux et j'essaie de me rappeler leur couleur. Gris ? Rose ? Violet ? Merde, je ne sais plus.

J'achèterai les trois et je garderai la couleur qu'elle préfère. Elle avait aussi un joli dessus-de-lit. Il était blanc, brodé de fleurs.

Je me sens mieux, à présent que j'ai un plan. J'ouvre mon sac. La bouteille de Ciroc<sup>1</sup> est sur le dessus. J'hésite à l'ouvrir, mais je décide que non. Hart pourrait en avoir besoin, alors je la range dans le placard à côté du frigo.

La photo de nous deux sur la jetée, je la pose sur le comptoir. Il me faudra un cadre ou un magnet. Un cadre, plutôt. Je vais l'accrocher au mur. En fait, je crois que je vais la faire agrandir pour qu'elle ne voie que ça quand elle rentrera, une putain de grande photo de nous deux en train de nous embrasser, comme le couple de légende que nous formions. Je grogne de contentement devant mon propre génie et j'ajoute ça en bas de ma to-do list.

Un change et deux bouteilles de vodka bon marché, voilà tout ce qui reste dans mon sac à dos. J'avais prévu de dormir ici, mais en baissant les yeux sur le sol nu, je me demande si c'est vraiment une bonne idée. Je fais un tour dans la salle de bains. La douche marche encore et la pression est correcte. Le propriétaire m'a dit que l'appart avait été repeint et le revêtement de sol changé.

Je jette mon jogging et mon sweat par terre, et je m'allonge en posant ma tête sur mon sac à dos et en croisant les bras sur ma poitrine. Demain, je demanderai à Ella où acheter tous les trucs dont j'ai besoin.

Il ne reste peut-être rien ici qui puisse rappeler quoi que soit à Hartley, mais moi j'ai toujours mes souvenirs en tête. Et nous pouvons en recréer d'autres, plus heureux, avec ses sœurs, avec mes frères.

Je m'accroche à l'espoir que ça ira mieux demain. Ella m'a dit ça une fois. Elle m'a dit que si aujourd'hui c'est vraiment la merde, je devrais être content parce que même si demain devait l'être tout autant, je sais à présent que je pourrai y faire face.

La bouteille de Ciroc est toujours scellée. J'avais envie de boire, mais je me suis retenu. C'est une victoire pour moi.

Demain, ça ira mieux.

---

1. Boisson alcoolisée à base de raisins vendue principalement aux États-Unis, pour remplacer la vodka.

# Chapitre 10

## EASTON

---

Un texto de Pash apparaît sur mon téléphone à dix heures moins dix. Je m'assieds et je m'étire. Le sol m'a niqué le dos. Le premier truc à faire demain, c'est de me faire livrer un lit.

Kyle Hudson. Tu le connais ?

Jamais entendu parler. Quelle école ?

Astor.

Connais pas.

Une photo apparaît avec un autre message.

Il est à la FT avec ta nana et Frank.

J'agrandis l'image. Deux étudiants sont assis de dos. Le gros mec au cou de taureau n'est inconnu, mais je reconnaîtrais entre mille la cascade de cheveux noir de jais de la fille à côté de lui. En face d'eux il y a le serpent Felicity. Pash s'est mis à l'appeler Frankenstein parce que cette fille de pute est plus monstrueuse qu'humaine. Eh merde, l'appeler Frank, c'est même une putain d'insulte pour Frankenstein.

Je glisse ma veste sur mon bras en essayant de lire le texto de Pash en même temps.

Vas-y et assure-toi qu'elle va bien.

Je suis assis juste derrière eux avec Davey. Elle dit que Kyle et Hartley sont en couple ?

Tu parles !

Quels mensonges Felicity est-elle en train de lui raconter ? Ça sent mauvais. Très mauvais. Au lieu d'envoyer un SMS, je l'appelle.

– Mec, vas-y et interromps-les ! j'ordonne à mon pote avant qu'il ait eu le temps de me saluer. Son toubib a dit que si on lui racontait des trucs avant qu'elle s'en souvienne toute seule, ça pouvait la désorienter !

– Et qu'est-ce que je suis censé dire ? s'écrie-t-il.

– J'en sais rien. Parle-lui de ton palais à Calcutta qui est vraiment topissime.

Pash vient d'une vieille famille indienne, très riche. Il y a quelques années, son grand-père a décidé de faire construire une nouvelle demeure et, d'après les photos que poste Pash sur Instagram, l'ensemble des bâtiments semble assez vaste pour loger tout Astor Park, plus tous ses élèves réunis. Il faudrait sans doute plus d'une heure pour faire le tour du rez-de-chaussée.

– Davey me lance des regards noirs. Si je me lève, elle va me tuer.

– Si tu ne te lèves pas, c'est moi qui vais te tuer.

– Ouais, mais je ne fais pas l'amour avec toi. Désolé, mec. Salut.

Ce trou du cul me laisse tomber. Je me jette dans ma bagnole et je mets les gaz. D'ici, il faut vingt minutes pour arriver à *La Baguette Française*. Dommage qu'Ella n'y bosse plus, elle aurait pu s'en occuper. Contrairement à Pash, elle sait ce que signifie le mot « loyauté ».

J'y arrive en douze minutes, avec la trouille au ventre d'être arrêté par un flic et de perdre encore du temps. J'ouvre la porte et je scrute le petit magasin à la recherche d'Hartley, mais je ne vois que Pash et sa nouvelle petite copine qui bavardent devant un café. De la main, il me fait signe de m'approcher.

– Où sont-ils ? je grommelle.

– Ils sont partis cinq minutes après notre coup de fil.

– Merde !

Je me tourne vers Davey qui, derrière ses longs cils, me fait les yeux doux.

– Qu'est-ce que tu as entendu ? Mot pour mot. Je veux tous les détails. Ne laisse rien de côté.

– Je n'ai pas vraiment écouté, avoue Davey. Ils parlaient tout bas. La seule chose distincte que j'ai entendue, c'était Hartley qui annonçait à Kyle qu'elle rompait avec lui.

– Je ne savais pas qu'elle sortait avec quelqu'un d'autre que toi, renchérit Pash.

– Elle ne le faisait pas.

Est-ce que sa mémoire a été complètement effacée ? Est-ce que les Men in Black sont entrés et ont tout éliminé ? Hartley ne sortait avec personne. Elle ne traînait pas avec les mêmes d'Astor. Pendant son temps libre, elle bossait dans un boui-boui, ouvert 24 heures sur 24, à l'est de la ville. En séchant même parfois un cours quand c'était nécessaire. Quand elle ne servait pas des plateaux-repas et des boissons, elle dormait. Pour Hartley, la vie c'était sérieux.

Je reviens à Davey.

– Qui est-ce qui parlait ?

– Surtout Felicity.

– Qui c'est, ce Kyle ?

– Je ne sais pas. Généralement, il ne zone pas avec nous.

– Pourquoi est-ce que Felicity était là ?

– Je ne sais pas, pleurniche Davey en jetant ses mains devant elle comme pour stopper mes questions.

Pash se lève à moitié.

– Écoute, mec, calme-toi. Davey essaie de te rendre service, du mieux qu'elle peut.

– C'est vrai, boude-t-elle.

Pash se précipite pour réconforter sa petite copine, qu'il fréquente depuis dix jours à peine.

– Tu as fini ? me demande-t-il sur un ton glacial.

Je me passe une main sur le menton. Les énormes dégâts que ce mec, Kyle, et Felicity ont pu causer chez Hartley me rendent malade, mais hurler sur Pash et sa petite amie si fragile n'aboutira à rien d'autre qu'à monter mon pote contre moi.

– Ouais, j'ai fini. Appelle-moi si tu entends quoi que ce soit.

– Ouais, ouais.

Pash se rassied sur sa chaise. Il roucoule :

– Tu veux un autre Bubble Tea, bébé ? Ou peut-être que je devrais t'acheter ce bracelet Chanel ? Tu te sentirais mieux, non ?

Je sors de la boulangerie avant de shooter dans une des vitrines en signe de frustration. Tout en faisant une pause sur le trottoir, je réfléchis aux différentes options possibles. Il n'y en a qu'une qui me convienne. Je sais que je ne serai pas le bienvenu chez ses parents, mais je dois la voir.

Je descends du trottoir quand j'entends une voix hésitante qui bégaye mon nom.

– Eas... Easton ?

Je tourne la tête.

– Hartley ?

Je fouille du regard les alentours, mais je ne la vois pas. Peut-être que j'ai passé tellement de temps à penser à elle que je deviens dingue. Bientôt je parlerai à une Hartley virtuelle en fermant les yeux et...

– Par ici.

Mon regard tombe sur une forme accroupie sur le trottoir, à environ six mètres de moi. La forme se redresse et se transforme en Hartley Wright.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? je lui demande en me jetant vers elle.

Je l'attrape par les épaules, je la traîne vers la lumière et l'inspecte de la tête aux pieds.

– Ça va ?

Elle est belle dans cette lumière, ses longs cheveux noirs forment un rideau soyeux autour de son visage. Elle est emmitouflée dans un de ses sweats XXL et ses jambes sont joliment moulées dans un jean noir skinny.

Ses yeux ont l'air presque noirs pendant qu'elle me dévisage d'un air sérieux.

– Je crois.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'attendais le bus.

Elle me montre le panneau au-dessus de sa tête.

– Il ne passe pas si tard. La ligne s'interrompt à dix heures du soir.

Je le sais, parce que papa s'est arrangé pour que nous puissions avoir un arrêt juste devant la maison quand Ella était salariée. Malgré le fait qu'elle possède une voiture, elle préférerait se faire conduire, même si cela signifie être en compagnie d'une trentaine d'inconnus.

– Oh. (Elle se frotte les bras et grelotte.) Ils ne m'ont pas dit ça.

Je lui mets mon manteau sur les épaules. Je suppose qu'elle parle de Kyle et Felicity.

– Qu'est-ce que tu faisais avec ces deux-là ?

Elle me regarde dans les yeux d'un air troublé avant de fixer le parking faiblement éclairé et le trottoir sombre.

– Ils me racontaient des choses, finit-elle par admettre.

Malgré mon manteau, elle frissonne à nouveau.

La peur me noue le ventre. Qu'est-ce qu'ils ont bien pu lui raconter, bordel ? En réalité, c'est l'étendue des mensonges qu'ils ont pu imaginer qui me fout les jetons, en commençant par celui où elle est la petite amie de Kyle Hudson. Est-ce que ce connard essaie de la mettre dans son pieu ? J'ai des remontées de bile dans l'œsophage.

– De quel genre ?

– Des trucs... (Elle se lèche les lèvres.) Des trucs moches.

– À propos de toi ? Il n'y a rien de moche chez toi. Ils ne te connaissent même pas.

– Non. À propos de toi, dit-elle calmement.

Je sursaute. Je ne m'attendais pas à ça. Je sais que Felicity me déteste. Elle me hait parce qu'une nuit où j'étais bourré, je lui ai promis que je ferais semblant d'être son petit copain pour qu'elle puisse faire un genre

de séance photo. Quand j'ai dessaoulé, je lui ai dit que je revenais sur ma promesse et je me suis excusé. Puis j'ai emmené Hartley sur la jetée où je l'ai embrassée pour la première fois. Felicity a alors décidé que nous serions ennemis mortels, elle a fait suspendre Hartley pour tricherie et m'a prévenu que ce n'était qu'un début.

– Écoute, tout ce qu'elle a pu te dire, ce sont des grosses conneries.

– Elle m'a dit que tu as fait l'amour avec les petites copines de deux de tes frères.

Mes protestations meurent dans ma gorge.

– Leurs ex-petites amies.

À part Savannah. Elle et mon frère aîné, Gideon, vivaient une histoire d'amour-haine depuis des années. Lors d'une de leurs brouilles, je l'avais convaincue que nous pouvions nous consoler l'un l'autre en ôtant nos vêtements.

La culpabilité m'envahit.

Les signes avant-coureurs d'un léger dégoût apparaissent sur le visage d'Hartley. Merde. C'est de ça qu'elle va se souvenir à mon sujet.

– C'était avant de te connaître.

Sa mâchoire se crispe.

– Kyle a dit que tu avais fait l'amour avec sa petite amie pendant qu'ils sortaient ensemble.

– Je ne sais même pas qui est Kyle.

Est-ce ainsi que Scrooge<sup>1</sup> s'est senti quand tous ses péchés lui ont été jetés à la face par l'Esprit des Noël's passés ? Quand est-ce que je pourrai faire une pause ?

– Il m'a dit que tu dirais ça. Il dit qu'il n'est pas assez riche, ou pas assez populaire, pour que tu le remarques, mais qu'il avait une petite copine très jolie et qu'une nuit, à la fête de Jordan Carrington, tu as fait l'amour avec elle, dans la piscine, sous ses yeux.

Mon cœur me tombe dans les talons. Merde, j'aurais très bien pu faire ça. J'ai déjà fait l'amour dans la piscine de Jordan Carrington. J'ai baisé avec beaucoup de filles dans des piscines, et avec quelques femmes

adultes. Est-ce que je les ai baisées en sachant pertinemment qu'elles étaient avec quelqu'un d'autre ? Non, je n'aurais pas fait ça. Mais pendant une fête, quand j'étais bourré et excité, je ne leur ai pas non plus fait remplir un questionnaire à propos de leur statut amoureux. Je me suis dit que si elles avaient envie de chevaucher ma queue, elles étaient libres de le faire.

Mais expliquer ça à Hartley, une fille par qui j'aimerais être pris au sérieux, une fille que j'aime énormément, une fille dont je voudrais être aimé ? C'est tout à fait impossible.

Nerveusement, je me passe une main dans les cheveux.

– J'ai fait pas mal de bêtises. J'ai fait l'amour avec des filles, mais depuis que je t'ai rencontrée, je n'ai touché personne d'autre. Merde, je ne t'ai même pas approchée de près...

– Tu travestis la réalité ! Tais-toi ! Tu m'as quand même embrassée !

Elle hoche lentement la tête :

– Oui, j'imagine que c'est moi qui aurais pu le faire. La question est, semble-t-il, aurais-je dû le faire ?

– Hart !

Elle ne répond pas. Le sang tape fort dans mes oreilles. Il y a une lourdeur dans l'air, une épaisseur moite, poisseuse, qui écrase tout. Je me bats contre et je descends du trottoir pour me placer devant elle, là où elle sera obligée de me regarder en face.

– Hart, dis-je doucement. J'ai merdé dans le passé. Je ne vais pas te mentir, mais je suis différent à présent.

Quand enfin elle lève ses yeux vers moi, ils sont remplis de chagrin.

– Ils m'ont dit que tu aimais les filles qui sont hors de ta portée. Comme ta demi-sœur, Ella. Et que comme tu ne pouvais pas l'avoir, tu t'es tourné vers moi. Que je vais devenir pour toi le plus délicieux des fruits défendus parce que j'ai blessé ton frère et que toute ta famille me déteste. Tu vas me dire que tout ça est faux ?

C'est cette pute ! Cette pute ! J'espère qu'elle va crever. Je pourrais lui dire la vérité, mais elle souffre déjà tellement. En outre, quand Seb se

réveillera – et il va le faire –, Sawyer ne sera plus en colère. Ella et moi, c'est du passé si lointain que je ne me rappelle même plus pourquoi je l'ai embrassée cette nuit-là, au club. Sauf que je me sentais seul, qu'elle se sentait seule et que je voulais faire chier mon frère Reed qui nous regardait.

La vérité ne ferait que raviver le chagrin d'Hartley.

– Je te dis que Felicity et Kyle ne te racontent pas ça pour t'aider.

– Je sais. Je voudrais juste que quelqu'un soit franc avec moi. Est-ce que ça peut être toi ?

La réponse reste coincée dans ma gorge.

– Ne me pose pas de questions et je ne te raconterai pas de mensonges, c'est ça ?

Elle souffle bruyamment, elle ne lit que trop bien en moi.

– Je suppose que comme il n'y a pas de bus, c'est toi qui vas me raccompagner chez moi ?

Elle serre ma veste sur ses épaules.

Je suis sûr qu'elle préférerait marcher une dizaine de kilomètres que de monter en voiture avec moi, mais elle grimpe quand même. Ses choix se limitent à mauvais ou pire. Je suis le mauvais choix, je suis gagnant par défaut.

Elle se tait pendant tout le trajet et comme j'ai peur d'avoir à répondre à ses questions, je garde le silence, moi aussi. Lorsque nous arrivons devant chez elle, je décide de ne pas l'accompagner jusqu'à sa porte. Si son père me voit, il va péter un câble, c'est sûr, et elle n'a pas besoin de ça. À mi-chemin de sa porte d'entrée, elle se retourne :

– Merci pour la conduite.

– Demain matin, attends-moi dehors. Je t'accompagnerai en classe. Astor n'est pas l'endroit le plus facile qui soit.

Ses élèves adorent s'en prendre aux plus faibles. Et en ce moment, Hartley est aussi fragile que possible. Un sourire triste apparaît sur ses lèvres.

– C’est marrant. C’est aussi ce que m’a dit Kyle. Je suppose qu’il ne m’a pas menti sur tout.

Et sur ces paroles inquiétantes, elle referme la porte derrière elle.

\*  
\*   \*

Le lendemain matin, papa m’appelle dans son bureau. J’y vais en traînant des pieds, un bol de flocon d’avoine dans la main et une cuillère enfoncée dans la bouche.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Je suis content que tu te sois levé de bonne heure.

Il s’affaire dans son antre, en enfournant des papiers dans son sac de voyage.

Je suis déjà debout parce que je n’ai pas fermé l’œil de la nuit, j’ai continué à tourner et retourner la scène avec Kyle, Hartley et Felicity dans ma tête. Je me souviens vaguement de Kyle. Non, en fait, je ne m’en souviens pas du tout. Apparemment, on est dans la même école, mais je ne me rappelle pas avoir échangé autre chose avec lui qu’un vague « Salut ! ».

Mais il a une dent contre moi et si j’ai vraiment baisé avec sa petite copine, il est clair qu’il ne m’a pas pardonné. Sans ça, pourquoi risquerait-il le courroux Royal en déconnant avec une fille qui appartient à l’un de nous ?

Non qu’Hart m’appartienne.

Si, elle m’appartient.

Merde. Bon. Ok. Je la vois vraiment comme étant mienne. Et je ne veux pas que Kyle Hudson, avec son cou inexistant, s’approche d’elle.

Quant aux motifs de Felicity, ils sont évidents. Elle me déteste, point. Elle a décidé de se venger. Et bien que je n’aie pas le moindre intérêt à faire des excuses à cette pute, je finis par réaliser avec angoisse que ça pourrait bien m’arriver. Il est hors de question pour moi de laisser Frank

et Pas-de-Cou foutre le bordel dans la tête d'Hartley. Elle est déjà assez désorientée comme ça.

Papa introduit à la hâte un dossier dans son sac de voyage, interrompant ainsi mes pensées.

– Tu pars quelque part ? je lui demande entre deux bouchées.

– Je dois aller à Dubaï. Ben El-Baz m'a contacté pour une commande de dix nouveaux jets. Je dois conclure cet accord en personne.

– Et Seb ?

– Son état est stable. S'il se réveille, je rentrerai à la maison au plus vite. En attendant, je compte sur toi pour t'occuper des autres pendant mon absence. Tu es l'aîné et je ne veux pas qu'Ella s'en fasse pour les jumeaux. Elle a rendez-vous pour témoigner au bureau du district attorney.

– Merde.

Ella doit témoigner contre son père, Steve O'Halloran, dans son futur procès. Je ne m'étais pas rendu compte que la date approchait, ce doit être début février.

– Tu l'as dit. (Il me tend une feuille de papier.) Je t'ai obtenu une dispense de cours pour le reste de la semaine, et éventuellement pour la suivante, selon le temps que me prendra cette transaction.

Il ferme son sac de voyage.

– Sécher l'école ?

Il faut que j'aille à Astor pour protéger Hartley.

– J'ai déjà séché ces deux dernières semaines.

Papa penche la tête.

– Qui es-tu et qu'as-tu fait à mon fils pour qu'il déteste autant l'école ?

Mal à l'aise, je me tortille sous le regard de mon père. Je ne peux pas lui dire pourquoi je dois aller en cours, si jamais il déteste Hartley autant que Sawyer.

– Je ne déteste pas l'école. Je choisis simplement de ne pas y aller certains jours, quand j'ai mieux à faire.

– Eh bien, cette semaine, tu as mieux à faire. (Il m’attrape par l’épaule.) Habituellement je n’aurais aucune confiance en toi, je te laisserais pas seul pendant une semaine, mais là il s’agit de tes frères et je sais que tu les aimes.

Il attrape son sac et sort rapidement dans le hall d’entrée où l’attend Durand, son chauffeur.

– Assure-toi que Sawyer mange et se repose un peu. Appelle-moi s’il y a la moindre évolution de l’état de Sebastian, et sois là si Ella a besoin d’une épaule amie sur laquelle pleurer. On se revoit dans moins d’une semaine.

Sur ce, il me salue et se barre.

Merde.

Je sors mon téléphone et j’envoie un SMS à Hartley.

Changement de plans. Mon père s’envole pour Dubaï et je suis obligé de m’occuper de mes frères. Si tu vois Ella, reste avec elle.

En relisant mon message, je réalise qu’Hartley peut très bien ne pas savoir qui est Ella. Je trouve une photo d’elle et Reed dans les bras l’un de l’autre et je la lui envoie.

Je n’ai pas de réponse. J’attends trois secondes avant d’envoyer un second message :

Ou Val. On peut compter sur elle.

Je fais défiler mes photos, j’en trouve une d’Ella, Val, Reed et moi autour de la piscine, l’été dernier. J’efface Reed et moi et je lui envoie la photo retouchée.

Ella, c’est la blonde. Val, c’est celle avec la coiffure au bol et le grain de beauté.

Toujours rien. Je regarde l’heure. Est-ce que j’ai le temps de passer prendre Hartley chez elle et de la déposer ? Je décide que oui, si je me dépêche.

Je pose mon bol sur la table en marbre de l’entrée et je me rue à la cuisine, où j’ai laissé mon sac à dos. Ella y est, elle mange un yaourt et un fruit.

– Où vas-tu ? me demande-t-elle.

– Chez Hartley, à Astor puis à l'hôpital.

– Hartley ? Tu crois que c'est une bonne idée, Easton ? Tu ne devrais pas attendre de voir si Seb se réveille ?

Je me retourne pour affronter Ella.

– De quoi tu parles ? L'accident n'était pas de sa faute.

– Je le sais, mais Sawyer la hait pour l'instant. Je ne pense pas qu'il soit bon qu'il sache que tu la fréquentes en ce moment.

– Eh bien, ne lui dis pas, je rétorque, énervé par la position d'Ella.

– Mais...

J'ignore ses récriminations et je pars en courant. Je n'ai pas besoin d'entendre ça, surtout après avoir dit à Hartley de rester avec Ella ou Val. Raison de plus pour aller la chercher et m'assurer qu'elle rentre en classe saine et sauve.

Après... Bordel, je ne sais pas quoi faire après ça. Peut-être que je peux convaincre Hartley de sécher et de venir avec moi à l'hôpital. Mais alors, où est-ce que je la mettrais ? Sawyer va péter un câble s'il la voit. C'est vraiment la merde, et je n'ai pas de solution. Je vais en trouver une en allant chez elle.

Je viens te chercher, je lui envoie. Puis je jette mon téléphone sur le siège passager et je démarre. Je regarde si elle m'a répondu lorsque j'arrive au portail en bas de mon allée, puis au feu à un kilomètre de là, et à nouveau au croisement près de chez elle, mais je ne reçois aucune réponse.

Lorsque j'arrive enfin, j'hésite à sonner à sa porte. Son père ne peut pas me saquer. J'ai une chance sur deux qu'il soit parti au boulot. J'ai déjà parié sur des trucs bien plus risqués. Je saute de ma bagnole et je me grouille. À ce train-là, Hartley risque d'arriver en retard en classe.

Je grimpe quatre à quatre les marches du perron et je sonne. J'aperçois une silhouette à travers un des carreaux de verre. La porte s'ouvre sur madame Wright.

Eh merde.

Elle est sur le cul.

– Easton Royal ?

Je lui fais mon plus beau sourire, celui qui est tellement irrésistible que toutes les bonnes sœurs ont soudain envie de me pincer la joue et les mères de famille de me sauter.

– Ouais. Je suis passé prendre Hartley.

Elle me claque la porte au nez. À travers la lourde porte en bois, j'entends :

– Fichez-moi le camp et ne revenez jamais pointer votre nez par ici !

Je n'ai jamais pu recevoir un ordre sans réagir. Je tape contre la porte.

– J'ai dit à Hartley que je viendrais la chercher.

La mère d'Hartley hurle :

– Elle est déjà à l'école. Les cours ont commencé depuis dix minutes. Partez à présent ou j'appelle la police ! Mon mari est adjoint du district attorney. Il vous jettera en prison !

Je ravale un soupir et je passe une main dans mes cheveux. Cette journée est un vrai désastre et il n'est même pas encore huit heures du matin.

---

1. Ebenezer Scrooge, personnage de vieil usurier du conte *Un chant de Noël* de Charles Dickens, adapté au cinéma par Robert Zemeckis pour Disney.

# Chapitre 11

## HARTLEY

---

Je glisse mes pouces sous les courroies de mon sac à dos et je me mets à sourire en faisant des petits signes de tête à tout le monde. À peine sortie du bus, j'ai l'impression d'être retournée au jardin d'enfants, sans ma mère pour me donner la main, à essayer de passer entre les jambes des élèves plus âgés et des professeurs, à la recherche d'un visage ami. N'importe lequel.

Easton m'avait dit de l'attendre. J'ai attendu sur le trottoir pendant une éternité. Une longue chevelure blonde attire tout à coup mon attention. Felicity est à quelques mètres devant moi. Il y a trois autres filles blondes avec elle. Une partie de moi crève d'envie de courir me cacher dans ce groupe. Mais l'autre partie sait parfaitement que Felicity n'hésiterait pas à me saigner à blanc et, ensuite, à piétiner mon corps sans défense. Donc, je reste derrière elles.

Je ne sais pas pourquoi elle me déteste, mais c'est le cas. Je suis sûre que ça a un rapport avec Easton. Avec quelque chose qui se serait passé entre Easton et moi. Sortaient-ils ensemble quand j'ai fait l'amour avec lui ? De toutes les choses qui m'embêtent, à cause de ma perte de mémoire, les pires sont celles qui concernent le sexe. Je ne peux pas me souvenir de qui m'a vue toute nue. Qui a posé ses mains sur moi. Qui j'ai

touché. Je ne me rappelle rien. Eux, si. Certains des garçons autour de moi m'ont vue, ils ont vu mes seins, mon ventre et l'endroit si intime entre mes cuisses.

Je me sens sale. J'ai l'impression d'avoir été violée, même si je devais être totalement consentante. Mais, ouais, de tous les trucs que je déteste à propos de ma perte de mémoire, c'est ça le numéro un sur ma liste. Ça m'empêche de dormir la nuit, ça me fait mal au ventre et à la tête. Je dévisage les garçons qui passent, à la recherche de signes de reconnaissance, sans aucun succès.

Mon regard repart vers Felicity. Elle ne cherchait même pas à cacher sa jubilation hier soir, quand Kyle et elle se sont relayés pour me détailler la liste des péchés d'Easton. Easton est un accro aux médocs qui fourre sa queue dans n'importe quel trou. La seule raison pour laquelle il est populaire, m'ont-ils juré l'un comme l'autre, c'est que son père possède toute la ville. Moi, j'aurais parié que c'était parce qu'il est très attirant et qu'il a un sourire capable de faire fondre n'importe qui, même les statues de marbre.

Quant à moi, je suis une tricheuse et une menteuse. J'ai trompé Kyle. J'ai triché en maths. Felicity a même insinué que j'avais triché pour entrer à Astor. Je ne comprends pas vraiment comment c'est possible. Je ne suis pas convaincue qu'ils m'aient dit la vérité.

Ils ont tous les deux des arrière-pensées que je ne comprends pas pour l'instant. Je devine, à entendre la violence pas tout à fait maîtrisée dans la voix de Kyle, que la dent qu'il a contre Easton concerne son ancienne petite amie, celle qu'Easton a sautée dans la piscine. La raison de la haine de Felicity doit, elle aussi, tenir à un incident. Mais sa joie devant mon état me fait penser que sa colère me concerne également, d'une façon ou d'une autre.

Ce qui me semble vrai, c'est que je suis sortie avec Easton. Pourtant, ça paraît être le truc le plus improbable de tout ce que m'a raconté Felicity. Dieu a créé des milliards d'êtres humains, il a façonné un visage idéal et l'a donné à Easton Royal. C'est totalement injuste, la façon dont ses

cheveux bruns retombent légèrement sur son œil et vous donnent une furieuse envie de les repousser délicatement du doigt. C'est criminel à quel point ses yeux sont bleus. Les garçons aux cheveux bruns devraient avoir des yeux tout doux, pas de ce bleu perçant qui vous fait penser à la mer, aux océans et aux cieux des plus beaux jours ensoleillés. Son torse est large, ses bras bien dessinés, mais pas surdéveloppés comme ceux des bodybuilders. Bref, c'est l'apparition dont vous rêviez dans vos rêves les plus fous. C'est difficile de comprendre comment un tel spécimen de beauté mâle a pu s'intéresser à moi. Je ne suis pas moche, mais chacun joue avec ce qu'il a. Je ne suis pas au niveau de la famille Royal. Les Royal sortent avec des étudiantes en fac, qui sont meneuses, des cheerleaders ou des présidentes de sororités. Les Royal sortent avec des filles qui ont de l'argent, des filles qui sont dans l'annuaire des Daughters of the Revolution<sup>1</sup>, des filles qui sont des reines de beauté, des personnalités de la télé ou des modèles sur Instagram. Ils ne sortent pas avec des filles quelconques, au visage rond, qui vivent avec leurs sœurs, qui jurent comme des charretiers, dont les pères sont district attorneys et les mères des arrivistes.

Être la petite amie d'Easton serait pour moi aussi peu envisageable que de sortir avec l'un des membres de BTS<sup>2</sup>. Autrement dit, totalement improbable.

Pourtant, il est venu à *La Baguette Française* hier soir. Il m'a passé sa veste quand je tremblais, pas de froid mais d'anxiété. Il m'a regardée d'une façon trop tendre et trop familière pour être simplement une connaissance. Le froid que je ressentais jusque dans mes os a commencé à s'atténuer sous son regard bleu intense. J'aurais voulu lui sauter dans les bras et lui demander de me serrer fort jusqu'à ce que ce cauchemar s'arrête. Mais nous avons parlé du fait qu'il était un fêtard, et des trucs dont les autres l'avaient accusé. Ses mots sonnaient comme des semi-vérités, on aurait dit qu'il se défilait un peu. Je crois qu'il m'a menti sur certaines choses. Et qu'il m'en cachait d'autres, mais qu'il me disait la vérité sur d'autres encore. Tout ça était très confus. Les phrases de Felicity

et de Kyle me tournaient dans la tête jusqu'à me faire mal au crâne et tout ce que je voulais, c'était rentrer me cacher à la maison. Comme je ne me souviens de rien, je n'ai aucune possibilité de contrer leurs accusations.

Et il n'est pas venu ce matin. Est-ce que je m'attendais vraiment à ce qu'il tienne sa promesse ? Je me frotte les mains et je m'encourage autant que je peux.

*Ne compte que sur toi-même. Tu peux le faire. C'est juste l'école. Ça ne va pas durer. Tu peux le faire.*

Peut-être que tout le monde ne me dévisage pas, c'est pourtant l'impression que j'ai. C'est comme si j'étais sur scène en train de faire un grand discours à poil, et que tout le public me pointait du doigt en se marrant.

*Est-ce que c'est elle qui a perdu la mémoire ? Est-ce que c'est elle qui a mis Sebastian dans le coma ? Est-ce que c'est elle ? Est-ce que c'est elle ? Est-ce que c'est elle ?*

J'ai envie de crier : OUI ! C'est moi. C'est moi qui vous force à marcher sur le trottoir, c'est moi qui ai triché, c'est moi qui vous ai volé votre petit copain. C'est moi ! Je veux le crier, parce qu'en fait, je n'en sais rien, bordel !

Épuisée mentalement, je baisse la tête et monte l'escalier qui mène au bâtiment massif de trois étages qui semble accueillir la majeure partie de l'école Astor Park. De longues ailes s'étirent de chaque côté du bâtiment principal. L'allée qui mène aux portes d'entrée est assez large pour recevoir deux semi-remorques. Des hectares de pelouse bien taillée entourent les bâtiments. Elle est encore verte malgré le froid de la fin novembre. Ce sont les avantages de vivre dans le Sud, je suppose. J'aurais aimé une allée plus étroite, une entrée plus petite et des couloirs encombrés où j'aurais pu être une étudiante parmi des centaines d'autres qui se rendent à leurs cours. Au lieu de ça, j'ai l'impression qu'il y a plus de casiers que d'élèves. En regardant le plan de l'école dans mon cahier de notes, je finis par trouver mon propre casier et je reste plantée devant la serrure. Je ne me souviens pas du code. J'essaie ma date d'anniversaire.

Ça ne marche pas. J'entre mon code postal, puis l'année. La serrure résiste toujours. Je ferme les yeux et je me concentre pour me remémorer d'autres numéros. L'anniversaire de Dylan me revient. Quand ça échoue, j'essaie celui de Parker. Un numéro de téléphone me revient en mémoire. Toujours rien. Je me mords la lèvre d'agacement. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ? Je ne me rappelais même pas que j'allais à Astor, je croyais que ce stupide uniforme appartenait à quelqu'un d'autre, alors comment pourrais-je connaître mon numéro de casier ?

– Tu as des problèmes, Hart-lay ?

Je jette un coup d'œil à ma droite, c'est Kyle qui se marre, d'un air satisfait. Je voudrais qu'il se barre. Jamais je n'ai pu sortir avec un type pareil. Même si j'étais une menteuse et une tricheuse, je devais quand même avoir quelques standards. Sa présence me donne la chair de poule. Et, franchement, si nous sommes sortis ensemble et que nous avons fait l'amour, je suis bien contente de ne pas m'en souvenir.

– Non.

– Tu es prête pour ton premier cours ?

Il y a une note malveillante dans ses paroles, j'en ai plein le dos de Kyle et de ses informations pas franchement utiles. Au lieu de lui répondre, je fais demi-tour et je m'éloigne.

– Hé, je te parle !

Je continue à avancer, en faisant mine d'ignorer les visages étonnés et la façon dont mes joues deviennent de plus en plus écarlates.

– Salope ! hurle-t-il.

Au moins, maintenant, il ne fait plus comme si on sortait ensemble.

Je baisse la tête et j'essaie de passer inaperçue.

Pendant le déjeuner, l'attention de tous est détournée par une bagarre. Une blonde aux cheveux couleur de miel se jette sur une fille aux cheveux bruns bouclés. J'entends l'une d'elles crier quelque chose à propos d'arbres et de maisons. Quel genre de cirque peut bien être cette école d'Astor Park ?

À la fin de la journée, je suis lessivée, physiquement comme mentalement. Je me traîne jusqu'à mon cours de maths, celui où je suis censée avoir triché. Quand j'arrive, la salle est pratiquement vide.

La prof, une très jolie jeune femme, qui paraît juste assez âgée pour être diplômée, est debout à l'entrée. Ses lèvres rouges font la moue lorsqu'elle m'aperçoit. Sa mémoire à elle fonctionne encore, si la mienne s'est évanouie. Sur mon emploi du temps, elle est mentionnée comme étant madame Mann.

– Mademoiselle Wright, je suis contente de vous revoir en classe.

Si on décernait des médailles à la perfidie, madame Mann aurait à coup sûr la médaille d'or. Je baisse les yeux et j'examine les bureaux. Lequel était le mien ? Les quelques élèves déjà installés évitent mon regard. Ils ne veulent pas que je m'asseye à côté d'eux. J'opte pour un bureau situé dans le coin le plus éloigné. J'ai l'impression que des centaines de paires d'yeux fixent mon dos.

– Ce n'est pas ta place, m'informe une brune aux cheveux bouclés lorsque je me glisse derrière le bureau que j'ai choisi.

Déjà à moitié assise, je la regarde, très étonnée.

– Nous avons des places attirées ? Quelle est la mienne ?

Ça n'a pas posé le moindre problème dans les autres cours.

– Non, crétine. C'est la place de Landon. Il est assis ici depuis la rentrée.

C'est très frustrant.

– Alors, où dois-je m'asseoir ?

Au lieu de me répondre, la brune lève le doigt.

– Madame Mann, Hartley ne peut pas aller s'asseoir à son ancienne place. Ce ne serait pas correct vis-à-vis de la famille Royal.

Les Royal, au pluriel ? Easton est dans cette classe ? Peut-être qu'il voulait dire, « attends-moi dans la classe » ? Il a dû penser que je m'en souviendrais.

Un garçon renchérit :

– Je suis d'accord. Ils en ont déjà assez à supporter.

Je me tourne vers ce garçon dont les bras sont tellement fluets qu'on dirait l'un de mes stylos.

– J'ai eu un accident de la route et j'ai été blessée à la tête. Je n'ai pas la rage.

Il me répond par une grimace.

– Asseyez-vous là.

Madame Mann me montre une place au premier rang, à côté de la porte.

– D'accord.

Je me dirige vers la place en question et je m'affale sur la chaise. Je fais tout un cirque pour ouvrir mon sac à dos et sortir mon cahier de notes, parce que j'en ai marre d'essayer de me planquer.

Je suis là. Vous devrez faire avec moi. Je croise les bras et je fixe chaque élève qui entre. Certains sont pris de court. D'autres ne me regardent pas et d'autres encore me lancent des regards assassins. Aucun d'eux n'est Easton. Une jolie blonde prend la pose en entrant, me jette un regard par en dessous et finit par s'asseoir après qu'un autre élève l'a légèrement poussée par-derrière. Intriguée, je la suis du regard jusqu'à son bureau. Au fur et à mesure que les élèves arrivent, le bruissement des conversations se fait plus fort. Ça discute beaucoup à propos d'un bal qui a eu lieu et de qui est venu avec qui. Il y a un débat pour savoir si c'est de la misogynie institutionnelle d'assister à tous les matchs de l'équipe de basket-ball qui est complètement nulle, alors que quelques pékins seulement viennent encourager l'équipe de filles qui, elle, est vraiment bonne. Et il y a des discussions à propos d'une soirée chez Felicity. Elle a prévu un groupe de musique, un groupe tellement connu que même ces mêmes de riches sont étonnés.

– J'ai entendu dire qu'elle les avait payés un demi-million.

– Pour quand ?

– Pour la Saint-Sylvestre. Nous sommes en dernière année, alors autant finir en beauté.

– Easton, est-ce que tu viendras ? Oh, il n'est pas là.

L'élève n'avait pas remarqué. Elle poursuit :

– Et toi, Ella ?

– Ça dépend de comment va Sebastian, répond la jolie blonde qui m'a fixée tout à l'heure.

Ella. C'est la sœur adoptive. Celle dont Kyle et Felicity m'ont dit qu'Easton la désirait mais qu'il n'avait pas pu l'avoir. Je ne sais plus trop pourquoi. Ça avait à voir avec l'un de ses frères, mais peut-être est-ce que je confonds avec une autre fille ?

– Oh oui, bien sûr. Excuse-moi, balbutie l'élève avant de très vite changer de sujet.

– Eh merde, il fait vraiment froid. J'espère que la soirée est à l'intérieur.

Le ronron des conversations ne s'arrête pas lorsque commence le cours, et madame Mann ne fait rien pour faire taire qui que ce soit. Elle écrit quelques trucs au tableau à propos des limites à l'infini et nous demande ensuite de résoudre les problèmes du chapitre 3.5. Il y en a quatorze, ce qui fait gémir toute la classe. Elle ignore les voix qui la supplient de diminuer les exercices de moitié et s'assied derrière son bureau où elle se met à me regarder fixement, toutes les cinq minutes environ. Felicity m'a dit que j'avais triché, ce qui expliquerait les regards acérés qu'elle me lance, mais je n'ai pas l'impression d'être une tricheuse. Même si je ne sais pas ce que ressent une tricheuse.

Madame Mann prend la parole et je fixe mon attention sur les exercices devant moi. Les équations ne sont pas faciles, mais j'ai compris les principes de base, et les nouveaux concepts sont fondés dessus. Je pige vite. Elle nous donne un peu plus de temps pour finir, je termine avant tout le monde et sans une seule faute. En attendant que le reste de la classe ait terminé, je jette un petit coup d'œil aux chapitres précédents de mon livre pour voir quelles parties m'ont posé problème.

Mais je n'en rencontre aucun. Les dérivées, les valeurs extrêmes, les intervalles clos et ouverts et les nombres critiques, je comprends tout. Je prends au hasard un exercice concernant les valeurs extrêmes de  $f(x)=2$

$\sin x - \cos 2x$  et je le résous sans problème, en vérifiant le résultat au dos de la page.

Aucun chapitre ne me pose problème. Pourquoi alors aurais-je triché dans ce cours ? Je sais déjà tout. Déconcertée, je décide de tirer ça au clair. À la fin du cours, je traîne sur ma chaise jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que madame Mann et moi dans la salle de classe.

– Qu'y a-t-il ? me demande impatiemment madame Mann.

– Vous êtes sans doute au courant que j'ai perdu la mémoire ?

– J'en ai entendu parler. Cela doit être bien pratique.

Elle me regarde avec dédain.

– Pas pour moi, je marmonne dans ma barbe.

J'ajoute, à voix haute :

– On m'a dit que j'avais été accusée d'avoir triché dans ce cours, mais j'ai pourtant l'impression de très bien comprendre les leçons.

– Alors, ne trichez pas la prochaine fois.

– Comment est-ce que j'ai triché avant ?

Elle a un petit ricanement, moitié rire, moitié grognement de dégoût.

– Est-ce que vous me demandez des conseils pour tricher ?

– Non. J'essaie de remplir les blancs de ma mémoire...

– Vous feriez bien de partir avant que je commence à vous suspecter d'avoir triché aujourd'hui, pendant vos exercices. Le meilleur conseil que j'ai à vous donner, Mademoiselle Wright, c'est de baisser la tête et de vous faire remarquer le moins possible. Maintenant, veuillez m'excuser, je dois préparer mon cours pour demain.

En d'autres termes, fichez le camp et ne m'adressez plus la parole. Un peu abasourdie, je ramasse mon stylo et mon cahier. Je ne m'attendais pas à ce que mon premier jour de retour à l'école soit une partie de plaisir. Mais je n'aurais pas cru que ça puisse être un tel cauchemar. Arrivée à la porte, je me retourne.

– Je suis désolée. Quoi que j'aie pu faire, je suis désolée.

Elle ne lève même pas la tête.

Après la dernière sonnerie, je cours à l'arrêt de bus. Je retrouve un petit groupe d'élèves au bout de la grande allée qui part d'Astor Park et je fais la queue derrière une fille qui porte de jolies bottes blanches avec son uniforme d'Astor Park. Le garçon devant elle la tape sur l'épaule. Elle jette un œil derrière elle et nos regards se croisent. Je lui souris. Elle fronce les sourcils et s'éloigne. Je me dis qu'être exclue, ce n'est pas rigolo. Je me demande quel bus je dois prendre pour rentrer à la maison. Je sais que la fille devant moi ne veut pas me parler, mais si je monte dans le mauvais bus, ce sera bien pire que d'être injuriée sur ce trottoir, là où seules deux ou trois personnes nous regardent.

– Excuse-moi, tu peux me dire quel bus va à l'angle de Ouest et de la quatre-vingt-sixième rue ? je demande en mentionnant une intersection proche de chez moi.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Je me répète.

– Je ne suis pas certaine de savoir quel bus je dois prendre.

La fille ouvre de grands yeux.

– Tu es débile ou quoi ? Il n'y a pas de bus à Astor.

– Elle n'est pas débile. Elle fait semblant d'avoir perdu la mémoire et de ne pas se souvenir qu'elle a presque tué Sebastian Royal, explique son copain. Pourquoi est-ce qu'on l'a autorisée à revenir ? Que se passera-t-il si elle conduit à nouveau ? Elle va tous nous tuer, ou quoi ?

La fille frissonne.

– C'est pour ça qu'elle doit prendre les transports en commun. Les flics lui ont enlevé son permis de conduire.

Le garçon débite ces mensonges sans aucune vergogne. Je le regarde, bouche bée.

– Mon Dieu, dit la fille. Allons-y. Je ne veux pas rester là. La pollution environnante me rend malade.

Le garçon la prend par la main et ils partent tous les deux en courant vers le parking. La honte, méritée ou pas, me chauffe les oreilles. À ce

rythme-là, quelqu'un va accrocher une lettre rouge sur ma poitrine, et il faudra que je commence à répondre au nom d'Hester<sup>3</sup>.

Des larmes me piquent les yeux. Quoi que j'aie fait dans le passé, ça devait être épouvantable pour que j'aie à supporter ça. Je ravale mes larmes lorsque qu'un coup de klaxon retentit, je lève les yeux pour voir un beau visage qui me regarde à travers la vitre du côté conducteur.

– Hartley ? Je suppose que tu ne te souviens pas de moi, mais je suis Bran. Nous étions amis. Je peux te raccompagner chez toi.

Un autre jour, j'aurais probablement refusé. Je ne connais pas ce type. J'ai déjà une réputation de merde, alors monter dans la voiture d'un inconnu ne va rien arranger, mais j'ai atteint mon point de rupture. J'attrape la poignée, j'ouvre la portière et je grimpe.

---

1. Les Filles de la révolution américaine est une société réservée aux femmes, qui accepte ses membres en fonction de leur lignée généalogique et dont la devise est « *God, Home and Country* ».

2. Boys band de K-pop sud-coréen formé de 7 garçons.

3. Personnage du roman *La lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne. Sobriquet utilisé pour décrire quelqu'un qui triche mais refuse de l'admettre.

# Chapitre 12

## EASTON

---

J'arrive à l'hôpital un peu après huit heures, mais Seb n'est pas dans sa chambre. « Examens », c'est la réponse rapide que me balance l'infirmière. Son jumeau est affalé au pied de son lit, il se bave sur le bras. Je pose ce même de quatre-vingt-dix kilos sur le matelas et j'envoie encore un texto à Hartley.

Ça gaze en classe ?

On parle encore de l'égalité des sexes dans la classe de théorie féministe ?

C'est mon cours préféré, tu sais.

Elle doit penser que c'est une mauvaise blague.

Et en calcul ? Rien de nouveau ni d'excitant ?

Je relis mes textos. Eh merde, ils sont franchement débiles. Je glisse mon téléphone dans ma poche et je vais m'allonger sur le canapé, franchement inconfortable. Je ne sais pas combien papa a bien pu verser pour faire construire cette aile de l'hôpital, mais je ne pense pas que ça ait servi à acheter les meubles. Ce canapé est dur comme du granit. Je fouille dans mon sac à dos et j'en sors le numéro de *Sports Illustrated* que j'ai chopé à la maison. On est censés faire la lecture à Seb ces jours-ci. Apparemment, quand on est dans le coma, on est parfois conscient de son environnement. Les comas ressemblent à ces terreurs nocturnes, quand on

est à moitié endormi mais qu'on a l'impression d'être réveillé et que quelqu'un est au bout de votre lit mais qu'on ne peut pas bouger.

J'ai choisi de la musique pour Seb, des blagues à la con, j'en sélectionne d'autres sur Internet et je télécharge *Le parrain*.

Au bout d'un moment, je me lève pour aller chercher quelque chose à manger. Au milieu de mon club sandwich, mon téléphone se met à sonner. Je vole littéralement à travers la chambre tellement j'ai hâte de répondre. Mais ce n'est pas Hartley. C'est une vidéo envoyée par Pash qui montre deux filles en train de se crêper le chignon à la cantine, avec la légende suivante :

*Où est la piscine pleine de boue quand on en a vraiment besoin ?*

Je zoome et j'essaie de localiser Hartley, mais je ne la vois pas. J'envoie à Pash l'émoticon « coup de poing » et je lui demande où est Hart.

Où est Hart ?

Sais pas.

Prends une photo de la cantine et envoie-la-moi.

Suis plus à la cantine. Suis en cours.

Et il m'envoie une photo de ses pieds sur le sol carrelé. Pash n'a pas de cours avec Hartley, il ne m'est donc d'aucun secours. Je le remercie et je renfonce mon téléphone dans ma poche. J'irai la voir ce soir, quand Ella viendra avec Sawyer.

Quand je retourne vers l'aile des examens, je demande au bureau des infirmières,

– Est-ce que Seb est encore là ?

Je me penche par-dessus le comptoir pour voir si ses radios sont là, même si je suis incapable de les analyser. L'infirmière de service pose son bras là où est posé son dossier confidentiel.

– Nous avons terminé les examens il y a vingt minutes.

– Il y a du nouveau ? je lui demande, plein d'espoir.

– Je suis désolée, mais il n'y a aucun changement.

Merde, ça craint vraiment. Je retourne dans la chambre de Seb, mais avant de rentrer, je prends quelques profondes inspirations pour me calmer. Le spectacle de Seb immobile sur son lit d'hôpital, c'est vraiment atroce. Chaque fois que j'entre, je suis tiraillé entre l'envie de le secouer jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux et celle de balancer quelque chose à travers la pièce jusqu'à ce que ce malaise atroce disparaisse. Mais le chagrin de Sawyer est bien suffisant. Il ne faut pas qu'il me voie perdre mon sang-froid. Je suis censé apporter un peu de légèreté à la situation, sinon nous allons tous craquer. Je serre les mâchoires, j'affiche un sourire et je pousse la porte.

– On a raté un exercice d'incendie à l'école. Pash m'a envoyé par SMS une vidéo de Margot Dunlop et Diane Foster, il s'est fait les deux en même temps, et aucune ne s'en est rendu compte.

Sawyer ne lève pas les yeux du lit d'hôpital où Seb est allongé. Je jette mon sac à dos dans un coin et je m'assieds sur une des chaises vides.

– Va prendre une douche et manger un morceau, dis-je à mon frère. Sinon, tu vas bientôt prendre la place de Seb.

Sawyer ne bouge toujours pas. Je me lève et m'avance vers lui. Il ne me remet pas. Je claque des doigts devant son visage, deux ou trois fois, avant qu'il cligne des yeux.

– Quoi ? demande-t-il avec aigreur.

– Tu pues la charogne.

– Et alors ?

– Va prendre une douche. Si Seb est dans le coma, c'est que chaque fois qu'il se réveille, il sent cette odeur de poubelle. Il se dit sûrement qu'il vaut mieux retourner dans son monde parfait où tout n'est que soleil et putains de roses.

– Va te faire foutre !

Sawyer croise ses bras sur sa poitrine et pose son cul sur une des chaises.

– L'inceste, ça ne me branche pas, petit.

– Ah, parce que moi si ? explose Sawyer. C’est ça que tu es en train de me dire ? Que c’est une sorte de punition à cause de ça ?

Et il pointe le lit d’un doigt tremblant. Je recule en levant les mains en l’air. Mais il délire, ou quoi ?

– Non, c’était une vanne.

Sawyer et Seb sortent depuis plus d’un an avec la même fille. Il y a toujours eu beaucoup de ragots à ce propos, parce que, eh bien, c’est bizarre, différent et probablement mal aux yeux de certains. Moi, ça m’est complètement égal.

– Est-ce que quelqu’un a dit quelque chose ?

Je regarde autour de moi à la recherche d’une cible.

Ce que font mes frangins avec leur queue ne regarde qu’eux. La main de Sawyer retombe sur ses genoux. Il se penche en avant et se frotte la figure avec ses paumes grandes ouvertes. Ce même a l’air épuisé. Il a des poches énormes sous les yeux. Sa peau a pris un teint terreux. Même les muscles de ses bras ont l’air plus fins. Je ne plaisantais pas en disant qu’il a l’air d’avoir besoin d’un lit d’hôpital.

– Je suis allé me confesser, marmonne-t-il entre ses mains.

– Quoi ?

Je suis surpris. Pourquoi ? On n’est pas catholiques. Maman avait l’habitude d’assister à l’office de l’église baptiste de Bayview, mais depuis sa mort, papa n’y a jamais mis les pieds. Il fait toujours des dons très généreux, comme le font souvent les hommes d’affaires. Par ici, les gens font grand cas de la religion, comme si se montrer le dimanche sur les bancs de l’église suffisait à vous laver de toutes vos mauvaises actions de la semaine.

– Je sais, mais je me suis dit que ça pourrait être utile.

Sawyer doit vraiment être au bout du rouleau s’il va à confesse faire la liste de ses péchés, dans l’espoir qu’un être suprême ramène Seb à la vie. Je m’accroupis et je passe un bras à travers le dossier de sa chaise.

– Donc, tu es allé te confesser, tu as raconté à un type qui porte un col dur que tu faisais des trucs pervers et il t’a expliqué que c’était pour ça

que Seb était couché sur un lit d'hôpital.

Sawyer ne bouge pas, puis hoche lentement la tête, les mains toujours posées sur son visage.

– Je ne crois pas que Dieu fonctionne comme ça. Il y a beaucoup de pratiquants qui meurent tout le temps.

– Je sais.

Il se frotte les yeux. Il est évident qu'il est bouleversé par autre chose que ce que lui a dit le prêtre.

– Hé.

Je lui touche l'épaule, mais il ne me regarde toujours pas.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il marmonne un truc que je ne comprends pas. Je me penche un peu plus.

– Quoi ?

Sawyer finit par relever la tête. Ses yeux sont vides, son ton de voix encore plus.

– Lauren a rompu avec moi, avec nous, m'annonce-t-il d'un air piteux.

– Merde.

Mais cela ne m'étonne pas. Elle n'est pas venue une seule fois.

– Elle t'a appelé ?

Il renifle.

– Envoyé un texto. « Je ne peux plus vous voir. C'est trop dur. »

Très classe, la fille. Je ne l'ai jamais vraiment beaucoup aimée, mais je l'ai toujours traitée avec respect, par amour pour les jumeaux. À haute voix, je lance :

– Désolé, vieux.

– Ouais... Je me suis d'abord demandé comment l'annoncer à Seb, mais à présent, je ne sais pas si j'en aurai l'occasion.

– Il va se réveiller, je réponds avec plus de confiance que je n'en ai réellement. Et ensuite, vous allez vous dégoter tous les deux une fille encore plus sexy pour faire la nique à Lauren, et elle s'en voudra à mort d'avoir été suffisamment stupide pour vous laisser tomber. Et tu sais

quoi ? Que tu ailles prendre une douche et manger un morceau ne changera rien au fait que Seb se réveille maintenant ou dans une demi-heure. En plus, si tu étais à sa place, tu ne voudrais pas qu'il passe toute sa journée le cul vissé sur cette chaise.

Il détaille mon visage, comme si je détenais une réponse au mystère de l'univers. Ce qu'il voit doit le satisfaire, parce qu'il me fait un petit signe de tête et se lève. Il titube légèrement. J'ai un soudain flash-back des jumeaux à l'âge de cinq ans, qui couraient le long de la plage, trébuchant à chaque pas parce que leurs pieds étaient trop grands pour leurs corps. Et on ne pouvait pas leur donner la main parce que, même à cet âge, ces deux-là ne voulaient compter que l'un sur l'autre.

– Vas-y.

Je lui donne une tape gentille mais ferme sur l'épaule.

– Je m'en occupe. Laisse ton grand frère faire quelque chose d'utile pour une fois.

– S'il se réveille...

– Arrête ! Tu penses que je vais l'étouffer avec son oreiller ou quoi ? Bien sûr que je viendrai te chercher.

Je le pousse encore une fois, jusqu'à ce qu'il bouge de son propre chef. J'attends qu'il ait disparu dans la salle de bains avant de m'asseoir. Mais je me relève tout de suite. Sawyer est resté assis sur cette chaise si longtemps que le coussin a pris la forme de son cul. En secouant la tête, j'attrape une autre chaise et je l'installe à côté du lit de Seb.

– Tu ferais mieux de te réveiller. Tu inquiètes ton frangin. Il se rend malade en restant assis comme ça, à côté de ton lit, toute la journée.

Seb reste immobile.

– Eh merde, tu es peut-être mieux là où tu es.

Je passe une main dans mes cheveux et me penche en avant.

– Tu es peut-être en train de conduire des voitures de course, de baiser avec des filles splendides, de manger de la super-bouffe sans personne qui t'emmerde. Tu te souviens comme on s'amusait en famille ? On faisait des pique-niques sur la plage, des voyages décidés au dernier

moment, et maman qui rentrait de Paris les mains pleines de boîtes noir et orange ? On matait des films dans la salle du home cinéma avec du popcorn et des milk-shakes faits maison. Maman adorait cuisiner, du coup Sandy, notre gouvernante, n'était pas là aussi souvent.

Je m'efforce de faire remonter ces souvenirs, mais je n'arrive pas à voir la moindre image précise, juste des sensations passagères. Ces derniers temps, le seul moyen pour moi de recréer cette atmosphère, c'est de vider plusieurs verres.

Je suis vraiment mal assis sur ce siège. J'ai absolument besoin de boire un coup.

Je jette un coup d'œil à l'horloge. Ça fait cinq minutes que Sawyer est sous la douche. L'eau coule toujours. Est-ce que je peux me glisser dehors sans qu'il s'en rende compte, aller jusqu'à la boutique de cadeaux puis revenir avant qu'il remarque mon absence ?

Je suis à moitié debout quand l'eau s'arrête.

Merde. Je me rassieds.

– Seb, dès que Sawyer sera sorti, je vais aller chercher à boire. Comme ça, quand tu te réveilleras, on aura de quoi fêter ça.

Je donne un coup de poing à son lit, mais Seb ne bouge pas. Je me lève et j'attrape mon sac.

– Je t'ai apporté du porno.

Je sors un catalogue d'avions.

– Ils lancent la production de l'AAV 510. Le moteur deux-cylindres monte sans problème à 460 km/h et peut parcourir 8500 miles nautiques sans faire le plein, ce qui suffit pour faire New York-Tokyo sans stop à Anchorage. L'intérieur est tout en cuir nappa<sup>1</sup> et en acajou, mat, pas brillant parce que ça, c'est complètement has been.

Sawyer sort de la salle de bains. Il porte une blouse de l'hôpital, il se frotte les cheveux.

– Mais qu'est-ce que tu lui lis ?

– Du porno aérien.

Je lui montre les fiches techniques du nouveau petit avion de luxe qu'Atlantic Airways a enfin mis en production, après dix ans de conception et de tests. C'est le plus puissant des jets privés, avec le plus grand rayon d'action de tous les avions de petite taille. Il va révolutionner les voyages internationaux pour un certain type de clientèle, les gens qui ne peuvent pas se permettre de dépasser le quart de million de dollars que coûte la location d'un jet privé international mais qui ne veulent pas pour autant voyager sur les lignes commerciales. La liste d'attente est déjà de cinq ans. Voilà le contrat que papa est sur le point de conclure.

– C'est chiiiiant !

Sawyer fronce le nez en signe de dégoût. C'est le seul centre d'intérêt que Seb partageait avec moi, et pas avec son jumeau. Partage, je me reprends très vite. Il n'est pas mort, bordel. Il aime encore les avions. Au présent, putain.

– Ça te va bien, la blouse d'hôpital.

J'ai l'impression d'avoir devant moi le futur Sawyer. Un médecin dans la famille ? Pourquoi pas.

– Tu devrais lui apporter du vrai porno.

– J'en sais rien. Qu'est-ce qui va se passer s'il se met à bander comme un âne pendant que je lui raconte comment Sarah et Sasha se font des mamours ? Le mec ne peut pas se branler tout seul, et il est hors de question que je le fasse pour lui.

Sawyer reste silencieux un moment avant de demander :

– Qu'est-ce que tu vas lui lire encore ?

Je bouscule un peu mon petit frère :

– Tu es le surveillant de couloir<sup>2</sup> ou quoi ?

– C'est mon frère, répond Sawyer en croisant les bras avec obstination.

On dirait un môme de dix ans, la lèvre boudeuse et les sourcils froncés.

– Le mien aussi.

– C'est mon jumeau.

– Oui, et tu nous le rappelles en permanence. Va manger ou je t'écrase sous mon poids jusqu'à ce que tu demandes grâce.

– Tu ne peux plus faire ça.

– On parie ?

Je hausse les sourcils. Ces derniers temps, j'ai passé bien plus de temps que mes frères à soulever des poids et à me battre.

– Tu vas perdre à tous les coups. Je peux te choper et te coincer avec une seule main.

Sawyer doit se sentir vulnérable, parce qu'il ne réplique pas. À la place, il me fait un doigt d'honneur et il sort.

Je regagne mon siège.

– Il faut vraiment que tu te réveilles et que tu nous débarrasses de Sawyer. Il est en train de se métamorphoser en vieillard. Ok, on en était où ? Ah ouais. Je vais te lire les options. Alors, on peut asseoir vingt personnes dans ce petit bijou, il y a une vraie douche et des toilettes. Là où on fait vraiment le max, c'est dans les finitions. J'ai aussi entendu papa parler d'un avion furtif pour l'armée. Ils commencent les tests. Il va à Mach 6. Pas aussi vite que le X-15 de North American, bien sûr, mais au moins on n'a pas besoin de le transporter comme un bébé avion et de le lâcher comme une bombe pour qu'il puisse voler.

Je tourne la page.

Je n'obtiens même pas un frémissement de paupières.

– Tu es aussi mauvais qu'Hartley. Je lui ai envoyé une douzaine de SMS, et elle ne me répond pas. Je te donne des nouvelles du plus chouette des joujoux de papa, et toi tu m'ignores. Est-ce qu'au moins, tu peux me serrer le doigt ?

J'attrape la main de Seb.

Est-ce qu'elle peut au moins lire mes fichus messages ?

Je laisse tomber ma tête dans ma main libre et un sentiment d'immense impuissance m'envahit. J'ai vraiment besoin d'un verre. Vraiment, vraiment. Je me dis :

*Tout va finir par s'arranger.*

---

1. Cuir lisse particulièrement souple, tanné au chrome.

2. Dans les écoles aux USA, un élève est chargé de surveiller les couloirs. Cette fonction n'existe pas en France.

# Chapitre 13

## HARTLEY

---

Mon deuxième jour à l'école ne se passe pas mieux que le premier.

– Felicity dit que tu ne te rappelles rien, me dit une fille pendant que je me lave les mains dans les toilettes avant le déjeuner.

– Mais, Bridgette, tu sais bien qu'elle fait semblant, lui répond une autre fille. (Elle serre un peu les lèvres et se fait des petites retouches de gloss rouge.) Moi aussi, je voudrais faire comme s'il ne s'était rien passé si j'avais failli tuer Sebastian Royal.

– Tu sais que Lauren n'est pas allée lui rendre visite une seule fois ?

– J'ai entendu dire qu'ils avaient rompu. Je suis passée à l'hôpital hier après les cours, Sawyer avait l'air tellement mal.

Une autre fille, aux cheveux noirs celle-là et à la peau impeccable, nous rejoint devant les lavabos.

– J'espère que les Royal vont passer à la fête, parce que je sais parfaitement comment leur remonter le moral.

– Avec ta langue ? se marre la fille au rouge à lèvres.

– Tu le sais bien.

Je me sens de trop, entourée de ces quatre filles, toutes si jolies dans leurs uniformes revisités. Leurs jupes sont plus courtes que la mienne. Deux d'entre elles ont des chemises noires ouvertes sur des tee-shirts à

motifs, tandis que la brune, elle, en porte une blanche assez déboutonnée pour montrer un débardeur dément en dentelle. Je regarde mon propre chemisier blanc tout simple et ma longue jupe en lainage, en me demandant comment il se fait que je me sente aussi nulle en portant quasiment la même chose qu'elles.

– Ne te donne pas la peine de venir, Hartley, personne n'a envie de te voir là-bas, me dit celle qui voulait choper Sawyer.

– Je n'en avais pas l'intention, je marmonne.

– Pourquoi ? Tu penses peut-être que tu es au-dessus de ça parce que Sawyer Royal t'a baisée ?

Elle pose alors ses mains sur ses hanches.

– S'il te plaît. Tu n'es rien d'autre qu'une sale petite pute. Ton père a acheté ton ticket d'entrée dans cette école, et maintenant tu essaies de t'intégrer à notre groupe grâce à ton cul, mais ça ne marche pas comme ça avec nous. On ne veut surtout pas avoir affaire à toi.

D'après ce que je sais, Bridgette a raison, je me suis servie d'Easton pour m'intégrer à Astor. Cette façon d'agir semble bien correspondre à une fille qui triche, qui fait du chantage, qui a été bannie de chez elle pendant trois ans. Alors, bien que j'aie envie de me défendre, je ne sais pas si j'en ai le droit. Mais il y a une chose dont je suis sûre, c'est que la Hartley d'après son accident n'a aucune envie de traîner avec des gens aussi toxiques.

– Ça ne m'intéresse pas du tout de faire partie de ton groupe, dis-je en prenant une serviette en papier dans le distributeur et en me séchant les mains devant Bridgette et les autres, qui me dévisagent d'un air incrédule.

Une fois dans le couloir, je me rends compte que j'ai les mains qui tremblent. Je serre les poings et les plonge dans les poches de mon blazer. Avant que j'aie pu faire deux pas, trois types passent devant moi. L'un d'eux s'arrête et fait demi-tour jusqu'à moi.

– Hartley, c'est ça ?

Le garçon est plus grand que moi, d'environ cinq centimètres, il est large d'épaules, avec un coup épais et des lèvres charnues.

– Oui.

Je scrute son visage en cherchant un signe qui me permettrait de le reconnaître, mais rien ne me vient.

Soudain, il se baisse et soulève l'ourlet de ma jupe avec son téléphone.

– Qu'est-ce que tu as là-dessous ?

Je tire violemment sur le bas de ma jupe et je me recule.

– C'est pas tes oignons, connard !

– Oh, il faut payer pour voir ?

Il lance un sourire satisfait à ses copains qui semblent beaucoup s'amuser de ses singeries salaces.

– C'est combien pour jeter un coup d'œil à ta chatte ? Cinquante ? Cent ? Ne t'inquiète pas, je suis un bon coup, pas vrai les gars ?

Je ne peux pas m'empêcher de rougir, mais je suis mille fois plus en colère que gênée.

– Si tu étais un si bon coup, tu ne serais pas obligé d'aligner du cash pour regarder les culottes des filles, tu ne crois pas ?

Et je lui passe sous le nez, le cœur battant tellement fort que j'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine. Je me crispe, je m'attends à ce qu'il m'attrape par le poignet, mais la seule chose qu'il fait, c'est de murmurer « je suis meilleur que tous ceux que tu as déjà eus ».

Ma tolérance au harcèlement et à la connerie a atteint ses limites, du coup je zappe la cantine, à la place, j'opte pour une barre de céréales dans un distributeur automatique, près de la bibliothèque. Cette journée craint vraiment, et on n'est qu'à mi-parcours. J'ai la migraine, mes côtes me font mal et mes mains tremblent depuis ma rencontre avec le type dans le couloir. Je me demande comment faire pour me faire virer d'Astor Park. Quand on triche, on est juste suspendu pendant quelques jours. Je devrais le savoir, n'est-ce pas ?

Je me laisse aller à m'apitoyer sur mon sort jusqu'à ce que j'aie terminé la barre de céréales. Je jette l'emballage dans la poubelle et pousse la porte de la bibliothèque. J'ai besoin de réponses.

Je trouve un ordinateur libre, j'ouvre un document Word. Sur la page, je liste tous les « faits » que j'ai pu rassembler et je leur assigne un numéro à chacun, selon une échelle de vraisemblance. Cinq signifie que je suis convaincue de la véracité de la chose. Un signifie que ce n'est sûrement pas vrai.

- *Je suis sortie avec Kyle. 1.* Je n'ai que sa parole.
- *J'ai baisé à droite, à gauche. 2.* Plusieurs personnes ont affirmé que, eh bien, je n'étais pas avare de mes charmes.
- *J'ai couché avec Easton. 5.* Enfin, peut-être pas, mais il s'est passé quelque chose, c'est évident. Un mec ne se ramène pas à dix heures du soir dans une pâtisserie, ne vous file pas son manteau et ne vous raccompagne pas chez vous s'il n'y a rien entre vous.
- *J'ai triché. 5.*

Je regarde la liste. Je connais cinq trucs sur moi ? Et la nourriture que j'aime ? La musique que j'écoute ? Pourquoi n'ai-je aucun ami ? Je fixe le curseur, je réfléchis, je réfléchis... Et la lumière fuse. Nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle. Personne n'existe sans avoir un passé sur le Net. J'ai bien dû me prendre en photo. J'ai sûrement dû immortaliser ce que je mangeais, les fringues sympas que je portais, les endroits chouettes où je suis allée.

Une fois que j'aurai retrouvé mes comptes, je vais pouvoir rassembler mes souvenirs, aussi merdeux soient-ils.

Je me mets à ouvrir les pages de différents navigateurs, à taper les adresses des différents réseaux sociaux dont je me souviens. Je cherche, je cherche, en me servant de mon nom, de ma date de naissance, de mon adresse. Il y a plusieurs Hartley Wright sur Internet, mais je ne suis aucune d'elles. Il y en a une en Oregon, une infirmière, une autre en Géorgie qui fait du tricot. Il y a une Hartley Wright qui a trois ans de plus que moi et suit des cours à UCLA et semble avoir une vie de rêve : elle possède toute une bande d'amis, un immense dressing et un petit copain super-sexy (mais pourtant pas aussi sexy qu'Easton Royal). Mais il n'y a aucun compte à mon nom. Comment est-ce possible ? C'est comme si quelqu'un avait effacé tout ce qui me concerne. J'arrive à dégoter ma

cousine Jeanette, mais son profil est privé. Vite, je m'ouvre un compte mail et je m'inscris sur Facebook pour lui demander d'être amie avec elle. Elle ne me répond pas. Je m'effondre sur ma chaise. Bien sûr, elle est en classe, elle ne sèche pas les cours comme moi. Je tambourine sur le bureau. Ce manque total d'infos me paraît tellement bizarre. Peut-être que je ne sais pas faire de recherche sur le Net, après tout. Je n'ai jamais fait de recherches sur moi, et je ne me souviens pas d'en avoir fait sur d'autres personnes. Je pense... je pense que j'ai toujours été quelqu'un de renfermé, de solitaire.

Possible qu'il n'y ait pas la moindre photo là-dedans parce que je n'avais pas beaucoup d'amis dans cette école, là-haut dans le Nord. J'ai l'impression que je ne suis pas quelqu'un qui prend beaucoup de selfies, sans doute parce que je n'aime pas trop ma bouille toute ronde. Peut-être que je n'étais pas du genre à beaucoup sortir et à zoner dans les fêtes, mais plutôt à rester chez moi bouquiner tranquillement. C'est sans doute la raison pour laquelle je suis dans des classes supérieures à Astor, même si je n'ai pas l'impression d'être particulièrement intelligente.

En soupirant, je referme toutes les fenêtres des navigateurs et je réfléchis à ce que je vais faire. J'ai besoin d'un téléphone. Il va falloir que j'en demande un à mes parents. Je me demande si j'avais un boulot en pension. Est-ce que j'ai de l'argent ? Il n'y avait aucun portefeuille dans mon bureau, et je n'ai pas retrouvé non plus de porte-monnaie. Puisqu'Internet ne donne rien, je suppose que je vais devoir chercher des indices chez moi et auprès de ma famille.

Je passe le reste de l'après-midi à me créer de nouveaux comptes sur les réseaux sociaux, pour le cas où quelqu'un de mon passé voudrait me contacter. Malgré moi, je fais une recherche sur Easton Royal. Il a un compte Instagram avec une quinzaine d'images, surtout d'avions, de sa voiture et de ses frères. Il n'est pas un grand fan de selfies, mais il y a un maximum de photos de lui sur le Net, sur lesquelles il sourit presque tout le temps. Il est absolument craquant, il a presque toujours son bras autour de la taille d'une fille. Sur plusieurs d'entre elles, il les embrasse, l'une ou

l'autre. J'en trouve plusieurs où il est avec Felicity. Elle le dévore des yeux comme si elle avait déjà réservé leur voyage de noces.

Il n'y a pas une seule photo où il est moche, qu'il soit en sueur et tout échevelé après un entraînement de football, ou qu'il arrive à l'école à moitié endormi, ou qu'il pose sur les docks devant la Grande Roue... Attendez une seconde. C'est la photo que Felicity m'avait mise sous le nez à l'hôpital. Je ne l'avais pas regardée de près. La photo est tellement belle qu'elle a l'air fausse. Les lumières du port font comme des coups de pinceaux sur le fond noir. Il y a un léger rougeoiement au centre, qui met en évidence un grand garçon penché sur une fille plus petite. Il a glissé sa main dans ses cheveux. Elle le tient par la taille. Son joli petit débardeur est un peu soulevé, il laisse entrevoir une bande de peau. Leurs lèvres sont soudées. Mon rythme cardiaque s'accélère et j'ai soudain des papillons dans le ventre. Je caresse le contour de son dos puis j'appuie mon pouce sur mes lèvres.

Qu'est-ce que j'avais ressenti en l'embrassant comme ça ? Je parcours le hashtag Royal Easton (parce que, bien entendu, il a son propre hashtag). Je m'arrête sur une photo qui a été prise un an plus tôt. Elle est sombre, mais je discerne les deux personnes sur la photo. C'est Easton et sa demi-sœur/sœur adoptive/ou je ne sais trop comment on doit l'appeler, Ella. Quoi qu'il en soit, elle est super-sexy, dans une robe bandeau noire. Ses mains à lui sont collées aux endroits où sa peau à elle est à nu. Ses bras sont passés autour de son cou. Leurs lèvres se touchent. Il ferme les yeux. C'est un moment intime, très tendre, formidablement photographié et ça me donne envie de vomir.

- *Easton baise à droite à gauche. 5.*
- *Easton aime sa sœur adoptive. 5.*
- *Felicity a raison sur beaucoup de choses. 4.*

Malheureusement.

La cloche sonne. Je me force à éteindre l'ordinateur. La chaise au bout de la table grince sur le sol, ce qui attire mon attention. Je lève les yeux et je croise ceux d'une fille qui me jette un rapide coup d'œil et sort sans dire

un mot. J'éprouve une forte envie de lui courir après et de m'excuser, bien que je ne la connaisse pas et que je ne sache pas pourquoi elle est en colère contre moi. Il est possible que je me sois mal comportée avec elle un jour et que je ne m'en souviens pas. Qui sait avec combien de petits copains j'ai fricoté, dans combien de cours j'ai triché, combien de fois j'ai blessé les gens ?

L'accident est un coup du sort que j'ai pris en pleine figure. Réveille-toi. Réveille-toi et améliore-toi. Je redresse les épaules. Je ne sais pas qui j'étais avant, mais à partir de maintenant je vais me comporter correctement.

Je marche jusqu'à l'arrêt de bus devant *La Baguette Française*, à seulement quatre cents mètres d'Astor Park. Il me dépose au centre commercial et, de là, je peux prendre la ligne numéro 3 qui me dépose tout près de chez moi. C'est galère, mais c'est faisable.

Alors que je marche le long de la route, j'entends un coup de klaxon. Pour la deuxième fois en deux jours, c'est Bran Mathis qui me fait signe. D'après ce que j'ai appris en bavardant avec lui hier, c'est le nouveau quaterback de l'équipe de football d'Astor Park, il n'est pas plein aux as comme tous les autres élèves et il a l'air d'être un chouette type. Il freine.

– Je vais acheter de la glace pour ma mère. Tu en veux une ?

# Chapitre 14

## EASTON

---

– Tu veux quelque chose ? je demande à Sawyer.

Ça fait deux heures qu'on bosse pour rattraper les cours qu'on a manqués et j'ai envie de faire une pause.

Mon frère a meilleure mine. Ses cernes sont maintenant à taille humaine, au lieu des énormes tas de merde de ces derniers jours. Entre Ella qui l'a tanné et moi qui l'ai menacé, il a fini par avaler deux repas hier et par dormir au moins six heures d'affilée. Pour aujourd'hui, notre but, c'est trois repas et dix heures de sommeil. On a déjà pris le petit déjeuner et le déjeuner, on a joué à Call of Duty sur la PlayStation et il a fait ses devoirs. Ce qui ferait vraiment du bien à Sawyer, ce serait de sortir de l'hôpital. Et même, encore mieux, de retourner en classe. S'il a besoin de surveiller quelqu'un, il pourrait surveiller Hartley pour moi.

J'ai demandé à Ella comment s'en sortait Hartley, elle m'a répondu par un « je ne sais pas » assez brusque, que j'ai mis sur le compte de son angoisse avant son rendez-vous d'aujourd'hui chez l'avocat. Tout ce qui lui rappelle Steve, son père biologique, la met d'une humeur de chien.

Sawyer repousse son livre de chimie et jette un coup d'œil coupable à Seb. C'est comme s'il n'avait pas le droit de faire quoi que ce soit

d'agréable pendant que Seb est dans le coma. Je me lève et je prends mon portefeuille.

– Je vais me chercher un double milk-shake au caramel chez IC.

Sawyer se lèche les babines. C'est son parfum préféré.

– Miam...

– Oui, je t'en rapporte un grand, lui dis-je sans lui laisser le choix.

Le chemin jusqu'à IC est assez court. C'est à mi-chemin entre l'hôpital et l'école. Un maximum de mômes y traînent et je ne suis pas surpris de voir la petite boutique de glaces bourrée à craquer quand j'arrive. Dom, un de mes coéquipiers de foot, est appuyé sur le comptoir, il est en train de partager son banana split avec sa petite amie, Tamika.

– Yo, Royal !

– Quoi de neuf ?

– Tu as laissé tomber les études ?

– J'étais à l'hosto.

Le visage de Dom se contracte comme s'il cherchait l'expression adéquate. Sa petite copine lui donne un grand coup sur la poitrine.

– Dom, comporte-toi comme quelqu'un de civilisé, pour une fois.

Il ne le sent même pas. Dom pèse 115 kilos de muscles. L'année prochaine, il ira à Alabama, où il terrorisera les quaterbacks des équipes adverses.

– Ouais, désolé, marmonne-t-il sans que je sache très bien s'il s'adresse à moi ou à la fille.

– Il est désolé, insiste-t-elle. Sa mère aurait honte de lui.

– Ne lui raconte pas alors, répond-il sur un air catastrophé. Je faisais une vanne, c'est tout.

– Tout va bien, je le rassure. Il y a du monde aujourd'hui.

Je jette un coup d'œil à la file d'attente, sans remarquer personne en particulier.

— Ouais. Willoughby nous a foutu une interro surprise sur le gouvernement et les amendements constitutionnels.

Dom a l'air d'être sur le point d'éclater en sanglots. Et je le comprends. Sa mère fout les jetons.

– On dirait que j'ai choisi le bon moment pour sécher. (Je lui tapote l'épaule.) À plus. Je dois retourner à l'hosto.

Je me retourne pour faire la queue quand un corps d'un mètre soixante me rentre dedans et écrase son cornet de glace sur mon sweat-shirt BAPE.

– Oh mon Dieu, je suis vraiment désolée !

Hartley passe sa main sur ma poitrine, en laissant derrière une large traînée de glace à la vanille.

Tamika repousse Hart et me fourre des serviettes en papier dans la main.

– Ma vieille, tu viens de foutre en l'air un sweat à mille cinq cents dollars avec tes cochonneries.

– Mille cinq cents ?

Elle en reste bouche bée. Je les rassure toutes les deux :

– Ce n'est pas grave.

Hart lève la tête et ouvre des yeux comme des soucoupes.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ? demande alors une voix nouvelle.

C'est Bran Mathis, un étudiant nouvellement transféré qui est le quaterback de mon équipe. Il regarde par-dessus l'épaule de Hart.

– Oui, répondent les filles en chœur.

– Non, dis-je en même temps.

Ses yeux passent de mon sweat-shirt à Hartley, puis reviennent vers moi et s'arrêtent sur le dessin de chimpanzé stylisé sur le devant de mon sweat. Contrairement à Hart, il reconnaît la marque. Mais ça n'a aucune importance, et je leur dis.

– Ça n'a pas d'importance. (Je souris à Hartley.) Tu as l'air d'aller bien. Tu prends soin de toi ?

Je vérifie qu'elle ne semble pas souffrir, physiquement, de son accident et, Dieu nous en préserve, qu'elle ne porte pas de traces de coups

de son père. Je ne vois rien de particulier. Aucun bleu, aucune contusion, aucune coupure. Pas de signe de douleur ou de raideur quand elle se déplace. Une mèche de cheveux lui tombe sur les yeux, je m'avance pour la repousser, mais une main l'attrape par l'épaule et la fait reculer.

Dom retient son souffle. Tamika grince des dents. Confus, je cligne des yeux en suivant la main masculine, depuis l'épaule de ma copine jusqu'au visage de Bran. Je ne tilte pas tout de suite. La main de Bran sur l'épaule de Hartley. La main de Bran là où il devrait y avoir la mienne. Hart a l'air confuse, elle aussi, comme si elle ne savait pas trop pourquoi Bran la touche. Je m'avance et je retire sa main.

– C'est pas cool, mec.

– Vraiment ? C'est toi qui me dis ce qui est cool ? Viens Hartley, tu peux prendre mon cône.

Et il lui met son cône dans la main, celui qu'il a mis dans sa bouche à lui. Je ne pige pas ce qui est en train de se passer. Bran Mathis couve ma nana et lui dit de mettre sa bouche là où il a posé la sienne ? Non, bordel !

– Merci, mais je vais lui en acheter une autre.

– Je n'ai pas besoin, commence-t-elle.

– On se casse, en fait, l'interrompt Bran. Il faut que je rentre à la maison.

Hartley acquiesce.

Putain de merde, elle acquiesce.

– Ok. Je suis désolée pour ton sweat-shirt. Je peux te le nettoyer.

– Tu peux me le nettoyer ?

Je répète comme un imbécile.

– Oui, si tu veux. J'ai aussi ta veste.

Tout se met à tanguer autour de moi. Alors que je passe mon temps à lui envoyer des textos, que je suis mort d'inquiétude à son sujet, que je dors par terre dans son ancien appartement, que j'essaie de convaincre mon petit frère de quitter l'hôpital et d'aller à l'école pour que quelqu'un puisse protéger Hartley pendant que moi je ne peux pas le faire, elle s'amuse avec cet enfoiré de Bran Mathis de merde ?

Furieux, confus et blessé, mais refusant de le montrer, je renfile mon masque, celui que je portais avant qu'Hartley arrive.

– Mon pote, quand j'ai dit qu'on était dans la même équipe, je parlais de foot, pas de baiser la même nana.

Hart dit quelque chose, mais ma colère tonne bien trop fort dans mon crâne pour que je puisse l'entendre. Il suffit que je manque deux jours de classe pour qu'elle se chope le quaterback d'Astor Park ? On dirait que c'est moi qui me suis cogné la tête, il y a une semaine. Je souffre d'hallucinations et ce que je vis actuellement n'est qu'une grossière parodie de ce qui se passe dans le vrai monde.

– Tu as décidé de te bousiller encore un peu plus la tête, c'est ça ? je demande à Hartley.

Elle fronce les sourcils, confuse.

– Qu... quoi ?

– Le docteur a dit que tu ne devais pas compter sur les souvenirs des autres.

Je désigne Bran d'un signe de main furieux.

– Tu n'es pas censée écouter les histoires qu'il te raconte sur toi, sur ton passé...

Bran s'interpose.

– Hé, je ne lui raconte pas d'histoires...

Mon regard le fait taire. Je me retourne vers Hartley.

– Ce que tu fais est dangereux, je murmure.

Et je me barre, parce que si je reste un instant de plus, toutes les chaises en Plexiglas alignées devant la devanture vont passer par la fenêtre et se retrouver sur le trottoir. J'ai une envie folle de cogner, de balancer mon poing sur quelque chose et d'entendre le craquement sous l'impact. J'ouvre la portière de ma bagnole si violemment que j'en arrache presque les gonds.

– Qu'est-ce que tu en as à faire de ce qu'elle pense ?

En me retournant brusquement, je découvre Felicity plantée à quelques dizaines de centimètres. Elle a échangé son uniforme d'Astor

Park pour une tenue de sport haut de gamme. Un bas de survêt Prada en soie et un bomber en cachemire. C'est un ensemble qui aurait une classe folle sur Hartley. Je pourrais lui acheter... Je repousse cette idée.

– Ça ne te regarde pas.

– Elle ne vaut pas la peine que tu perdes ton temps, continue Felicity comme si je n'avais rien dit. Tu es plus riche que Bran. Tu es plus beau. Tu as un bien meilleur statut social. Il est normal qu'ils sortent ensemble tous les deux. Ils grenouillent dans les mêmes sphères.

Et elle baisse sa main jusqu'à sa taille.

– Toi et moi, Easton, nous appartenons aux hautes sphères.

Et elle lève sa main au-dessus de sa tête.

– Je préférerais encore enfiler ma queue dans le pot d'échappement de ma bagnole que t'enfiler toi, je lui réponds avant de grimper dans ma voiture.

Felicity ne bouge pas d'un centimètre, je dois monter sur le trottoir pour éviter de la percuter. Cette fille fonctionne avec deux neurones si elle pense que je pourrais me mettre à la colle avec elle. Même si elle était la dernière femme sur terre et que je devais baiser avec elle pour survivre, je préférerais me jeter dans le volcan le plus proche. Mais elle a raison sur une chose. Je crois que je suis mieux que lui pour Hartley. Ce n'est pas parce que j'ai plus de fric que Bran, même si c'est vrai, ça aussi. C'est parce que je vais me battre pour elle. Bran avait montré de l'intérêt pour elle quand il est arrivé à Astor Park, mais après une conversation avec moi, il avait tout de suite laissé tomber. Il ne mérite pas une seconde chance. Je n'en ai pas fini avec Hart. Je n'aurai jamais...

Je fais demi-tour au beau milieu de la route, j'ai raté l'embranchement pour l'hôpital. J'ignore les coups de klaxon furibards et les injures des autres automobilistes. Je leur fais un doigt d'honneur et je tourne dans l'allée de l'hôpital. Je laisse ma voiture aux voituriers. Je lance les clés à la volée. « Easton Royal », dis-je les dents serrées et je pousse la porte d'entrée sans attendre. Je suis toujours en pétard lorsque j'arrive à la chambre de Seb.

– Tu n’as pas mis longtemps, me lance gaiement Sawyer lorsque j’entre en trombe.

Je me jette sur le canapé dur comme de la pierre et j’allume la télé.

– Tu m’as rapporté un milk-shake ?

– Tu m’as dit que tu n’en voulais pas...

– Je n’ai jamais dit ça, tu m’avais dit que tu m’en rapporterais un grand.

– Si tu en as tellement envie, va le chercher toi-même !

J’appuie sur les différents boutons de la télécommande, sans rien trouver de bien. ESPN ? Qui a envie de regarder une compétition de bowling ? USA ? C’est encore Baywatch ! MTV ? La grossesse chez les adolescentes ? Merci bien.

– Qui t’as poussé à bout à ce point-là ?

Hartley, ai-je envie de hurler, mais je ne le fais pas parce que je ne suis plus un bébé. Je suis un homme, je ne me laisse pas démolir par une merde pareille. Par les filles qui vont avec d’autres mecs. Par les gens auxquels vous tenez qui vous laissent tomber. Ce genre d’émotions, c’est bon pour les faibles et les nazes. J’ai laissé tomber tout ça quand maman est morte. Sa promesse de m’aimer pour toujours n’a duré que jusqu’à mes quatorze ans. Et Hartley ne m’a jamais rien dit. Elle n’a pas rompu de serment, elle ne m’a pas menti. Elle ne se souvient même pas de moi. Je n’ai aucune importance pour elle.

– C’est cette putain de chambre.

Je jette la télécommande au loin.

– On n’a pas besoin de milk-shakes, Sawyer. On n’a plus dix ans. On a besoin d’alcool. C’est la seule façon de supporter toute cette merde.

– Ouais ? (Il a l’air intrigué.) Mais on a le droit à l’hôpital ?

Il murmure la dernière partie de sa phrase comme si le simple fait d’en parler était déjà illégal.

– Comment ils le sauront ?

– Mais où vas-tu en trouver ?

J'attrape mon sac à dos et je l'ouvre en grand. À l'intérieur, tout au fond, il y a les deux bouteilles de Smirnoff que je trimballe depuis le dernier match de football de la saison. Il en reste seulement un quart. J'ouvre une des bouteilles et je la tends à Sawyer.

– Tu te trimballes avec de la vodka ? demande-t-il, étonné, en l'attrapant par le goulot et en en sifflant une bonne rasade.

Je ressens un pincement de culpabilité, mais je le repousse. Qu'y a-t-il d'anormal à trimballer un peu d'alcool ? Ce n'est pas comme si j'avais picolé ces derniers temps, je n'y ai pas touché depuis l'accident. Et je n'ai pas prévu de conduire. Je vais rester ici jusqu'à ce qu'Ella se ramène, et à ce moment-là, je serai sobre. Quelques goulées de Smirnoff ne vont pas me déchirer. Je ne serai sans doute même pas pompette.

– Il n'en reste pas des masses, dit Sawyer en s'essuyant la bouche avec la main.

– J'en ai d'autres dans la bagnole.

C'est vrai, j'en planque toujours quelques bouteilles dans le compartiment du cric. En souriant à Sawyer, je penche la tête en arrière pour faire couler la vodka directement dans ma gorge.

# Chapitre 15

## HARTLEY

---

Tout s'est passé si vite. La glace est tombée du cône. La main de Bran s'est posée sur mon épaule. Easton a crié. Tous les regards semblaient fixés sur moi. Je ne crois pas que j'aie jamais été le centre de l'attention avant mon accident, parce que ça me met très mal à l'aise. Je baisse les yeux pour vérifier que ma fermeture Éclair est bien fermée, et je me rends compte que je porte encore ma jupe d'uniforme d'Astor. Tout semble normal sur moi, du moins à l'extérieur. À l'intérieur, je suis terriblement gênée et tremblante, et je voudrais disparaître sous terre. Depuis mon retour à l'école, j'ai vite appris qu'il ne faut jamais montrer sa faiblesse si on ne veut pas devenir une cible. Je redresse donc les épaules, je relève le menton et je sors. Le soleil de l'après-midi me frappe le visage et m'aveugle un instant. J'avance sur mes deux pieds chancelants et je manque me planter la figure sur le béton. Je suis triste, je me traîne jusqu'à la voiture de Bran et j'attends qu'il revienne. Il arrive cinq minutes plus tard, avec un nouveau cône pour moi.

– Et voilà. Je ne veux pas que tu rentres chez toi les mains vides.

Il me le tend, mais je ne le prends pas, parce que j'en suis au point où je me demande si accepter une glace n'est pas faire un premier pas dans une direction où je n'ai pas envie de m'engager.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? je lui demande.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il cligne des yeux innocemment en mordant dans son propre cône.

Je n'apprécie pas vraiment qu'il joue au con et je lui lance un regard tout à fait explicite. Comme il n'est pas complètement débile, il se frotte les lèvres et regarde ailleurs.

– Je croyais que tu m'avais dit qu'on était amis ?

Il a de la chance qu'il fasse froid dehors, sans ça cette glace lui coulerait sur les doigts.

– On l'était. On l'est, dit-il en regardant le parcmètre.

– Alors, pourquoi fais-tu comme s'il y avait plus que ça entre nous ?

Je veux dire, c'est possible, mais j'en doute. Je ne suis pas assez vaniteuse pour mettre dans mon lit le garçon le plus populaire de l'école, en plus quaterback de son équipe de foot.

Toute cette attention, les paroles venimeuses de Felicity, la façon dont on me traite à l'école, ce garçon au grand sourire qui me trimballe à travers la ville depuis deux jours, tout cela est la conséquence de quelque chose qu'on m'a seulement très vaguement raconté. Le centre de cette tempête, c'est Easton Royal. Moi, je me prends des vagues dans la figure parce que je flotte dans son sillage.

– Qu'est-ce que tu as contre Easton ?

Ma question surprend tellement Bran qu'il ne me répond pas tout de suite. Il se réfugie derrière sa glace. J'attends qu'il la termine, ce qui ne lui prend pas longtemps.

– J'aime beaucoup Easton. C'est un super-défenseur, et je suis bien content de ne pas l'avoir en face de moi sur le terrain. C'est très sympa de traîner avec lui, mais...

Il y a toujours un « mais ». Je commence à vraiment en avoir marre d'Easton.

– Si c'est un type bien, peut-être que tu ne devrais pas faire exprès des trucs qui l'emmerdent. Je ne suis pas un pion que tu peux déplacer pour marquer des points contre d'autres personnes.

Bran fronce les sourcils.

– Ce n'est pas ce que je fais.

– Alors, explique-toi.

– Bien.

Il croise ses bras sur sa poitrine.

– C'est un joueur, n'est-ce pas ? Je ne veux pas qu'il profite de toi dans ton état.

Bran me voit comme quelqu'un de faible et de vulnérable. Une gamine à qui il convient de porter secours. Je ne suis peut-être pas au top de ma forme en ce moment, mais je peux quand même me défendre toute seule.

– Je ne sais plus grand-chose de ce qui m'est arrivé ces quelques dernières années, mais je veux le découvrir, et c'est sans doute quelque chose que je dois faire toute seule. Merci pour la glace et la conduite.

Et je commence à m'éloigner.

La main de Bran se tend et m'attrape par le poignet.

– Hartley. Attends. Je suis désolé. J'ai réagi de manière instinctive. Ma sœur s'est fait avoir par un type comme Easton, et je ne veux pas que ça t'arrive. C'est tout.

Doucement, j'ôte ses doigts de mon poignet.

– Je te crois et j'apprécie vraiment que tu te sentes concerné, mais je vais tout de même prendre le bus.

Je l'abandonne sur le trottoir et je me dirige vers l'arrêt de bus. Me faire conduire par Bran ne me paraissait pas correct, sans vraiment savoir pourquoi. Il était sympa et pas menaçant du tout. Il n'a rien tenté, il a répondu du mieux qu'il pouvait à mes questions, même aux plus gênantes, au sujet de ma tricherie. Mais je ne me suis pas sentie complètement à l'aise avec lui. Ce n'est que quand je suis tombée sur Easton que j'ai compris pourquoi. La culpabilité m'a saisie quand j'ai levé les yeux sur ces yeux bleu océan. J'ai eu l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. Quand Bran a posé sa main sur mon épaule, une onde de choc et de chagrin a traversé le visage d'Easton, avant que les volets se referment violemment et qu'il essaie de s'en sortir en faisant une vanne. Je me suis

sentie aussi mal que si Easton était tombé sur Bran et moi à poil. Et Easton a complètement raison. J'ai fait tout le contraire de ce que m'avait recommandé de faire le docteur. Chaque nuit, j'essaie de me souvenir de ce que j'ai fait ces trois dernières années, et pendant la journée, quelqu'un d'autre me fourre sa version personnelle de la vérité dans le crâne. Ou bien c'est moi qui l'absorbe. Quoi qu'il en soit, tout se mélange comme si ma tête était remplie de M&M's et de Skittles. Je ne peux pas faire le tri entre le chocolat et les bonbons, et quand j'essaie, ça a un très mauvais goût. Peut-être ferais-je aussi bien de ne pas chercher. Avoir perdu ces trois dernières années, c'est horrible, mais n'est-ce pas encore pire de chercher à me souvenir sans y parvenir ? Ou de tenter de me souvenir et de ne me rappeler que les choses vraiment moches ? Peut-être que c'est un cadeau ? Combien de personnes ont une vraie opportunité de se débarrasser de la culpabilité due à leurs anciens péchés et de poursuivre ainsi leur chemin sans entraves ?

Pourquoi est-ce que je n'accepte pas ce nouveau départ et que je n'en profite pas pour créer de nouvelles relations, avec mes parents, ma sœur, mes professeurs et mes camarades à Astor Park ? Je devrais être reconnaissante. Tout le monde n'obtient pas un diplôme de l'école préparatoire d'Astor Park. Ensuite, grâce à mon bulletin scolaire, je pourrai entrer dans presque n'importe quelle université. Astor Park est très prestigieuse. À quoi bon tenter de se reconstruire un passé avec des bribes de souvenirs d'autres gens ? Ce ne sont même pas des souvenirs, mais des histoires, des événements romancés. Si je devais faire un film sur mon passé, j'en serais l'héroïne. Quelqu'un qui fait la lecture aux personnes âgées solitaires abandonnées en maison de retraite, qui sauve des animaux ou qui creuse des puits dans les villages. Je ne serais pas cette arriviste qui se servait des autres pour réussir. Les efforts que je fais pour me souvenir ou pour tenter de réparer les choses que j'ai faites dans le passé me font plus de mal que de bien. À partir de maintenant, je vais assumer ma perte de mémoire. Si quelqu'un semble ne pas m'aimer, je ne lui demanderai plus ce que j'ai fait mais plutôt de me pardonner. Je vais

arrêter d'écouter les histoires que racontent des gens comme Kyle ou Felicity, parce que même s'ils m'ont dit certaines choses vraies à mon sujet, ça ne m'aide pas. Et qu'est-ce que ça peut faire si je ne me souviens plus de la douceur malhabile que j'ai ressentie la première fois qu'un garçon m'a prise par la main ni de la joie quand j'ai obtenu une bonne note pour un devoir sur lequel j'avais sué sang et eau ? Ni de la chaleur pendant les vacances de Noël quand, assise au pied du sapin, je chantais des cantiques et que je rayonnais de joie en regardant les gens que j'aime ouvrir les cadeaux que j'avais choisis pour eux ? Ça ne fait rien. Je peux me créer de nouveaux souvenirs. Et ceux-là ne seront pas entachés par le manque de sens moral qui me caractérisait avant mon accident.

Je monte dans le bus, je glisse ma pièce de monnaie dans la machine et je vais m'asseoir dans le fond. Je vais expérimenter à nouveau toutes ces premières fois. Le premier amour. Le premier baiser. La première fois. J'écrase les larmes qui coulent sur mon visage. C'est un miracle, vraiment. Un ruisseau salé coule au coin de ma bouche. Les larmes coulent trop vite pour que je puisse les essuyer. Une véritable bénédiction. Je me répète ça pendant tout le trajet jusque chez moi, en espérant que lorsque j'arriverai à la maison, j'y croirai vraiment.

# Chapitre 16

## EASTON

---

– Ça pue le vieil alambic ici, lance Ella derrière moi.  
On dirait qu'elle parle dans un tube, un très long tube.

Je lui fais signe de se rapprocher :

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Tu pues.

Quelque chose de mouillé et de lourd se pose sur mon visage.

– Bordel !

– Tu peux essayer d'articuler ?

J'articule très bien. Je parle un anglais parfait. Elle doit avoir un problème d'audition.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Beurk. Sawyer. Sawyer ! Eh merde, toi aussi tu es bourré. C'est le pompon. Je suis désolée, Callum. Mais aucun de tes fils ne peut prendre ton appel. Ils viennent de s'envoyer une bouteille de vodka.

Je lève les doigts. C'était trois bouteilles. C'est vraiment insultant qu'elle puisse penser qu'on s'est torchés avec seulement une bouteille.

– Leur jeter de l'eau dans la figure ? J'ai balancé un gant de toilette à Easton et il n'a pas bougé. Ouais, je réessaie.

Un gant de toilette ! C'est donc ça. Je vais l'enlever. Je dois m'y reprendre à deux fois avant de le déplacer assez pour pouvoir respirer.

– Passe-moi le téléph...

Splash !

Un déluge de flotte noie le reste de ma phrase. Fou de rage, je me lève d'un bond du sofa et je fixe Ella à travers le rideau de pluie qui coule sur mes yeux.

– Ça a marché, dit-elle au téléphone, l'air surprise.

Elle écoute son interlocuteur à l'autre bout de la ligne. Elle a dit « Callum », non ? Et elle me jette une serviette.

Je l'attrape et je m'essuie la figure sans la quitter des yeux, au cas où elle déciderait de me balancer encore une tonne de flotte sur la tête. Mon cerveau se remet lentement à fonctionner. Elle parle à mon père.

– Je ne sais pas du tout s'il est capable de tenir une conversation. Il serre une serviette dans son poing et il est sans doute en train de s'imaginer que c'est mon cou qu'il serre aussi fort.

Je ne vais pas faire ça, mais je suis en pétard. Ella et moi avons toujours été proches. Je ne pensais pas qu'elle cafterait à mon père à propos de la petite.

Je me lève et je lui arrache le téléphone des mains.

– Comment ça va à Dubaï ?

Vous voyez, je me souviens très bien de ce qui se passe.

Mon triomphe personnel dure moins d'une seconde, parce que la pièce se met à tourner. Papa me dit un truc que je ne pige pas, c'est difficile de me concentrer sur ce qu'il me raconte et en même temps de m'efforcer de ne pas vider mes tripes sur le sol en marbre.

– Tu peux répéter ? je demande.

– Je t'avais demandé de prendre soin de tout le monde en mon absence. Tu m'avais promis de t'en occuper.

Il y a un silence. Je suppose qu'il attend ma réponse.

– Je m'en occupe.

– En saoulant ton frère qui n’a pas l’âge légal, dans une chambre d’hôpital où son jumeau est dans le coma ?

Cette fois, la sensation de malaise dans mon estomac n’a plus rien à voir avec ma consommation d’alcool.

– Dit comme ça, ça paraît franchement moche, je réponds en faisant une vanne à la con.

Il y a un silence qui se prolonge à l’autre bout du fil. Papa est sans doute en train de rêver qu’il me balance depuis le balcon de sa chambre d’hôtel.

– J’aimerais que tu grandisses, Easton. Tu as dix-huit ans.

Il me fait passer pour un... désastre écologique, mais est-ce que je n’ai pas raconté un jour à Ella que nous, les Royal, nous étions un cyclone de force 4 ? Peut-être qu’il n’a pas complètement tort. Cela dit, ce n’est pas top d’entendre son père vous démolir ainsi. Un autre shot de vodka me serait bien utile pour supporter ces engueulades. Je fouille la pièce du regard à la recherche de mon sac à dos. Est-ce qu’on a tout bu ou est-ce qu’il reste une bouteille ?

– Jusqu’à ce que tu me prouves que tu agis en adulte, je vais te traiter comme un enfant. Ce qui veut dire qu’en plus de l’interdiction de voler, tu n’as plus le droit de conduire ta voiture.

– Je ne conduis pas de voiture, je suis plutôt un mec à camions, moi.

Et là, il explose :

– Seigneur Dieu, Easton Royal ! Ce n’est pas une blague. La vie n’est pas une blague. Ton comportement est très dangereux. Ressaisis-toi ou tu vas passer le prochain semestre à la Citadelle. À partir d’aujourd’hui, plus de voiture, plus d’argent. Si tu veux quelque chose, il faudra que tu me demandes la permission, et tu me feras tes demandes par écrit. Tu m’entends ?

– Je pense que tout l’étage t’entend également, je lui réponds.

Je passe ma langue sur mes lèvres sèches. Je me sens super-déshydraté. Où est passée cette foutue bouteille ?

– Je veux me faire comprendre par une seule personne, c’est tout, mais je n’ai pas l’impression d’y parvenir. Je serai de retour dans vingt-quatre heures. Essaie de ne pas trop merder en attendant, gronde-t-il avant de raccrocher.

Je regarde le téléphone :

– Il m’a raccroché au nez.

Ella s’avance et me reprend l’appareil.

– Ça t’étonne ? Tu t’es bourré la gueule dans un hôpital. Ton petit frère est à moitié évanoui, lui qui souffre le martyr parce que son meilleur ami, son jumeau, est dans le coma. Et tu fais des vanes à la con, parce que pour une raison que j’ignore, c’est trop difficile pour toi de t’excuser. Je t’aime, East, mais tu débloques complètement.

Un sentiment sombre, mauvais, se lève dans ma poitrine. Elle ne fait même pas partie de la famille. Elle ne s’appelle pas Royal, elle s’appelle O’Halloran. Elle ne devrait même pas être ici. La seule raison pour laquelle elle habite chez nous, c’est parce que mon père a eu pitié d’une orpheline qu’il avait trouvée en train de faire du strip-tease dans un club de seconde zone. Elle a gardé sa place chez nous en baisant avec mon frère. Elle...

– Durand va rester avec les jumeaux. Je te raccompagne à la maison.

Le chauffeur de mon père entre dans la chambre, un magazine roulé dans sa grande paluche.

Je ravale mes paroles haïneuses.

– Super.

Je me baisse pour récupérer mon sac et je le jette sur mon épaule, en faisant comme si le tintement qui s’en échappe venait de deux bouteilles de soda plutôt que des bouteilles vides de Smirnoff. Mais la honte me saisit, je n’ose pas regarder Ella dans les yeux. Si elle savait à quoi je pense, elle aurait de la peine.

Quand suis-je devenu ce connard ? C’est le rôle de mon frère Reed. Le mien a toujours été celui du Royal qui aime bien se marrer. Le type qui sait s’amuser. Est-ce qu’Ella a raison ? Est-ce que je débloque à fond ?

C'est à cause de l'hôpital. Entre Hart qui se ramène avec Bran, et Seb toujours dans le coma, je suis paumé.

Il faut que je me calme.

Je dois me rappeler qu'Ella est de mon côté même si elle agit comme si ce n'était pas le cas, et je la suis. Aucun de nous ne dit un mot pendant que nous traversons le couloir ni pendant que nous descendons dans l'ascenseur. Le silence me paraît bizarre, lourd, comme si elle savait à quoi je suis en train de penser.

J'essaie de briser la glace.

– L'hosto, c'est l'endroit rêvé pour se payer une cuite. Si tu es un tant soit peu en danger, il y a aura toujours une infirmière pour te brancher une perf.

Elle soupire.

– Et je suis certaine que c'est à ça que tu as pensé en remplissant le verre de ton frère qui est encore trop jeune pour boire de l'alcool, n'est-ce pas ?

– Les jumeaux picolent tout le temps, Ella. Tu crois que c'est la première fois que Sawyer se bourre la gueule ?

– Ce n'est pas la question. Il ne devrait pas boire quand il est tellement inquiet pour Seb...

– Tu es devenue shérif depuis la dernière fois que je t'ai vue, ou quoi ?

J'aboie. J'ai vraiment un mal de chien à ne pas lui balancer de grosses vacheries. Est-ce qu'elle veut que je lui rappelle son foutu passé ?

– Excuse-moi de m'inquiéter ! aboie-t-elle à son tour.

Le poids dans ma poitrine ne fait qu'augmenter.

– Écoute, Ella, j'ai déjà un père, alors pourquoi est-ce que tu n'arrêtes pas de me casser les couilles ?

– Très bien. (Elle s'arrête et lève les mains en l'air.) Je m'inquiète pour toi, ok ? Je t'aime. Je ne veux pas que tu finisses dans un sac à viande !

– Eh bien, c'est comme ça que je finirai si tu ne laisses pas la pression retomber de temps en temps, je lui réponds en criant.

– Il y a un problème ?

Nous nous retournons tous les deux sur un flic qui nous regarde d'un air inquiet. À tous les coups, mon père va avoir un infarctus s'il reçoit un coup de fil à Dubaï pour lui dire qu'Ella et moi avons été arrêtés pour bagarre dans un lieu public. J'ignore combien de traumatismes ma famille peut encore endurer.

– Non, dis-je.

– Non, répète Ella en écho. On partait, ajoute-t-elle en prenant ma main.

Je la laisse me tirer jusqu'à la voiture. Je la lâche et je grimpe dedans en reculant le siège le plus possible. Je décide qu'il vaut mieux que je me taise, je ferme les yeux et je fais semblant de me reposer.

Malheureusement, Ella n'en a pas terminé avec moi.

– Val t'a vu en compagnie de Felicity à IC. Elle voulait quoi ?

Merde, il y a des espions partout.

– Me sucer la bite.

Je relève mes genoux, parce qu'il n'y a pas assez de place pour mes jambes dans la petite voiture d'Ella. Comment fait Reed pour entrer là-dedans ? Je suis sûr que mon vieux a acheté cette voiture de la taille d'une boîte d'allumettes pour s'assurer que Reed et elle ne pourraient pas fricoter dedans, même s'il en faut plus pour les arrêter. Tous les deux ne peuvent s'empêcher de se toucher, et leurs chambres sont juste l'une à côté de l'autre. La seule chose qui les empêche de forniquer comme des lapins, c'est l'absence de Reed. Il est à State University pendant la semaine, du coup Ella passe la plupart de ses nuits toute seule.

Je les suspecte de faire des trucs cochons sur leurs ordinateurs, mais leur vie sexuelle ne m'intéresse pas plus que ça, surtout depuis que je suis dans une période sèche. Hartley et moi ne sommes jamais allés aussi loin ensemble, même si j'ai fait des efforts dans ce sens. Elle n'était pas prête, alors j'ai dû prendre mon mal en patience. Ça n'a pas été facile. Une branlette n'a jamais été aussi agréable que d'être dans une nana.

– Pourquoi tu soupire ? me demande Ella. À cause de Felicity ?

– Non, putain. Je réfléchis au nombre de fois où j’ai dû me branler parce qu’Hartley n’était pas prête à faire l’amour.

Ella grogne.

– Vraiment Easton ? Tu aurais pu garder cette information pour toi.

– Bébé, tu m’as demandé pourquoi je soupirais. Je t’ai répondu. Si tu n’aimes pas les réponses, ne pose pas les questions.

– Bon, bon.

Elle se tasse dans son siège.

Je refuse de me sentir mal pour l’avoir rabrouée. Ou pour partager des pensées impudiques avec elle. Ella m’a gonflé. Si mes affaires ne l’intéressent pas, il faudra qu’elle apprenne à ne pas fourrer son nez dedans.

– Où est ton deuxième trousseau de clés ? je lui demande.

– Pour quoi faire ?

– À ton avis ?

Je fais la moue devant son air obtus.

– Je ne peux pas te prêter ma voiture, Easton. Callum a dit qu’on ne devait pas t’aider.

Pour une fille qui avait l’habitude de faire du strip-tease pour payer ses factures, sa rectitude est aussi tranchante que la lame de couteau la plus effilée.

– Ella, ce n’est pas le moment de se rappeler qu’il faut être obéissante. On n’obéit pas à Callum. Nous, les enfants Royal, nous avons notre propre territoire. Nous sommes les seuls responsables, et tant que nous nous entraisons, nous sommes forts. C’est quand nous commençons à la jouer perso que tous les murs se mettent à tomber.

– C’est vraiment ça que tu penses ?

– Ce n’est pas ce que je pense, c’est la vérité.

A-t-elle oublié son passé ? Lorsque nous l’avons tous soutenue, que nous lui avons donné le nom de Royal, que nous lui avons servi de putains de boucliers ? Je commence à ne plus rien comprendre.

– Je ne sais pas, East. Tu te rappelles ce que tu disais avant ? Que tout ce que tu savais faire, c'était de tout détruire et rien construire ? J'ai l'impression que nous sommes devant des ruines. Comme si on se tenait sur les Falaises de la folie, et qu'il suffit d'une mauvaise décision pour que la Falaise s'écroule.

J'essaie de plaisanter, parce que si je ne le fais pas, je vais la rembarrer.

– Tu penses ça parce que tu ne fréquentes pas assez de bites. Je t'offrirais bien la mienne, mais je ne crois pas que ça plairait à Hartley.

Si jamais elle se souvient qu'elle sort avec moi.

– Seigneur, Easton, tout ne se résume pas au sexe ! Nous sommes tous concernés, tous en tant que famille. Sebastian est dans le coma. Sawyer se délite un peu plus à chaque seconde que Seb ne se réveille pas. Gideon est obsédé par Savannah et ne voit rien d'autre que ses lolos, et Reed est à la fac. Toi et moi (elle nous montre du doigt l'un après l'autre), nous devons être adultes.

– C'est ça le problème avec toi, Ella. Tu ne piges pas ce que veut vraiment dire être une Royal. Agir en adulte, c'est bon pour les gens qui ne possèdent pas de fonds fiduciaires ni de revenus hebdomadaires à cinq chiffres. Pour faire fonctionner notre grande et belle économie, il faut que toi et moi nous dépensions cet argent, ce qui signifie sortir, prendre notre pied et flamber un maximum.

– Et comment proposes-tu de le faire alors que Seb est dans le coma ? Parce que Callum a déjà balancé une tonne de fric et Seb ne s'est pas réveillé pour autant. Tu as regardé ton autre frère ? Sawyer est un vrai zombie.

Je pousse un très long soupir de frustration.

– Tu es un véritable rabat-joie. Mon paternel m'a confisqué ma licence de pilotage l'année dernière après une grosse période de picole. Je pensais qu'il me la rendrait. Qu'il finirait par craquer. Il l'avait toujours fait. Mais pas cette fois-ci, ça n'a fait qu'empirer. Je n'arrive pas à croire que papa m'ait confisqué ma bagnole.

Ouais, c'est vrai que si je n'avais pas été saoul, j'aurais affronté le père d'Hartley, ce qui signifie qu'elle n'aurait pas été bouleversée quand elle a démarré et que l'excès de vitesse de Seb n'aurait pas eu ces répercussions. Mais c'est une chose de me sentir coupable et tout à fait autre chose que mon père me tienne pour responsable.

Ella me lance un regard triste.

– Et la moto. Tu es totalement cloué au sol à présent, pas seulement interdit de voler, mais de tout véhicule à moteur. Il a dit qu'à présent c'était Durand qui allait te conduire.

– Ce n'est même pas moi qui ai eu l'accident. C'est Seb.

Mais je ne le dis pas avec beaucoup de conviction, parce que je me sens salement coupable.

– Et il paie pour ça, non ? Callum ne veut pas perdre un autre de ses fils.

– Allez, Ella. Tu sais que c'est des conneries. Je vais simplement acheter une autre bagnole. Je peux très facilement le faire, avec tout le fric que j'ai sur mon compte.

En réalité, je possède plus d'un compte. J'ai un compte chèque, un compte de dépôts, un compte d'actions, un compte de courtage et, bien sûr, mon fonds de placement. Donc, papa me coupe mon fonds. La belle affaire !

Elle détourne son regard vers la vitre. Soudain soupçonneux, je sors mon téléphone et j'ouvre l'application bancaire. Évidemment, je suis à zéro. J'essaie celle de mes actions, mais je ne parviens même pas à y entrer. Le mot de passe a été changé. Je vérifie toutes les autres applis, elles sont toutes fermées.

– Connard !

Je jette mon téléphone contre le tableau de bord. Il fait un craquement sinistre en tombant par terre. Je le ramasse et passe mon doigt sur l'écran cassé.

– Comment tu as trouvé ça ? je lui demande, furieux.

Elle n'arrive toujours pas à me regarder en face.

– Callum m’a envoyé un texto et m’a demandé de te raccompagner à la maison. Il t’a appelé une dizaine de fois. Il était très inquiet.

– Cet enfoiré me laisse boire tout le temps lorsque je suis à la maison.

– À la maison, voilà le mot-clé. Quand tu es à la maison, il peut te surveiller. Mais, East, parfois tu pousses le bouchon trop loin. Sawyer ne devrait pas boire en ce moment, pas dans l’état qui est le sien.

– Ah ouais ? Mais pourquoi ne peut-il pas avoir la paix, un putain de moment de paix dans sa tête après tout ce qui s’est passé ? je hurle. C’est tout ce qu’on demande ! Pour que les voix dans nos têtes la bouclent enfin !

– Reed dit...

Ma colère devient incandescente :

– Je ne veux pas savoir ce que ce fils de pute de Reed a à dire !

Mon frère et ma meilleure amie conspirent contre moi. Dans ma famille, j’ai toujours été l’enfant à part. Gideon et Reed sont les aînés. Ils étaient complètement largués, mais sont restés soudés, en gardant leurs secrets qui ont failli tuer Ella et envoyer Reed en prison. Les jumeaux sont une entité, ils conversent en silence dans une langue inconnue, choisissent toujours les mêmes cours, échangent leurs vêtements, pratiquent le même sport, dorment avec la même fille. Maman m’offrait plus d’attention à cause de ça. C’est pour ça que je me fais avoir à présent. Reed est jaloux parce qu’il a toujours voulu que maman lui accorde plus de son temps, sans y parvenir. Maintenant, il monte Ella contre moi.

– Ne te mets pas en colère, me dit-elle.

Je me mords la langue pour ne pas lui répondre. À l’instant où elle freine devant chez nous, je sors comme une flèche de la voiture. Elle me crie quelque chose, mais je m’en fiche bien trop pour l’écouter. S’ils veulent me pousser à quitter ma famille, ils font du bon boulot. Je fonce jusqu’à mon placard. J’appuie sur un bouton situé sous l’étagère centrale et j’attends les dix interminables secondes nécessaires pour que le panneau du fond se soulève. Une fois que le coffre-fort apparaît, je compose le code et je prends mon fric. Il n’y en a pas beaucoup,

seulement cinq mille dollars, mais je devrais pouvoir trouver une partie de poker en ville pour me refaire un peu.

Je fourre quelques sous-vêtements dans mon sac cabine Louis Vuitton, un change complet, mon uniforme débile d'Astor Park et ma trousse de toilette.

Cela fait, je passe un coup de fil à Pash, l'un des mecs corrects que je connais. Jour et nuit, ce type est toujours sur son téléphone. Comme prévu, il répond au bout de la deuxième sonnerie.

– Qu'est-ce qui se passe, mec ? Je suis en plein milieu d'un truc.

Il a l'air tendu.

– J'ai besoin que tu me déposes quelque part.

– Qu'est-ce qui est arrivé à ta voiture ?

– Elle est en révision.

– Vous n'avez pas une flotte de voitures chez toi ? Oh merde...  
J'arrive, bébé.

Je hausse les yeux au ciel. Pash est en train de répondre au téléphone au milieu d'une partie de jambes en l'air.

– Mon vieux flippe comme un fou à l'idée qu'un autre de ses mômes se retrouve à l'hôpital. Aucun de nous n'a le droit de conduire, à part Ella.

Cette fois-ci, le grognement de Pash n'a rien de sexuel. La réputation d'Ella, qui ne conduit jamais à plus de soixante à l'heure, est bien connue à Astor.

– Mon pote, je suis vraiment désolé. Tu peux me donner... Attends, bébé.

Il s'arrête, visiblement il essaie de calculer combien de temps ça va lui prendre pour terminer son affaire.

– Oublie.

Je ne suis quand même pas coincé au point d'interrompre un moment de bonheur d'un copain.

– Je vais appeler un taxi.

– Dieu merci, fait-il, soulagé. Je te rappelle plus tard.

– Ne t'en fais pas.

– Non, ça ne va pas durer très longtemps. Ouch. Merde. Non, je descends. Je t’ai dit que j’allais te le faire. Merde ! dit-il dans le téléphone.

– Il faut que j’y aille.

Je ravale un rire, je me sens un peu plus normal. Mon monde s’écroule, mais le reste du monde agit comme d’habitude. Je sors de la maison pour ne pas risquer de me prendre le bec avec Ella. Je descends la longue allée jusqu’au portail de l’entrée. En attendant la voiture, je vérifie mes textos à Hartley. Elle ne les a toujours pas lus. Ça me met en colère, ça me rend triste et ça me frustre.

Mais pourquoi, bordel, traîne-t-elle avec Bran ? Est-ce qu’elle se souvient de lui et pas de moi ? Cette idée me donne envie de jeter mon téléphone déjà bousillé sur l’asphalte pour le mettre définitivement en pièces. Bon, mais si mon téléphone est foutu et qu’Hartley essaie de m’envoyer un message, je vais le rater. Qu’est-ce que fabrique Bran ? Est-ce qu’il essaie de lui bousiller la tête comme Felicity ? Est-ce qu’il essaie de la choper, à présent qu’elle est vulnérable ? Quel genre de comportement de trou du cul est-ce donc ? Je cherche parmi mes contacts. Je l’ai quelque part. J’en suis sûr.

*Je te tiens*, me dis-je quand je tombe sur son numéro. Je lui balance un texto.

Ne touche pas à ma nana.

Il me répond immédiatement.

Je prends soin d’elle.

Ce n’est pas à toi de le faire.

Tu n’es pas là.

Qu’est-ce que tu racontes, je tape, mais juste avant d’appuyer sur envoi, je me rends compte que cette accusation est vraie. Il a raison, ce connard. Je ne suis pas à l’école. Lui, si. Pendant que je joue les chiens de garde à l’hosto pour Seb, Hartley est toute seule là-bas à Astor Park. Je range mon téléphone dans ma poche sans lui répondre. Je laisse tomber pour l’instant, parce que même si je suis en pétard qu’il chasse sur mon territoire, Mathis est un type bien.

*Merde.* Je serre les poings et les dents, il prend soin d'Hartley à l'école. Elle en a besoin. Mais il a intérêt à ne pas s'approcher trop près de sa culotte.

– Vous allez dans les quartiers Est, c'est bien ça ? me demande le chauffeur du taxi dix minutes plus tard, une fois que je me suis glissé sur la banquette arrière.

C'est un homme mince, avec un nez deux fois trop grand pour son visage. Il tapote en permanence sur son écran, comme s'il était sûr qu'il ne marchait pas.

– Ouaip.

– Vous travaillez là-bas ? me demande-t-il en désignant ma maison de la tête.

– Quelque chose dans ce genre-là.

Je glisse mes écouteurs sur mes oreilles et le chauffeur comprend qu'il faut la fermer. L'endroit où je vais est bien loin de celui que je quitte, mais c'est le seul endroit où je puisse aller. Elle n'y est pas, mais c'est chez elle. Et chez moi, à présent.

# Chapitre 17

## HARTLEY

---

Je ne suis pas si sûre que ça d'avoir été chassée, j'ai plutôt l'impression que je me suis enfuie, me dis-je plus tard, ce soir-là.

L'ambiance dans la famille Wright est vraiment cauchemardesque. Mon père est collé à son téléphone vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ma petite sœur qui était, je m'en souviens, un peu cyclothymique, s'est métamorphosée en une sorte de démon qui va probablement chercher à m'éliminer pendant mon sommeil. Ma sœur aînée n'est pas venue une seule fois à la maison depuis que je suis rentrée. Ma mère passe son temps à raconter ce que fait une certaine madame Carrington. Cette semaine, madame Carrington fait une cure détox.

– Nous devrions essayer, suggère-t-elle à papa pendant qu'il dévore son rôti de bœuf et ses patates douces.

Il ne lève même pas les yeux de son téléphone.

– C'est très nourrissant. On peut faire des bouillons à base de plantes ou à base d'os. Madame Carrington nous a lu un article à propos d'une société de Los Angeles qui vend des programmes pour le mois. C'est très raisonnable comme prix, mais si tu penses que nous ne devrions pas dépenser d'argent pour ça, je peux très bien concocter quelques recettes moi-même.

– Comment peux-tu croire à ces conneries ? demande papa en brandissant son téléphone devant nous. On vient encore de décerner un nouveau prix de philanthropie à Callum Royal. Est-ce que personne à Bayview ne peut voir clair dans ses combines de profiteur ? Il se contente d’acheter tout le monde pour qu’on ne comprenne pas quel salopard corrompu il est.

– La famille de Callum Royal est là depuis cinq générations, ose maman. Je ne dirais pas que c’est un profiteur.

Papa frappe violemment sur la table. Nous sursautons toutes.

– Tu copinerais même avec Jack l’éventreur s’il avait assez d’argent.

Maman pâlit et Dylan semble vouloir se glisser sous la table.

– Ce n’est pas vrai, John. Tu sais que moi non plus, je n’aime pas les Royal.

Elle me tend le plat de patates et me fait signe du menton de resservir papa. Il en a déjà pris deux. Peut-être tente-t-elle de le plonger dans un coma glucidique pour qu’il arrête de l’engueuler. Depuis que je suis rentrée de l’hôpital, en très peu de temps, j’ai compris que nous nous tenions bien à l’écart de mon père. Il a un sale caractère et une langue acérée, ce qui, je suppose, est fort utile au tribunal.

Son téléphone sonne et il prend l’appel au beau milieu du repas. Cela n’étonne personne, donc moi aussi je fais comme si c’était normal, bien que je trouve ça bizarre. Il ne peut pas se lever et aller dans son bureau ? Ou attendre qu’on ait fini de manger ?

– Comment ça s’est passé à l’école aujourd’hui ? me demande maman pour me distraire.

Ça marche. Je détache mon attention de mon père.

– Bien, je mens.

Ou peut-être n’est-ce pas un mensonge, mais plutôt un espoir.

En face de moi, Dylan renifle. Elle est de mauvaise humeur depuis que je suis rentrée de l’hôpital. Je repose ma cuillère et je rassemble ma patience.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Est-ce que je mange encore salement ou quoi ?

Hier soir, ma sœur m'a dit que ma façon de mâcher ma nourriture l'écoeurerait. Elle a poussé des soupirs jusqu'à ce que mon père lui hurle de monter dans sa chambre.

– C'est tout qui déconne chez toi. Tu ne devrais pas être ici.

– Je sais. Tu me l'as déjà dit des millions de fois depuis que je suis rentrée de l'hôpital.

J'insiste sur ce dernier mot, mais cette petite merdeuse s'en fout. En fait, si elle pouvait le faire, je pense qu'elle m'y renverrait.

– Tu crains.

– Merci pour ton avis que je ne t'ai pas demandé.

– Tu aurais dû rester à New York.

– J'ai compris, tu sais, tu me l'as déjà dit une dizaine de fois.

– Tu crains.

– Ça aussi, tu l'as déjà dit.

– Mais tu restes quand même assise ici, tu me fais subir ta dégueulasserie.

Dylan se tourne vers maman.

– Pourquoi est-elle revenue ? Je croyais que papa avait dit qu'il ne voulait plus jamais la voir.

– Tais-toi, la réprimande maman en jetant un petit regard coupable dans ma direction.

Papa ne voulait plus jamais me revoir ? Je me tourne pour le regarder, mais il est toujours occupé par son coup de fil.

– Ça va faire un sacré ramdam dans la presse, est-il en train de dire.

Il a l'air très excité.

– Tu avais dit qu'elle allait tout foutre en l'air et qu'elle devait être punie pour ça, insiste ma sœur.

Maman pince ses lèvres

– Tais-toi, Dylan. Maintenant, finis ton dîner. Et toi, Hartley, va mettre ton uniforme dans le sèche-linge pour qu'il sente bon pour demain.

– Bien M'dame.

Je me lève un peu violemment en donnant un coup de hanches dans la table, ce qui renverse le verre de lait presque plein de Dylan.

– Merde, espèce de salope maladroite ! aboie-t-elle.

– Ça suffit ! crie papa.

Toutes les trois, nous sursautons. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il avait raccroché. En voyant le visage de Dylan, je comprends qu'elle non plus, sans ça elle ne m'aurait pas injuriée comme ça.

– Ça suffit, répète-t-il en reniflant. J'en ai assez de ton langage ordurier. Tu as pris tes médicaments ? lui demande-t-il en serrant les poings.

Je me fige sur place. En face de moi, la peur se lit sur le visage de Dylan.

– Ou... oui, bégaye-t-elle, mais son mensonge est tellement évident que je tremble de sympathie pour elle.

– Pourquoi est-ce qu'elle ne prend pas ses foutus médicaments ? lance papa à maman, qui froisse nerveusement sa serviette entre ses doigts.

– Je lui donne chaque matin.

– Si tu l'avais fait, elle ne se comporterait pas en vraie petite pute, si ?

Il repousse violemment la table, en envoyant tout balader.

Dylan lève les yeux.

– Je vais les prendre, marmonne-t-elle. J'ai oublié aujourd'hui, c'est tout.

Papa ne l'écoute pas. Il est déjà dans la cuisine, en train d'ouvrir un tiroir et d'en sortir un flacon de comprimés. Il revient à table avec la petite bouteille ambrée à la main et la pose violemment sur la table.

– Prends-les, ordonne-t-il.

Ma sœur regarde les médicaments comme si c'était du poison. Lentement, elle lève le bras, mais pas assez rapidement au goût de papa.

– J'en ai assez de tes conneries.

Il se saisit de la bouteille, il l'ouvre et verse environ la moitié des pilules dans sa main.

– Tu n’es qu’une petite merde lunatique qui ne sait faire qu’une chose, jurer comme un charretier. Je ne vais pas le supporter plus longtemps. Tu m’entends ?

Il lui écrase la bouche entre ses mains jusqu’à ce qu’elle s’ouvre.

– Arrête ! Je vais les prendre ! pleure Dylan.

Les larmes coulent sur ses joues.

– Papa, s’il te plaît, dis-je en me penchant sur la table comme si je pouvais faire quelque chose pour l’arrêter.

C’est dingue. Il est tellement violent. La peau de la mâchoire de Dylan blanchit sous la pression de ses doigts.

– Toi, assieds-toi. Je t’avais bien dit qu’elle avait une mauvaise influence sur Dylan. Elle n’aurait jamais dû être autorisée à revenir dans cette maison.

Il fourre deux comprimés dans la bouche de Dylan, sans faire attention aux larmes qui lui coulent dans la main.

– Avale, tu m’entends ? Tu les avales maintenant.

Il lui ferme la bouche, lui pince le nez et les lèvres avec sa grosse main jusqu’à ce qu’elle avale. Je jette un coup d’œil à maman, espérant une aide de sa part, mais elle ne nous regarde même pas. Elle fixe le mur derrière nous, comme s’il suffisait de ne pas regarder cette folie pour qu’elle n’existe pas.

– C’est fait ? demande-t-il.

Dylan hoche la tête, misérablement, mais papa n’en a pas encore fini avec elle pour autant. Il la force à ouvrir la bouche et passe ses doigts dedans, même au fond, ce qui lui provoque un haut-le-cœur. Enfin satisfait, il la relâche et se rassied, il s’essuie calmement les mains avec sa serviette et décroche son téléphone.

– Puis-je être excusée ? demande Dylan avec raideur.

– Bien sûr, ma chérie, lui répond maman, comme s’il ne s’était rien passé que d’ordinaire.

Dylan quitte la table en courant. Je la regarde partir.

– Je...

Comment dire à ses parents qu'on n'est pas d'accord avec leur façon de faire ? Qu'ils ont tout faux ? Qu'ils ne devraient pas traiter leurs enfants comme ça.

– Je vois bien que tu es contrariée, Hartley, ajoute maman, mais ta sœur a vraiment besoin de ses médicaments, et parfois, quand elle ne le prend pas, elle se fait du mal. Ton père essaie simplement de la protéger.

– On ne dirait pas.

Sans rien ajouter, je quitte la salle à manger, en courant après Dylan. Elle s'est enfermée dans sa chambre. J'entends ses pleurs à travers la porte. J'ai de la peine pour elle.

– Hé, c'est moi.

– Fous le camp. J'allais bien avant que tu reviennes.

– S'il te plaît, je veux juste t'aider.

– Alors, fous le camp ! J'aurais voulu que tu meures dans cet accident. Va-t'en et ne reviens plus jamais.

Je recule. Elle est bouleversée. Super-bouleversée, mais qui ne le serait pas à sa place ?

Si papa m'avait écrasé la figure et enfoncé des pilules dans la gorge, moi aussi je serais en train de pleurer dans ma chambre. Mais les paroles de Dylan ont quelque chose de plus personnel, comme si elle m'en voulait pour quelque chose que j'ai fait. Mon vœu d'oublier mon passé était débile. Je ne pourrai pas avancer, pas tant que les réactions des autres dépendront de leurs souvenirs avec moi. J'aimerais tellement me rappeler. Si je ne peux me souvenir que d'une seule chose, j'aimerais savoir pourquoi ma relation avec ma sœur est tellement pourrie. Je pose mon front sur sa porte.

– Je suis désolée, lui dis-je. Je suis désolée de t'avoir fait de la peine. Je ne m'en souviens pas, mais je suis désolée.

Elle me répond par le silence, ce qui est mille fois pire que ses insultes.

– Je suis désolée, dis-je encore. Désolée. (Je me laisse glisser jusqu'au sol.) Je suis désolée.

Je répète ces mots en boucle jusqu'à en avoir mal à la gorge et les fesses toutes engourdis. Et il n'y a toujours aucun son en retour.

– Hartley, lève-toi de devant la porte de ta sœur, me demande maman d'en bas.

Je me retourne pour la voir monter les escaliers. Elle s'arrête à mi-chemin et me fait signe de la rejoindre. Je secoue la tête, parce que je n'en ai pas la force.

– Ta sœur a des problèmes, tu ne t'en souviens pas ?

Mes derniers souvenirs de Dylan, c'est quand elle était petite, lunatique c'est vrai, mais petite. Cette ado de treize ans qui démarre au quart de tour est nouvelle pour moi.

– Elle fait ce genre de caprice quand elle ne prend pas ses médicaments.

Maman se tord les doigts.

– Et alors ton père se met en colère.

Elle remue ses mains nerveusement.

– C'est un cercle vicieux. Ne le prends pas contre toi.

Je hoche la tête, j'accepte son absolution alors même que je ne la mérite pas.

– Viens ici à présent.

Elle me fait signe de la rejoindre. Je descends lentement les escaliers en me laissant glisser sur les fesses, marche par marche, comme quand j'étais petite.

Maman me donne un peu d'argent.

– Prends la voiture et va voir tes amis. Il doit bien y avoir un endroit où tu peux aller pendant un moment. Jusqu'à ce que ton père se calme.

Je n'ai pas envie de partir. Je veux me mettre au lit, me glisser sous les couvertures et dormir jusqu'à ce que ce cauchemar soit terminé.

– Où est-ce que je peux aller ? je lui demande sèchement.

Une lueur de contrariété la saisit.

– Vas-y, va voir tes copains. Il est à peine vingt heures. Ils doivent être dehors à cette heure.

– Je ne pense pas...

– Ne pense pas, vas-y, c'est tout !

Et voilà comment je me retrouve au volant de l'Acura de ma mère, à regarder les feux au croisement de Ouest et la 86<sup>e</sup> Rue, sans savoir quelle direction prendre. Sans être sûre de faire partie de ce monde. Sans savoir si je vais pouvoir supporter un autre jour sans m'effondrer.

# Chapitre 18

## EASTON

---

– Pash, tu es un vrai pote, dis-je en attrapant le contenu du sac en papier qu’il me tend. Ta nana n’était pas trop en pétard ?

– Je lui ai promis de lui acheter un Birkin<sup>1</sup> pour qu’elle me garde la place au chaud. C’est très... intéressant, commente-t-il en regardant l’appart. Tu fais des expériences sociales pour le cours d’éthique comme Barnaby Pome l’an dernier ?

– Quoi ? Non.

J’embrasse les deux bouteilles de Ciroc et je les aligne sur le comptoir, à côté de deux verres et du sac de glaçons que j’ai trouvé à la supérette du coin de la rue.

– Pome est un couillon. Il n’a pas chopé des vers ou un truc dégueu du genre ? Je n’ai même pas pris le cours d’éthique.

Les modes de vie éthiques est un cours complètement déjanté d’Astor Park. Les intentions de départ étaient sans doute louables, mais nous, les mêmes d’Astor, savons parfaitement bien comment tout faire capoter. Un même a même failli foutre le feu à l’école en essayant de fumer les vêtements en chanvre de son camarade de classe. Une autre fille a été envoyée à l’hosto après avoir essayé de vivre dans un arbre pendant un mois. Le pire, ce fut Barnaby Pome qui a décidé de devenir fruitarien et

n'a plus mangé que des fruits. Au fur et à mesure que le semestre avançait, il a déclaré qu'il n'allait plus manger que des fruits ayant poussé sur leurs propres racines, ce qui est apparemment super-difficile de nos jours. Il s'est mis à ramasser les ordures sur le rivage de Bayview et dans la forêt, derrière le terrain de golf. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il tombe malade. La rumeur raconte qu'ils lui ont trouvé un ver long de cinquante centimètres dans le bide, à cause d'un truc qu'il avait mangé provenant de l'humus dans la forêt.

– Alors, c'est quoi ce truc ?

Je quitte les bouteilles des yeux pour regarder Pash, debout au milieu de l'appartement, en train de lentement tourner sur lui-même.

– C'est un appartement.

– Je le sais, idiot, mais qu'est-ce que tu fais là ?

– C'est l'appart d'Hartley, dis-je simplement. Ça devrait suffire comme explication.

Mais Pash ne pige pas, il continue à me poser des questions.

– Où est Hartley ?

– Chez ses parents.

– Il n'y a rien ici.

– Bien vu, Captain Obvious<sup>2</sup>.

Je regarde ce que j'ai sorti du sac. Il y a une vapoteuse, un e-juice, deux sacs de chips, un petit sac d'herbe et du papier à rouler. Où est le truc qui arrache ?

– Est-ce que tu dors sur le sol de ce trou à rats parce que tu espères qu'Hartley va se rappeler où vous avez fait l'amour et va rappliquer à toute vitesse ?

Je me raidis et jette un regard glacial à Pash.

– D'abord, tu ne parles pas comme ça d'Hartley. Jamais.

Je le fixe droit dans les yeux jusqu'à ce qu'il baisse la tête.

– Ensuite, cet endroit est très bien. C'est intime.

– Bon, mais tu réalises que tu ressembles à un mec complètement émasculé qui attend qu'une totale écervelée se souvienne qu'elle est

amoureuse de lui ?

Le courage de Pash lui vient de notre amitié qui a débuté quand nous avions l'âge de croire que manger de la terre c'était de la bombe, mais je l'ai déjà prévenu une fois. Je parcours la distance qui nous sépare en un éclair, je l'attrape par le col et je le pousse contre le mur.

– Je t'ai dit de ne pas parler d'elle comme ça.

Ses yeux s'écarquillent de peur.

– Dé... désolé, mec, bégaye-t-il en agrippant mon poing.

– Ça ne se reproduira plus, hein ? Ce n'est pas vraiment une question.

Pash pige très bien. Il hoche la tête.

– Jamais. Jamais plus.

Je le lâche et je retourne vérifier mes provisions sur le comptoir.

– Hé, mon pote, c'était un Prada en édition limitée du prochain défilé à Paris, se plaint-il. Je viens juste de le recevoir de Milan.

– Je suis vraiment navré. Où est la coke que je t'avais demandée ? Et la molly ?

Il se racle la gorge. Je le regarde d'un air soupçonneux.

– Ouais, le truc, c'est que je m'inquiète pour toi, E-man. Tu es bizarre depuis cet accident.

– Parce que je ne veux pas t'entendre dire des conneries sur ma petite copine ?

– Non, parce que tu oublies tes copains. Tout à l'heure, tu as failli renverser un môme dans la zone de l'école, et on dirait que tu es stone depuis plus de vingt-quatre heures. Je m'en fais pour toi, c'est pour ça que je ne t'ai pas apporté de la came qui déchire trop. Si tu en veux, démerde-toi tout seul.

D'un geste brusque, Pash remet son col en place et se dirige vers la porte. La porte en bois, fine comme du papier à cigarette, manque sortir de ses gonds lorsqu'il la claque derrière lui.

L'écho de ses pas est le seul bruit que j'entends pendant très longtemps. Même les voix dans ma tête, celles que j'essaie de faire taire en picolant et en me défonçant, se sont tues. Alors, dans le calme, je le sens.

Ce sentiment d'extrême solitude auquel j'essaie d'échapper. Ce trou béant dans mon cœur que j'essaie de combler avec des filles, des filles et encore des filles, mais qui devient un canyon sans fond, sans fin. Je ne suis plus au bord, en train de regarder les abysses. Je suis dedans. Je suis en train de chuter dans des ténèbres infinies.

J'attrape la première bouteille et je l'ouvre. Je me sers un verre déjà rempli de glaçons. Je le vide d'un trait. Si je pouvais me shooter à l'alcool, je le ferais. Je prends la bouteille avec moi et je m'assieds par terre. Quand je ferme les yeux, ce n'est plus les ténèbres du canyon que je vois, c'est un noir différent. Un noir où les nuages sont plus près du ciel. La nuit noire est déchirée par des bandes de rouge, vert et blanc. La main d'Hartley dans la mienne. Elle rit. Son visage est assez proche pour faire monter ma pression sanguine, entre autres.

Cela fait plus de deux semaines. Son parfum flotte encore dans ma camionnette. Je sens encore ses cheveux de soie glisser entre mes doigts. Son gloss à la menthe qui me chatouille la langue. Je fais comme si elle était là, comme si son poids léger m'écrasait contre le linoléum. Ses doigts me déboutonnent, baissent ma fermeture Éclair, et les miens partent à la découverte de son corps délectable. Je laisse ma main descendre dans mon froc, mais la sentir autour de ma queue ne fait qu'augmenter mon impression de solitude.

Pourquoi ne pouvons-nous pas revenir deux semaines en arrière, quand mon frère était conscient et qu'Hartley se souvenait de moi ?

Je descends une autre lampée, puis une autre, jusqu'à ce que les angles tranchants de cette journée s'adoucissent et que l'obscurité se transforme en un tourbillon coloré.

---

1. Modèle iconique de sac Hermès.

2. Nom donné à quelqu'un qui tient des propos qui relèvent de l'évidence même.

# Chapitre 19

## HARTLEY

---

Je décide d'aller à la bibliothèque. Il y a forcément du monde malgré l'heure tardive.

– Nous fermons dans trente minutes, me dit un môme dégingandé, sur un ton sans appel.

J'acquiesce en serrant un peu plus ma veste autour mes épaules. En fait, ce n'est pas ma veste. C'est celle d'Easton Royal. Il me l'a donnée l'autre nuit, quand Felicity et Kyle m'ont tendu un piège à *La Baguette Française*. Je ne lui ai pas rendue. Je n'ai pas de téléphone, mais on est à Bayview. Tout le monde connaît les Royal et ce serait très facile de savoir où il habite. Je pourrais très bien y aller maintenant et laisser la veste sous le porche d'entrée. Je passe un doigt sur la fermeture Éclair et je renifle le col pour la centième fois. Son odeur disparaît un peu plus chaque fois que je l'enfile, mais je ne peux m'empêcher de la porter. Je vais lui rendre. Promis. Mais pas ce soir.

J'enfouis mon menton dans le cuir et je tape le nom du médicament que Dylan a été obligée d'avalier. Le résultat de ma recherche m'apprend qu'il s'agit d'un médicament contre les troubles bipolaires, mais que si elle en prend trop, ça peut être mortel. J'essaie de ne pas trop m'en faire, parce que sur Internet, chaque symptôme mène obligatoirement à la mort.

Les sites médicaux sont de très mauvais conseillers, ils vous paniquent avec ce genre de truc : *Vous avez pris un cachet ? Oui. Vous allez mourir.*

Pourtant, je suis inquiète, alors je cherche encore, en essayant d'intégrer le plus d'informations possible dans le peu de temps que j'ai encore. Je sens le regard hostile du bibliothécaire dans mon dos. En découvrant les symptômes des bipolaires, bien des agissements de Dylan prennent sens. Elle a sans doute besoin de ce médicament, et si elle n'en a pas déjà pris aujourd'hui, deux comprimés ne sont pas dangereux. Pourtant, papa m'a vraiment foutu les jetons. Je pense que la solution, c'est de s'assurer que Dylan prend bien ses médicaments. Comme ça, papa ne piquera pas de colère et Dylan ne souffrira pas de ses intenses changements d'humeur.

Cette information me soulage un peu.

– Nous fermons dans cinq minutes.

L'annonce vient cette fois d'un haut-parleur. Je tape nerveusement sur le clavier. Est-ce que je vérifie si j'ai reçu un message de ma cousine Jeanette ? Non. J'ai décidé de ne plus y penser. En plus, je ne veux pas énerver le bibliothécaire. J'utilise cette excuse comme je l'ai fait pour la veste en cuir d'Easton et je retourne à ma voiture. Quand je démarre, je réalise que l'idée de rentrer à la maison me donne la chair de poule. Mais rien dans Bayview ne me semble familier. Peut-être est-ce dû en partie à ma perte de mémoire, ou peut-être cela a-t-il à voir avec le fait que je n'ai pas habité ici ces trois dernières années.

Il n'y a aucun endroit où je me sente chez moi, aucun endroit qui porte mes empreintes, aucun endroit où me cacher, où évacuer, où faire la fête.

L'image de la jetée tourne dans ma tête, mais ce n'est pas un souvenir de mon passé, c'est juste le souvenir de la photo que j'ai vue. Celle où Easton me tient si tendrement, son grand corps penché sur le mien comme s'il pouvait me protéger des embûches que la vie sème sur notre route. Je passe ma langue sur mes lèvres en me demandant ce que ça

m'avait fait d'être embrassée par Easton Royal, d'avoir sa main posée sur ma nuque pendant qu'il me serrait contre sa bouche.

Était-ce notre premier baiser ou le dernier ? Une étrange douleur se répand dans ma poitrine, et malgré la détresse qui gagne tous les recoins de mon esprit, je l'accueille. C'est déjà quelque chose.

Je démarre, j'arrête de réfléchir et je roule. Je descends le long de Shoreview, la route de la côte qui suit le rivage. Il y a des barrières blanches à perte de vue et des magnolias plantés de part et d'autre des portails ou des allées. Rien qui me rappelle quoi que ce soit. Je poursuis ma route jusqu'à ce que les rues rétrécissent, que les pelouses diminuent de taille jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus du tout, juste du béton sale et du gravier. À l'extrémité Est de la ville, les bâtiments sont plus bas. Certaines fenêtres sont bouchées par des planches. Les voitures garées dans les rues sont vieilles. L'odeur vivifiante de l'océan est remplacée par celles de l'essence, de l'huile de friture et des ordures.

J'arrive devant un immeuble de deux étages avec un escalier extérieur qui semble sur le point de s'écrouler. L'endroit est éclairé du haut en bas. L'odeur qui vient de l'allée sur le côté de la maison est assez forte pour pénétrer dans la voiture. Un type à la calvitie naissante est assis sous le porche, il porte un grand manteau en couverture et des bottes en caoutchouc. Il fume une cigarette. Je ne sais pas pourquoi, mais je descends de la voiture.

– Salut, ma poulette, m'accueille l'homme entre deux taffes. Je croyais que tu ne reviendrais plus.

Ça me prend au moins deux secondes pour enregistrer ce qu'il me dit, mais quand je le fais, je manque trébucher en me précipitant vers lui.

– J'ai eu un accident lui dis-je. J'ai eu un accident et...

Je m'arrête juste avant de lui avouer que j'ai perdu la mémoire. Et s'il était dangereux ? Comment je le saurais ? Est-il mon... Je ne sais même pas quel mot mettre au bout de ma phrase.

– Ouais, j'ai appris ça, la même.

Il prend une autre longue bouffée, avant de recracher un nuage de fumée.

– J’ai bien reçu ton fric, tu te souviens ?

Je fronce les sourcils.

– Mon fric ?

Il hausse les siens.

– Pour avoir bousillé ma bagnole. Ton copain est passé et m’a refilé la grosse enveloppe que tu lui avais demandé de me donner. Je sais pas où tu as trouvé tout ce cash, je ne te le demande pas, non plus.

Il me fait un clin d’œil.

– Cette Volvo ne valait pas la moitié de ce que tu m’as donné. Et si tu es venue pour le voir, vas-y, monte. Il est là.

Bousiller sa bagnole ? Une grosse enveloppe de cash que j’ai demandé à mon « copain » de lui apporter ? Venue voir qui ? Qui est là ? En un quart de seconde, ma confusion est totale.

– Hmm... (Je reprends ma respiration.) Oui, je suis venue le voir, je mens, et je lève les yeux vers l’appartement du haut. Il habite ici ?

– Il passe de temps en temps, d’après ce que je sais. Quand tes parents ont vidé l’endroit, je lui ai loué.

Il laisse tomber sa cigarette par terre et écrase le mégot avec le talon de sa botte.

– Si tu as l’intention de revenir, vois ça avec lui, puisque vous vous connaissez. Je me fiche de qui habite là-haut. Le loyer est payé jusqu’en février.

Et sur ces mots, il disparaît chez lui en me laissant complètement abasourdie.

Je me rappelle soudain que je dois respirer et je passe en revue tout ce que je viens d’apprendre. J’habitais ici. J’avais de l’argent puisque je payais un loyer, probablement tous les mois. Vu que nous sommes fin novembre, j’avais dû payer jusqu’au mois de décembre. Non seulement mes parents étaient au courant mais ils sont venus prendre toutes mes affaires. Où sont-elles ? Tout est neuf dans ma chambre, à l’exception de

quelques vêtements. Est-ce qu'ils les ont jetées ? Est-ce qu'ils les cachent ? Mais pourquoi feraient-ils ça ? Toutes les belles promesses que je m'étais faites de ne plus fouiller mon passé sont oubliées à cause de ces petits bouts de souvenirs.

Je grimpe les escaliers, en ruminant l'idée que l'individu qui respire, qui vit là-haut, me connaît. Personne d'Astor ne voudrait habiter ici. Ils conduisent des voitures qui valent plus cher que tout cet immeuble. Cette personne est quelqu'un qui me connaît d'ailleurs, il n'est pas de ma famille, c'est donc quelqu'un qui peut être honnête avec moi. Arrivée en haut, je me jette sur la porte et je frappe violemment jusqu'à ce que j'entende des pas. En joignant mes deux mains, je retiens ma respiration quand la porte s'ouvre.

– Qu'est-ce que tu fous là, bordel ?

– Easton ?

Je halète. Si j'avais été forcée, un pistolet sur la tempe, de passer en revue tous les gens qui auraient pu habiter cet appartement, Easton Royal aurait été le dernier sur la liste. Même pieds nus, dans son jean et son débardeur si fin que je peux voir tous les détails des muscles de son abdomen, il semble bien trop riche pour cet environnement minable.

– Jolie veste, lance-t-il d'une voix traînante, en tendant la main pour tapoter le col.

Timidement, je tire sur l'ourlet. J'avais complètement oublié que je la portais. Je serre l'ourlet plus fermement.

– Hum, je voulais te la rendre, mais je ne savais pas comment te joindre.

– Un coup de fil aurait fait l'affaire. Un texto aussi, éventuellement...

Il appuie sa longue carcasse contre le chambranle de la porte, en me bouchant toute la vue.

– Cet homme en bas... (J'hésite.) C'est le propriétaire ?

– José ? (Easton fait un signe d'acquiescement.) Ouais, il possède l'endroit. C'est un brave type.

– Il a dit que j'avais démoli sa voiture.

Je me frotte les tempes.

– Et ensuite que j’ai payé pour, que mon copain était venu lui donner de l’argent et...

Ma tête se remet à me faire mal. Les yeux bleus d’Easton redeviennent sérieux.

– Tu as emprunté sa voiture la nuit de l’accident.

– Oh.

Un horrible sentiment de culpabilité me fait venir les larmes aux yeux. Je gémis :

– Et alors, je l’ai emboutie ? C’est horrible, il doit me détester.

Cela déclenche chez lui un haussement d’épaules et un petit sourire.

– Nan. Je m’en suis occupé. Je lui ai donné plus que l’assurance n’aurait jamais fait. Crois-moi, il était ravi.

– Tu t’en es occupé ? Pourquoi ça ?

Il hausse à nouveau des épaules, sans répondre à ma question.

– Tu veux entrer ?

– Oui.

Je n’attends pas qu’il se pousse. Je n’attends pas qu’il réitère son invitation. Je rentre d’un seul coup et je m’arrête subitement au beau milieu de la pièce. Elle n’est pas totalement vide. Il y a un sac à dos noir au milieu de la pièce. Je découvre aussi un blazer d’Astor tout chiffonné, une paire de tennis et deux serviettes. Une bouteille de vodka, un sac rempli d’un truc vert séché et un pack de bières sur le comptoir.

J’écarquille les yeux devant la beuh et l’alcool. Est-ce que c’est une sorte de planque dans laquelle je fournissais aux mômes d’Astor Park de l’alcool, de la drogue et... moi ? C’est comme ça que je payais le loyer ? L’envie de vomir me saisit. Est-ce que je gagnais de l’argent en vendant mon corps aux garçons d’Astor Park ? Est-ce que c’est pour ça que mes parents se sont débarrassés de tout ? Et qu’ils sont tellement énigmatiques ? Peut-être est-ce pour ça qu’ils m’ont envoyée loin, la première fois ?

Les insultes de Kyle, comme quoi j'étais une fille facile, hurlent dans ma tête. Je voulais croire que c'était un salaud qui inventait des horreurs pour me faire de la peine, mais en regardant autour de moi, lentement, en ne voyant que quelques affaires qui appartiennent visiblement à Easton, je ne peux m'empêcher de me poser la question : *Est-ce... est-ce qu'on a... quel est cet endroit ?*

Easton ferme tranquillement la porte et avance jusqu'au comptoir. Il ouvre la bouteille de vodka, remplit deux verres et m'en tend un.

– C'est ton ancien appart. Qu'est-ce que tu as cru ?

J'attrape le verre, je le fais tourner entre mes mains moites. Est-ce que je lui avoue que j'ai peur d'être une pute et qu'il soit un de mes habitués, ou bien vaut-il mieux que je cache le fait que j'ai des idées déviantes en tête ? Je veux dire, je pourrais très bien simplement répondre que je suis surprise d'apprendre que je n'habitais pas avec mes parents et, en plus, dans un quartier de Bayview qui ne paraît pas très fréquentable pour les jeunes filles. C'est aussi crédible que d'être inquiète à l'idée de faire des passes. J'ouvre la bouche pour parler du truc parental, mais ce qui sort est tout à fait différent :

– On a fait l'amour ici ?

Easton manque recracher toute la vodka qu'il avait dans la bouche.

– C'est ça dont tu te souviens ? s'étrangle-t-il.

Je sais que je suis rouge comme une pivoine, mais maintenant que j'ai commencé, autant continuer. Je pourrai toujours me jeter dans le vide quand j'aurai terminé.

– Non, mais il n'y a rien ici, à part ça (je fais un signe avec mon pouce par-dessus mon épaule en direction du sac et des vêtements) et ces trucs (je montre du doigt l'herbe et l'alcool.)

– Tu es peut-être balèze en calcul, Hart, mais tes compétences en maths laissent à désirer. Tu ne peux pas ajouter un sac de week-end à un tout petit peu d'herbe pour obtenir un bordel.

Il vide son verre et le remplit à nouveau.

– Alors, c'est quoi le total ?

*Et combien de verres de vodka va-t-il encore descendre ?*

Je change de pied et je cogne sans le vouloir dans un cadavre de bouteille de vodka qui traînait à côté de mes orteils. Easton s'avance et la ramasse, en faisant comme si c'était parfaitement normal. Mais lorsqu'il se penche pour mettre la bouteille dans la poubelle, je vois que le bout de ses oreilles est tout rouge.

– Quand tu habitais ici, tu dormais sur un canapé. Je me suis dit que moi aussi j'allais dormir ici quand j'ai loué l'endroit. Je n'avais pas pensé qu'il serait vide.

Il se redresse et incline la tête en m'étudiant un bon moment. Il en arrive à une certaine conclusion, qu'il ne partage pas immédiatement, et vient m'enlever mon verre encore plein des mains. Puis il verse le sien comme le mien dans l'évier, ramasse son portefeuille et jette son blazer sur son épaule.

– Viens, si on ne picole pas, allons chercher à manger. Tu vas avoir besoin d'avoir quelque chose dans l'estomac.

Ces paroles sont un peu flippantes, mais lorsqu'Easton pose sa main chaude sous mon coude, je réalise que de tout le monde autour de moi, c'est en lui que j'ai le plus confiance.

# Chapitre 20

## EASTON

---

J'ai trop bu. C'est la première chose que je me suis dite quand j'ai ouvert la porte et que je suis tombé sur Hartley sur le palier, emmitouflée dans ma veste Saint Laurent que je lui ai donnée la nuit où elle avait eu ce rencard affreux avec cette face de rat de Kyle et Felicity Worthington.

Quand elle est entrée dans l'appartement vide, sans plus aucune de ses affaires pour lui rafraîchir la mémoire, et que tous ses espoirs ont fondu, j'ai eu l'impression de ne pas avoir assez bu.

J'ai envie de l'envelopper dans ma veste et de l'emporter quelque part où les souvenirs ne veulent rien dire, dans un endroit où seul compte le présent. Où l'expression de trouble et de panique qui hante son regard serait remplacée par l'étonnement et la joie. Le problème, c'est que je ne sais pas où aller. Je voulais l'emmener skier dans les Alpes suisses, nager dans la Méditerranée, mais à la place, je l'emmène dans la station-service du coin de la rue où ils vendent de la bière, des sacs de glace et des chips éventées. Qui sait, peut-être que quelque chose lui reviendra en mémoire.

– De quoi as-tu envie ? je demande.

Elle s'arrête devant la rôtissoire de hot dogs.

– Je n'en sais rien. C'est étrange, parce que je ne sais même pas si j'aime les hot dogs, dit-elle en scrutant les enfilades de hot dogs qui

tournent sur les broches.

Elle tourne la tête vers moi.

– Et toi, tu sais si j’aime les hot dogs ?

– Tu en as mangé avec du funnel cake<sup>1</sup> sur la jetée et tu as eu l’air d’aimer.

Elle se frotte les lèvres pendant qu’elle range dans les tiroirs vides de sa mémoire ce tout petit morceau de souvenir. Si vous m’aviez posé la question il y a deux semaines, je vous aurais dit que perdre la mémoire est une bénédiction. On ne ressent plus de chagrin, de douleur ou de jalousie. On se réveille, et notre vie est une merveilleuse page blanche. Mais après avoir vu l’angoisse d’Hartley, je sais que ce n’est pas le cas. Depuis qu’elle a repris connaissance après sa chute, elle n’a pas eu un instant de paix.

On le voit à la façon dont elle regarde en permanence autour d’elle, une personne puis une autre, un objet après un autre, à la recherche de ce qui va réveiller sa mémoire et briser les barrières qui l’empêchent de regarder son passé. À moins que le médecin ait dit vrai, et qu’elle ne retrouve jamais tous ses souvenirs, que certains aient été littéralement expulsés d’elle. Je me sens coupable de m’être énervé en la voyant avec Bran, au magasin de glaces. Hartley ne sait pas qu’elle est supposée être avec moi. Cette pensée me rend triste, ce qui répond à mon dilemme. Je n’ai pas bu assez parce que, sans ça, la couche protectrice de l’alcool m’aurait empêché de ressentir la douleur de ce poinçon qui me traverse la peau.

– Tu veux un hot dog ?

– Bien sûr, je réponds, bien que je n’en aie pas envie.

Je préférerais le litre de bière qui me fixe derrière la vitrine.

– Tu veux quoi dessus ?

– De la moutarde.

Elle s’applique à faire un zigzag de condiment, enveloppe le hot dog comme si elle avait déjà fait ça un million de fois et me le tend.

– Ça me semble familier. J’ai déjà travaillé ici ?

– Je ne sais pas. Tu étais serveuse dans un bistrot. Ils servaient peut-être des hot dogs, mais je ne m’en souviens pas.

J’avais prêté plus attention à la conversation frénétique et flippante entre Hartley et sa sœur aînée qu’à la lecture de la carte.

– Je travaillais dans un bistrot ? (Elle ouvre de grands yeux et hausse un peu la voix.) Lequel ?

Elle a ce même air paniqué qu’un peu plus tôt, quand elle regardait partout autour d’elle dans l’appartement. Je n’ai pas la moindre idée de ce à quoi elle pense.

– *La Cuillère Affamée*. C’est à environ deux kilomètres dans cette direction.

Je lève mon pouce par-dessus mon épaule.

– Je n’en savais rien.

Elle se frotte la tête, l’air épuisée, comme si tout ça était une véritable épreuve pour elle. Sa cicatrice me passe devant les yeux, me rappelant qu’elle vit avec un type qui lui a cassé le poignet.

Elle a toujours prétendu que c’était un accident, et comme elle ne semblait pas s’en faire, j’ai essayé de faire comme elle. Je suppose que j’ai évacué ça avec le reste, dans un coin de ma tête, pour faire de la place pour l’énorme inquiétude que m’ont procurée ses blessures et celles de Seb. Maintenant que je suis avec Hartley, et que son traumatisme crânien n’est plus mon centre d’intérêt principal, une partie de mon angoisse s’estompe et je commence à me rappeler les détails de son passé. Je commence à comprendre comment un traumatisme peut vous faire oublier des trucs. Je ne me suis pas cogné la tête et je perds la boule, uniquement à cause de la peur.

– Ça va ? Tu n’es blessée nulle part ? je lui lance à brûle-pourpoint.

Elle me regarde en cillant, d’un air étonné.

– Ouais, je vais bien. Mes côtes me font encore un peu mal, mais l’état général est bon. Celui de mon corps, du moins.

– Tant mieux.

Je respire un peu plus facilement. Elle semble totalement sincère.

– Prenons nos affaires et rentrons à la maison.

*La maison.* Le mot est sorti avant que j'aie réalisé ce que j'étais en train de dire. Je jette un coup d'œil vers elle pour voir si elle m'a entendu, mais elle est occupée à fourrer tous les condiments possibles dans son hot dog. Il n'y a aucune raison de charger encore la mule. Peut-être que son vieux a changé. J'ai tellement envie d'y croire. Je me force à sourire.

– C'est un crime, lui dis-je.

– Quoi donc ?

Elle lève la tête et la tourne à droite et à gauche, comme si elle cherchait des yeux le flic qui vient l'arrêter pour faute de goût.

– Tu n'es pas censée mettre du ketchup sur un hot dog, et il y a un ordre bien défini pour ajouter les condiments.

Les coins de sa bouche remontent.

– La police de hot dogs n'est pas encore arrivée, alors je vais tenter le coup. Après tout, c'est le magasin qui est en faute. Ils n'avaient qu'à pas mettre du ketchup à disposition. C'est super-piégeant.

– Ils attendent dehors. Ils ne veulent pas déclencher une scène à l'intérieur. En plus, si d'autres gens les voient t'arrêter, ils vont passer le mot et tout le monde saura que c'était un piège, je l'informe en souriant.

Je n'avais pas vu son sourire depuis tellement longtemps que j'avais oublié à quoi il ressemblait.

– Si je suis arrêtée, tout le monde va m'entendre, plaisante-t-elle.

Quand nos deux hot dogs sont prêts, elle les emporte jusqu'au comptoir. Par-dessus son épaule, elle me lance :

– Tu me prends un Coca light ?

Je vais en chercher une bouteille au réfrigérateur. Mes yeux passent sur l'alcool. La conversation qui s'annonce ne va pas être marrante. Ça se passerait plus facilement si j'avais quelques bières dans le ventre. Ou peut-être si elle en avait une dans le sien.

– Tu viens, East ?

Le fait qu'elle m'appelle par mon surnom détourne mon attention de l'alcool. Mec, je suis tellement cassé. Je chope une autre bouteille de Coca

light et je la rejoins. Elle est penchée sur le comptoir, avec un téléphone à carte prépayée dans la main.

– Le téléphone coûte soixante dollars, mais combien ça va me coûter par mois ?

– Trente dollars de plus.

Hart sort un billet de cent dollars.

– Tu as perdu ton téléphone ?

Elle acquiesce.

– Oui, maman m’a dit qu’il avait dû être écrasé dans l’accident. Ou alors le service de remorquage l’a perdu.

Cela explique pourquoi elle ne répondait pas à mes textos. Je respire un peu mieux. Je la pousse doucement de côté et je pose les sodas et quelques billets pour payer la bouffe et le téléphone. Celui-ci fera l’affaire jusqu’à ce que je lui en offre un autre.

– Attends, j’ai de l’argent, proteste-t-elle.

Je l’ignore et le vendeur aussi. Pendant que nous attendons notre monnaie, elle tape des doigts sur le comptoir, il est clair qu’elle réfléchit. Finalement, elle s’arrête et demande :

– Vous me reconnaissez ?

Le vendeur lève la tête de sa caisse.

– Heu non, pourquoi, je devrais ?

– Je ne suis jamais venue faire des courses ici ?

– Aucune idée.

Son regard se tourne vers moi, il cherche de l’aide.

– Elle est amnésique.

– Wouah, ça, c’est quelque chose.

– Ouais, c’est vraiment quelque chose, répond Hartley. Je n’ai pas dû venir faire mes courses ici très souvent, hein ?

– Je suppose que non. Tu mangeais au bistrot de temps en temps, Et parfois, tu me laissais t’offrir un repas.

– Oh.

Elle baisse les épaules.

– Je vais t’emmener au bistrot, si tu veux. Tu pourras leur poser des questions.

– À quoi bon ?

Elle semble si découragée.

– Si cela vous fait vous sentir mieux, je me souviens de vous à présent, lance le vendeur.

– Non, cela ne me fait pas me sentir mieux, rétorque-t-elle en attrapant son téléphone et en se ruant dehors.

– Hé, désolé, mec, c’est ma faute, dit le vendeur.

– C’est bon.

J’attrape le reste de nos achats et je rejoins Hartley dehors.

– Désolée.

– Pourquoi ? Pour être contrariée ? Pourquoi devrais-tu t’excuser ?

– Pour avoir été désagréable.

– Tu n’as pas été désagréable. C’est lui qui a joué au con.

Je passe un bras autour de son cou et je l’entraîne vers l’appartement.

– Tu es sûre que tu ne veux pas que je t’emmène au bistrot ? On peut y aller maintenant. C’est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Je ne sais pas. Si tu me l’avais proposé il y a quelques jours, je t’aurais immédiatement dit oui, mais maintenant... j’ai peur.

– De quoi ?

Je ralentis mon pas pour être en phase avec le sien.

– De ce qu’ils pourraient dire. Et si j’étais une horrible collègue et qu’ils me détestaient ? Je crois que j’ai atteint les limites de ce que je peux supporter d’entendre à propos du fait que je suis horrible.

– Tu n’as jamais été horrible. Tu remplaçais les autres quand tu le pouvais. Je ne sais pas combien d’heures tu faisais là-bas. Une fois, tu m’as dit qu’ils ne te donnaient pas autant d’heures que tu aurais voulues.

Elle reste silencieuse, elle réfléchit à ce que je viens de lui dire.

– Tu sembles savoir beaucoup de choses sur moi. Qu’est-ce que tu sais d’autre ? me demande-t-elle calmement en s’enfonçant dans ma veste,

comme si le cuir allait amortir les coups qu'elle ne va pas manquer de recevoir.

C'est du moins ce qu'elle doit penser.

– Pas assez, je lui réponds, mais je te dirai tout ce que tu veux savoir.

Et là, j'hésite, non pas pour me protéger mais parce que je ne veux pas lui faire plus de mal qu'elle n'en a déjà reçu. Je me suis répandu en injures il n'y a pas si longtemps, parce qu'elle prenait pour argent comptant les histoires que les autres lui racontaient, et à présent, je suis sur le point de faire la même chose. Du coup, je me sens légèrement hypocrite. Mais je sens qu'elle cherche désespérément des réponses, et je suis totalement incapable de refuser quoi que ce soit à cette fille. Mais je lui propose tout de même autre chose.

– Ton médecin a dit que tu étais censée te rappeler par toi-même. Ça ne fait pas longtemps, Hart. Tu es sûre que tu ne veux pas attendre que ça revienne ?

Elle prend une profonde respiration. Sous mon bras, ses épaules montent et descendent au fur et à mesure qu'elle inspire et expire.

– Plus tôt dans la journée, après t'avoir vu chez le marchand de glace, mon plan, c'était d'aller de l'avant. Je voulais oublier le passé et me faire de nouveaux souvenirs.

– Il s'est passé quelque chose qui t'a fait changer d'avis ?

Elle soupire.

– Peut-être.

– Tu peux tout me dire. Je ne vais pas te juger.

Mon passé est assez moche comme ça, et j'ai peur de lui en parler, mais j'en suis venu à la conclusion que si je ne suis pas parfaitement honnête avec elle, elle ne me fera plus jamais confiance. Elle m'a dit, cette nuit-là, devant *La Baguette Française*, qu'elle avait besoin de quelqu'un qui soit honnête avec elle. Il faut que ce soit moi, ce qui signifie que je vais devoir lui confesser toutes les saloperies que j'ai faites par le passé. Mais ça peut attendre, parce que si je ne lui fais pas avaler son hot dog avant

de parler, je parie qu'elle va perdre son appétit. Je lui botte le cul avec mon genou.

– Monte. Ta bouffe est en train de refroidir et ton Coca de se réchauffer.

Elle grimpe les escaliers sans protester. Je pose le sac sur le sol, j'attrape deux verres et je mets des glaçons dedans. Je jette un coup d'œil à la bouteille de vodka et je décide qu'Hart va avoir besoin d'un petit remontant.

Elle se déchausse et enlève ma veste en la posant délicatement par terre. Elle avance jusqu'au centre de la pièce et commence à étaler notre bouffe. Une fois que c'est fait, elle inspecte son téléphone prépayé. Il n'a rien de chic, mais au moins, maintenant je peux la joindre.

– Hé, envoie-moi ça, je lui demande.

Elle le fait sans hésiter. Je rentre mon numéro et je le mets dans sa liste de favoris.

– Voilà. Maintenant, chaque fois que tu as envie d'un hot dog, tu peux m'envoyer un texto.

Je lui rends son téléphone et je pousse mon sac derrière son dos pour qu'elle ait quelque chose contre quoi s'appuyer.

– Mais ne t'habitue pas trop à ce traitement de luxe, je la taquine pour détendre l'atmosphère. (Son visage est encore tout crispé.) Je n'achète pas de hot dogs dans les stations-service à n'importe quelle fille.

– J'espère bien, parce que c'est un peu comme si tu lui demandais d'être ta petite amie.

– Nan, c'est plutôt un truc de mariage.

Et je mords dans mon hot dog.

– Comment le sais-tu ?

– Tout le truc avec les petites copines, c'est de faire des plans pour les impressionner. Pour ce qui est du mariage, c'est plutôt de faire les trucs peinards que tu as vraiment envie de faire et d'être assez à l'aise avec ta copine pour ne pas avoir à l'impressionner.

Elle réfléchit un moment tout en mâchant.

– Est-ce que tu as fait ce truc de planifier avant que je perde la mémoire ?

– Tu te souviens qu'on est sortis ensemble ?

Elle me fait un demi-sourire.

– Non, c'est plutôt un vœu pieux. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre toi et moi. (Elle détourne le regard.) En fait, j'ai eu peur, lorsque je suis entrée tout à l'heure, d'avoir été une ado qui se faisait payer pour faire l'amour.

En entendant cela, je manque m'étouffer. Je m'étrangle tellement qu'Hartley vient me taper dans le dos. J'ai les yeux qui pleurent et je lui fais signe de me passer le soda, ce qu'elle fait à toute vitesse. Je descends la moitié de la bouteille avant de m'éclaircir la gorge et de pouvoir enfin lui demander :

– Tu as pensé que tu étais une prostituée ?

– Je pense que le terme exact, c'est travailleuse du sexe, répond-elle d'un air un peu coincé.

Ses mains sont croisées sur ses genoux et ses jambes gainées de jean sont croisées en position du lotus. Avec ses longs cheveux noirs passés derrière ses minuscules oreilles en forme de coquillages, c'est difficile de l'imaginer en « travailleuse du sexe », comme elle dit.

– Eh bien non, tu ne l'étais pas.

Les cals sur la paume de sa main droite sont là pour le prouver.

– Comment le sais-tu ?

Elle fronce les sourcils adorablement.

– Quand nous avons atteint la puberté, oncle Steve nous a tous emmenés au bordel à Reno pour que nous perdions notre virginité avec une professionnelle, lui dis-je carrément.

– Oh.

– Ouais, oh.

Je ne sais pas pourquoi je lui raconte ça. Peut-être parce que c'est la partie la moins agressive de mon passé et que j'essaie de lui instiller les

mauvais côtés au compte-gouttes, pour qu'elle ne se mette pas à hurler comme une folle.

– Tu te rappelles vraiment que dalle, hein ?

Tout au fond de ma tête, j'ai toujours un petit doute sur son amnésie, mais pourtant elle est bien réelle et elle la fait souffrir.

J'ai envie de la prendre sur mes genoux et de lui dire que tout va bien aller. S'il existe une seule façon de la protéger, je veux le faire. Voilà pourquoi je ne peux plus boire, à présent. Je repousse mon verre à moitié plein d'alcool. J'ai besoin d'être là pour elle, physiquement et mentalement.

– Le médecin a dit de ne pas te mettre des trucs en tête, mais je suis d'accord pour te dire tout ce que je sais et que tu es prête à entendre. Tu veux un autre verre ?

De la tête, je lui montre la vodka dans sa main. Il ne faut pas que je boive, mais elle, elle pourrait en avoir besoin.

– Non, j'ai besoin d'avoir la tête claire. Raconte.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Tout. Je ne sais rien de mon passé. Mon téléphone, mon sac et tous mes comptes sur les réseaux sociaux ont disparu, si jamais j'en ai eu. Les trucs dans ma chambre sont tellement neufs que l'on voit encore les plis sur les rideaux. Mais voilà ce qui est étrange, Easton. Je me rappelle certains magasins, certaines directions et quelques événements quand j'étais plus jeune. Quand Felicity est venue me voir dans ma chambre, j'ai d'abord cru que c'était Kayleen O'Grady. On s'était rencontrées au jardin d'enfants. Je me souviens d'avoir eu un professeur de musique qui s'appelait Dennis Hayes. Felicity m'a dit que Kayleen avait déménagé il y a trois ans et que Monsieur Hayes avait été chassé de la ville pour pédophilie.

Je me raidis.

– Est-ce que tu es en train de me dire que tu as été une des victimes de monsieur Hayes ?

– Non. (Elle lève la main.) J’ai vérifié ça en ligne en bibliothèque. Il avait une aventure avec une étudiante de dix-sept ans, ce qui est interdit, évidemment.

Je me détends en entendant ça et je passe au truc suivant.

– Tu te souviens de ta famille ?

Elle glisse un doigt le long de sa cicatrice, à l’intérieur de son poignet.

– Un peu. Je me souviens d’être allée au mariage de Parker. Je me souviens de petits trucs avec Dylan, comme de lui tresser les cheveux ou de jouer avec elle aux Lego. Je lui faisais la lecture parfois...

Elle s’interrompt, tout en frottant toujours sa cicatrice.

– Parfois, on se disputait. Je ne me rappelle plus pourquoi, mais je me souviens qu’on se criait dessus.

Hart m’avait dit que sa sœur avait des sautes d’humeur, ce qui m’avait fait un peu penser à moi. On m’avait diagnostiqué un trouble du déficit de l’attention, et pendant un moment, maman m’avait donné des médicaments, mais ensuite, les voix dans sa tête à elle avaient pris trop d’importance. Du coup, j’avais compensé avec l’alcool et d’autres genres de pilules. Je suppose que c’est ce que je continue à faire.

– Mais rien ces trois dernières années ?

– Non, rien du tout. Je ne me souviens même pas de ce qui s’est passé là.

Et elle me montre son poignet.

– Moi je sais.

Mes yeux se posent sur ma vodka. Je donnerais cher pour pouvoir en descendre la moitié, tomber dans les pommes et ne pas avoir à dire à Hart que c’est son père qui l’a blessée. Mais ce serait une lâcheté, et malgré tous mes défauts, je crois que je n’ai jamais été un lâche.

– J’ai vu une photo de toi sur Instagram, dit-elle.

Son changement de sujet me surprend, mais je me reprends assez vite.

– Tu as fait des recherches sur moi, hein ?

Elle ne prend même pas la peine de le nier.

– Oui. Toi. Moi. Felicity. Ma cousine Jeanette. Je lui ai envoyé un message et elle m’a répondu, mais j’ai décidé de ne pas lire sa réponse.

– Pourquoi ça ?

– Parce qu’après t’être rentrée dedans aujourd’hui, j’ai décidé que je ne voulais pas me souvenir. Mon cerveau a décidé qu’il fallait que j’oublie certaines choses, et donc c’était ce que j’allais faire.

– C’était ?

– Ouais, c’était. Parce qu’oublier le passé, ça ne marche que si on a tous la même perte de mémoire. Ma sœur se rappelle certains trucs. Mes parents aussi, et tous tes souvenirs jouent sur ta façon de réagir aujourd’hui. Même Felicity et Kyle sont motivés par quelque chose que je leur ai fait avant.

C’est tristement vrai.

– Oui et non. Je ne sais pas ce que te veut Kyle. Je parierais que c’est parce que Felicity lui a promis quelque chose. Toi et Kyle, vous ne vous connaissez pas. Vous n’avez aucun cours en commun et tu ne sortais jamais. Tu étais trop occupée. Quand tu n’étais pas à l’école, tu travaillais comme une dingue. Merde, parfois tu séchais même l’école pour aller bosser.

– Vraiment ?

– Vraiment.

J’ai des crampes dans le bide. Les mensonges que j’ai dits avant, les péchés que j’ai essayé de cacher, il faut que je les sorte maintenant.

– Écoute... (Je croise mes doigts.) J’ai besoin de te tenir la main pour y arriver.

Je ne plaisante même pas, mais je souris autant que je peux pour ne pas lui foutre les jetons. Je tends mes mains, paumes grandes ouvertes, et j’attends. Elle regarde mes mains, puis mon visage, en se demandant ce que je vais bien pouvoir lui sortir. Quand elle pose ses mains sur les miennes, je sens qu’elles tremblent. Je serre mes doigts, fort, autour des siens, en souhaitant serrer autre chose.

– Je ne suis pas quelqu’un de très bien, je commence en tentant de garder mon regard fixe, tout en plongeant dans ses yeux. En essayant de ne pas regarder ailleurs comme un trouillard à la gomme.

C’est difficile, surtout parce qu’en ce moment son regard est si beau, tendre et chaleureux, et qu’à tout moment il peut devenir glacial, dégoûté.

– Je ne suis pas quelqu’un de très bien, je répète.

Mes mains se mettent à transpirer. Tenir les siennes, ça n’était pas une bonne idée. Pourquoi est-ce que je me fais autant de souci ? Pourquoi est-ce que ça compte, ce qu’elle pense de moi ? Je me lance, mais elle m’interrompt et me tire en avant.

– Arrête !

– Pourquoi ? je demande d’une voix rauque.

– Parce que je vais avoir besoin de te tenir la main pour y arriver.

Les coins de ses lèvres remontent. Elle se précipite contre moi jusqu’à ce que nos jambes soient en contact, des genoux aux chevilles, et nos mains jointes sur ses genoux.

– Je ne veux pas connaître ton passé si ça te fait du mal. Ne m’en parle pas si ça te fait du mal. Je pense que tous les deux, on a été assez blessés comme ça pour toute notre vie.

J’aimerais que ce soit vrai, mais nous n’allons pas avancer sans que je sois honnête avec elle. Je rassemble mon courage et je commence à parler. Au sujet de tout le mal que j’ai fait à Felicity, en acceptant d’être son petit ami, puis en la traitant comme une vraie merde, le lendemain. Je lui raconte que j’ai baisé avec les petites amies de mes frères, parce qu’elles représentaient pour moi l’ultime fruit défendu. Que j’avais aimé Ella parce qu’elle me rappelait tellement ma mère, et que quand elle m’avait embrassé dans cette boîte de nuit, je savais que c’était pour rendre Reed jaloux et que j’avais joué le jeu parce que ça m’amusait de blesser les autres. Je lui ai raconté comment ma mère s’était tuée, et que j’en étais responsable.

Quand je m’arrête enfin, j’ai la gorge douloureuse et les yeux qui piquent. Mes mains ne sont plus dans celles de Hart. Au lieu de ça, je suis

allongé sur ses genoux, comme sur un oreiller. Je ne sais pas comment je me suis retrouvé dans cette position, mais je n'ai plus envie d'en bouger, plus jamais.

Elle me caresse le front du bout du doigt, ce qui devrait me calmer, mais qui au contraire me fait bander et me rappelle que nous ne nous sommes pas touchés depuis un temps fou. Voilà pourquoi, lorsqu'elle se penche en avant et que ses cheveux sont comme un rideau autour de mon visage, en faisant disparaître le reste du monde, je ne bouge pas. Ce qui fait que quand ses lèvres touchent les miennes, je ne la repousse pas tout de suite. Ce qui fait que je lui rends son baiser. Et que j'attrape sa tête, que je me tourne jusqu'à ce qu'elle soit sous moi. Que je réunis cette masse de cheveux et que je la tire jusqu'à ce qu'elle ouvre la bouche. Quand elle plonge ses doigts dans mes cheveux et qu'elle lèche le haut de ma bouche, une ligne de chaleur part comme une traînée de poudre, depuis ma langue jusqu'à ma queue. C'est comme si on était à nouveau en haut de la Grande Roue, seulement cette fois, nous ne tournons pas sur nous-mêmes. Notre nacelle s'envole dans la nuit noire, les rais de lumière sont ceux des lumières du carnaval. Mais ce baiser ne me suffit pas. Elle s'est sentie seule ? Moi aussi, putain. Je suis seul depuis la mort de ma mère. J'ai souffert depuis l'instant où ma famille s'est divisée en clans dont j'étais exclu. Je suis mort à l'intérieur en m'efforçant d'arborer un grand sourire, parce que j'avais trop peur, si jamais j'ouvrais cette boîte de Pandore que j'essaie toujours de contenir, de finir par faire la même chose que ma mère.

Je roule sur le dos, j'attrape le genou d'Hart et je le tire contre ma hanche. Elle fait le reste du travail, elle se repositionne d'elle-même jusqu'à me chevaucher complètement. Ses lèvres ont un goût salé et doux, sa bouche est si tendre, si humide. Mon sang bat dans ma tête et ma queue hurle d'envie d'être plus près, encore plus près d'elle. Mes doigts s'écrasent sur son petit cul rond et je l'attire vers moi, jusqu'à ce que nous soyons soudés l'un à l'autre. La chaleur de son corps efface tous les contours vaporeux créés par l'alcool que j'ai ingurgité, jusqu'à ce que tout

dans la pièce soit parfaitement net, clair. Ses cils sont mouillés de larmes retenues qui ressemblent à de la dentelle de cristal. Chaque fil de son jean frotte contre les coussinets de mes doigts. Quand je reprends ma respiration, mes poumons sont remplis de son parfum, une chaude odeur de miel, d'épices et de citron. Et quand elle bouge, en remuant son pubis contre le mien, je peux entendre les bruissements de ses vêtements. Elle gémit contre ma bouche et je manque éjaculer dans mon jean, rien qu'à l'entendre. Moi, Easton Royal, qui ai baisé tant de filles et de femmes, dont une star du porno de cinquante ans, je suis sur le point de grimper au rideau juste avec un baiser et un peu de frotti-frotta. J'ai envie d'elle. J'ai tellement envie d'elle, et je ne lui ai même pas encore dit le pire.

---

1. Gâteau fait de lanières de pâte frite.

# Chapitre 21

## HARTLEY

---

Je n'ai pas besoin d'avoir des souvenirs pour savoir que c'est le meilleur baiser qu'on m'ait jamais donné. Et si je dois m'en souvenir comme de mon premier baiser, j'ai beaucoup, beaucoup de chance.

Le corps d'Easton est dur comme du roc, mais sa bouche est incroyablement tendre. La façon dont il me serre contre lui, comme s'il ne voulait plus jamais me lâcher, fait chanter mon cœur.

Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais il s'est gravé dans mon ADN. Peut-on expliquer quelque chose comme ça ? Est-ce que ça existe seulement ? Felicity avait raison sur un truc. J'étais immédiatement tombée amoureuse. Mon cœur le savait. Tout comme il cherchait Dylan, mon cœur se languissait pour Easton.

Il halète contre ma bouche. La façon dont il remue contre moi me rend folle.

Mes mains glissent sous son tee-shirt pour toucher sa peau brûlante.  
– Hart, murmure-t-il contre mes lèvres.

Je ne sais pas s'il me demande de continuer ou d'arrêter, du coup je remonte mes mains sur son ventre en marquant un temps d'arrêt sur chaque plein et chaque délié de son ventre. Je sens sa peau chaude,

douce, les replats durs et larges de sa poitrine, ses épaules solides, robustes. Ses hanches remuent sous moi. Elles sont pressées, en demande.

Je ne sais pas combien de temps ça aurait pu durer, combien de vêtements auraient été enlevés, combien de parties de son corps j'aurais touchées, combien de parties du mien il aurait embrassées, parce que subitement il se détache de ma bouche et plonge la tête dans mon cou.

À contrecœur, je le garde là, en sachant pertinemment que ce ne serait pas bien de faire l'amour pour l'instant. Nous sommes tous les deux complètement bouleversés. L'aveu de ses erreurs passées m'a mis les larmes aux yeux, pas parce que j'étais horrifiée mais à cause de cette haine de lui-même que j'ai ressentie à travers son récit.

Et je soupçonne qu'Easton ne m'a pas avoué certaines choses qui vont me démolir. Mais, pour l'instant, le sang qui pulse dans mes oreilles me pousse à me tortiller et à découvrir ce que ça me ferait de tenir entre mes mains son sexe long et dur que je sens contre mon ventre.

Il semble sentir mon hésitation. Il me fait glisser doucement sur le côté et se recule un peu, comme s'il allait être incapable de se retenir s'il restait contre moi.

– Ta première expérience ne devrait pas avoir lieu à même le sol !

Je ressens un énorme soulagement.

– Je n'ai jamais fait l'amour ?

Il hésite.

– Je ne sais pas. On n'en a jamais parlé. Ça ne comptait pas pour moi. Je veux dire, je ne suis pas vierge. Alors, pourquoi est-ce que je voudrais que tu le sois ? Mais tu n'as baisé avec personne à Astor, si cela peut te rassurer.

– Ça me rassure, oui.

L'idée de traverser les couloirs à côté de types qui m'auraient vue toute nue est trop horrible. Mais l'autre angoisse avec laquelle je vis, c'est ce qui est arrivé au frère d'Easton. Je déglutis et je lui demande :

– Est-ce que l'accident était de ma faute ?

– Bordel, bien sûr que non ! affirme-t-il.

Il roule sur le côté, glisse une main sous sa tête et fronce les sourcils.

– Tu as cru ça ?

– Je ne sais pas ce que j’ai cru. Personne ne m’a rien dit. J’ai demandé au médecin et aux infirmières, mais ils ne m’ont pas répondu clairement.

Easton soupire et laisse tomber son menton sur sa poitrine.

– Je n’ai pas envie de te le dire, parce que c’est sûr qu’après ça, tu vas me détester, et c’est la dernière chose que je souhaite.

La peur m’étreint, mais je lui lance quand même des paroles d’encouragement.

– Je ne crois pas que je pourrais jamais te détester.

C’est la vérité. Tout ce qu’il m’a raconté jusque-là a été douloureux à entendre, mais uniquement parce que ça provenait d’un puits profond de souffrance.

Il relève la tête avec difficulté. Je le regarde bien dans les yeux et je l’encourage silencieusement à continuer.

– C’était de ma faute. J’étais ivre et en colère. Tes parents menaçaient d’envoyer ta sœur en pension comme toi auparavant, et j’ai pensé, parce que je suis un abruti, que je pourrais arranger ça en allant trouver ton père. Nous nous sommes disputés.

Une pression désagréable m’appuie sur un nerf, juste derrière mon œil gauche. Je cligne des paupières.

– Nous nous sommes disputés ? je répète d’une voix rauque.

– Nous nous sommes tous disputés. Toi, moi, ton père.

Son regard tombe sur mon poignet. Je cache ma cicatrice contre ma cuisse, je sais d’instinct que la vérité sur cette cicatrice est le secret qui expliquera tout.

– Tu étais fâchée, continue-t-il lentement.

Le pli sur son front se creuse. Les muscles de son cou bougent parce qu’il ravale sa culpabilité et ses remords.

– Tu es partie en voiture. Le virage à côté de chez toi est très sec et mes frères conduisent beaucoup trop vite. Une fois, ils ont failli me rentrer dedans au même endroit. J’étais déjà allé chez toi parce que tu t’inquiétais

pour ta sœur. Tes parents ne voulaient pas te laisser la voir. Ils ne voulaient pas non plus que tu reviennes à Bayview.

J'ai l'impression que ma tête va s'ouvrir en deux. J'ai des remontées acides dans la gorge. Je les sens à l'arrière de ma langue sur mon palais. Je veux qu'il s'arrête. Je roule sur le dos et je lève la main. J'en ai assez.

– Je n'ai pas besoin d'en savoir plus, dis-je.

Mais le silence est encore pire que ses paroles, parce qu'il faut que je sache. Je dois savoir ce que j'ai fait, sans ça je ne serai pas capable de me supporter.

– Non, dis-moi, je m'étrangle.

– Ton père t'a cassé le poignet.

Alors, je m'écroule. Un mélange de colère et de tristesse m'envahit et les larmes inondent mes joues. Je voulais ignorer l'évidence, prétendre que ce que mon père avait fait à Dylan était une aberration. La réalité, c'est que je savais, tout au fond de moi – exactement comme je savais comment venir ici – qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond chez moi.

– Comment c'est arrivé ?

J'essuie mes larmes, mais elles continuent de couler.

– Je n'étais pas là. Je ne te connaissais pas à l'époque, mais tu m'as dit que tu avais des problèmes de sommeil. Que tu étais descendue et que tu avais vu ton père en compagnie d'une femme, et que cette femme avait payé ton père pour annuler une accusation d'usage de stupéfiants contre son fils.

– Il a accepté des dessous-de-table ?

East hoche la tête d'un air sinistre.

– Est-ce que je l'ai affronté ?

– Non. Tu es allée en parler à ta sœur, Parker, qui t'a dit de rentrer à la maison et de faire comme s'il ne s'était rien passé.

– Mais je ne l'ai pas fait ?

Mon cœur bat très vite. Il y a une certitude qui pulse en moi. Je ne peux pas me souvenir de ce que me raconte East, mais j'ai le sentiment

que tout ça est vrai. Il n'a aucune raison de me mentir à propos de toutes ces horreurs.

– Non. Tu l'as surpris une autre fois, en pleine transaction. Tu as essayé de t'enfuir, mais il t'a rattrapée. Tu as dit qu'il était en colère, mais que ta fracture du poignet était un accident. Il t'a embarquée et t'a expédiée en pension. Pendant trois semaines, personne ne t'a examinée. C'est pour ça que tu as une si vilaine cicatrice. Ils ont dû te le recasser pour réduire la fracture.

Je me couvre les yeux avec mon poignet martyrisé et je laisse mes larmes couler. Même si je l'avais voulu, elles auraient été impossibles à endiguer. C'est ça dont mon cerveau ne voulait pas se souvenir. Que mon père m'avait blessée et que ma famille m'avait abandonnée. Ma poitrine me fait plus mal à présent que quand je me suis réveillée à l'hôpital, après l'accident. C'est comme si quelqu'un était entré en moi et avait brisé mes côtes, l'une après l'autre, et m'avait ensuite poignardé le cœur avec une des extrémités fracturées.

– J'aimerais pouvoir arrêter de pleurer, je sanglote.

– Oh merde, bébé, pleure autant que tu veux.

Il y a un bruissement dans l'air et une longue forme chaude se presse contre moi. Il serre mon visage trempé contre sa chemise et me caresse le dos.

– Putain, pleure autant que tu veux.

Je pleure comme un veau contre sa poitrine, pendant ce qui me semble être une éternité.

Quand enfin les larmes se tarissent et que mes gémissements se transforment en hoquets, East me demande :

– Tu as peur chez toi ?

– Pas pour moi. Pour Dylan. Ce soir, c'était très flippant. Dylan a besoin de médicaments et je suppose qu'elle ne les avait pas pris. Nous nous sommes engueulées à table, parce que Dylan est furieuse que je sois revenue à la maison. Elle a juré et papa a explosé. Il s'est saisi de ses médicaments et, ensuite, il l'a forcée à les avaler. C'était... très moche.

Je m'arrête, choquée par ce souvenir.

– Il lui a écrasé la figure tellement fort.

– Vous devez quitter cette maison. Toutes les deux.

Je hoche la tête, mais je ne sais pas vraiment ce que je peux faire. Apparemment, Parker ne m'est d'aucune aide. Elle ne m'a pas crue avant, elle ne me croira pas plus maintenant.

Maman ? Elle pourrait être mon joker, mais pourquoi donc suis-je allée voir Parker au lieu de ma mère la première fois ?

– On peut habiter ici. Ou alors, je peux trouver un endroit plus grand.

Je cligne des yeux.

– Qui ça « on » ?

– Je ne vais pas te laisser supporter ça toute seule.

Son air outragé se transforme en un sourire gêné.

– Désolé, je n'avais pas réfléchi.

– Non, visiblement pas.

Mon moment de lévitation n'a pas duré longtemps. Dylan est à la maison avec un monstre, et moi je merdouille en m'inquiétant pour des trucs stupides, comme l'école ou ma réputation, alors que j'aurais dû me concentrer sur elle.

– Ma sœur me déteste. Elle a été tellement méchante avec moi depuis que je suis rentrée de l'hôpital. Ce soir, j'ai tenté de la consoler, mais elle a refusé de me laisser entrer dans sa chambre. Elle doit être furieuse que je l'aie abandonnée, seule face à papa.

– Tu ne l'as pas abandonnée. Tu avais quatorze ans quand tu as été chassée de chez toi, ce qui est quasiment l'âge qu'a Dylan aujourd'hui. Tu t'attendais à ce qu'elle s'oppose à ton père ? Non. Tu es revenue pour la sauver.

– Et j'ai bien merdé.

– Ton père est avocat. Je ne pense pas que tu puisses t'enfuir comme ça avec ta sœur. Et, d'après ce que tu viens de me dire, il faudrait que tu la kidnappes, puisqu'elle s'est comportée comme une grosse merde avec toi.

*Une grosse merde. J'étouffe un fou rire. Je suis fatiguée, vidée et hystérique, du coup tout me paraît drôle.*

– J'adore ce son, dit Easton avec un grand sourire.

– Quel son ?

– Ton rire. C'est le plus beau son du monde.

Je fais les gros yeux.

– Je suis certaine qu'il existe de plus beaux sons. Comme... euh...

Je cherche désespérément un exemple. Easton bondit.

– Ah ! Tu vois ! Même toi, tu es d'accord. Le rire d'Hartley Wright, c'est le plus beau son du monde !

Ce qui me fait rire de plus belle, ce qui le fait sourire de plus belle, et nous restons assis là comme deux idiots, avec en prime quelques éclats de rire occasionnels qui sortent de ma bouche.

Je n'arrive pas à croire au pouvoir qu'il a. Il y a à peine cinq minutes, je pleurais toutes les larmes de mon corps, j'étais anéantie. Je le suis toujours. Mais d'une façon ou d'une autre, Easton a le pouvoir magique de me faire sourire, même quand je suis au plus mal.

Cela m'emporte et m'effraie en même temps.

– Il faut que j'y aille, je dis d'un air gêné, parce que notre concours de sourires me paraît tout à coup trop... je ne sais pas... trop quelque chose.

Il tend le bras et me prend la main.

– Reste.

Je déglutis, j'hésite.

– Un peu plus longtemps, ajoute-t-il.

Sa voix rauque et un autre sourire si tendre sont les seuls encouragements dont j'ai besoin. Je ferme les paupières et je fais comme si Easton était mon oreiller, mon chauffage personnel, ma source de confort exclusive. Je vais reposer mes yeux... juste une minute. Après, je rentrerai à la maison.

Je me réveille lorsque quelqu'un hurle qu'il est là pour sa musique, uniquement pour sa musique. Je m'assieds et je regarde autour de moi pour chercher qui parle, mais il n'y a personne d'autre que moi, vautrée

sur la poitrine d'Easton. Sa tête est posée sur son veston d'Astor Park, roulé en boule. À côté de lui, l'écran de son téléphone est allumé. Je le secoue.

– Je suis réveillé, marmonne-t-il.

Je souris légèrement devant ce mensonge et je le secoue un peu plus fort. Cette fois, il se retourne et me fait un sourire ensommeillé.

– Hé, bébé. Tu as fait un rêve érotique et tu veux réviser certains détails dans la vraie vie ?

Il est tellement sexy au réveil que j'aimerais bien prendre son offre pour argent comptant.

– Ton téléphone sonne.

Il gémit et jette un de ses bras sur sa figure.

– Quelle heure est-il ?

– Trois heures.

Je me lève et je cherche mes chaussures autour de moi. Je dois rentrer à la maison. Je veux vérifier que Dylan va bien.

– De l'après-midi ?

Son téléphone s'arrête de sonner. Je localise mes sneakers près de l'entrée.

– Du matin.

Je regarde sa veste avec envie. Je vais avoir du mal à la laisser, mais c'est la sienne. Je ne peux pas continuer à lui piquer ses vêtements.

– Du matin ? gémit-il, incrédule.

Le téléphone se remet à sonner. Je trépigne :

– Je pense que tu devrais répondre. Personne n'appelle aussi tard, sauf pour une urgence.

Il ne répond pas tout de suite et je me dis que peut-être Easton échange de temps en temps des coups de fil, au milieu de la nuit, avec des filles d'Astor Park. La jalousie me pousse à me pencher et à ramasser la veste par terre. *Il me l'a donnée*, me dis-je en moi-même.

– Allô ?

Easton répond enfin. Il écoute deux secondes à peine avant de sauter en l'air.

– Tu as intérêt à ne pas déconner !

Il crie à moitié, mais il n'est pas en colère. Un sourire apparaît sur son beau visage.

– J'arrive.

Il baisse la main et se tourne vers moi avec un immense et splendide sourire.

– Il s'est réveillé.

– Qui ? Sebastian ?

– Oui. (East hoche la tête à toute vitesse.) Il s'est réveillé !

– Ahhhh ! je crie, en sautant partout. Enfin des bonnes nouvelles.

Easton fait lui aussi sa petite danse, et puis nous nous enlaçons en tournant autour de la pièce comme des fous, jusqu'à ce que nous tombions par terre.

– Fermez-la, bordel, ou je vous fous dehors ! hurle notre propriétaire.

On s'arrête immédiatement et on se regarde, tout excités et étonnés.

– Il s'est réveillé, je chuchote comme si, en parlant plus fort, je risquais de renvoyer le frère d'Easton au pays de songes.

– Il vient juste de se réveiller. (Il regarde autour de lui.) Je dois m'habiller.

– Tu veux que je te dépose ? je lui propose, car je n'ai pas le souvenir d'avoir vu sa voiture dehors.

– Non. Durand vient me chercher.

Je ne sais absolument pas qui c'est. J'attrape les chaussures d'East et je les lui envoie.

– Tu as des chaussettes ?

– Dans le sac.

Il souffle dans sa main puis il sent.

– Merde, j'ai une haleine de hyène. Tu aurais un chewing-gum ?

Je fouille mes poches sans résultat.

– Merde. Ok. Je vais me brosser les dents pour qu’il ne retombe pas dans le coma quand je vais lui parler. Dis-moi si tu vois une grande Bentley noire devant.

Je ne sais pas ce que c’est qu’une Bentley, mais je regarde dehors à la recherche d’un truc noir, grand et cher. Dans son sac, je trouve d’autres chaussettes, un boxer noir avec une broderie blanche marquée « Suprême » et une autre paire de jeans.

J’aimerais aller avec lui et m’excuser auprès de son frère, mais je ne suis pas sûre d’être la bienvenue. Easton m’a dit que sa famille ne me détestait pas, pourtant comment pourrait-il en être autrement ? Même s’il dit que c’était de sa faute et qu’ils roulaient trop vite, c’est ma voiture qui leur est rentrée dedans. C’est moi qui ai plongé leur frère et fils dans le coma.

– Tu crois que je pourrais le voir ? je demande à Easton quand il sort de la salle de bains.

Je lui tends ses chaussettes et son slip.

Il serre les dents.

– Merde, je ne sais pas. Attends que je voie si Sawyer s’est calmé. Il va vouloir protéger Seb et il est capable de péter un plomb. Nous savons tous que ce n’est pas de ta faute, mais Sawyer se sent coupable, alors il cherche quelqu’un d’autre à accuser.

J’acquiesce tristement.

– D’accord. Mais je peux quand même lui envoyer un cadeau ? Qu’est-ce qu’il aime, ton frère ?

Un petit sourire coquin illumine le visage d’Easton.

– Les filles.

J’attrape carrément son sac à dos et le lui balance. Il l’attrape en riant.

– Les caramels enrobés de chocolat.

Je lève le bras pour le frapper à nouveau.

– Tu viens d’inventer ça ou il les aime vraiment ?

– Il aime vraiment ça, espèce de démon femelle !

Puis il se penche pour un baiser rapide.

– Rentre voir Dylan, mais appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. Je me fiche de l'heure, matin, midi ou en pleine nuit. Appelle-moi.

– Ok.

– Et réponds à mes putains de textos.

– Oui chef, bien chef !

Lorsque nous nous séparons, nous sourions bêtement, et une fois encore, je suis stupéfaite par ce magicien qu'est Easton Royal. C'est la seule personne dans ma vie qui, que je sois au plus haut ou au plus bas, réussit à tous les coups à faire naître un sourire sur mon visage.

# Chapitre 22

## EASTON

---

– Comment allez-vous ce soir ? me demande Durand pendant que nous nous éloignons de l'appartement pourri que je commence à considérer comme mon chez-moi.

– Lessivé, j'avoue.

– Ce fut effectivement une soirée riche en émotions, confirme-t-il.

Il ne sait pas à quel point. Toutes ces émotions sont épuisantes, mais malgré ma fatigue, je me sens plus léger que jamais. J'ai avoué tous mes péchés à Hartley qui, malgré ça, ne m'a pas rejeté. Les infos à propos de sa famille l'ont cassée, et ça, ça me tue. Il faut que j' imagine comment sortir Dylan des griffes de ce connard qu'est le père d'Hartley.

Je regarde mes messages.

Sawyer : Seb s'est réveillé.

C'était il y a vingt minutes. D'après les messages suivants, il semble qu'il ait appelé papa à Dubaï et que celui-ci a battu le rappel des troupes.

Ella : Je viens d'apprendre par Callum. OMG<sup>1</sup>, j'arrive.

Reed : Merde alors !

Gideon : Reed et moi on arrive demain. Reed a un contrôle à 13h. Tenez bon !

Reed : Je vais le sécher.

Gideon : On viendra après son contrôle.

– Est-ce qu’Ella est déjà à l’hosto ? je demande à Durand.

– Oui, elle est arrivée il y a dix minutes.

– Ok, cool.

Durand traverse la ville à toute vitesse. Il faut dire qu’il n’y a pratiquement pas de circulation si tôt le matin. Je bondis hors de la voiture dès qu’il s’arrête, je passe devant les ascenseurs et je grimpe l’escalier quatre à quatre.

– Chutttt ! me lance une infirmière lorsque je déboule dans le couloir.

Je ne l’écoute pas et j’entre en trombe dans la chambre.

– Tu nous as foutu une peur bleue ! je beugle.

Sebastian me répond par un doigt d’honneur. Je jubile. Pendant un moment, j’ai cru qu’Ella avait raison, que les Royal allaient exploser en plein vol, mais non. Rien ne peut nous détruire.

– Qu’est-ce que tu veux ? Tu as faim, tu as soif ?

Je regarde autour de moi, mes yeux s’arrêtent au placard dans le coin. Il y a probablement de l’eau et de la bouffe là-dedans. Sawyer a dû s’en occuper, quand même.

– Soif, répond Seb d’une voix d’outre-tombe.

– On dirait que tu sors d’un trek dans le Sahara, dis-je par-dessus mon épaule en ouvrant la porte du placard.

Bingo. Sur les étagères, je découvre une rangée de bouteilles d’eau. J’en attrape une, je l’ouvre et je retourne vers le lit.

– Où est le bouton pour lever ton lit ?

J’ai besoin que Seb s’asseye afin de ne pas renverser toute l’eau que je vais lui faire boire. Je découvre une petite télécommande, et après une fausse manœuvre, je réussis à l’incliner légèrement.

– Et voilà.

L’eau coule sur le côté de sa bouche, et il s’énerve.

– Eh merde, Easton, tu ne peux pas faire gaffe ?

– Désolé, mon pote, je ne suis pas très doué comme nounou.

Il essaie alors de repousser ma main. *Essaie* est le mot juste. Il est faible comme un nouveau-né. Tout ce qui arrive, c’est qu’encore plus

d'eau goutte sur ses draps.

– Putain, arrête de déconner ! Gahhhh !

Il laisse retomber sa tête. Paniqué, je manque lâcher la bouteille.

– Qu'est-ce que tu as ? Putain de merde. Comment on fait pour appeler l'infirmière ?

Je me jette frénétiquement sur le bouton rouge des urgences.

– Arrête, qu'est-ce que tu fous ?

Seb tente de nouveau de me repousser.

– J'appelle une professionnelle, qu'est-ce que tu crois ?

– Où est Sawyer, demande-t-il en regardant fixement la porte comme s'il allait faire apparaître son jumeau.

– Ella l'a emmené chercher à manger. La cafétéria est au rez-de-chaussée. La bouffe ici est dégueulasse, alors je suppose que là-bas aussi, ça va être pareil. Ne t'en fais pas. Je t'apporterai des trucs.

– Et pourquoi ça ? Je rentre à la maison.

Il baisse les draps sur ses jambes et il commence à descendre de son lit.

– T'es dingo ? Tu ne rentres pas à la maison.

Je remonte ses jambes et je remets le drap. Ou du moins, j'essaie. Seb glisse ses mains sous les miennes et se met à résister.

– C'est ridicule. Attends que l'infirmière arrive.

La porte s'ouvre et l'infirmière de service entre, sa queue-de-cheval brune bat l'air derrière elle.

– Poussez-vous ! me lance-t-elle.

J'obéis.

– Où allez-vous, Monsieur ? demande-t-elle à Seb qui tente maladroitement de poser ses pieds par terre.

– Je m'en vais.

– Certainement pas. Passez-moi son dossier qui est accroché au bout du lit.

Elle tend la main et je lui donne la tablette métallique. Seb nous dévisage l'un après l'autre en se débattant pour s'asseoir.

– Je veux rentrer à la maison.

– Monsieur Royal, vous êtes resté dans le coma pendant deux semaines. Vous n’allez pas rentrer chez vous aujourd’hui ni dans un avenir proche.

Elle lui enfile la bande du tensiomètre autour du bras et regarde sa montre.

– Mais qu’est-ce que fout Sawyer ? Quel salaud ! Je viens juste de me réveiller. Il devrait être là.

– Ton jumeau n’a pas voulu quitter cette chambre tant que nous ne l’avons pas sorti de force. Il faut qu’il mange, sans ça il va prendre ta place.

Je cherche des traces de blessures. Je prends le ton le plus neutre possible pour ne pas inquiéter Seb. Je ne veux pas le replonger dans le coma à cause de mauvaises nouvelles.

– Tout va bien ?

– Toutes ses constantes ont l’air bonnes, répond l’infirmière.

Elle inscrit quelque chose sur son dossier.

Mes genoux se mettent à trembler de soulagement. Je m’accroche aux barreaux de son lit.

– Voilà une bonne nouvelle. Pas vrai, Seb ?

Mais Seb est trop occupé à mater le décolleté de l’infirmière. Je me racle la gorge. Quand il lève les yeux sur moi, je lui fais signe que je vais lui couper le cou. Il a intérêt à arrêter ses conneries avant que l’infirmière lui plante dans les couilles une de ses seringues extra-longues.

Il me fait un doigt et continue à déshabiller cette femme des yeux.

– Vous pouvez me dire où nous sommes ? lui demande l’infirmière sans se rendre compte de son comportement.

– On me l’a déjà demandé.

– Je sais, répond-elle en essayant de le calmer, mais nous devons tester vos constantes tous les jours pour être certains que vous recevez le traitement adéquat.

– Réponds-lui, c’est tout, j’interviens impatientement.

– Nous sommes dans le Centre Maria Royal, vous savez, l'endroit que mon père a fait construire avec son fric après que ma mère a fait une overdose de médicaments.

Le stylo de l'infirmière a un raté. Seb remarque sa surprise.

– Oh, vous n'étiez pas au courant ? Je pensais que tout le monde le savait.

Je tente de le calmer :

– Seb, laisse l'infirmière faire son boulot.

– Qu'est-ce que vous avez là-dessous ? Un 95 D ? Vous avez l'air appétissante.

Je grogne en me cachant la figure.

L'infirmière repose violemment son dossier.

– Vous avez l'air d'aller mieux, Monsieur Royal. Le médecin ne va pas tarder.

J'ai les couilles qui se ratatinent rien qu'au ton glacial de sa voix.

– Vous avez aussi un beau cul, lui lance Seb.

– Tu ne peux pas la fermer, mec ? C'est quoi ton problème ?

Je m'avance vers la tête du lit afin de pouvoir l'étouffer avec un oreiller s'il essaie encore de faire chier l'infirmière.

Il hausse les épaules, puis croise les bras.

– Je m'amuse un peu, c'est tout. En plus, je voulais voir si mon matos fonctionnait encore correctement.

En baissant les yeux, je vois une petite tente sous ses draps.

– Bravo, tu peux toujours bander. J'aurais pu télécharger quelques pornos sur ton téléphone, si tu étais si inquiet que ça.

– Ne sois pas si coincé, East. Si c'était toi qui étais allongé sur ce lit, tu aurais fait la même chose.

– Négatif. J'ai vu l'arsenal de ton infirmière, les seringues, les tubes, les bassins.

Je frissonne.

– Je la respecte totalement. Bon, tu as faim ? Parce que depuis quatorze jours, tu n'as bouffé que ça.

Et je tapote la poche de la perf, sur lequel je lis à voix haute :  
« Nutrition parentérale complète ».

– Super-goût, je parie. Dis-moi ce que tu veux, je te l’apporte.

– Alors, trouve-moi quelqu’un pour me sucer la bite ? aboie Seb.

Je sais bien que mon frangin a été malade et qu’il vient de se réveiller après deux semaines de coma, mais je ne m’attendais pas à ce qu’il soit tellement obsédé par le cul.

– Je vais aller faire un tour dehors et voir si Sawyer est dans le coin.

– Il est probablement en train de baiser Lauren.

C’est donc ça ? Sawyer n’a pas dû le mettre encore au courant des mauvaises nouvelles, ce qui est compréhensible.

– J’en doute.

Voilà tout ce que je lui réponds.

La bouche de mon frère se tord ironiquement.

– Tu es trop bon. Puisque tu ne fais rien d’utile, appuie sur ma pompe à morphine. J’ai un sacré mal de crâne et tu ne fais que le faire empirer.

– Je m’en occupe.

Je me rappelle que Seb vient juste de se réveiller de deux semaines de coma, donc je sors sans dire un mot de plus. J’arrive juste à temps pour voir Sawyer arriver à l’autre bout du couloir avec Ella.

– Comment va-t-il ?

– Il est d’une humeur massacrate.

Ella grimace.

– Encore ? J’avais pensé qu’une fois qu’il aurait pris ses marques, il irait mieux.

Sawyer se marre. Son sourire est tellement immense qu’il atteint ses oreilles.

– Qu’est-ce que ça peut bien faire ? Il a comaté pendant quinze jours.

– Il a demandé Lauren.

Le sourire de mon frère disparaît.

– Merde.

– Je ne lui ai rien dit.

– Ne le fais surtout pas. Je ne veux pas lui annoncer de mauvaises nouvelles.

– Je ne vais pas lui dire.

Sawyer se tourne vers Ella. Elle lève les mains en l'air.

– Moi non plus, mais plus tu attends, pire ce sera.

– Il va remarquer qu'il y a quelque chose qui cloche si elle ne se montre pas, dis-je.

– Garde-le pour toi, aboie Sawyer. C'est moi qui déciderai quand il faudra le lui dire.

Il passe devant nous. Ella reste en arrière et dès que la porte de la chambre s'est refermée derrière lui, elle se tourne vers moi.

– Il y a quelque chose qui cloche chez Sebastian.

– Tu veux dire que notre gentil petit frère se révèle être un obsédé sexuel ?

– Oui, c'est exactement ça. (Et elle hoche la tête avec emphase.) Quand je suis entrée, il m'a demandé si j'étais venue lui faire une pipe. Il m'a dit que c'était mon devoir de sœur. Et quand je lui ai rappelé que j'étais la petite amie de son frère, parce que je me suis dit qu'il avait peut-être une amnésie comme Hartley, il m'a répondu que comme nous n'étions pas réellement parents, je pouvais très bien grimper sur son lit mais qu'il préférerait un 69 pour ne pas avoir à voir mon visage !

Elle termine sa phrase sur un cri d'indignation.

Les quelques membres du personnel qui passent dans le couloir nous dévisagent avec curiosité.

– Comme l'a dit Sawyer, Seb est dans le coma depuis deux semaines. C'est normal qu'il ait le feu au cul en se réveillant, et peut-être qu'il ne gère pas correctement ses sentiments, il est probablement sonné par les médicaments. Pourquoi tu ne rentres pas à la maison ? Sawyer et moi, on s'en occupe.

Elle jette un regard coupable par-dessus son épaule en direction de la chambre.

– Je ne devrais pas.

Mais elle en a vraiment envie. Je la rassure.

– Vas-y. Ça va aller.

Elle ne se le fait pas dire deux fois. Elle me serre le bras, bafouille une platitude quelconque et part en courant. Seb a vraiment dû la rendre dingue.

Quand j’approche de la chambre, j’entends une série de cris. Je me dépêche, j’ouvre la porte. À l’intérieur, c’est le branle-bas de combat.

– Qu’est-ce qui se passe ?

– On va lui faire des examens, m’informe un des membres de l’équipe soignante.

D’autres personnes entrent et Seb est rapidement emmené en fauteuil pour se faire examiner le crâne, littéralement. Pendant tout ce temps, il alterne injures et obscénités envers l’équipe, comme :

– Putain de merde, ôtez vos sales pattes de moi, bordel !

Ou bien :

– Sur une échelle de un à mouillé, où se situe votre minou maintenant que ça fait cinq minutes que vous matez ma queue ?

Je demande calmement à Sawyer, une fois que celui-ci m’a rejoint dans le couloir :

– Qu’est-ce qui s’est passé exactement ? Qu’est-ce qui l’a remis en route ?

Sawyer s’écroule contre le mur, son sourire a fait place à une expression de lassitude et d’exaspération.

– L’infirmière l’a fait pisser dans un bassin.

– Ah, c’était pour ça, les cris ?

– Il a fallu qu’on s’y mette à trois, deux aides-soignants et moi, pour l’empêcher de balancer le bassin à la tête de l’infirmière. Je ne sais pas ce qui déconne chez lui.

Sawyer a l’air déconcerté. Je tapote le dos de mon frère.

– Il s’est levé du pied gauche, voilà tout.

Sawyer sourit vaguement à ma vanne.

– Je suppose que ça n'a pas d'importance. Il est réveillé, c'est ça qui compte.

– Ouaip. Maintenant, tu peux rentrer à la maison.

– Quoi ?

– Rentre, Sawyer. Tu es épuisé. Tu n'as pas passé une vraie nuit depuis quatorze jours. Tes examens arrivent bientôt, il faut que tu prennes soin de toi.

– Depuis quand tu t'es métamorphosé en papa ? ironise Sawyer, mais je discerne un éclair de soulagement dans son regard.

– Depuis que le vrai s'est envolé pour Dubaï, pour vendre nos avions à des Arabes pleins de fric. À présent que nous allons devoir partager notre héritage avec Ella, notre vrai père va devoir gagner plus.

À ma grande surprise, Sawyer accepte.

– D'accord. Mais si Seb est en colère, ça sera de ta faute.

– Ça me va.

– Et rappelle-toi. Pas un mot sur Lauren.

– Fais-moi confiance. Je n'aborderai pas le sujet.

Si Seb balance des bassins parce qu'il est incapable de pisser debout, il va faire bien plus de dommages quand il va se rendre compte que sa petite amie n'a pas été capable de poireauter deux misérables semaines.

Ce n'est que trois heures plus tard qu'on ramène Seb, complètement shooté. Je suis l'équipe dans sa chambre et je leur demande une explication.

– On a dû le sédaté pour lui faire passer le scanner, me dit l'infirmière quand je lui demande ce qui déconne. Mais tout va bien. Vous devriez rentrer chez vous, vous aussi. Il ne se réveillera probablement pas avant un bon moment.

– Il faut bien que quelqu'un soit là à ce moment-là.

– Nous avons vraiment été très coulants, mais à présent que monsieur Royal est sorti d'affaire, nous devons vous imposer certaines règles pour son bien. Vous voulez qu'il se remette vite, n'est-ce pas ?

Quelle question idiote ! Je bous.

– Bien entendu.

– Alors, à demain.

Et elle referme fermement la porte derrière elle. J'envoie un mail rapide au groupe familial pour les informer qu'on me fout dehors, en espérant que Sawyer, au moins, va me répondre de rester là, mais je ne reçois qu'une réponse d'Ella.

Sawyer s'est endormi. Laisse Seb faire pareil. Ils en ont besoin tous les deux. Et toi aussi.

Je pense à Seb et à ses remarques bizarres. Il fait ça parce qu'il a les jetons, et la dernière chose à faire, c'est de le laisser se réveiller tout seul.

Nan, je reste.

Pourquoi Easton Royal ? C'est tellement adulte de ta part. \* clin d'œil \*

Une étrange chaleur, inhabituelle, m'envahit. Je range mon téléphone. Peut-être que je grandis. Et ce n'est pas désagréable comme sensation, après tout.

---

1. « Oh mon Dieu. »

# Chapitre 23

## HARTLEY

---

– Désolée d’être rentrée si tard, je dis à ma mère en versant du sucre de canne sur mes céréales.

– Ah bon ? Je n’avais pas remarqué. Dylan, où est ta bombe ?

– Dans le vestibule, répond une voix désincarnée.

– J’ai déjà regardé, murmure maman en jetant sa serviette sur le comptoir et en disparaissant dans le vestibule voisin.

Une bombe ? Je me demande ce que c’est. Dylan arrive en trombe dans la cuisine. Je l’observe attentivement, à la recherche de traces de coups. S’est-elle accidentellement cassé quelque chose au cours de ces trois dernières années ? Les agissements de papa étaient-ils une exception ou bien la brutalise-t-il régulièrement ?

– Salut Dylan, comment vas-tu ce matin ?

Elle plonge la tête dans le réfrigérateur et m’ignore totalement. Elle m’a évitée toute la matinée. Quand je me suis réveillée, j’ai frappé à sa porte, mais elle n’a pas répondu. J’ai attendu dans ma chambre en écoutant les bruits qui venaient du couloir. Lorsque je l’ai entendue, j’ai foncé dehors, mais c’était trop tard. Elle s’était déjà réfugiée dans la salle de bains.

Je m’avance vers elle et je lui tape sur l’épaule.

– Dylan, est-ce que ça va ce matin ?

Elle se dégage brusquement en claquant la porte du réfrigérateur.

– J’avais entendu la première fois. Je vais bien. Tu peux me ficher la paix, comme tu l’as fait ces trois dernières années ?

Le lait à la main, elle sort du placard une boîte de Cheerios.

La culpabilité me noue la gorge, je dois l’avaler avant de pouvoir dire un mot.

– Je m’excuse d’avoir été absente si longtemps. Je n’en avais pas l’intention, C’est pour ça que je suis revenue à la maison, tu sais, pour être plus près de toi.

– Peu m’importe, murmure-t-elle.

Elle sort son téléphone et parcourt ses messages.

Je suis certaine que je lui en ai envoyé pendant mon absence. Je me demande ce que je lui ai dit. Peut-être que j’ai été vraiment méchante avec elle et qu’elle m’a dit des choses que je n’avais pas assez écoutées, obnubilée que j’étais par mes problèmes personnels.

– Je suis désolée, dis-je tranquillement. Je regrette de t’avoir fait de la peine.

Elle me jette à peine un coup d’œil par-dessus son téléphone :

– Il faudrait encore que j’en aie quelque chose à foutre.

– Ouille.

Je me frotte la poitrine et j’essaie de rire de la pique qu’elle vient de me balancer.

– Bon. J’espère que tu sais que je t’aime.

La réponse de Dylan consiste à prendre son bol, le poser dans l’évier et hurler :

– Maman, tu as trouvé ma bombe ?

– Je la cherche.

Je me frotte la bouche avec ma main. C’est comme si elles regrettaient que j’habite ici.

– Il est presque l’heure d’y aller. Tu ne peux pas l’apporter plus tard ?

– Bon d’accord. Mets tes chaussures et allons-y.

J'attrape ma veste d'Astor et je l'enfile. La porte de derrière s'ouvre.

– Et Hartley ? demande Dylan.

– Oh, je l'avais oubliée.

D'une voix plus forte, maman crie :

– Hartley, c'est l'heure d'aller à l'école.

– Seigneur, il faut qu'on l'attende ?

– Je suis prête.

Dylan jette un coup d'œil surpris derrière elle, va vers la voiture et se jette sur la banquette arrière. Maman monte à la place du conducteur.

– Grimpe, me dit-elle.

Puis, en s'adressant à Dylan :

– Tu as fait tes devoirs ?

– Ouais.

– N'oublie pas de te changer avant que je passe te chercher.

– Ouais maman, j'ai pigé.

– Pourtant, la semaine dernière, tu as oublié, tu te rappelles ?

Dylan reste silencieuse. Je jette un petit coup d'œil dans mon rétroviseur en faisant semblant de vérifier mon maquillage inexistant. En fait, je me sers de la glace pour espionner ma sœur. Elle enfille ses écouteurs et regarde son téléphone. J'ai vraiment besoin de m'assurer qu'elle va bien.

– Maman, à propos d'hier soir, je peux vérifier que Dylan prend ses médicaments ?

Maman s'arrête à un feu et me regarde d'un air étonné, comme si elle avait oublié que je me trouvais dans la voiture.

– Oh Hartley. Il faudra que tu te fasses raccompagner par un ami cet après-midi, Dylan a une leçon d'équitation, m'annonce-t-elle en ignorant complètement ce que je viens de lui dire.

Peut-être qu'elle ne m'a pas entendue.

– La nuit dernière, ça faisait peur.

– Ton père a son caractère. Et tout ira bien, parce que Dylan va prendre ses médicaments ou bien elle n'ira pas au concours hippique ce

week-end.

Maman vérifie dans le rétroviseur, elle attend une réponse, mais rien ne vient. La musique de Dylan est tellement forte qu'on l'entend à travers ses écouteurs.

– Dylan, répète maman.

Ma tension monte parce que Dylan ne répond toujours pas. Je me retourne et je fais claquer mes doigts. Elle ne bouge pas.

– Dylan, baisse-moi ça ! crie maman en freinant devant Astor Park. C'est tellement fort que j'entends parfaitement ta musique. Tu vas te rendre sourde.

– Sors. Tu vas me mettre en retard, aboie Dylan.

Je me rappelle que ma petite sœur est traumatisée par la scène d'hier soir, et par je ne sais combien d'autres fois, alors je sors calmement de la voiture. Je suis contente qu'on ne me crie pas dessus, mais j'éprouve un sentiment de tristesse parce que j'ai l'impression que ma mère ne pense pas à moi du tout. Ce n'est pas que je veuille ou que j'aie besoin de sa sympathie, mais j'ai eu un grave accident il n'y a pas si longtemps, je souffre encore des conséquences de ma chute sur la tête à l'hôpital et je suis de retour après trois longues années d'absence. Est-ce qu'elle ne devrait pas m'engueuler d'être rentrée à trois heures du matin ? Je descends le trottoir d'Astor Park, je suis en colère. Peut-être que Felicity va encore me prendre la tête aujourd'hui et que je pourrai me la faire. Ça me ferait du bien. Malheureusement, ce n'est pas Felicity mais Kyle qui décide de m'aborder à la bibliothèque, pendant l'étude. Il approche sa chaise et pose ses bras poilus sur ma table.

– Toute l'école sait que tu baises avec Bran Mathis.

Je hausse les sourcils.

– C'est le ragot du moment ? Pourquoi ne parlez-vous pas du fait que je vais travailler dans un cirque pour les vacances de Noël ? Mon groupe aurait bien besoin d'un peu de publicité.

– Un cirque ?

– C'est une blague, lance une élève à côté de nous.

C'est la première fois que quelqu'un me soutient dans cette école et je manque sauter de ma chaise de joie. Je me contente de faire un petit sourire. La blonde hausse les épaules.

– Une blague ? répète Kyle. (Son visage rougit comme celui d'un personnage de BD, avec de la vapeur qui lui sortirait des oreilles.) Tu te moques de moi ?

– Non, j'essaie de faire mes devoirs.

Je me penche sur ma poésie quand une paume moite claque sur la mienne. Je pousse un cri. Vraiment fort.

Madame Chen relève la tête brusquement.

– Monsieur Hudson, prévient la surveillante, à Astor Park il est interdit de toucher d'autres élèves. À moins que vous ne vouliez que je vous enlève un point, je vous conseille d'ôter votre main immédiatement.

La main de Kyle se referme autour de mon poignet. Je serre les dents, parce que ça me fait mal. Madame Chen ouvre son ordinateur. Kyle, voyant qu'elle va mettre sa menace à exécution, me lâche, mais madame Chen poursuit.

– Attendez, vous avez dit que si je la relâchais, je n'aurais pas de points en moins.

Elle ne le regarde même pas lorsqu'elle lui répond :

– Je vous ai demandé d'ôter votre main immédiatement et vous ne l'avez pas fait. Je ne tolère pas ce genre de comportement.

– Salope, murmure-t-il.

Une sonnerie se met en marche. Kyle sort son téléphone et bondit en le brandissant.

– Deux points. Vous m'avez enlevé deux points.

– Et vous m'avez traitée de salope. C'est de l'insubordination et une violation de la règle 4.13 du code de bonne conduite. Allons-nous vers un troisième point ou allez-vous vous rasseoir, Monsieur Hudson ?

Kyle se rassied violemment.

– Et vous devriez tous savoir, puisque vous êtes des dernières années, que j'attends de vous que vous vous conduisiez en adulte et pas en

animaux sauvages qui essaient de lacérer les autres élèves quand ils les considèrent comme des concurrents.

– Nous ne sommes plus en maternelle, se plaint Felicity, depuis une autre table de la bibliothèque.

– Alors, agissez en conséquence, Mademoiselle Worthington. Il vous reste dix minutes d'étude. Utilisez-les avec discernement.

Je pense que j'ai des cœurs plein les yeux en regardant madame Chen. C'est officiel, c'est ma prof préférée.

– Merci, lui dis-je à la fin de l'étude.

Elle me répond par un signe de tête laconique qui n'est pas spécialement amical, mais je l'aime toujours. À l'extérieur de la bibliothèque, je tombe sur Kyle qui m'attend, fou de rage.

– Ne crois pas que tu as gagné pour autant, salope.

– Nous ne faisons pas la compétition. Il n'y a ni gagnant ni perdant, je lui réponds.

Je regarde mon emploi du temps et je vois que j'ai musique, ce qui signifie qu'il faut que j'aille fouiller dans mon casier.

– Tu es une looseuse.

– D'accord.

Je souris et je lui fais un signe de la main en partant. Kyle reste tout ahuri derrière moi. Que voulait-il ? Que je me batte avec lui ? Il pèse deux fois mon poids et, s'il le veut, il peut me démolir facilement. Je ne vais donc sûrement pas l'affronter. En plus, on dirait qu'il collectionne les embrouilles, il ferait bien de faire attention à ses fesses.

– Ça va ?

J'enfourne mes livres dans mon casier et je me tourne vers Ella qui s'est arrêtée derrière moi.

– Comment va Sebastian ?

Elle fronce le nez.

– Il est... différent.

– Comment ça ?

– Comme ça. Jusqu’ici, il était doux et compréhensif, à présent on dirait un vieux pervers.

La nausée que je ressens chaque fois que je repense à l’accident m’envahit.

– Je suis vraiment désolée.

Ces mots sont inadéquats, mais je ne sais pas quoi dire d’autre. Je décide de lui demander :

– Je peux faire quelque chose ? Easton m’a dit que des caramels mous enrobés de chocolat étaient une bonne idée de cadeau.

– Ce serait gentil, mais il vaut mieux que tu les lui envoies. Ce n’est pas que tu sois responsable de l’accident ou quoi que ce soit, mais Seb est juste... bizarre en ce moment.

Elle s’avance et pose une main sur mon bras.

– Tu devrais surtout penser à aller mieux, toi aussi. Sebastian va se remettre. Ou alors on s’adaptera. On est tellement contents qu’il soit encore parmi nous.

– Moi aussi, dis-je avec ferveur. Mais si je peux faire quelque chose, dis-le-moi.

Son visage redevient sérieux.

– Ce n’était pas de ta faute, tu sais. Si ça avait été le cas, Callum t’aurait poursuivie, même si ton père est district attorney.

La cloche sonne, avant que je puisse lui répondre. Elle me fait un gentil sourire et part vers son prochain cours. Ses paroles me réconfortent un peu, mais voilà que j’ai études musicales et j’utilise ce temps pour me calmer en jouant les sonates de Mendelssohn en la majeur. Les cinquante minutes qui suivent sont les plus paisibles que j’ai eues depuis que je me suis réveillée.

– C’est terminé ! me lance une voix à travers l’interphone.

Je range tristement mon violon et je me dirige vers la cafétéria en traînant des pieds.

La cafétéria ressemble plutôt à un restaurant chic. Le plafond fait bien six mètres de haut. Les murs sont lambrissés de bois sombre et les tables

rectangulaires sont nappées de blanc. Un arrière-fond de musique classique accompagne le bruit d'une fontaine. Sur un côté, il y a un énorme mur végétal. Les tables devant ce mur sont vides.

Au milieu de la pièce, je découvre Ella avec deux autres filles. L'une d'elles a de longs cheveux rougeâtres et l'autre est brune, avec une coupe au bol. Assises à côté d'elles, quelques élèves qui font partie des populaires. À une autre table, il y a Felicity et sa bande.

– Tu te demandes où t'asseoir ?

Je me retourne. C'est Bran.

– Non, je vais m'asseoir vers le jardin.

Il fait une grimace.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a d'atroce ? Ça a l'air joli.

– Il y a des puces, dit-il en frissonnant.

Est-ce que c'est vrai ou faux ?

– Il y a plein de parasites. Crois-moi, ne mange pas là-bas. Viens avec moi.

Il me désigne une table au fond de la salle. Elle est déjà à moitié occupée par des types baraqués.

– Il y a déjà foule, on dirait.

– Nan, c'est simplement que Dom est là et qu'il prend la place de deux personnes.

Je m'humecte les lèvres en passant en revue les options. Je n'en ai pas des masses. Il y a le coin aux punaises, ou avec Bran.

– Est-ce que ça fait vraiment mal ? je lui demande.

– Je pense que la question c'est plutôt, est-ce que je suis nul au point que tu préfères déjeuner avec les punaises ?

Ses yeux étincellent, je ne sais pas s'il est vraiment blessé, mais il m'a sorti ce qu'il avait sur le cœur.

– Pourquoi es-tu si gentil avec moi ? je demande pendant que nous avançons dans la queue.

Les buffets sont déments. Je ne sauterai plus jamais un repas. Kyle peut bien s'asseoir tout le temps à côté de moi et me sortir des horreurs, je

m'en fous parce que les raviolis au potiron sentent bons à s'en damner.

– Pourquoi pas ?

– Parce que j'étais quelqu'un d'horrible.

– Depuis quand ?

Je penche la tête et j'examine Bran. Est-ce qu'il me drague, et c'est pour ça qu'il prétend que je n'étais pas horrible ? Il est très séduisant. Il pourrait facilement se choper n'importe quelle autre fille.

– On a passé beaucoup de temps ensemble ? Nous n'avons pas beaucoup de cours en commun.

En y réfléchissant, je ne crois pas qu'on en ait un seul.

Il rougit légèrement.

– Ouais, je ne suis pas dans les classes étoilées comme toi.

Oh merde ! Est-ce qu'il a pris ça pour une insulte ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je... Je...

Je patauge.

– Je ne crois pas être très populaire, et comme tu es vraiment mignon, tu devrais sans doute être avec des filles plus branchées que moi ?

Je prends une pomme dans un panier et la pose sur mon plateau.

– Tu me trouves mignon, hein ? C'est peut-être pour ça que je traîne avec toi.

Il me fait un clin d'œil et emporte mon plateau à la caisse.

La caissière tape à toute vitesse et passe sa carte d'identité dans le lecteur. Je lui tends la mienne. Elle la passe et me la rend.

– Vous avez de l'argent ?

– Euh, pourquoi ai-je besoin d'argent ?

Elle tourne son écran vers moi.

– Parce que votre compte est vide.

C'est embarrassant. Les mêmes derrière moi reniflent et j'entends les chuchotements humiliants qui commencent à monter crescendo.

Bran s'avance.

– Je vais payer.

– Seulement en cash, dit la dame. Nous n’avons le droit de passer qu’une seule fois la carte d’identité.

Il semble frustré.

– Il y a un problème ?

Felicity bondit de sa chaise. Il y a une nuance de jubilation dans sa voix, comme si son radar à emmerdes avait tilté.

– Elle n’a pas de fric sur son compte et Bran n’a pas de liquide, braille un même derrière nous.

Je vois Bran rougir. Je serre mon plateau entre mes doigts pour me retenir de le balancer sur la grande gueule.

– Vous bloquez la queue, ronchonne un autre élève. Il faut que je retourne en classe.

– Ouais, laissez-la, qu’on puisse manger.

– On a faim !

– C’est pour ça qu’on ne devrait jamais permettre aux gens sans fric d’intégrer Astor.

– C’est horrible, c’est vrai.

À chaque plainte, Felicity sourit un peu plus. Elle jubile. Je suis sur le point d’abandonner mon plateau lorsque je me rappelle soudain que maman m’a donné de l’argent hier soir. Je plonge la main dans ma poche et je le tends à la caissière.

*Dommage pour toi, Felicity !*

– Désolée, dis-je à Bran. J’avais oublié que j’avais de l’argent. Je suppose que ma mémoire immédiate est tout aussi naze que ma mémoire ancienne.

– Pas de souci, répond-il, mais il a l’air un peu crispé.

Il n’a pas l’air de beaucoup apprécier les plaisanteries. J’ai envie de lui dire de se détendre, mais c’est quelque chose qu’il devra apprendre tout seul. J’ai de plus graves problèmes à résoudre que ceux concernant Kyle, Felicity ou Bran. Ma sœur est en danger, et comme je ne peux pas la faire sortir de la maison, il va falloir que je trouve un moyen de me débarrasser de la menace.

# Chapitre 24

## EASTON

---

– Je pars pour l’hôpital. Tu as vraiment l’air mal. Tu n’as pas dormi hier soir ? je demande à Sawyer au téléphone.

Il est passé à l’hôpital à six heures du matin et je suis rentré à la maison pour dormir un peu.

– J’ai essayé, mais je me fais trop de souci. Je n’aurais jamais dû partir.  
Traduction : Seb s’en veut d’être rentré pendant quatre heures.

– Seb veut quelque chose ?

J’enfile ma veste en cuir et je dévale l’escalier. Qu’est-ce qu’il n’a pas voulu ! Je l’ai entendu demander tout à tour un steak, des sushis, un avion, Lauren, son lit perso, moins d’infirmières, des infirmières mieux gaulées, une pipe, une branlette, sortir de ce fichu pieu.

Mon petit frère pousse un soupir.

– Donc, tu ne lui as pas parlé de Lauren ?

– Non, je l’ai appelée et je lui ai raconté que Seb s’était réveillé. Elle m’a répondu que c’était chouette, mais qu’on était *too much* pour elle.

– Merde, qu’est-ce qu’elle veut dire ?

– Je n’en ai pas la moindre idée. Écoute, il faut que j’y retourne. Seb hurle à nouveau sur l’infirmière.

Sawyer raccroche avant que j'aie eu le temps de répondre. Une idée me vient à l'esprit.

– L'hôpital ? me demande Durand lorsque j'entre dans la Bentley, un peu plus tard.

– Non, on passe d'abord au magasin de jouets.

– Quel magasin ?

– Celui sur Kovacs.

Durand ne tique même pas, bien qu'il sache parfaitement ce dont il s'agit. Putain, tous les gens normalement constitués de plus de treize ans le savent, et probablement qu'une bonne moitié de Bayview y est déjà allée au moins une fois en prétextant que c'était pour faire des cadeaux marrants. Mais d'après ce que disent les filles à Astor, il y a un max de jouets à pile qui vibrent au fond des sacs à main et des sacs à dos.

Nous faisons le détour par ce sex-shop, j'entre, je trouve ce que je cherchais et je paie. Durand n'est pas un bavard et moi, je suis lessivé, alors je ferme les yeux et je somnole le reste du trajet. Lorsque nous arrivons à l'hôpital, Durand me réveille en montant le volume de la radio.

– Je me débrouillerai pour rentrer, lui dis-je en fermant la portière.

Depuis que Seb pousse tout le personnel à souhaiter qu'il retombe dans le coma, je force un peu sur les sourires en disant bonjour.

– Rhonda, cette couleur vous va bien.

L'infirmière de service, la cinquantaine, s'illumine.

– Merci, Easton, le bleu a toujours été ma couleur favorite.

– Je parle de votre rouge à lèvres. C'est une couleur qui donne envie d'un baiser.

Je lui lance un clin d'œil, elle rougit comme une mère de douze ans.

– Et moi ? gazouille Sarah, sa collègue.

– Il faudrait que je me confesse pendant trois jours si je disais à voix haute ce que je pense de vous, Mademoiselle Sarah.

Sarah tapote ses cheveux aux reflets bleus et pique un fou rire. Sur le chemin de la chambre, je tombe sur Matthew, un des aides-soignants.

– J'ai fait de la muscu ce matin, me dit-il en me montrant ses biceps.

Je tâte ses muscles en prenant un air impressionné.

– C'est chouette, mais prenez garde que les patientes ne tombent amoureuses et ne veuillent plus vous quitter !

– C'est ça le plan, des lits pleins, des gros chèques.

– Je pige.

Je fais le signe de braquer un pistolet sur lui et j'entre dans la chambre de Seb.

– Baisse-toi !

J'obéis instinctivement. Le vent siffle au-dessus de ma tête, lorsque quelque chose me passe juste au ras des cheveux. Je me retourne à temps pour voir un plateau s'écraser contre le mur puis tomber par terre, en laissant une tache à la Rorschach<sup>1</sup> faite de petits pois, de compote de pommes et d'un truc à base de viande.

– La nourriture est tellement mauvaise ! je plaisante.

– Cet endroit est merdique, grogne Seb. Quand est-ce que je vais rentrer à la maison ?

Son visage est tout rouge, j'ai un peu peur qu'il nous pète une durite et qu'il retombe dans le coma. Sawyer est assis, la tête dans les mains.

– Qu'est-ce qu'a dit ton médecin ?

Lorsque j'arrive près de son lit, j'attrape son dossier et le parcours, mais toutes ces pattes de mouches ne signifient rien pour moi.

– Que je peux partir dès que mes parents ou mon tuteur se ramènent. Toi, tu as dix-huit ans. Sois mon tuteur et fais-moi sortir d'ici.

– Ok.

Je m'avance jusqu'à lui, il a deux perfs dans le bras. Je tire sur l'une d'elles.

– Qu'est-ce que tu...

Sawyer se jette sur moi, ce qui est inutile parce que son jumeau a déjà enlevé son bras.

– Ne touche pas ma putain de perf, tu essaies de me tuer ou quoi ?

Seb fronce les sourcils et protège son poignet avec sa main.

– Tu as dit que tu voulais qu'on t'aide à sortir d'ici.

– Tu es censé obtenir le bon de sortie d’un médecin. Pas simplement m’arracher ma perf. J’ai besoin de mes antidouleur.

– Alors, il me semble que tu devrais te calmer et la fermer jusqu’à ce que le toubib te dise que tu peux rentrer à la maison. Crois-moi, si tu continues à jouer au taré, ils vont te flanquer dehors et il n’y aura plus de ça, dis-je en donnant un petit coup dans ses goutte-à-goutte.

– Je n’ai pas besoin que tu fasses semblant de t’intéresser à moi. J’ai déjà une baby-sitter, dit Seb en ronchonnant comme un môme.

– Si tu parles de Sawyer, alors là, c’est sûr. À présent, il va rentrer à la maison pour prendre une douche et dormir.

De ma main libre, je serre l’épaule de mon petit frère. Je sens qu’il se détend, il est soulagé. Le môme est en train de se détruire en restant ici.

– Je vais te tenir compagnie. Sawyer m’a dit que tu voulais une petite pipe ? Je ne peux pas t’aider, mais je t’ai apporté ça.

Je dépose le sac en papier sur les genoux de Seb.

Il sort le sex-toy.

– Sérieusement ? Je n’ai pas besoin de ça.

Il le secoue devant moi, mais il est tellement faible qu’il le fait tomber par terre.

– Putain, mais où est passée Lauren ?

– Elle est à la maison.

Je n’en ai pas la moindre idée, mais c’est ce que j’ai trouvé de mieux.

– Tu aurais mieux fait de m’amener une pute.

– J’ai posé la question à Rhonda qui m’a dit que c’était interdit au sein de l’hôpital.

Je ramasse le sex-toy et je le pose sur la table.

– Comme si les règles t’avaient déjà arrêté.

Je commence à perdre mon calme. Je me retourne vers Sawyer.

– C’est le moment d’y aller.

Il se lève et se dirige vers la porte sans dire un mot.

– Tu me laisses ? crie Seb. Putain, tu me laisses ? Je viens de me réveiller il y a vingt-quatre heures à peine et tu m’abandonnes !

Sawyer se tétanise.

– Oui, il part, et moi je reste à sa place. Maintenant, ferme ta gueule et laisse ton frère tranquille. J’aboie, puis j’ordonne à Sawyer :

– Vas-y.

Il met les voiles et je ne lui en veux pas. Moi aussi, si je pouvais, je serais parti en courant.

– Qui a décidé que tu devenais calife à la place du calife ? demande Seb.

– Moi.

Je m’assieds sur une des chaises vides, je glisse mes mains derrière ma tête et j’allonge mes jambes. Je ne suis debout que depuis une heure à peine, mais j’ai déjà mal au crâne et je n’ai qu’une envie, c’est de fermer les yeux et de piquer un petit roupillon.

– Qu’est-ce qui est si crevant dans ta vie ? Trop de poulettes autour de ta queue ?

Il semble envieux. Je décide de lui dire la vérité dans tout ce qu’elle a de pathétique.

– Seulement une fille et encore, nous ne sommes pas passés aux choses sérieuses.

Ça lui cloue le bec. J’ouvre les yeux pour voir ce qu’il fait et je le retrouve en train de regarder fixement par la fenêtre. Je me dis qu’après son accident, et deux semaines de coma, il a probablement perdu la tête.

– Est-ce que le médecin a vraiment dit qu’il suffisait de la signature d’un de tes parents ou de ton tuteur ?

– Oui, mais papa ne répond pas, répond Seb avec aigreur.

– Il rentre à la maison. Le vol dure dix-neuf heures et ils doivent faire un stop pour faire le plein, je lui rappelle.

– Je sais.

Il serre les draps. Il veut tellement sortir d’ici. Le téléphone sur la table de nuit se met à sonner au même moment que le mien dans ma poche. Papa a dû arriver. Les yeux de Seb brillent lorsqu’il attrape le téléphone. Mais ce qu’il voit ne doit pas être une bonne nouvelle. Il s’assombrit au fur

et à mesure qu'il lit. Avec un juron, il balance son téléphone à travers la pièce. Celui-ci atteint le mur en plein milieu de la trace de viande.

– But ! je soupire.

Seb est l'un des meilleurs marqueurs de l'équipe de lacrosse d'Astor.

– Papa est à Londres, il ne sera pas ici avant jeudi matin aux aurores.

– Pourquoi ?

Je sors mon téléphone et je lis le message. Le mauvais temps l'empêche de décoller.

– East.

– Quoi ?

– Fais quelque chose.

Je fais la grimace.

– Comme quoi ? On est au premier étage. Tu veux attacher tes draps ensemble et t'en servir pour descendre ?

Une lueur malicieuse éclaire ses yeux.

– Il y a quelqu'un qui peut nous aider.

Une caserne de pompiers entière remplie d'alarmes hurlantes s'annonce dans ma tête. Il y a quelqu'un, qui est notre tuteur lorsque papa est absent, ou du moins qui l'était. Il pouvait signer nos carnets, nous donner des autorisations écrites et nous acheter tout ce qu'un mineur ne peut pas. Mais cette personne est persona non grata, et Seb le sait parfaitement.

– Non. Je remue la tête. Non et non. C'est une mauvaise idée.

– Pourquoi ? Parce que ça embêterait Ella ? Pas si elle n'est pas au courant. Et je ne le lui dirai pas, si toi tu ne lui dis pas non plus.

– Non, parce que tu ne veux pas devoir quoi que ce soit à un type comme ça. C'est comme si tu donnais ton compte en banque à un camé en lui disant « ne touche à rien ».

– Qu'est-ce qui pourrait arriver ? Qu'il nous demande une faveur et qu'on lui dise non ?

Ça ne me convainc pas du tout.

– Je t'en prie, East, je ne lui demanderais pas si je n'étais pas désespéré, mais je te jure que si je dois rester ici une nuit de plus, je vais finir par faire une grosse connerie.

Je serre les dents. Je ne crois pas que Seb soit sérieux et c'est moche de sa part de me balancer ce genre de menace alors que notre mère s'est suicidée pour de bon.

Il faut que je réfléchisse avant de faire quelque chose que je risque de regretter après.

– Je vais aller te chercher à boire, dis-je en me dirigeant vers la porte.

– J'ai de l'eau, me crie-t-il.

Je me balade dans le couloir en m'arrêtant devant l'ancienne chambre d'Hartley. Les blessures à la tête sont terribles. Hartley a perdu la mémoire et Seb a perdu la tête. Je passe la main sur mon propre crâne. On est tellement fragile. Une mauvaise chute, et le monde peut s'arrêter. Ni Hart ni Seb n'avaient rien demandé, je suppose que s'ils pouvaient redevenir comme avant, ils le feraient sans la moindre hésitation. Je me fais craquer le cou. Il faut que je sois patient. Évidemment, ce n'est pas ma qualité principale, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Je me force à faire demi-tour et à retourner dans la chambre de Seb. Il a besoin de moi, même si c'est juste pour que je lui serve de cible. Il doit sortir sa colère et je peux très bien le supporter.

À mon retour, Seb est tout habillé et il est assis dans la partie salon. Il a plus l'air d'un visiteur que d'un patient. Il feuillette un numéro de *GQ*.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Il ne répond pas.

– Seb, pourquoi tu t'es habillé ?

Il lève finalement les yeux sur moi et affiche une expression suffisante.

– Je sors d'ici.

– Comment ?

Alors qu'il continue à sourire, un frisson d'effroi me traverse.

– Tu n'as pas fait ça ?

Il hausse les épaules :

– Qu'est-ce que ça peut bien faire, de toute façon ? Il va passer nous prendre et nous déposer à la maison. Personne n'en aura rien à faire si tu n'en fais pas tout un plat.

– Ce n'est pas bien du tout.

Je sors mon téléphone, mais je réalise que je ne peux pas appeler. J'ai effacé ce contact il y a quelque temps et je ne connais pas le numéro par cœur. Je serre la mâchoire à nouveau.

– On n'appelle pas le diable à l'aide.

– Trop tard.

– Je suis content que vous m'ayez appelé.

Steve O'Halloran pose une lourde main sur mon épaule et j'essaie de ne pas tressaillir. Cela prouve à quel point le système déconne s'il autorise un type accusé de meurtre et de tentative de meurtre à se balader librement.

Et ne me dites pas que son bracelet électronique ou la caution d'un million de dollars ont la moindre force de dissuasion. Steve a accès à énormément d'argent. Il le planque, comme un écureuil, partout. J'ai commencé, moi aussi, à prendre cette habitude. J'ai même demandé à mon père d'installer un coffre dans mon placard après que Steve m'en avait montré un très cool dans sa chambre.

Je lance un regard meurtrier à Seb qui l'ignore lorsqu'il grimpe à l'arrière de la voiture. Il a obtenu ce qu'il voulait et ne se sent plus concerné par les conséquences. C'est un sentiment que je connais et dont je comprends à présent qu'il n'est pas seulement égoïste mais également nuisible. Le discours que j'ai tenu à Ella sur l'importance de s'amuser avant toute chose me paraît idiot face à tout ça.

– Tu as oublié quelque chose ? me demande Steve.

– Ma tête, je marmonne.

J'ouvre la porte arrière et je pousse Seb.

– Assieds-toi devant, se plaint-il. Je suis malade. J'ai besoin de m'allonger.

– Parce que ne pas t’asseoir à ta place et ne pas mettre ta ceinture, ça t’a tellement réussi la dernière fois ? je dis, sarcastique.

Seb me répond en me faisant un doigt d’honneur. Je monte à l’arrière derrière le siège passager de la nouvelle Tesla. C’est très inconfortable, je peux à peine mettre mes jambes, mais je ne veux pas m’asseoir à côté du type qui a essayé de tuer Ella.

Je me sens déjà aussi minable qu’une fourmi, et je ne vais pas le traiter en ami de la famille.

– Comment allez-vous, les garçons ? demande Steve en roulant lentement vers la maison.

Ce type conduit comme un dingue en temps normal. On serait arrivés en cinq minutes s’il allait à la bonne vitesse. Au lieu de ça, il rivalise avec Ella côté lenteur. À ce compte-là, avec un peu de chance, on arrivera à la maison juste avant l’aube.

– Très bien, gazouille Seb. On peut s’arrêter quelque part.

– Non, j’aboie. On rentre directement.

Je n’arrive pas à croire qu’il puisse avoir envie de passer plus de deux minutes en compagnie du mec qui est au volant. Steve a tué une femme et a failli tuer Ella pour camoufler son premier meurtre. Respirer le même air que lui me rend malade.

– On peut s’arrêter où tu veux, dit Steve.

Seb se redresse et commence à dire un truc jusqu’à ce que je pose mon pied gauche sur son pied droit et que j’appuie. À ce moment-là, je ne me soucie plus qu’il vienne juste de sortir de l’hôpital. Nous rentrons à la maison. Mes yeux lui envoient des menaces bien réelles et Seb me connaît assez pour savoir que ce ne sont pas des promesses vides. Il a peut-être dix-sept ans, mais il vient de passer deux semaines à l’hôpital et nous savons tous les deux que je pourrais très bien le renvoyer là-bas. Il se tait et regarde par la vitre pendant que je retire mon pied et que je le repose de mon côté.

– À la maison, c’est parfait, je réponds pour nous deux.

Dieu merci, le trajet est court. Dès que le véhicule s'arrête, je suis prêt à sortir de cette voiture. Si personne ne sait que Steve nous a ramenés à la maison, il n'y aura pas de problème.

– Il faut te réveiller, espèce de feignasse, on est arrivés.

Je secoue Seb qui s'est endormi malgré la rapidité du trajet.

– Viens, on y va.

Plus on reste devant la maison, plus on a de chances de se faire repérer.

– Est-ce qu'il va bien ? (Steve se retourne et tapote le genou de Seb.)  
Hé, mon bonhomme, ça va ?

– Il va bien, dis-je.

En réalité, je suis inquiet. Est-ce qu'on ne l'a pas ramené trop tôt à la maison ? Je le secoue un peu plus fort. Peut-être un peu trop fort, parce qu'il gémit de douleur et me repousse violemment avec ses poings et ses jambes.

– Fous le camp, grogne-t-il. Est-ce que tu essaies de me renvoyer dans le coma ?

– Désolé.

Je me dépêche de sortir et de faire le tour de la voiture. Il se lève en titubant, il se raccroche à la voiture, puis à moi avant de faire un pas chancelant.

Steve attrape Seb d'un côté et me fait signe de faire pareil de l'autre. Mon plan pour me glisser discrètement dans la maison est foutu.

– Je peux marcher.

Seb tente de nous repousser, mais le môme est aussi faible qu'un nourrisson.

Steve et moi, nous le portons littéralement jusqu'en haut des larges marches du perron.

– À partir de là, je peux m'en occuper, dis-je à Steve.

Il sourit.

– Je ne vais pas vous abandonner comme ça.

Je serre les dents.

– Vraiment, ça va bien. Pas vrai, Seb ?

La tête de Seb chancelle sur ses épaules.

– Oui, ça va, dit-il d'un air endormi.

Mon inquiétude augmente. Je regarde Steve en plissant les paupières, j'ai des doutes.

– Le médecin a vraiment donné son accord par écrit ?

Steve hoche la tête.

– Oui. Ils ont dit que ses constantes étaient bonnes depuis quarante-huit heures et qu'il faudrait appeler s'il y avait le moindre signe de dégradation ou de troubles mentaux.

– Qu'est-ce que ça veut dire, putain ?

– Ça veut dire que si je commence à baver, tu dois me renvoyer là-bas, plaisante Seb.

– Il me paraît aller bien, dit Steve. Easton, pourquoi n'ouvres-tu pas la porte ?

C'est inutile, parce qu'Ella apparaît sur le seuil, la bouche ouverte et les yeux pleins de tristesse.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-elle, en pétard.

Steve s'avance en traînant Seb derrière lui.

– Nous ramenons Seb à la maison.

– Je suis désolé, dis-je à Ella qui se contente de fixer Steve, comme si elle s'attendait à ce qu'il sorte une arme à feu à tout moment pour la diriger contre elle.

Et pourquoi ne penserait-elle pas à ça ? Il n'y a pas si longtemps, il a vraiment braqué une arme sur sa poitrine.

Merde. Je dois le faire sortir d'ici. Dès que possible. Je passe mon bras sous celui de Seb et je le hisse loin de Steve. Nous jouons au jeu de « qui-tire-Seb » jusqu'à ce que Steve finisse par lâcher.

– Et pourquoi tu n'appelles pas Sawyer ? je suggère à Ella.

Elle acquiesce et fait demi-tour, bras croisés en signe de protection, sans quitter des yeux Steve, parce que malgré la taille immense de la maison, elle a le sentiment d'être piégée et elle a peur.

J'installe mon frère sur une chaise dans l'entrée au sol en marbre. Il le regarde d'un air amorti.

– Ça va, mon pote ?

Je lui tape gentiment sur l'épaule.

– J'ai mal à la tête.

Il flanque le dos de sa main sur sa bouche :

– Et je crois que je vais gerber.

– La salle de bains est là.

Je lui montre les toilettes dans l'entrée.

Il inspire à fond, une fois, deux fois. Il essaie visiblement de combattre la nausée, mais il est perdant. Il devient livide et il vomit en se traînant vers la salle de bains. Les bruits de ses haut-le-cœur se répercutent dans le grand couloir.

– Tu peux y aller à présent, dis-je à l'homme qui a participé à mon éducation, avec qui ma mère a eu une aventure et qui a essayé de tuer ma meilleure amie.

– Puisque Callum n'est pas là, je crois qu'il voudrait mieux que...

Je l'interromps.

– Non il vaut mieux que tu partes.

Je me dirige vers la porte qu'Ella a laissée ouverte.

– Merci pour ton aide, mais Seb n'aurait pas dû t'appeler.

– Je vais partir, parce que je ne veux pas causer de problèmes, fils. Ella avait l'air contrariée. (Il élève la voix, comme s'il espérait qu'Ella puisse l'entendre.) Je voulais m'expliquer, mais je n'en ai pas eu l'opportunité. Je n'ai pas tenté de blesser ma fille. Jamais je ne l'aurais fait. Dès l'instant où j'ai appris son existence, j'ai voulu la retrouver et la protéger. Cette nuit-là...

Il s'interrompt et secoue la tête d'un air faussement triste.

– Cette nuit-là, poursuit-il, va me hanter toute ma vie. Je voulais protéger Ella, et au lieu de ça, je l'ai mise en danger.

J'applaudis.

– Jolie performance. Je te donne un 20/20. Tu es bien trop psychopathe pour ressentir la moindre émotion, mais bien essayé. Cela dit, il est temps pour toi d’y aller. Personne ici n’est intéressé par ton baratin à la con.

Nous nous regardons fixement. Je me demande si je vais devoir me battre avec Steve. Je suis jeune et j’ai beaucoup d’endurance, mais Steve possède cette force des hommes mûrs, sans parler de son entraînement militaire. Lui et mon père ont fait partie des Seals dans la Navy.

Heureusement, il baisse les yeux et se dirige lentement vers la porte, en s’arrêtant devant moi. Il me dit à voix basse,

– Tu es le portrait craché de tes parents, pas vrai, fils ?

Puis, avec un clin d’œil, il sort en me laissant frissonnant et très mal à l’aise. Je déteste qu’il m’appelle « fils ». Je déteste ça encore plus depuis que je le suspecte d’être mon père. C’est ce que John Wright a insinué lorsque je suis allé le trouver, complètement bourré. Il s’est moqué de moi à propos des tests ADN, à propos du fait que je ne suis pas un vrai Royal mais en fait un O’Halloran...

Je m’efforce de me sortir ces souvenirs de la tête. J’emmerde le père d’Hartley. J’emmerde Steve. Je claque la lourde porte et je me retourne pour trouver Ella en haut des escaliers. Même de là, je me rends bien compte qu’elle est super-angoissée.

– Où est Seb ?

On n’entend plus de bruit.

– Sawyer l’a aidé à monter. Pourquoi l’as-tu ramené ici ?

Pas besoin de lui demander de qui elle parle.

– Sebastian voulait sortir de l’hôpital et le médecin ne voulait pas me le confier.

– Tu es adulte.

– Je ne suis pas son tuteur.

– Steve non plus ! pleure-t-elle.

Je me frotte la nuque.

– Après la mort de maman, papa a donné une procuration à Steve pour pouvoir s’occuper de nous. Un genre de (il faut que je réfléchisse pour retrouver le mot) tutelle. Chaque fois qu’il est absent, Steve a le droit de prendre des décisions à sa place. Je suppose que papa ne l’a jamais annulée.

Ella devient pâle comme un linge.

– Qu’est-ce que tu me racontes ? Chaque fois que Callum se barre, Steve peut nous dire ce qu’on doit faire ? Il pourrait m’obliger à quitter cette maison ?

Le nœud d’angoisse qui a pris forme à la base de mon cou envahit mon corps tout entier, comme une maladie.

– Je ne sais pas, je réponds honnêtement. Seb...

Je la ferme. Je ne peux pas blâmer mon frère malade. Il a besoin d’Ella pour prendre soin de lui.

– Je me souviens que Steve l’a eu un moment, il avait signé des autorisations de vol pour moi en l’absence de papa, alors je m’en suis servi. C’était stupide et je le regrette à présent.

– Je suis très emmerdée que tu l’aies fait venir ici.

Elle disparaît dans les escaliers, mais j’ai tout de même le temps de voir ses larmes couler. Elle va aller appeler Reed. Je suppose que je vais me prendre une volée de bois vert de sa part, ce soir, mais je l’ai mérité. J’ai merdé, grave.

J’aurais dû dire non à Seb. Sa menace de faire une grosse connerie, c’était sans doute de se balader à poil dans les couloirs, pas de se suicider  
Eh merde ! Devenir adulte, ce n’est pas simple.

---

1. Outil clinique d’évaluation psychologique consistant en une série de taches symétriques qui sont proposées à la libre interprétation de la personne évaluée.

# Chapitre 25

## HARTLEY

---

Le mercredi, après l'école, je trouve maman dans la cuisine qui prépare le dîner.

– Papa est à la maison ? je demande.

Il n'est pas encore dix-sept heures et j'espère qu'il a des horaires de boulot normaux. Le plan que j'ai imaginé pendant le repas, c'est d'aller inspecter ses papiers dans son bureau dans l'espoir d'y trouver des informations incriminantes.

– Non, ma chérie. Peux-tu m'aider à couper ça en tranches ?

Elle me tend deux morceaux de fruit.

– Bien sûr.

Je me lave les mains, en passant mon doigt sur la cicatrice de mon poignet. C'est un bienfait, en un sens, de ne pas me rappeler comment ça s'est passé. Comme ça, je peux vivre sans le poids de ces mauvais souvenirs, c'est même une bénédiction de pouvoir aider ma sœur et éviter que cela ne se reproduise avec elle.

– Alors, Dylan va à un concours hippique ? Ça dure une journée ?

– Elle part demain après l'école et elle ne rentre que dimanche.

Enfin, les choses vont dans mon sens. J'ai une fenêtre de quatre jours pour chercher des preuves contre mon père. Je m'essuie les mains,

j'attrape un couteau et je rejoins ma mère au comptoir. Debout à côté d'elle, je m'aperçois que j'ai cinq centimètres de plus qu'elle. Je ne l'avais pas remarqué, mais en trois ans, j'ai grandi. J'observe son visage. Elle aussi a changé. Elle n'a pas grandi, elle a vieilli. Ses lèvres sont plus minces. Elle a des rides autour des yeux. La peau de ses joues s'est légèrement affaissée. Elle a l'air vieille et malheureuse.

Je ne me rappelle pas l'avoir vue rire aux éclats ou s'être complètement laissée aller. C'est ça d'être adulte ? Ou bien est-ce que les rides sont si profondes dans sa tête que même le Botox ne peut plus les effacer, à cause du comportement de papa ?

Une question me tourne dans la tête, et au plus profond de mon cœur. *Est-ce que tu m'aimes ?* J'aimerais tellement le savoir.

– Tu sais comment je me suis fait ça ?

Son regard tombe sur mon poignet, puis remonte, visiblement confus, vers mon visage.

– Bien sûr. Tu es tombée à l'école.

– C'est papa qui l'a cassé.

Maman jette son couteau sur le comptoir.

– C'est ça dont tu te souviens ? C'est faux. C'est le mensonge que t'a raconté ton école afin de ne pas avoir à faire jouer leur assurance. Eh bien, ton père a arrangé ça. Ils ont payé tes trois années de scolarité ici.

Elle ramasse son couteau et se met à trancher des oignons.

– Je n'arrive pas à croire que tu ne te souviennes que de ça, après tout ce qu'on a fait pour toi.

Je suis soudain confuse. Est-ce qu'Easton m'aurait menti ? Non. Il ne fait que répéter ce que je lui ai raconté. Alors, j'avais tort ? J'avais tout compris de travers ? Et que signifie « après tout ce qu'on a fait pour toi » ?

Les images de mon appartement vide, mon téléphone disparu et ma chambre à coucher totalement aseptisée se combinent pour former une autre image, plus alarmante. Aurait-elle essayé de m'empêcher de me souvenir du passé parce qu'elle a peur de ce que je savais ?

– Où est mon téléphone ? Et mon portefeuille ? Où sont-ils ? Où sont tous les trucs que vous avez enlevés de mon appartement ?

La main de maman tremble, mais elle ne lève pas les yeux de la planche à découper.

– La police les a perdus.

Son ton neutre est une preuve qu'elle ment.

– Comme elle le fait dans les affaires pour lesquelles papa reçoit des pots-de-vin ?

– Sors !

Sa voix est basse, pleine de menaces.

– Sors et ne reviens pas avant d'avoir retrouvé tes esprits. Je ne tolérerai pas que tu dises du mal de ton père. Si tu ne peux t'empêcher de mentir, peut-être que tu devrais retourner à l'hôpital.

– Vous avez intérêt à ne pas faire de mal à Dylan.

– Je t'ai dit de t'en aller.

Je pose mon couteau et je sors. Je ne crois pas pouvoir passer une minute de plus dans cette maison. J'attrape la veste d'Easton, mon sac à dos et je pars.

Maman ne me retient pas. Elle ne me demande pas où je vais. Elle ne veut pas le savoir.

Je sors mon téléphone et je cherche l'adresse de Parker. Je ne prends pas la peine de l'appeler. Elle pourrait me raccrocher au nez, mais elle ne pourra pas me jeter de chez elle avant que j'aie dit ce que j'ai à dire. Il n'y a pas de bus, il me faut une demi-heure pour arriver chez elle.

Elle ouvre la porte en faisant la moue.

– Qu'est-ce que tu fais ici, Hartley ?

– Papa fait du mal à Dylan, dis-je sans aucun préambule. Il faut que tu viennes la chercher.

Parker prend alors l'air franchement fâché.

– Maman vient de m'appeler pour me dire que tu recommences à raconter ces mensonges. Tu as presque détruit notre famille la dernière fois. Peut-être que personne ne te l'a dit, mais tu as été chassée parce que

tu ne t'arrêtais pas de colporter ces bobards. Pour l'amour du Ciel, Hartley, arrête de mentir, et nous pourrons enfin vivre heureux. Si quelqu'un fait du mal à Dylan, c'est toi.

Je prends ses accusations en pleine figure.

– Tu n'étais pas là l'autre soir, je réponds avec véhémence. Papa avait mis sa main sur son visage...

– Elle ne prenait pas ses médicaments. Tu sais combien c'est dangereux ? Bien sûr, tu ne le sais pas, tu n'étais pas là pour voir dans quel état peut se mettre Dylan. Papa avait posé sa main sur son visage ? Bien sûr qu'il avait posé sa main. Il voulait s'assurer qu'elle avait avalé ses comprimés. Tu n'y connais rien. Maman m'a dit que les seules choses dont tu te souviennes, ce sont tes mensonges, et je vois qu'elle a raison. Retourne à New York, Hartley. (Sa bouche se tord.) Personne ne veut de toi ici.

Puis elle recule et me claque sa porte au nez.

Je reste debout là, longtemps, je fixe sa poignée de porte en cuivre jusqu'à ce qu'une tache en forme de W se mette à tourner au milieu de mon champ de vision. Je ne sais pas quoi faire. Je pourrais aller à la police et tout leur raconter. Mais raconter quoi ? Je n'ai pas de preuves. Mon poignet se met à me faire mal. Je le frotte. Je pourrais peut-être obtenir mon dossier médical. Est-ce que ça m'apporterait grand-chose ? Je ne connais même pas le nom de l'école à laquelle j'allais ni son adresse. L'État de New York est grand. Qui pourrait bien le savoir ?

Le lendemain me revient à l'esprit le message de Jeanette que je n'ai pas lu. Vite, je sors mon téléphone et j'ouvre l'application de messagerie.

*Hé ! Tu vas mieux ? Maman m'a dit que tu avais eu un grave accident et que tu avais perdu la mémoire ?!!! C'est vraiment terrible. Je n'ai pas beaucoup d'infos pour toi. On a perdu le contact quand tu étais en pension à New York. Quand Nana est morte, tes parents ont utilisé le fric du fonds d'éducation pour t'envoyer là-bas. Je ne me rappelle pas comment ça s'appelle, quelque chose comme l'académie Northwind ou Northfield. Il y avait North dans le nom. Ton ancien numéro, c'est le 555-7891. Je l'ai*

*appelé, mais il n'est plus en service. J'aurais voulu pouvoir plus t'aider. J'espère que tu vas aller mieux !*

Merde. J'aurais dû entrer en contact plus tôt avec elle. J'ai besoin de retourner à la maison. Je n'entrerai pas, mais il faut que je voie Dylan, que je lui parle, que je lui fasse savoir que, quoi qu'il arrive, elle peut compter sur moi. J'appelle une voiture.

C'est un petit miracle, mais j'arrive juste en même temps que ma sœur.

– Dylan ! (Je cours pour attirer son attention.) Tu t'es bien amusée ?

Elle s'arrête et répond avec un grand sourire :

– Oui.

Elle sent le foin, le fumier et la sueur, mais son sourire est si beau que ça n'a aucune importance. J'ai envie de la prendre dans mes bras, mais j'ai peur qu'elle me repousse. Je le fais tout de même, je la serre et elle me rend à peine mon étreinte mais ne me repousse pas. Je considère que c'est une victoire.

Je jette un coup d'œil derrière mon épaule en me demandant dans combien de temps maman va sortir et me chasser.

– Tu as ton téléphone ?

Les sourcils de Dylan se froncent.

– Ouais, pourquoi ?

– Parce que j'ai un nouveau téléphone et que je voudrais t'ajouter à mes contacts. Comme ça, on pourra s'envoyer des textos pendant les cours, ce genre de trucs.

*Et pendant la nuit, si jamais tu as besoin de moi.*

Elle sort lentement le sien.

– Je suppose. Je n'envoie pas des masses de textos.

– C'est parfait. J'essaierai de ne pas te déranger.

*Allez, allez, je lui dis silencieusement.*

– Quel genre d'équitation tu pratiques ?

– Je fais du saut d'obstacles à présent.

Elle déverrouille son appareil.

– Ouah, c'est génial. Je pourrais venir voir ?

– Pourquoi ferais-tu ça ? me demande-t-elle d'un air soupçonneux.

– Tu es ma sœur et tu fais un truc cool. La question, ça serait plutôt pourquoi je n'en aurais pas envie ?

– Tu ne t'y es jamais vraiment intéressée.

Ses doigts glissent sur l'écran.

– J'étais visiblement une sœur merdique avant, je plaisante.

Mais, intérieurement, je meurs un peu en disant ça. Dylan était si jeune et elle avait besoin d'aide, mais apparemment j'ai été une horrible sans-cœur. Ma blessure au crâne m'a mis un peu de plomb dans la tête.

– Est-ce que tu essaies de te faire plaindre ? Parce que je ne te plaindrai pas, répond ma sœur.

– Non, ce n'était pas mon intention.

La porte grince derrière moi. Ah merde.

– Ton numéro, dis-je d'une voix pressée.

Elle fronce les sourcils.

– Tu vas encore me laisser ?

*Encore.* Seigneur, comment se fait-il qu'un simple mot me détruise à ce point ? Elle a été blessée que je parte en pension. Je chasse mes larmes avant de secouer la tête.

– Non. Je suis là. Je ne voulais pas partir la première fois, mais je ne peux pas changer le passé. Je suis ici à présent. C'est pour ça que je veux qu'on échange nos numéros. S'il te plaît, s'il te plaît Dylan.

Elle jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

– Dylan, il est temps de rentrer, dit froidement maman. Ta sœur ne se joindra pas à nous ce soir.

– Je croyais que tu ne me laissais pas, pleure Dylan.

– Je ne le fais pas, je te le promets. Je reste à Bayview. Peut-être pas dans cette maison, mais à Bayview. Ok. S'il te plaît, ton numéro.

Elle hésite, je retiens ma respiration.

– Dylan, rentre, répète maman.

Ma sœur hoche la tête et avance. Je voudrais mourir, mais quand elle passe devant moi, elle murmure son numéro dans un souffle.

Je ferme les yeux de soulagement et je le rentre à toute allure dans mon téléphone. La porte se referme derrière Dylan, mais maman reste dehors.

– Puisque tu te souviens que tu as un appartement, je te suggère d’y retourner. Ici, ce n’est plus chez toi, depuis trois ans. Tu n’es pas la bienvenue tant que tu n’arrêtes pas de raconter des mensonges.

J’ai l’impression que je ne reviendrai jamais à la maison. Je serre la veste d’Easton et je brûle mon dernier vaisseau.

– Je reviendrai, mais ce sera pour emmener Dylan avec moi.

Là-dessus, je fais demi-tour et je m’éloigne. Je ne sais pas comment je vais le faire, mais je vais y arriver.

Je prends le bus pour l’appartement. J’espère qu’Easton sera d’accord pour cohabiter. Quand j’arrive, les lumières du premier étage sont allumées.

Une sensation de chaleur commence à faire fondre le froid glacé qui m’a saisie pendant le trajet. Je cours dans les escaliers, en notant que la lumière au-dessus de la porte a été remplacée et que la poignée est mieux fixée qu’avant. Les marches bringuebalaient toujours, mais je commence à aimer cette maison crapoteuse.

Je frappe doucement, mais je n’attends pas qu’on me réponde pour entrer. Easton est aux fourneaux, les épaules nues. Son bas de jogging noir avec une rayure blanche sur le côté pend sur ses hanches. Je m’appuie au chambranle et je m’autorise à le mater pendant une bonne trentaine de secondes. Je le mérite, je trouve. Après avoir eu au moins une centaine de pensées cochonnes, je rentre ma langue dans ma bouche et je m’assure que les commissures de mes lèvres ne sont pas pleines de bave, avant de le saluer.

– Qu’est-ce qu’il y a pour le dîner ?

– Des spaghettis, dit-il sans se retourner. C’est le seul truc que je sais faire. Ella m’a appris. Tu veux bien mettre la table ? Il doit y avoir un sac plein d’assiettes et d’autres trucs.

Je me force à ne plus regarder ses épaules, je pose les yeux sur un ensemble kitchenette en bois.

– Depuis quand avons-nous une table ?

– Depuis aujourd’hui. Je suis allé faire un peu de shopping.

C’est peu dire. L’autre fois, l’appartement était vide, à présent il est bourré. Outre la table et les deux chaises, il y a un splendide canapé gris, un tapis blanc, gris et noir, et un ensemble sommier plus matelas posé contre le mur. Plus un certain nombre de sacs, avec une cible rouge dessus, posés au bout du canapé. Je farfouille et j’en sors des assiettes, des verres, et même une boîte en argent. Il y a aussi une passoire, dont il va avoir besoin pour les pâtes.

– J’espère que ça ira.

Y aurait-il un brin de nervosité dans sa voix ?

– C’est super.

Je prends deux exemplaires de tout le nécessaire, que je rince rapidement. Il n’y a pas beaucoup de place à la cuisine, du coup je dois me faufiler contre Easton pour pouvoir accéder à l’évier. Il se pousse, mais nos épaules se frôlent.

C’est si agréable après ce qui s’est passé chez moi. Je crois que je n’aurai plus jamais envie de sortir d’ici.

– Je les ai achetés chez Target<sup>1</sup> m’explique-t-il en vidant une boîte de sauce tomate sur de la viande qu’il a fait revenir auparavant.

Mon ventre en gargouille d’impatience.

– Cet endroit est de la bombe, continue-t-il, adorable. Il y a tout. J’ai trouvé cette table et les chaises, plus les trucs de cuisine. J’ai aussi dégoté le matelas, mais je n’ai pas réussi à monter le lit. Ils avaient des serviettes et du shampoing et tout ça. C’est le seul magasin dont nous ayons besoin.

J’adore sa façon de dire « nous ». Je ne me sens plus seule à présent. Je pose la passoire au milieu de l’évier et je mets la table.

– Ça arrive, lance-t-il alors. (Je me retourne pour le voir apporter une grosse casserole.) Tu peux prendre le pain ? Il est dans le four.

J'attrape un torchon, neuf lui aussi, et sors du four le pain à l'ail enveloppé dans du papier d'aluminium.

– Comment tu savais que j'allais venir ?

– Mmm, je ne le savais peut-être pas, mais je l'espérais.

Il s'assied après moi, un geste de gentleman que je ne pensais pas apprécier avant qu'il le fasse pour moi.

Si quelqu'un m'avait dit vingt minutes plus tôt que j'allais avoir faim, j'aurais répondu à cette personne qu'elle était une menteuse, mais l'odeur de la sauce et du pain tiède, sans parler de la gentillesse d'Easton, m'a affamée. Je mets environ dix portions de pâtes et de sauce dans mon assiette et je goûte.

– Que penses-tu de ma cuisine ?

Je lève un pouce.

– C'est délicieux.

Il me fait un clin d'œil avant de s'attaquer à son assiette. Nous mangeons en silence, trop occupés à nous goinfrer pour parler. L'énorme casserole de pâtes et de sauce est pratiquement vide quand je m'arrête.

Je recule ma chaise et me dirige vers l'évier avec mon assiette.

– J'ai l'impression d'avoir mangé toute une usine de pâtes.

– C'était bon, hein ?

Il pose son assiette à côté de la mienne. Il affiche un grand sourire sur son beau visage. Il est tellement content de lui que j'ai envie de lui pincer la joue. Mais si je le touche, j'ai peur de ne plus pouvoir m'arrêter.

– C'était extra. Va t'asseoir pendant que je fais la vaisselle.

– Je peux t'aider, proteste-t-il.

– Nope. Tu as fait la cuisine, je fais la vaisselle. Ce sont les règles.

– Quelles règles ?

– Les règles de notre maison.

Je le chasse du petit coin cuisine. Il se dirige vers le sommier et sort une petite caisse en plastique rose.

– Tu sais ce que c'est ?

– Aucune idée. Un sèche-cheveux ?

– C'est un vrai truc de mec.

Il ouvre la boîte et en sort un ensemble de tournevis.

– Comment ça ?

– Parce que les vrais hommes bricolent, Hart. Comment se fait-il que tu ne saches pas ça ?

Il déballe les outils et les pose sur le cadre métallique.

– Sans doute parce que je suis une fille.

– Non, c'est parce que tu n'as pas été assez en contact avec de vrais hommes.

Et il bande ses muscles pour moi. Je fais comme si je n'étais pas impressionnée par sa musculature de rêve.

– Si tu le dis.

– C'est probablement parce que tu as été pendant si longtemps dans cette école de filles. Je ne m'en plains pas, cela dit. Moins tu as rencontré de garçons, mieux c'est pour moi.

Il donne un petit coup de tournevis en l'air et il sourit. Je m'arrête, les mains dégoulinantes d'eau.

– Est-ce que je t'ai déjà dit le nom de cette école ?

– Non, je ne crois pas. Pourquoi ?

– Parce que je crois que j'ai besoin de mon dossier médical.

Il pose le tournevis rose par terre, abandonnant son projet de bricolage.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– J'ai interrogé ma mère, elle m'a dit que je m'étais cassé le poignet à l'école et que l'école avait essayé de leur faire porter le chapeau pour éviter un procès.

– C'est des conneries, jure-t-il. Pourquoi est-ce que tu m'aurais raconté des bobards là-dessus ? Je t'ai pratiquement forcée à l'admettre. Tu ne voulais pas me le dire, alors ce n'était pas pour attirer mon attention ou ma sympathie. C'était la vérité.

– Ok, mais comment est-ce que je peux le prouver ? Ça fait trois ans ? J'ai réfléchi toute la journée à comment faire sortir Dylan de cette maison

et l'éloigner de mon père, et c'est la seule chose que j'ai pu trouver.

Il se gratte la tête.

– Très bien. On va trouver où est ton ancienne école. Ensuite, on va chercher les hôpitaux proches et on va récupérer ton dossier médical.

– Même si je suis mineure ?

Easton tapote sur le sol.

– J'ai une idée. Prends ta veste. On va aller voir quelqu'un.

---

1. Chaîne de grands magasins discount.

# Chapitre 26

## EASTON

---

Ce quelqu'un s'appelle Lawrence – dit Larry – Watson, une espèce de monstre au masculin sans un pet de graisse sur son immense carcasse. J'explique à Hartley que Larry joue en ligne offensive, mais elle semble ne rien y comprendre. J'avais oublié que le football n'est pas son truc.

Malgré les qualités de Larry sur le terrain, le football n'est pas son truc non plus. Mais les ordinateurs, oui. Quand il a eu quinze ans, il s'est installé dans l'appart au-dessus du garage de ses parents, en disant qu'il avait besoin d'un peu plus de place. Peu importait que leur maison soit aussi grande que deux gymnases réunis. Ses parents l'ont laissé faire en se disant que ça ne pouvait qu'améliorer encore ses capacités mentales, déjà impressionnantes.

– On se croirait à la Nasa, commente Hartley lorsqu'elle voit les cinq écrans géants dans la pièce vaguement éclairée que Larry appelle son bureau.

– La Nasa n'a pas une installation aussi chouette, se vante Larry. Ce bébé a vingt-quatre cœurs de puissance de calcul, une Intel de 3.0 gigahertz double Xeon ES-2687W v4 avec 30 méga de mémoire-cache par processeur.

Cela n'a aucun intérêt aux yeux d'Hartley. C'est une musicienne, pas une codeuse. J'interviens avant qu'on la perde.

– Voilà le marché, Larry, Hartley a perdu la mémoire.

– Oh, pour de vrai ?

Je fronce les sourcils.

– Évidemment, pour de vrai.

Il hausse les épaules et se retourne vers son bureau.

– Je demandais, c'est tout. Pas besoin de m'engueuler.

– C'est bon, m'assure Hartley en posant la main sur mon épaule.

Je respire à fond en serrant les poings. Si elle est à l'aise avec ça, je dois l'être moi aussi.

– Qu'est-ce que vous voulez que je trouve ?

– La pension d'Hartley. Elle est à New York, et il y a dans son nom les mots North et Académie.

– C'est tout ? Vous auriez pu le faire vous-mêmes, les mecs.

Il tape quelques trucs et des listes apparaissent à l'écran, avec les mots « Astor Park » en tête. Je serre les dents. Larry ne m'a écouté ?

– Nous n'avons pas besoin des listings d'Astor Park.

– Regarde, m'interrompt Hartley en me montrant l'écran.

Larry ne regarde pas les notes d'Hartley, mais l'intégralité de son dossier scolaire. Il parcourt les pages numérisées, s'arrêtant sur celles qui ont pour titre « Académie Northwood pour jeunes filles ».

– Une école de filles, hein ? (Il remue les sourcils. Coquin.) Il y a des bombes là-bas ?

– Elles étaient toutes sublimes, répond Hartley. Nous faisons des orgies lesbiennes tous les week-ends. On se massait les unes les autres, on faisait des concours de chatouilles, et chaque nuit se terminait en bataille d'oreiller en pyjama de soie.

Larry en reste bouche bée. J'interviens.

– Elle plaisante.

– Mec, on s'en fout de savoir si elle plaisante.

Il dessine un cercle avec sa main.

– Continue. Je me fiche de savoir si tu inventes ces histoires ou si tout ça s'est réellement passé. Continue, c'est tout.

– C'est tout, désolée. À part les orgies que nous organisons tous les troisièmes dimanches du mois en l'honneur de Nyx, la déesse de la nuit. Voilà quel en était le rituel : nous choisissons un élève de première année dans l'école de garçons voisine de la nôtre, on le foutait à poil et on le châtrait avant de donner ses couilles à bouffer à nos chats.

Larry soupire.

– Il fallait que tu foutes tout en l'air, hein ?

Il se tourne à nouveau vers son écran.

– Je ne vois rien d'intéressant. De bonnes notes. Aucune activité périscolaire. Une note qui dit que tu n'aimes pas participer aux conneries de groupe. C'est tout ?

Il semble déçu.

– Non, en fait, on essaie de récupérer son dossier d'hospitalisation. Mais on ne savait pas où se trouvait son école. Tu peux nous dégoter ça ?

Son regard s'éclaire.

– Un dossier médical ? C'est beaucoup plus marrant. Voyons voir.

Il tape l'adresse et trouve le site Web du seul hôpital dans le secteur.

– Ça dépendra de l'état de numérisation de leurs dossiers, mais la plupart des hôpitaux scannent tous leurs dossiers parce qu'ils doivent les envoyer à droite à gauche. Oh, regardez, un portail pour les patients ! (Il pouffe de rire.) Je n'aurai même pas besoin de pirater leur site.

Larry entre le nom d'Hartley, sa date de naissance et le nom de jeune fille de sa mère, des informations qu'il a chopées dans son dossier d'Astor Park, et il pénètre ainsi dans son dossier de patiente, où il peut consulter ses résultats d'analyse, ses radios et les comptes-rendus des médecins. C'est incroyablement facile. Ce monde fout les jetons, je trouve.

Je pose ma main dans le dos d'Hartley pour la réconforter, mais elle est trop absorbée par sa lecture pour s'en rendre compte. Je suppose que c'est moi qui suis réconforté.

– Merde, trois semaines avant d’être diagnostiquée. Ça a dû te faire un mal de chien, commente Larry.

– Je ne m’en souviens pas.

Elle se frotte le poignet. Je ne crois même pas qu’elle s’en rende compte. Mais je parie que son corps se souvient, même si sa mémoire lui fait défaut. Sans ça, elle ne passerait pas son temps à tripoter cette cicatrice.

– Je suis informaticien, pas toubib, alors on cherche quoi ?

– La cause, explique Hartley. Comment est-ce arrivé ? Mon récit change. La première fois que j’ai été hospitalisée, j’ai dit que c’était arrivé chez moi, mais à la seconde visite, j’ai raconté que j’étais tombée à l’école.

– Et la partie diagnostic dit que ta blessure est compatible avec une blessure volontaire que tu te serais infligée en te cognant contre un mur.

Hartley et moi poussons un profond soupir de déception. Il n’y a rien là-dedans qui puisse nous aider. On ne peut pas apporter ça à la police ou à un avocat, comme preuve que le père d’Hartley représente un danger.

– On va trouver autre chose, je murmure.

Elle hoche la tête, mais je ne suis pas certain qu’elle me croie. Je passe mon bras autour de ses épaules et je la serre contre moi. Elle est tendue comme un string. J’aimerais pouvoir aller tout simplement chez elle, filer un pain à son père, malheureusement, c’est une de ces situations où la violence n’est pas la solution. Ce qui craint, parce que le combat physique est une des rares choses dans lesquelles j’excelle, ces derniers temps. Et moi qui croyais être si malin en l’emmenant chez Larry !

– Il y a d’autres trucs que vous aimeriez voir ? demande-t-il en mâchouillant une chips, ignorant apparemment la tension dans l’air.

Hartley est trop découragée pour répondre.

– Qu’est-ce qu’il y a d’autre ? je demande à sa place.

– Je pourrais créer un profil en combinant tous les anciens posts d’Hartley sur les médias sociaux, afin que vous puissiez recréer sa mémoire à partir de là, propose-t-il.

Je me dis qu’il a pigé sa détresse.

– Tu es un mec bien, Larry.

Il me fait un sourire hésitant.

– Est-ce que je le fais ?

Hartley fixe l'écran d'un regard vide. Je suppose qu'elle pense à Dylan.

– Hart ? je demande doucement.

– J'ai déjà essayé, répond-elle enfin. Et je n'ai rien trouvé.

– Qu'est-ce que tu as cherché ? Ton nom ?

– Oui.

Il grogne.

– Personne n'utilise son vrai nom sur Internet de nos jours. Tu devrais le savoir.

– Pourtant je ne le sais pas.

– Quels étaient tes mots de passe ?

– Je n'avais pas de compte avant mes treize ans. C'était interdit.

Larry et moi nous nous tournons vers elle, stupéfaits.

– Quoi ? C'est ce que disent tous les sites, non ? Il fallait vérifier qu'on avait plus de treize ans.

Larry lui pose la question évidente.

– Pourquoi tu n'as pas menti ?

– Je... Parce que si quelqu'un s'en rendait compte et qu'ensuite j'aie des ennuis ?

Il hausse les yeux au ciel et se retourne vers son écran. Je plonge ma tête dans les cheveux d'Hart pour étouffer mes gloussements.

– Qu'est-ce qu'il y a de tellement drôle ? demande-t-elle, l'air vexée.

– Tout le monde ment en ligne, dit Larry.

Ses doigts volent sur son clavier.

– Pas tout le monde.

– Je n'arrive pas à croire que tu aies pu penser que tu étais une tricheuse – et je tire sur une longue mèche de ses cheveux qui pend dans son dos comme une rivière d'encre noire – alors que tu n'arrives même pas à mentir à une machine sur ton âge.

– Peu importe.

Elle croise les bras et me jette un regard assassin.

– Tu peux m’envoyer une photo de toi ?

Elle se penche pour voir ce qu’il fait.

– Pourquoi ?

– Je vais faire une recherche d’image.

– Tu peux faire ça ?

– Bien sûr. C’est facile. Tu ne l’as jamais fait ?

– Non.

Je hausse les épaules.

– Je me sers de mon téléphone pour envoyer des textos, pour regarder les résultats sportifs et pour des vidéos dans l’avion.

– Vous êtes indécrottables, se plaint Larry. Envoyez-moi une image.

Je sors mon téléphone de ma poche et j’en envoie une à Larry. Il l’ouvre, bidouille deux, trois trucs et, soudain, apparaît une pleine page de photos de filles. J’examine l’écran, à la recherche d’Hartley. En inspectant le premier rang d’images, je me dis que c’est stupide, mais ensuite vient une photo d’Hartley, boudeuse, vêtue d’un bon vieux blazer scolaire horrible jaune et d’un pantalon noir, au milieu d’une bande d’élèves qui portent tous un violon.

Pince-sans-rire, je balance :

– Ne me dis rien, votre mascotte, c’était le bourdon ?

Elle fait un bruit écoeuré.

– Je m’aperçois que ce n’est pas plus mal d’oublier certaines choses. Je suis affreuse.

Larry acquiesce.

– C’est la photo qui n’est pas réussie.

Je lui balance un coup de poing dans l’épaule, bien fort.

– Ouille ! Je dis simplement la vérité. Tu es une bombe maintenant, Hartley.

– Ça alors, merci Larry.

Il frotte l’endroit où je l’ai frappé et nous jette un regard chagrin.

– Je n’arrive pas à croire qu’on me maltraite alors que je vous file un coup de main.

À ces mots, le sourire d’Hartley s’évanouit. La maltraitance, ça ne la fera jamais marrer.

– Larry, j’apprécie vraiment, mais cette info n’est pas vraiment celle que je cherche, et pas uniquement parce que je ressemble à une mauvaise doublure de Maya l’Abeille.

Elle se redresse. Mon pote prend ça très bien.

– Dis-moi ce dont tu as besoin et je verrai ce que je peux faire.

Je sais qu’elle ne veut pas dire qu’elle soupçonne son père d’être un type corrompu qui pourrait même faire du mal à sa sœur. Il y a beaucoup d’infos sur ma famille que je ne voudrais pas ébruiter non plus, mais je ne sais pas comment nous allons pouvoir trouver la preuve dont nous avons besoin si elle reste muette.

– Hartley, je sais que c’est dur, je chuchote, mais tu ne peux pas lui en dire un peu plus ?

Elle réfléchit à ma suggestion, et soudain, elle a une idée.

Son visage s’illumine et elle se tourne vers Larry, tout excitée.

– Tu es un bon hacker ?

– Je ne veux pas me vanter, mais je suis même meilleur en piratage informatique qu’East en drague.

Je lui balance une tape sur le crâne.

– Merde, Larry.

– Hé, désolé, c’est la seule comparaison qui m’est venue à l’esprit.

– Ça ne fait rien. Je m’en fiche. Si je te donne mon numéro de téléphone, tu peux avoir accès à mes anciens textos ?

– Oh, ouais, ce n’est pas difficile, surtout si j’ai ton numéro. Je peux avoir accès à tes courriers électroniques, à la liste de tes appels, à tes téléchargements d’applications et peut-être même à tes messageries vocales. C’est quoi ?

Elle le lui donne.

– Allez vous asseoir là-bas, ça va me prendre un petit moment. Je dois hacker le SS7. Chaque message écrit dans le monde passe à travers le signal du système numéro 7. Vous savez que les gouvernements peuvent suivre vos mouvements à la trace, n'importe où dans le monde, grâce à votre portable ? Ils écoutent aussi. Vous devriez vraiment installer un programme d'alerte en cas d'attaque par le SS7. Le double système d'identification ne le bloque pas non plus. C'est juste un truc que le gouvernement vous pousse à avoir pour que vous vous sentiez en sécurité. Ils surveillent en permanence. Les téléphones prépayés, également. Moi, je change de téléphone tous les trois mois.

J'entraîne Hart jusqu'à un canapé en cuir défraîchi pendant que Larry nous tient tout un discours sur les dangers de la communication via le téléphone portable.

– J'espère que l'agent du FBI qui m'a été attribué ne se fait pas trop chier, parce que j'ai arrêté de regarder des films porno cet été, je blague en poussant Hartley à mes côtés.

J'allonge mes jambes et j'essaie de me détendre.

À côté de moi, Hartley est assise comme à l'église, les mains posées sur les genoux, les épaules rentrées et le visage fermé. Elle fixe Larry.

Je tends la main et je lui masse la nuque.

– Qu'est-ce que tu penses que Larry va trouver dans tes textos ?

– Je ne sais pas, mais ça devait être important pour que mes parents veuillent se débarrasser de mon téléphone.

– C'est vrai.

Je n'y avais pas pensé avant. Je croyais que ses parents voulaient qu'elle ne retrouve pas la mémoire afin qu'elle ne se souvienne pas qu'elle avait espionné son père, mais peut-être qu'ils voulaient lui cacher quelque chose de plus spécifique.

– Tu penses que tu avais des images ou des enregistrements audio ?

Elle secoue la tête.

– Je ne sais pas. Si je l'ai fait, pourquoi ne m'en suis-je pas servie avant ? Pourquoi suis-je revenue au bout de trois ans ?

– Tu avais quatorze ans quand ils t’ont chassée. Qu’est-ce que tu pouvais faire à cet âge-là ?

Je déteste qu’elle se sente coupable. C’est encore une mère. Elle ne devrait pas avoir à s’occuper de cette merde. Tout comme je n’aurais pas dû vivre le suicide de ma mère, l’abandon de mon père et la trahison de mon idole.

Les adultes devraient protéger leurs enfants, pas bousiller leur vie.

– Ce n’est pas de ta faute, dis-je. Tu as fait ce que tu as pu pour survivre.

Je le dis plus pour moi que pour quelqu’un d’autre. Je me suis camé, j’ai bu trop d’alcool, j’ai baisé trop de filles, mais tout ça, c’était pour tenter de survivre. Je l’attire contre moi et je la serre jusqu’à ce qu’elle se détende. Jusqu’à ce qu’elle arrête de fixer un point dans le dos de Larry, jusqu’à ce qu’elle grimpe sur mes genoux et s’agrippe à moi.

Hartley est une mère. Je l’oublie parfois quand elle se bat avec moi, ou qu’elle joue les malignes comme elle l’a fait avec Larry tout à l’heure. Mais quand elle est dans mes bras, je sens sa fragilité. Elle s’efforce de résoudre ses propres problèmes. Avant son accident, elle était très renfermée, elle ne voulait pas partager la moindre information avec moi. J’ai dû lui tirer les vers du nez.

Je comprends pourquoi maintenant. Les secrets sordides, vous voulez les enfermer bien profondément, pas les exposer. Maintenant, elle est enfin dans mes bras, mais il y a une forme de désespoir dans sa façon de soupirer et de changer de position en permanence. Je glisse une main sur sa nuque, en enfouissant mes doigts dans ses longs cheveux noir d’ébène.

– Si ça ne marche pas, on trouvera autre chose.

– Je sais, marmonne-t-elle.

Elle ne semble pas convaincue. Je lui attrape le menton pour lui relever la tête, afin qu’elle lise ma sincérité dans mes yeux.

– Je ne vais pas m’arrêter là. Aussi difficile, aussi long que ce soit, je serai avec toi.

Elle cligne des yeux, ses iris argentés étincellent entre les battements de ses cils noirs. Je continue à lui frotter le dos, le long de la colonne vertébrale. J'essaie de lui insuffler de la chaleur. Elle prend une profonde respiration, une autre, puis une autre encore, jusqu'à ce que finalement, sa tension diminue.

– Ok. On est une équipe.

Et elle me tend sa main. Je la serre et je la porte à mes lèvres. Elle se penche vers moi, ses yeux se fixent sur mes lèvres. Mes jeans rétrécissent et mon cœur bat plus fort. Je serre les doigts autour d'elle et je la tire...

– Ça y est, j'y suis ! lance Larry.

Hartley saute de mes genoux et se rue vers la rangée d'ordinateurs. Je pousse un soupir de frustration, je tire sur mon tee-shirt et je rajuste mon pantalon. Je suis tellement faible quand il s'agit d'Hartley. Pendant que mes deux copains bavardent, j'essaie d'imaginer Larry nu, sortant des douches des vestiaires en se grattant le cul.

« Tu veux sentir quelque chose de bon ? » dirait-il en tendant ses doigts. L'équipe se mettrait à hurler.

Ma queue dégonfle immédiatement. Je me lève et je vais tranquillement les rejoindre. Ils sont tout excités. Hartley me lance un sourire radieux.

– Je crois que je sais quoi faire.

# Chapitre 27

## HARTLEY

---

Après avoir remercié Larry un millier de fois et avoir promis de lui fournir son en-cas préféré, des Doritos, dans un avenir proche, East et moi partons en listant la mine d'infos que Larry a chargée sur mon téléphone à deux balles. Ce magicien a retrouvé mes anciens mails, mes photos et mes SMS.

Ma boîte de messages contient des centaines de spams et quelques informations scolaires. La seule autre information intéressante, c'est un échange de courriers électroniques avec la banque Bayview National Trust, au sujet d'un compte, que ma grand-mère m'avait ouvert pour mes études et auquel je pourrai avoir accès à dix-sept ans. Le banquier pensait que cet argent devait être utilisé pour l'université, mais a admis que la description était ambiguë puisqu'elle mentionnait simplement « à buts éducatifs » et que je pouvais donc l'utiliser pour Astor Park.

*C'était le rêve de ma mère que j'aille à Astor Park, avais-je écrit. Merci d'en faire une réalité. Voilà. Mes parents n'ont pas déboursé un centime pour mes frais de scolarité. J'avais tout arrangé moi-même et ils ne pouvaient rien y redire parce que le compte épargne qu'avait ouvert ma grand-mère était à mon nom et que j'étais assez âgée pour y avoir accès.*

Je ressens un profond sentiment de triomphe, parce que j'ai déjà été capable d'être plus futée que mon père, ce qui signifie que je peux recommencer.

Les photos n'ont rien d'intéressant à m'offrir. J'étais franchement chiant, je remplissais ma page de photos de paysages, des membres de mes groupes préférés et de temps en temps de selfies, sourcils froncés.

Ce sont les textos qui nous offrent un ticket gagnant. L'an dernier, un peu après Thanksgiving, je me suis mise à envoyer des messages à une certaine madame Roquet, dans l'espoir qu'elle témoigne contre mon père. Devant ma tête ahurie, Easton m'explique que madame Roquet est la femme que j'avais vue donner un dessous-de-table à mon père. Elle lui a versé de l'argent en échange de l'abandon des charges contre son fils accusé d'usage de stupéfiants. Je ne sais pas comment j'ai réussi à l'époque à retrouver cette femme, mes messages mentionnaient seulement que j'étais inquiète pour ma sœur.

Madame Roquet, je suis Hartley Wright. Seriez-vous d'accord pour me rencontrer un de ces jours ?

Il s'était passé un jour sans que j'aie de réponse. J'avais envoyé un autre texto.

C'est Hartley Wright de nouveau. Je m'inquiète pour ma sœur. Je n'ai pas pu la contacter depuis des mois. Je pense que vous pourriez m'aider.

Au bout une semaine d'attente, j'ai commencé à m'impatienter et je me suis mise à l'appeler plusieurs fois par jour. J'ai fini par obtenir une réponse après Noël.

Arrêtez de m'envoyer des SMS et de m'appeler. Je bloque votre numéro.

Je les montre à East en fronçant les sourcils.

– Après qu'elle a bloqué mon numéro, j'ai dû continuer à l'appeler à partir d'autres, parce que le jour de l'an, elle a écrit :

Si je consens à vous parler, me laisserez-vous enfin tranquille ?

– Tu as une idée de quand tu lui as parlé ?

– Ça devait être après le mois d'avril, parce que j'ai là un message où je dis :

Je pense à vous dans ce moment douloureux.

– C'est en avril que Drew Roquet a fait son overdose, réfléchit Easton.

Larry nous avait dégoté cette information ainsi que l'adresse de madame Roquet.

– Elle a dû se dire que la sanction pour avoir soudoyé quelqu'un valait la peine de dire la vérité.

Je trouve ça courageux.

– Le dernier message que tu as date de cet été ?

East se penche par-dessus mon épaule pour lire l'écran.

– Exact, mais rien d'autre. Si j'ai obtenu son témoignage, comment se fait-il que je ne l'aie pas utilisé pour faire plonger papa ? Je ne peux pas imaginer que je l'ai laissé de côté, n'est-ce pas ? Je n'ai pas pu recevoir ce message sans réagir. J'ai fait des trucs. J'ai demandé à Bayview Trust de me verser une partie de mon compte. Je me suis inscrite à l'école préférée de maman, probablement pour entrer dans ses bonnes grâces.

Ça n'a pas marché, elle m'en a voulu encore plus.

Je n'ai pas tenu plus de deux semaines après mon accident avant qu'elle décide qu'il était trop dangereux de partager sa maison avec moi. Elle savait que je m'approchais trop de la vérité, que j'étais sur le point de mettre un terme à sa vie parfaite.

Mais quelle avait été la réponse que j'avais obtenue de madame Roquet, cet été-là ? Et pourquoi n'avais-je rien fait ?

Je relis son message.

*Désolée de ne pas vous avoir répondu plus tôt. Il fallait que je réfléchisse, mais vous avez raison. Mon fils n'est plus là, de toute façon. J'aurais dû le laisser aller en prison. Peut-être que cela lui aurait sauvé la vie. J'ai payé votre père 25 000 dollars pour qu'il fasse disparaître la drogue qu'ils avaient saisie sur Drew, et je suis prête à en témoigner devant la cour si vous le voulez. Cela fait trois ans, et j'y pense chaque nuit. Je me sens mieux en m'ôtant ce poids de la poitrine. Dites-moi quand vous voulez qu'on se voie.*

– Je ne t'ai jamais rien dit à ce sujet ? je demande à East.

– Non. Tu m’as dit que tu avais entendu ton père s’engueuler avec son boss à propos de l’abandon des charges retenues contre Drew et que tu l’avais vu dans une voiture avec une femme qui n’était pas madame Roquet. C’est à ce moment-là qu’il t’a cassé le poignet.

Je me gratte le poignet.

– Peut-être qu’elle a changé d’avis ?

Il me prend la main.

– Allons la voir. Tu n’as rien à perdre à lui montrer son message et à lui demander son témoignage.

– Tu as raison.

Je me sens très mal, comme si j’avais laissé tomber. Dylan a toutes les raisons d’être en colère contre moi.

Dehors, Easton appelle une voiture qui nous emmène à sept kilomètres au nord de Bayview, dans un lotissement de banlieue où les seules différences entre les maisons sont les variations de leurs peintures extérieures, bleues ou grises. L’adresse que Larry nous a trouvée est au fond d’une impasse. La maison est éclairée, donc il doit y avoir quelqu’un.

Je respire un grand coup, je prends mon courage à deux mains et je sors de la voiture. East paie le chauffeur et me rejoint sur le trottoir.

– Tu veux que je vienne avec toi ou que je t’attende ici ?

Moi, je mate ce splendide garçon.

– Tu viens avec moi, c’est évident. Un seul de tes sourires suffira à la faire craquer. En plus, j’ai besoin de ton soutien moral.

Il me gratifie de son demi-sourire dévastateur, me prend la main et me fait signe de passer devant.

Un paillason en rotin nous accueille sous le porche, avec une couronne de lierre et de baies accrochée à la porte d’entrée. Un coup d’œil à l’intérieur nous révèle que madame Roquet a déjà bien avancé ses décorations de Noël alors que nous ne sommes même pas à Thanksgiving.

– J’aurais dû apporter des fleurs et des chocolats, je dis en passant mes mains moites sur mon jean. Qu’est-ce qui peut être un cadeau approprié pour ce genre d’occasion ?

– Des chocolats, certainement. Je lui ferai envoyer une boîte quand on aura fini.

– Est-ce qu'on peut considérer ça comme un pot-de-vin ? Peut-être qu'il ne vaut mieux pas.

Il me serre la main.

– Frappe, vas-y Hartley.

Une femme vient à la porte et se contente de l'entrouvrir.

– Que puis-je pour vous ?

Elle nous regarde d'un air soupçonneux, mais je ne peux pas lui en vouloir. C'est le soir, il est trop tard pour les démarcheurs et même pour les Témoins de Jéhovah.

Je lui tends la main.

– Hartley Wright, Madame. Vous m'aviez dit de venir pour que nous parlions ensemble. J'ai eu un accident, je n'ai donc pas pu venir plus tôt.

Je ne précise pas que mon accident n'a eu lieu qu'il y a deux semaines. Ça ne me paraît pas être une information utile pour l'instant.

Madame Roquet fronce les sourcils.

– Hartley Wright ? Je suis désolée, mais pouvez-vous me dire de quoi nous sommes censées parler ?

Elle semble vraiment surprise.

– De votre fils, Drew ?

– Drew ? Oh, Seigneur, vous voulez dire Drew Roquet ?

Elle ouvre la porte en grand.

– Je me souviens de vous à présent. Vous êtes venue il y a quelques mois pour me demander de ses nouvelles.

– Ah bon ?

– Elle a eu un accident et ne se rappelle plus grand-chose de son passé, j'explique.

La dame qui, je le devine, ne doit pas être la mère de Drew, pousse un cri.

– Oh mon Dieu.

Elle nous fait entrer et nous asseoir au salon.

– Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?  
– Non, Madame, répondons-nous en chœur.  
– Eh bien, je suis Helen Berger et j’ai acheté cette maison en juin à Sarah Roquet.

– Oh.

Je ressemble à un ballon dégonflé.

– Et où est-elle à présent ?

– Elle est morte, ma jolie. Quelques mois après que son fils s’est envolé, elle s’est retrouvée au milieu d’une autoroute et s’est fait renverser par un camion. C’est terrible. Bénié soit-elle. Elle venait de perdre son fils quelques mois plus tôt, je suppose que c’était trop dur pour elle.

Hélène secoue tristement la tête.

– Je vous avais déjà raconté tout ça quand vous êtes venue en août. Vous aviez eu le même air complètement abasourdi. Je suppose que vous attendiez quelque chose de Sarah. Je suis vraiment désolée que vous n’ayez pas pu l’obtenir.

– Ouais, moi aussi, je réponds d’un air hébété.

Mon sang se glace. C’était trop tard. Déjà avant que je perde la mémoire. L’impuissance m’est insupportable. Je laisse tomber mon menton sur ma poitrine, la déception est trop forte pour garder la tête haute.

Easton et madame Berger échangent des politesses.

*Je suis vraiment désolée de ne pas pouvoir mieux vous aider.*

*Mais je vous en prie. Merci pour votre temps.*

*Ce n’est rien. Votre amie a l’air affligée. Puis-je vous offrir quelque chose avant votre départ ?*

*Nan, je vous remercie, je vais prendre soin d’elle.*

*Vous êtes un véritable ami.*

*Merci.*

East m’aide à me relever.

– Merci encore, Madame Berger.

– Pas de problème.

Avec un coup de coude d'East dans mes côtes, je parviens à grand peine à rassembler mes esprits. Assez toutefois pour me souvenir de mes bonnes manières.

– Merci, Madame Berger.

East me traîne dehors.

– J'appelle une voiture ou j'attends un peu ?

Je ne réponds pas. Je suis trop en colère. Contre moi, contre papa, contre madame Roquet qui est morte. Je me débarrasse de la main d'Easton et je trépigne sur le trottoir.

– Je n'ai peut-être pas triché ni fait chanter quiconque, mais j'ai été trouillard. Je n'ai rien fait. À présent, je n'ai plus le choix. J'ai trois jours avant que Dylan revienne.

– Tu as toujours le choix, me calme-t-il.

– Non, putain.

Je me passe les mains sur le visage, furieuse d'être en train de pleurer. À quoi peuvent bien me servir ces larmes ?

– Pourquoi ai-je poireauté si longtemps ?

– Tu ne poireautais pas. Tu remettais de l'ordre dans ta vie. Tu savais qu'à dix-sept ans, tu ne pourrais pas enlever ta sœur à ta famille. Et tu essayais de pénétrer dans cette maison pour la protéger. Tu es allée à Astor pour faire plaisir à ta mère et tu t'es tue à propos des manigances de ton père. Tu as fait ce que tu pouvais.

– Ce n'était pas suffisant.

Je serre mon crâne entre mes mains, parce que j'ai peur que la pression interne ne le fasse éclater.

– Ce n'était pas assez !

Je le répète et le répète, en tapant du pied et en shootant dans les cailloux autour de moi, mais je ne me sens pas mieux pour autant. Easton reste là sur le côté, à m'observer comme la folle que je suis. Des chiens se mettent à aboyer et plusieurs voitures ralentissent en passant pour voir quel genre de maniaque est en train de s'en prendre à une propriété privée. Un des conducteurs klaxonne, ce qui me ramène à la réalité.

Rouge de confusion et d'embarras, je tombe sur le trottoir et je cache ma tête dans mes bras.

– Viens.

Easton me tire par le coude.

– J'ai pas envie.

Je bafouille comme si j'avais cinq ans. Je suppose que ma colère n'est pas passée.

– Si.

Il me soulève carrément et me remet sur pied. Il me traîne pendant quelques pâtés de maisons, jusqu'à une station essence.

– Attends ici, dit-il.

Parce que je n'ai rien de mieux à faire, je plante mes fesses sur le trottoir et je fixe le flot des voitures et des clients qui font le plein, lavent leur pare-brise, s'arrêtent pour manger un morceau sur le pouce. Tout le monde continue sa petite vie normale pendant que la mienne vacille. Le pire de tout, c'est que j'avais l'impression que je tenais la solution, que j'avais la réponse à portée de main, pour découvrir finalement qu'elle n'existait pas.

Les « si » et les « si seulement » me hantent. Si j'avais répondu plus tôt ? Si seulement je n'avais pas été renvoyée la première fois ? Et si je l'avais fermée ? Si seulement j'avais pu convaincre ma mère que Dylan n'était pas en sécurité ?

– Allons-y, dit Easton.

Je lève la tête, il a un pack de six et une tige métallique longue de quatre-vingt-dix centimètres, enveloppée dans du caoutchouc jaune. Je comprends que c'est un antivol. Je me souviens de ça, mais pas de la merde à propos de madame Roquet. Je me déteste.

– Ça ne m'intéresse pas de picoler, je lui balance froidement, irritée qu'il pense que la solution de nos problèmes peut être l'alcool. Me bourrer la gueule ne va pas m'aider à les résoudre.

– Moi non plus.

Il tourne la cannette de façon à ce que je puisse voir que c'est du 7-Up.

– Il y a un parc là-bas. Allons-y.

Il part sans m'attendre. Je le regarde s'éloigner un moment avant de me hisser sur mes jambes. Il a été tellement gentil avec moi. Il a écouté mes problèmes, a attendu patiemment pendant mes crises de colère, ne m'a pas lâchée, même quand j'avais perdu tous mes souvenirs. C'est un véritable ami. Si je n'avais pas eu Easton à mes côtés pendant tout ce bordel, j'aurais été perdue. Alors, s'il veut boire un coup, je vais lui tenir compagnie, bordel, pendant qu'il boit ce foutu coup.

Il m'attend sur un terrain de basket goudronné, le soda à ses pieds et la tige en fer dans la main. Il me la tend. Je la soulève, étonnée par son poids.

– Qu'est-ce que je suis supposée en faire ? je demande.

– Quand je suis frustré, ça me fait du bien de frapper sur quelque chose. Il y a toujours des combats sur les docks. Certains mecs se battent pour le fric, mais Reed et moi on y allait parce que foutre notre poing dans la gueule d'un mec, c'est un vrai plaisir. Je pense que c'est aussi ton genre...

– Non.

– Voilà pourquoi j'ai acheté le soda et cet antivol.

Il me montre le pack de six de la main.

– Sors la merde de ce truc. Je te promets que tu te sentiras mieux ensuite.

Je ne suis pas convaincue, mais je tente un petit swing.

Il se place derrière moi, entoure mon bras avec le sien et projette la tige sur les cannettes. Le soda éclate en vapeur dans l'air et je recule, mais il me retient fermement.

– Mets-y un peu de punch, Hart. Ça te fait quoi que ton père t'ait cassé le poignet ?

C'est atroce, putain ! Cette fois, je frappe plus fort. Il y a un craquement très satisfaisant quand les parois cèdent.

Je n'esquive pas le liquide pétillant. Au lieu de ça, je me mets à accompagner mon mouvement de l'épaule. Voilà pour mon père qui

accepte des dessous-de-table. Vlan ! Celui-ci est pour madame Roquet qui est morte avant que je puisse recueillir son témoignage. Vlan ! Ça, c'est pour Felicity et Kyle et ma putain de fichue perte de mémoire. Je fais claquer la tige contre les cannettes, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que du métal écrabouillé et une piscine de boisson gazeuse blanchâtre qui fait des bulles comme un poisson mort sur le bitume.

– Comment tu te sens ? me demande East en me reprenant le club.

Je me passe un poignet tout collant en travers du front.

– Étonnamment mieux.

Se débarrasser de sa colère en dégommant des boîtes de soda peut être une solution provisoire, mais jusqu'à ce que je réussisse à faire sortir Dylan de cette maison, je ne vais pas pouvoir me supporter. J'ai réussi à repousser une première vague d'impuissance. Me plaindre ne résoudra rien.

Je repousse mes cheveux de mon visage et je tente de rassembler mes pensées. J'ai les idées plus claires à présent. Je passe en revue les preuves que nous avons.

– J'ai le texto d'une morte. Mon père va le faire rejeter en une seconde. De nos jours, on peut très bien trafiquer un texto. Ce que nous devons faire, c'est aller à la source.

– Interroger ton père ?

Easton se frotte les mains.

– Je suis partant.

– Non, on va pénétrer par effraction dans son bureau. Son bureau à la maison.

– Ce soir ?

Je hausse les épaules.

– Pourquoi pas ? Il n'est pas si tard, et on est déjà dehors, au taquet, en train de jouer les détectives comme des pros.

Easton éclate de rire avant de redevenir sérieux.

– Tu penses qu'il garde des trucs compromettants dans son bureau ?

– On peut toujours tenter le coup ?

– Tu es sûre de vouloir faire ça ? Tu peux vraiment faire du tort à ta famille.

Je lance un regard dur à Easton.

– Si je ne le fais pas, il va faire du mal à Dylan. Le mieux que je puisse faire, c'est trouver des preuves qu'il accepte des pots-de-vin et m'en servir contre lui.

East m'attire contre lui.

– Je suis avec toi. Jusqu'au bout.

# Chapitre 28

## EASTON

---

– Je n’arrive pas à croire que j’utilise une limousine avec chauffeur pour espionner quelqu’un.

Je n’ai pas voulu louer de voiture pour cette escapade, alors Hartley et moi nous utilisons le chauffeur de mon père, qui n’a pas perdu de temps pour nous récupérer à la station-service.

– Vous pourriez vous faire un peu moins remarquer ? je demande à Durand en lui tapant sur l’épaule.

Il glisse sur son siège.

– Est-ce que c’est mieux comme ça, Monsieur Easton ?

Il se moque de nous, mais nous le méritons bien.

Tout ce truc foireux d’espionnage paraît probablement ridicule à quiconque ignore ce qui se trame chez les Wright. Fouiller le bureau du père d’Hartley me paraissait une bonne idée il y a une demi-heure, mais à présent je n’en suis plus si sûr. Que se passera-t-il si elle se fait prendre ? Je ne vais pas rester planté sans rien faire pendant que son père lui brisera l’autre poignet, mais je ne sais pas comment aborder le sujet.

*Hé, bébé, je vais peut-être devoir déranger ton père ce soir. J’espère que ça te va.*

Mais Hartley en a marre de ne rien faire. Elle a dit qu'elle était trop passive, avant. Je ne sais pas si on peut exactement dire ça, mais je suis d'accord pour passer à l'action. Je préfère toujours agir plutôt que tergiverser.

– Sans vouloir vous offenser, cette voiture n'est pas très discrète.

Hart à l'air inquiète.

– Il n'y a pas d'offense, Mademoiselle, répond Durand.

– Allons voir de plus près. On est venus pour ça, non ?

Je lui laisse une chance de renoncer.

– Ouaip, répond-elle.

Et elle sort.

J'ai ma réponse.

– On revient, dis-je à Durand en me glissant hors de la voiture derrière elle.

– Je vous attends.

Durand est de bonne humeur. Je crois que ces conneries d'espionnage le branchent. C'est sans doute plus marrant que de faire le trajet maison-école-hôpital et retour pour me conduire.

Je remonte mon col, il fait frisquet, et je cours après Hartley qui s'est arrêtée au milieu du trottoir pour examiner la rue.

– L'accident s'est passé tout près d'ici, non ? me demande-t-elle quand je la rejoins.

– Tu te souviens de quelque chose ?

– Non, mais on m'a dit que ça s'était passé dans le virage.

Elle désigne la courbe que nous venons de suivre.

La scène cauchemardesque me repasse devant les yeux. L'arrière de sa voiture emboutie. La vitre du pare-brise des jumeaux explosée sur le bitume. Le corps de Seb, à six mètres du Range Rover.

Je tourne le dos à cette scène et je lui en cache la vue. Si elle ne peut pas s'en souvenir, à quoi bon y revenir ? Cela ne gommara pas l'accident. Je lui réponds :

– On va mieux tous les deux, à présent, et c'est ça qui compte.

Elle fixe un point derrière mon épaule puis se met à hocher la tête brusquement, comme si elle essayait d'accepter.

– Tu as raison. Bon, allons-y.

Elle regarde autour de nous, examine les maisons qui sont pour la plupart des hôtels particuliers, alignés le long de la rue. La propriété des Wright est assez grande pour nous cacher la maison voisine, mais les maisons autour ne sont pas isolées.

– Et si on disait qu'on a perdu notre chien et qu'on cherche dans les jardins des gens en regardant par leurs fenêtres ?

Je tousse un peu pour dissimuler mon rire.

– Ça risque d'attirer l'attention.

– On n'a pas le choix. Madame Roquet est morte. La dernière option que nous avons, c'est de trouver une preuve chez mon père.

Elle enfonce ses mains dans les poches de ma veste de marin, ses épaules sont tellement basses que les manches vont bientôt traîner par terre.

– Passons par l'arrière, en bordure des propriétés, je suggère, parce qu'elle a raison. C'est une solution comme une autre.

– Et si quelqu'un nous tire dessus en pensant que nous sommes des voleurs ?

– Ta veste vaut à elle seule deux ou trois mensualités d'emprunt. Je ne crois pas que quelqu'un puisse te confondre avec un cambrioleur.

– Évidemment ! (Elle fait les gros yeux.) Tu es allergique aux fringues à moins de 10 000 balles ?

– Oui, oui, en effet. Et ça me fait mal à la bite, en plus.

– Easton, il n'y a que toi qui sois tellement sûr de tes capacités pour pouvoir plaisanter sur ton pénis en ce moment.

– C'est le problème avec une grosse bite, je renchéris d'un air solennel.

Nous atteignons le bout des jardins. Pas de chien en vue, pour l'instant.

– Comment peux-tu habiter un appartement pourri, toi qui aimes les belles choses ?

*Parce que c'est chez toi*, ai-je envie de lui répondre, mais je ne suis pas certain qu'elle soit prête à l'entendre.

– Parce que c'est privé. Je n'ai plus à supporter Ella ou les jumeaux. *Et tu es là*. Et toi, pourquoi étais-tu d'accord ? Ta maison n'est pas un taudis.

– Hé. Ce n'est pas si agréable que ça à l'intérieur. Je pense que mes parents l'ont achetée pour avoir l'air plus riches qu'ils ne le sont vraiment. Nous n'avons pas de décorateur d'intérieur comme vous. Maman passe son temps à dire que tout est cher. Sauvegarder les apparences, c'est important pour eux. Quand j'ai demandé de l'aide à Parker, elle m'a répondu que je donnais une mauvaise image de notre famille.

– C'est nul.

Elle hausse légèrement les épaules.

– C'est comme ça.

Elle semble résignée. Je suis vraiment écoeuré de voir comment la famille de Hart l'a abandonnée. Mes frères et moi, on peut se quereller, Seb a pu se réveiller avec une personnalité complètement différente, nous serons toujours là les uns pour les autres. Et quand Ella est entrée dans notre famille, même lorsque nous n'étions pas complètement conquis par elle, dès que quelqu'un a essayé de lui faire du mal, on était prêts à la défendre. La famille, c'est la famille.

Je suppose que je suis la famille d'Hartley à présent.

– C'est là, chuchote-t-elle.

Le jardin d'Hartley est d'une taille décente, mais il est vide, sans réel aménagement paysager. Il y a de la pelouse et deux arbres. La maison est éteinte, à part une lumière bleue vacillante dans une pièce au rez-de-chaussée. Quelqu'un regarde la télévision.

– La quatrième fenêtre au rez-de-chaussée, c'est le bureau de mon père.

J'étudie l'arrière de la maison. Le porche arrondi possède deux portes-fenêtres doubles, l'une ouvrant sur la cuisine, l'autre sur le salon familial. C'est par celle-ci qu'Hartley pense pouvoir entrer. Apparemment, l'alarme

ne fonctionne plus depuis des années, donc je ne suis pas inquiet. Elle ne se déclenchera pas lorsque nous entrerons dans la maison.

– Quel est ton plan ? je lui demande.

– Au fond, papa était assez imprudent. Il rencontrait des gens à la maison, donc je parie qu'on trouvera des papiers dans son bureau.

– Pas plutôt dans un coffre-fort ?

– Peut-être. Mais on peut toujours jeter un coup d'œil ? Qu'est-ce qu'il va faire ? Me foutre dehors ?

*Il pourrait te frapper, et alors il faudra que je le cogne à mon tour. Mais je garde mes réserves pour moi. Elle rampe pour aller jeter un coup d'œil au salon.*

– Maman est sur le canapé, je crois qu'elle dort.

Je m'avance en position accroupie pour me faire une idée. Madame Wright est penchée sur le côté, avec sa main qui pend. Monsieur Wright n'est pas là.

– Peut-être qu'il a une réunion avec un client, lance tranquillement Hart.

Nous nous glissons furtivement le long de la maison et nous nous arrêtons sous la fenêtre du bureau. Elle regarde à l'intérieur et me fait signe, avec son pouce, que tout baigne. Le bureau est vide. Elle court en direction d'un grand barbecue en métal et passe la main en dessous, là où elle prétend qu'il y a une clé. J'entends un bruit de métal qui crisse contre le métal, puis une légère exclamation d'excitation.

– J'avais raison, jubile-t-elle en me mettant une clé sous le nez.

– Génial.

Son enthousiasme est contagieux et je me dis que je devrais me détendre. Il n'y a pas de réel danger. Ce n'est que la maison de sa famille, après tout. Si elle veut fouiller le bureau de son père, on va le faire.

Elle enfonce la clé dans la serrure et commence à la tourner la poignée quand on entend sa voix. Nous nous glissons à terre, aussi bas que possible sur cette dalle en béton.

– Je vous ai dit que je m'en occupe, mais ce sont des questions délicates qui doivent être traitées méticuleusement, autrement nous risquons de nous attirer des ennuis.

Hartley m'attrape la main. Je serre la sienne. Elle me fait des clins d'œil. Elle veut me dire quelque chose.

– Quoi ? j'articule en silence.

Elle pose sa main sur son oreille. Elle veut que j'appelle quelqu'un ? Non, elle secoue la tête. Elle fait semblant de tenir un téléphone puis de le lever en l'air. Et je pige enfin. Elle veut que j'enregistre.

Je sors mon téléphone et j'ouvre l'application dictaphone. J'espère que ça va marcher.

– Je veux être payé en espèces. Je me fiche de savoir comment vous allez faire pour réunir ces cinq millions de dollars. C'est la somme que je veux.

Cinq millions ? Pas étonnant qu'il puisse se permettre de vivre dans cette maison avec un salaire de district attorney. Ça doit tout de même être un cas important, parce que qui peut bien valoir une telle somme ? Tout à coup, mon estomac se tord. Il n'y a qu'une affaire réellement importante en ce moment à Bayview. C'est le procès pour meurtre de Steve O'Halloran.

– J'ai essayé d'intimider la fille pour qu'elle ne témoigne pas, mais elle est têtue. Donc je me trouve dans l'obligation d'arranger les choses en détruisant les preuves. Vos avocats devraient être assez malins pour réussir à faire annuler le procès grâce à ça.

Il y a un moment de silence, Wright écoute son interlocuteur.

– Si vous êtes inquiet à cause du témoignage de votre fille, alors je vous suggère de faire en sorte qu'elle ne puisse pas témoigner. Vous me voyez avoir un problème avec ma fille ? Je sais comment tenir cette petite pute.

Je me fige sur place. *Faites-en sorte qu'Ella ne puisse pas témoigner ?* Est-ce qu'il suggère à Steve de tuer Ella ? La colère et la peur se mêlent

dans ma poitrine, au point de m'en faire mal aux côtes. C'est hors de question. Jamais Steve ne posera ses sales pattes sur Ella.

À côté de moi, Hartley, elle aussi, est choquée. L'expression « petite pute » l'a blessée, je le vois dans son regard. Ce n'est pas la première fois que j'éprouve l'envie d'étrangler son père. Et si j'avais le moindre doute sur la véracité de ses dires, monsieur Wright vient de le faire disparaître. Steve essaie de l'acheter et Wright est partant, pourvu qu'il palpe.

– Je veux la moitié demain. Je ne trafiquerai pas la moindre preuve tant que je n'aurai pas touché cette première partie. Rencontrons-nous à Winwood Parc, à dix heures. Et souvenez-vous, je veux le fric.

Une nausée m'envahit. Hart ne m'a pas demandé de l'aider dans le but de mettre son père en prison. Elle veut juste libérer sa sœur. Mais je ne peux pas me taire après ce que je viens d'entendre. Il faut qu'Ella sache que son père biologique, celui qui a essayé de la tuer, est en train de chercher un moyen d'échapper à sa condamnation pour avoir tué l'ancienne petite amie de mon père. Et qu'il va peut-être à nouveau s'en prendre à elle, pour tenter de l'empêcher de témoigner.

C'est un affreux dilemme.

– Quel enfoiré ! fulmine monsieur Wright. (Il s'éloigne de la fenêtre mais on l'entend très bien.) J'ai faim ! Prépare-moi un sandwich !

Sa voix diminue.

Hartley se remet debout et me fait signe de la suivre. Nous repartons en courant par où nous sommes arrivés. Elle ne s'arrête pas avant que nous ayons rejoint Durand. Elle ouvre la portière et lance :

– Allons-y, s'il vous plaît, allons-y.

– Où ça ? me demande Durand, inquiet.

– Je crois qu'il faut aller chez toi. (Elle me jette un regard plein d'angoisse.) Il faut parler à ton père dès son retour.

– Donc tu as compris, il s'agit d'Ella, n'est-ce pas ?

J'ai le cœur gros pour elle. Elle a l'air si malheureuse.

– Oui, c'est ça.

– Si on parle à mon père, il ne s’arrêtera pas avant que le tien soit mis hors d’état de nuire pour très longtemps.

Elle déglutit, et ça a l’air douloureux.

– C’est comme ça.

# Chapitre 29

## HARTLEY

---

– Ils doivent se voir demain soir. (J’ai terminé, et je suis épuisée nerveusement.) Ou, attendez, je suppose que c’est ce soir, puisque nous sommes déjà le matin !

Il est deux heures passées et je suis sur le point de m’écrouler comme une masse. Callum n’a pas l’air beaucoup mieux que moi. Il a voyagé durant vingt-quatre heures, ça se voit à ses rides profondes. Nous avons veillé pendant des heures en attendant qu’il rentre de Londres. Je m’attendais à ce qu’il arrive encore plus tard, mais contrairement au commun des mortels, Callum Royal ne doit pas passer par la douane ni attendre ses bagages. Je suppose que c’est l’avantage d’avoir son avion privé.

Easton passe son bras autour de mes épaules et me serre fort, mettant au défi son père ou Ella de dire quoi que ce soit contre ce que je viens de leur raconter. Aucun d’eux ne le fait. Ella est trop en colère et Callum... choqué et triste, je pense, comme s’il n’arrivait pas à croire que son vieil ami soit tombé aussi bas. Je pense que ce qui l’a le plus effrayé, c’est d’apprendre que Steve pourrait s’en prendre à Ella pour l’empêcher de témoigner et que mon père l’a encouragé à le faire.

Pendant cette partie de mon récit, Ella est devenue toute pâle, maintenant elle est rouge de colère. Elle veut la peau de Steve et je ne peux pas l'en blâmer.

– C'est tout ? demande Callum.

Je hoche la tête.

– Oui. Du moins, c'est tout ce que je sais.

Je lui donne mon téléphone avec le message de madame Roquet, il le lit attentivement.

– C'est la femme que tu avais vue ?

– Oui.

– Mais elle est décédée depuis ?

– Ouais, on est allés la voir et la voisine nous a dit qu'après la mort de son fils par overdose, l'année dernière, madame Roquet avait perdu l'envie de vivre. Je pense que c'est pour ça qu'elle a mis si longtemps à me répondre. Si vous regardez les dates, elle a mis plus de six mois à répondre à mon SMS.

– C'est pour ça que tu es revenue à Bayview, suppose Easton.

– Je pense.

Callum pose mon téléphone à côté de celui d'Easton sur son bureau.

– Je vais être franc avec toi, Hartley. Je ne peux pas laisser faire. Je dois protéger ma famille à tout prix, et pour ça, j'ai l'intention de révéler cette affaire de corruption et de faire arrêter ton père.

– Papa... commence Easton.

Je l'interromps en levant la main.

– Non, je comprends. Tout ce que je veux faire, c'est protéger ma famille, moi aussi. Je dois faire en sorte que Dylan quitte la maison avant que tout soit rendu public. J'ai peur qu'il se venge sur elle. Pouvez-vous m'aider ?

– Bien sûr qu'il le fera, Tu le fais bien, toi !

Et Easton hoche la tête d'un air décidé.

– Oui, je le ferai, répond Callum. Je vais appeler mes avocats et leur demander d'obtenir un autre rendez-vous avec ton père, et pendant ce

temps, Durand surveillera ta sœur. On les séparera le plus longtemps possible. Quand ses agissements seront rendus publics, ta famille sera ailleurs, en sécurité.

C'est tout ce qu'il me propose, et même si ce n'est pas assez, je me sens tout de même coupable d'accepter de l'aide. Les actes de mon père n'ont rien à voir avec moi, mais pourtant nous sommes liés l'un à l'autre, par le sang, par le nom.

Ella prend alors la parole, pour la première fois.

– Il nous faut des photos d'eux ensemble. On ne peut pas compter uniquement sur ces messages et l'enregistrement. Sans une preuve en image, ce sera trop facile pour ce salopard de s'en sortir.

Je ne sais pas si elle parle de mon père ou du sien.

Callum acquiesce.

– Je m'en occupe, Ella.

Je m'attends à ce qu'elle discute, mais elle se contente de faire un signe de tête laconique et il sort.

Easton me secoue. Je me sens morte à l'intérieur. Quand je vais arriver à l'appartement, je vais m'écrouler sur la première chose que je trouve.

– Allons, dit-il en me tirant derrière lui vers le hall.

– Ce n'est pas par là, la porte d'entrée.

– Je sais. Mais tu es morte, je t'emmène en haut. Tu peux dormir dans ma chambre, moi je dormirai avec Sawyer.

Il jette un coup d'œil à Ella, il cherche sa permission, mais elle a le regard fixe d'un zombie. Elle doit beaucoup gamberger et je me rappelle encore une fois que rien de tout ça n'est de ma faute, même si ça me rend malade de voir ce par quoi elle passe.

– Je crois que je vais rentrer à la maison.

– Non.

C'est Ella qui a réagi. Elle s'arrête en bas des escaliers.

– Non, répète-t-elle. Monte, il nous faut un plan.

– Un plan ? je demande à Easton.

Il hausse les épaules d'un air confus, mais me pousse dans l'escalier.

À contrecœur, je grimpe les marches en marbre, mes tennies grincent sur les dalles. Arrivés en haut, nous tournons à droite.

– Les appartements de papa sont par là, m’explique Easton.

La chambre d’Ella est la première dans un long et large couloir.

– Entrez, dit-elle.

L’intérieur est entièrement rose Barbie. Les murs roses, les tapis roses, les tissus d’ameublement roses, les rideaux à froufrous roses. C’est une chambre à coucher de princesse, mais pour une princesse de moins de dix ans. Et je n’aurais jamais pu imaginer que cette blonde si cool puisse aimer le rose à ce point.

– C’est papa qui l’a décorée, m’explique Easton en prenant une chaise rose bonbon et me la collant sous les fesses.

– C’est horrible, n’est-ce pas ? demande Ella en s’asseyant sur son lit.

Elle tapote l’espace à côté d’elle en faisant signe à Easton de s’asseoir, mais il n’y va pas. Il pose une main sur mon épaule. Il choisit son camp et je n’aime pas ça. Il ne devrait pas avoir à choisir entre sa famille et moi. Je me lève.

– Je ne veux pas m’asseoir, je lui dis, et je mets un peu de distance entre nous.

Il a l’air blessé, mais c’est la meilleure chose à faire. Je croise les bras et je fais un signe du menton à Ella.

– Qu’est-ce que tu veux ?

– Je ne veux pas laisser Callum s’en occuper tout seul. Ce n’est pas parce que je ne lui fais pas confiance, mais imagine qu’il se passe un truc, que les types de Callum ne prennent pas les bonnes personnes en photo. Personne ne sera autant impliqué que toi et moi.

Elle fait un signe du doigt entre elle et moi.

- Alors, on devrait s’en occuper toutes les deux.

– Ok.

– Non, dit Easton en même temps.

– Pourquoi pas ?

Je me tourne vers lui en fronçant les sourcils.

– Oh, je ne sais pas. Parce que c’est hyperdangereux ?

– Il y a plein d’arbres autour du parking, à Windwood Parc, dit Ella.

On peut se planquer là.

– Ça me paraît bien. Tu as un appareil photo ?

– Oui.

– Ella, tu as eu des lésions cérébrales, toi aussi ? Et toi, Hart ? Je croyais que tu avais juste perdu la mémoire, mais apparemment tu as aussi perdu la tête, dit Easton avec emphase.

Puis il désigne Ella.

– Ton père a un flingue.

Et ensuite moi.

– Et il est possible que ton père ait tué madame Roquet pour la faire taire. On sait qu’il est suffisamment violent pour t’avoir brisé le poignet. Les deux ensemble, c’est l’enfer assuré.

Ella le regarde fixement, puis se tourne vers moi.

– Oui j’ai un appareil photo, mais sans vision nocturne. Je vais aller en acheter un dans la matinée.

– Ça me paraît bien. Je n’ai pas de voiture, mais il y a un bus qui s’arrête à trois rues de là, si ça ne te dérange pas de marcher un peu.

– Est-ce que l’une d’entre vous va daigner m’écouter ? souffle Easton.

Ella et moi, nous nous taisons.

– Vous ne pouvez pas baisser d’un ton ? lance une voix depuis la porte. J’essaie de dormir, bordel. Je viens à peine de sortir de l’hôpital.

Nous nous tournons tous en même temps pour découvrir Sebastian debout à la porte, qui cligne des yeux comme une vieille chouette. Ses cheveux châtain foncé sont en pétard, et il porte un adorable pyjama en satin bleu avec des singes bruns brodés dessus.

Quand ses yeux se posent sur moi, il se cabre de surprise.

– Mais qu’est-ce que tu fous ici, bordel ?

– Moi, je…

Je grimace. Je ne sais pas quoi dire. Je cherche de l’aide auprès d’Easton. Dois-je lui dire la vérité, ou bien Easton et Ella veulent-ils garder

le secret ?

– Elle est ici pour nous aider à nous assurer que Steve va bien en prison, répond Easton. Et n’insulte pas Hartley.

– J’insulterai qui je veux, bordel ! Et surtout cette saleté qui a failli me tuer.

– Seb, ce n’est pas sympa, proteste Ella. Tu sais très bien que c’était un accident.

– C’est des conneries. J’ai pris ce virage des millions de fois et je n’ai jamais eu d’accident avant que cette pute passe par là.

Easton fait mine d’avancer. Je le retiens par le bras. Ella court s’interposer entre ses deux frères.

– Ça suffit, gronde-t-elle.

Elle repousse Sebastian et lance par-derrière son épaule :

– Vous deux, allez-vous coucher.

Un muscle de la mâchoire d’Easton tressaille, mais il a un regard de tueur.

– Viens, finit-il par dire, et il change de position.

Du coup, c’est lui qui me tient par le bras, au lieu du contraire.

Il avance dans le couloir, ouvre une porte et me fait entrer. Il claque la porte derrière lui, mais pas assez vite pour que je puisse ignorer ce que hurle Sebastian.

– Je n’arrive pas à croire que tu autorises cette pute à dormir à la maison.

Je n’entends pas la réponse d’Ella.

– Je suis désolé, dit Easton.

Il donne un grand coup de pied dans la porte d’un dressing et disparaît à l’intérieur.

– Ne le sois pas. Ton frère a absolument le droit de ressentir les choses ainsi.

L’anxiété me ronge de l’intérieur. Comment Easton et moi pourrions-nous être ensemble si sa famille s’y oppose autant ? La solitude est un

sentiment terrible, je ne veux pas qu'Easton l'éprouve. C'est atroce de ne pas être la bienvenue dans sa propre famille.

C'est un mélange affreux d'humiliation et d'abandon. Chaque fête d'anniversaire à laquelle vous n'êtes pas invitée, chaque jeu où vous être la dernière à être choisie, chaque rejet multiplié par un million. C'est être seule au beau milieu du désert, assoiffée, en demande d'une goutte, une seule goutte, pas d'eau, mais d'affection, d'attention... d'amour.

– Easton, je ne crois pas que je devrais être ici.

Il ressort, les bras chargés de couvertures.

– Je vais dormir sur le canapé, tu peux prendre le lit.

Je ne bouge pas.

– Est-ce que tu m'as entendue ?

– Ouais, mais je ne te laisserai pas partir, alors tu ferais aussi bien de te préparer et de te mettre au lit. Voilà une brosse à dents.

Il me jette quelque chose que j'attrape par réflexe.

– Tu veux un pyjama ? Je peux te prêter ce tee-shirt et Ella a sûrement des trucs de filles.

Il reste là, les mains sur les hanches, les pieds serrés et le corps tendu comme s'il pensait que j'allais piquer un sprint vers la porte et qu'il allait devoir me tacler. Comme toujours, lorsque je suis avec lui, tous mes doutes s'évanouissent et je ressens une douce chaleur jusqu'au plus profond de mes os. Je m'en rends compte, Easton est mon soleil.

– Il va falloir qu'on se batte ? demande-t-il. Parce que si c'est le cas, foutons-nous à poil, et au pieu. C'est le seul type de lutte autorisé dans cette chambre.

Je jette un coup d'œil au grand lit bateau. Je rougis à l'idée de nos deux corps roulant sur ce lit, en train de s'embrasser... de se toucher. J'ai tellement envie de l'embrasser à nouveau, mais je suis trop dégonflée pour faire le premier pas. Du coup, je lui réponds par le sarcasme :

– Je me doute que tu as eu des tonnes de combats dans cette chambre. Plus que je peux en compter, sans doute.

Il me fait un sourire innocent.

– Non, je n’ai jamais pratiqué la lutte dans cette chambre. Je suis vierge.

J’en suis bouche bée.

– Vraiment ?

Il secoue la tête sans rire.

– Oui. Puisque tu n’as plus de mémoire, oui je suis vierge. Et maintenant, va te changer, qu’on puisse se coucher.

– Puisque tu es encore vierge, je me souviendrai qu’il faut que je sois très douce avec toi la première fois qu’on fera l’amour.

Et je ferme la porte derrière moi, absolument ravie de voir son air interloqué. Rien pendant ces derniers jours n’a été particulièrement amusant, mais l’expression d’Easton déclenche chez moi un vrai sourire. Je ne suis peut-être pas très douée pour flirter, mais cette dernière remarque était super-excitante. Vive moi !

Je me brosse les dents, je me lave le visage au savon qui sent le cèdre, les épices et l’orange, et j’enfile le tee-shirt d’Easton. Il m’arrive presque aux genoux.

Quand je reviens, il a éteint la lumière.

– Ça y est ? me demande-t-il d’une voix rocailleuse.

Soudain timide, je cavale jusqu’au grand lit et je me glisse sous les couvertures. Il est assez large pour que les cinq frères Royal puissent y tenir. C’est étrange d’entendre Easton qui se prépare. Je suis habituée au silence. Ce n’est pas étonnant, puisque j’habitais seule dans cet appartement et vu le peu d’images trouvées sur les réseaux sociaux, je devais avoir très peu d’amis. C’est agréable. Non, agréable est un mot gentil, vide de sens.

C’est... merveilleux et je ne veux pas retourner à l’époque de ma vie où il n’y avait pas d’autres sons que les miens. Je pense que c’est pour ça que, quand mon soleil à moi sort de la salle de bains en se frottant la tête avec une serviette, je dis :

– Le lit est assez grand pour une famille entière.

– C’est un king size.

Je m'assieds, je me pousse sur le côté et je baisse les couvertures.

– Viens là.

– Pourquoi, Hartley Wright, tu veux me déflorer ? demande-t-il, faussement inquiet. Ou peut-être faussement excité ? Qui sait ?

– Pas ce soir. Je sais que c'est ta première fois, alors je veux te mettre à l'aise. Commençons par partager le même lit.

East jette sa serviette derrière lui, éteint la lumière et plonge dans le lit, à moitié sur moi et à moitié sur le matelas.

– Je n'ai pas confiance en toi, me taquine-t-il.

– Je vois ça, dis-je sèchement lorsqu'il s'éloigne de moi. Tu as tout d'une vierge effarouchée.

– C'est vrai, n'est-ce pas ?

Je lui jette un oreiller à la figure.

– Viens sous les couvertures.

Il prend l'oreiller, le glisse sous sa tête et se repositionne pour être allongé contre moi.

– Tu n'as pas froid ? je lui demande en essayant de ne pas regarder sa poitrine nue.

Easton Royal ne porte pas de pyjama et je suis certaine que s'il était seul, il ne porterait rien du tout, pas même son boxer noir.

– Comme je te l'ai dit, nous sommes face à un vrai problème.

Il y a un niveau d'autodépréciation qui me fait dire qu'il n'est pas inquiet pour moi, mais pour sa capacité à garder ses mains tranquilles, lesquelles mains il a glissées sous sa tête.

– On peut faire comme si on était des puritains et utiliser les oreillers comme tue-l'amour.

– Mais putain, qu'est-ce que c'est qu'un tue-l'amour ?

– C'est un rondin ou un boudin que tu mets entre deux personnes avant qu'elles se marient. Comme ça, elles peuvent s'habituer à dormir ensemble sans perdre leur précieuse virginité.

– Tu te souviens de trucs vraiment bizarres, Hart.

Mon cœur a un raté, comme chaque fois qu'il m'appelle par ce surnom. Comme si j'étais son cœur<sup>1</sup>. Comme si je ne faisais qu'un avec lui.

Je me force à fixer le plafond.

– Je vais mémoriser un tas de faits au hasard, comme ça, ma tête en sera pleine. Peut-être qu'être une championne au Jeopardy, ça pourrait devenir le but de ma vie. Je laisserais tomber la fac, je passerais tout mon temps à mémoriser des trucs débiles et je gagnerais un million de dollars dans un jeu télévisé.

– Bien, dit-il simplement, comme si mon idée n'était pas totalement farfelue.

– Je pense que tu approuverais même si je voulais apprendre à faire du trapèze et bosser dans un cirque.

Je le sens qui roule sur le côté. Je tourne la tête pour le voir qui me sourit.

– D'abord, te voir te balancer sur un trapèze, ça serait super-sexy. Ensuite, le cirque, c'est comme une drogue. Troisièmement (il s'étend et passe une main dans mes cheveux), troisièmement, je t'aime Hartley. Alors oui, si tu veux faire partie d'un cirque ou faire du porte-à-porte pour vendre des magazines ou bosser comme caissière au centre commercial, je serai d'accord. Tout ce qui te rendra heureuse.

*Il m'aime ?*

Oh mon Dieu. Il dit les choses les plus inattendues parfois. Mon cœur bat très vite, la maison aux papillons dans mon ventre est secouée par un véritable ouragan et les larmes emplissent mes yeux. Je cligne furieusement des paupières pour les retenir.

– Tu dis ça pour que je te propose de devenir mon partenaire pour mon numéro de cirque.

Son pouce passe sur ma joue, essuie une larme.

– Bien sûr. Il faut que je sois là si tu dois te balancer dans les airs en tenue léopard super-sexy. Je ne peux pas laisser la femme à barbe ou le dresseur de lions me piquer ma nana.

Parce que c'est Easton Royal et que je n'arrive pas du tout à me contrôler, parce que mon cœur douloureux à besoin de tout le soleil possible, parce que je l'aime moi aussi, je me jette dans ses bras et je l'embrasse.

Je voulais que ce soit juste un baiser, un petit truc rapide, mais je ne peux pas m'arrêter. Je l'embrasse, et je l'embrasse. Ma bouche lâche la sienne, pour aller goûter son lobe d'oreille, puis son cou au goût salé. Il me laisse faire tout ça jusqu'à ce qu'il soit couché sous moi, nu, à part son boxer noir.

– Tu as fini ? me demande-t-il une fois que je le lui ai enlevé.

– Pas encore.

Mes joues s'échauffent en l'admirant. En entier.

Il est d'une beauté à laquelle je ne m'attendais pas. Je ne suis pas une grande fan de quéquettes. Généralement, ça ne m'attire pas trop.

Je ne fais aucune recherche à ce sujet sur Internet, mais Easton ? Je ne peux plus m'empêcher de le regarder. De ses cheveux châtain soyeux à ses orteils si étonnamment beaux, Easton Royal est la perfection faite homme.

Sa poitrine est puissante, son ventre musclé. Ses cuisses sont fortes et ses jambes longues. Chaque centimètre carré de son corps est splendide. Sa main descend sur son sexe et il serre tellement fort que ses articulations deviennent toutes blanches.

– Tu me rends dingue, Hart. Je ne vais pas tenir plus de deux secondes si tu continues à me regarder comme ça.

– Je n'y peux rien.

Il me répond par une explosion. Il m'arrache mon tee-shirt et me soulève du matelas assez pour baisser ma culotte. Il y a un petit bruit de tissu déchiré, un juron et un « enfin » satisfait. Il se calme quand je suis nue. Ses mains caressent mes hanches, en longs mouvements enveloppants. Il dessine une carte de mes fesses, mon ventre, la cambrure de mon dos. Sa bouche passe de mes lèvres à mon menton, mon cou et

ma clavicule. Il embrasse la courbe de mes seins, les monts et la vallée au milieu. Il se tourne pour enfiler un préservatif.

– Tu es d'accord ?

Son regard est chaud, sa queue est dressée. Ses lèvres sont gonflées par mes dents et ma langue. Je n'ai jamais été plus prête de toute ma vie.

– Oui, dis-je avec une ardeur qui m'embarrasse.

Il se retourne et me met sur lui.

– Souviens-toi, vas-y doucement, c'est ma première fois, chuchote-t-il avant que je me baisse.

Je ne sais pas si c'est ma première ou ma cinquantième fois, mais ça n'a pas d'importance, puisque c'est notre première fois à nous. Il serre les dents, des gouttes de sueur perlent sur son front. Ses doigts se raidissent sur mes hanches et son corps tout entier se tend sous moi. Les cordes de son cou sortent comme s'il essayait de se contrôler.

– Hart, halète-t-il.

– East, je soupire.

Les surnoms que nous nous sommes donnés ont une signification sentimentale que nous ne pourrions jamais exprimer à voix haute par crainte du ridicule. Mais là, à ce moment précis, on peut y penser. Nous pouvons l'exprimer avec nos corps. Là, il est mon soleil, ma chaleur, mon étoile du berger. Il est mon East.

Comme je suis son âme, son but, son amour. Je suis sa Hart.

Nous prenons chacun le souffle de l'autre et nous le lui rendons lorsque nous ne faisons plus qu'une entité, un cœur, un corps. C'est érotique et addictif, une hauteur dont je ne voudrais plus jamais redescendre. Mais il me rattrape lorsque j'entre dans une spirale où je perds le contrôle. Il m'étreint contre sa large poitrine, ses bras chauds me serrent, il me dit à voix basse qu'il ne me laissera jamais partir, que jamais il n'arrêtera de m'aimer, jamais, jamais, jamais, jamais.

---

1. « Heart » en anglais. Easton joue sur la similitude de prononciation avec « Hart ».

# Chapitre 30

## HARTLEY

---

Après la nuit la plus excitante de ma vie, je pensais que je serais au septième ciel le lendemain matin. Mais le petit déjeuner est un moment assez lugubre.

Tout le monde se retrouve dans la cuisine pour avaler diverses protéines – flocons d’avoine et céréales – préparées par la cuisinière, Sandra. Cette dame d’une cinquantaine d’années vient de rentrer d’un congé prolongé pour s’occuper de son petit-fils nouveau-né.

Ella et moi avons mis la table. Sebastian descend le premier. Il me jette un regard, jure, attrape un smoothie et disparaît. Sawyer arrive ensuite. Je m’attends à ce qu’il suive son frère, mais il prend une portion de flocons d’avoine et s’installe à la table du petit déjeuner qui domine la grande pelouse arrière, la piscine et, au-delà, l’océan. Cinq minutes avant que nous partions, Easton arrive enfin.

- Il est perpétuellement en retard, me prévient Ella dans un murmure. Nous rejoignons Sawyer à table.
- Il est tellement mignon, je suppose que je pourrai passer là-dessus.
- Il est là, ronchonne Easton en laissant tomber son corps tellement sexy sur la chaise à côté de la mienne.
- Il n’est pas du matin, hein ? je demande à Ella.

– Pas vraiment. Quand je suis arrivée ici, je me suis dit qu’il ferait un excellent vampire puisqu’il est debout toute la nuit et dort toute la journée.

– Si tu veux savoir la vérité... (je baisse la voix), je n’ai jamais vu sa poitrine à la lumière du jour, alors c’est possible.

– Sérieusement. Vraiment. Putain. Ici.

– Moi je l’ai vue, déclare Ella. (Elle me montre la piscine avec sa cuillère.) Et je suis désolée de te dire qu’il n’y avait aucun halo de lumière autour.

– Ça pourrait changer. J’ai ce fard à paupières qui s’appelle « Glitter Bombe », on pourrait lui en tartiner les pectoraux.

– Ohhh, dès qu’il fera plus chaud, on essaiera.

À côté de moi, Easton bougonne qu’il n’aurait jamais dû m’amener ici, mais je sais qu’il me fait marcher. Il m’a réveillée de la meilleure façon possible et m’a annoncé, avant qu’on sorte du lit, que c’était le matin le plus bandant de sa vie. Ce fut définitivement le plus actif de la mienne. Quant à hier soir... je n’arrive même pas à trouver les mots.

Easton était si doux, si incroyable et... mes joues deviennent toutes rouges quand je me rappelle comme il est allé lentement, comme il a été patient avec moi. Compte tenu de sa réputation de voyou, une partie de moi craignait qu’il ne pense qu’à lui, mais il n’a pas été égoïste du tout. Il a été... incroyable. Je rougis encore un peu plus. Il faut vraiment qu’on mette un grand lit dans l’appartement. Et je me demande s’il existe des draps qui ne se défont pas tout le temps ? Ce serait bien.

Ella soupire, c’est un grand soupir qui nous fait tous nous retourner vers elle.

– Quoi ? demande Easton.

Cette fois, c’est moi la cible de la cuillère.

– Je reconnais cet air heureux le matin. C’était le mien avant, se plaint-elle. Merci mon Dieu que cette stupide saison de football soit presque terminée et que je puisse enfin passer un peu de temps avec Reed.

De l'autre côté de la table, Sawyer repousse son bol.

– On peut parler d'autre chose que de vous deux en train de baiser avec mes frères ?

Je deviens rouge écarlate et je balbutie,

– Nous... je... il y avait... nous ne l'avons pas fait.

Easton se penche et file des grandes tapes sur la tête de son frère.

– La ferme ! Tu embarrasses Hartley.

– Et moi alors ? demande Ella sur un ton chagrin.

– Depuis quand est-ce que tu es embarrassée ?

Il lui tapote la tête, se lève et l'embrasse sur le crâne.

– On ferait bien d'y aller. Ella conduit comme une grand-mère de quatre-vingt-dix ans, alors si on ne part pas maintenant, on va être en retard.

– Je suis les limitations de vitesse, proteste-t-elle.

– C'est bien ce que je disais, genre grand-mère.

Ella essaie de le frapper, mais Easton se met facilement hors de portée. Tous les deux se courent après dans la cuisine, sous nos regards à Sawyer et moi. Un jour, Dylan et moi nous ressemblerons à ça, nous serons à l'aise, joyeuses et aimantes.

Je profite de ce moment d'intimité avec Sawyer.

– Je ne sais pas si ce que je vais te dire va t'énerver, mais je suis désolée pour l'accident et pour ton frère.

Il laisse tomber son regard dans son bol à moitié vide et tourne sa cuillère dedans sans raison. Je ne sais pas à quoi il peut bien penser, jusqu'à ce qu'il lève des yeux douloureux sur moi.

– Ce n'était pas ta faute et nous le savons tous les deux, dit-il d'une voix basse et résignée. On conduisait trop vite. On était... distraits par des trucs qui se déroulaient dans le Rover, alors arrête de t'excuser. Seb se calmera. On a juste des trucs difficiles à gérer...

Je me demande de quels « trucs » il parle, mais je ne me permets pas de lui demander. Je suis soulagée qu'il voie les choses ainsi. Je ne voudrais pas qu'Easton se fâche avec sa famille à cause de moi.

Je me penche pour désigner son bol :

– Tu as terminé ? je vais le mettre dans l'évier.

Il hoche la tête et le pousse vers moi. Il jette un coup d'œil triste vers la porte, il attend probablement son frère, qui attend sans doute que je sois partie pour sortir. J'espère qu'il a raison et que Sebastian va changer d'avis, parce que cet amour entre East et moi est tellement nouveau que ce ne serait pas difficile de le faire s'évanouir complètement.

Sur le chemin de l'école, je pose la tête contre l'appuie-tête et j'écoute Easton et Ella bavarder au sujet de Thanksgiving et des vacances de Noël, et raconter combien ils espèrent que State se plante dans ses derniers matchs pour que Reed n'aille pas jouer au Bowl. Easton dit qu'ils devraient aller à Aspen mais Ella, elle, veut aller au soleil.

– Non, en hiver, tu vas à la neige parce que la neige, ça ne dure pas longtemps, alors qu'il y a toujours un endroit au soleil sur terre.

– Il y a toujours de la neige sur l'Everest, rétorque-t-elle.

– Tu ne peux pas skier sur l'Everest.

Il se retourne sur son siège.

– Bébé, soutiens-moi !

J'ouvre un œil.

– On peut skier toute l'année à Dubaï, non ? Je crois que j'ai lu ça quelque part.

– C'est ça dont tu te souviens ? dit-il sur un ton blessé. Tu es censée être de mon côté. Dire des trucs qui me confortent.

– Impossible. Solidarité féminine, et tout et tout.

Ella, reconnaissante, lève le poing.

– Solidarité féminine ? s'exclame East. Qu'en est-il alors de ce matin, quand j'avais ma langue dans t...

Je m'avance vers lui et lui colle ma main sur la bouche. Il lèche ma paume.

Je gémis et je me recule sur le siège.

– ... dans ta bouche, finit-il, avec une lueur coquine dans l'œil. Qu'est-ce que tu as cru que j'allais dire ?

– Rien. Tu ne vas rien dire du tout.

Je le regarde fixement, mais à l'intérieur, mon cœur fait des petits bonds de joie.

J'ai aimé tout ce que Easton m'a fait la nuit dernière. Et... ouais. Je n'ai vraiment pas à me plaindre de sa langue.

– Et nous y voilà. Sauvés par le gong d'Astor Park, annonce Ella en entrant sur le parking de l'école.

Je ne sais pas qui, de moi ou d'Easton, est sauvé. Lorsque nous nous dirigeons tous les trois vers l'entrée principale, les regards autour de nous sont comiques. Les mâchoires restent grandes ouvertes, les gens s'arrêtent, les conversations cessent subitement. Si les yeux pouvaient tomber, le sol en ciment en serait recouvert.

East s'arrête au milieu du trottoir, juste en dessous de l'escalier, et se tourne pour faire face à un élève abasourdi. Je veux entrer, mais son bras autour de ma taille m'empêche de m'échapper.

– Comme je suis un mec serviable et généreux, je vais répondre à quelques-unes de vos questions avant le début des cours pour que vous puissiez ensuite vous concentrer au lieu de passer la journée à gamberger. Oui, Hartley et moi, nous sommes ensemble. Oui, ma famille est d'accord.

Il donne un coup de coude à Ella qui acquiesce.

– Oui, elle est toujours amnésique et, oui, je rouerai de coups celui qui lui fera simplement froncer les sourcils. Si vous la faites pleurer, vous aurez les os cassés en tant de morceaux qu'il faudra toute une flotte d'acier chinois pour vous remettre en état.

Il dit tout ça avec un immense sourire et sur le ton de la conversation, c'est probablement pour ça que ça fout les jetons.

– Des questions ? braille-t-il.

Le silence est assourdissant. Le sourire d'Easton s'élargit encore, il frappe dans ses mains et dit :

– Bon, très bien. Merci d'être venus assister à mon petit discours. On se voit à l'intérieur.

Il se tourne et nous pousse, Ella et moi, vers l'école.

– C’était vraiment nécessaire ?

Je suis déchirée entre l’embarras devant ce qui vient de se passer et l’embarras d’avoir vraiment apprécié. Ella répond pour lui :

– C’était nécessaire. Particulièrement quand Seb reviendra. Il faut montrer un front uni. L’année dernière, les membres de la famille Royal se sont laissés aller et toute l’école est devenue dingue. Il s’est passé de vraies horreurs jusqu’à ce qu’on réagisse, tous ensemble, comme une équipe. Il vaut toujours mieux que les requins d’Astor sachent que nous nous entraïdons toujours dans la famille. Bon, de toute façon, on se voit à midi.

Elle nous fait un petit signe de la main et part en trotinant vers une brunette qui se jette dans ses bras.

– C’est Val, la meilleure amie d’Ella. Tu l’as déjà rencontrée une fois sur la jetée, me murmure East à l’oreille. Et voilà Claire, mon ex-petite copine.

Il me montre discrètement une fille délicate, semblable à une poupée, qui nous regarde avec des yeux tristes.

– Je te dis qui est qui, pour que tu ne sois pas étonnée. Voyons. Il faut que je te présente Pash. C’est mon meilleur ami, en dehors de ma famille.

Il cherche autour de lui. Il fait ça tout le temps, ces petits gestes apparemment sans importance qui me remuent à l’intérieur.

Quelques minutes plus tôt, il annonçait publiquement mon adoubement parmi les Royal, et à présent il a peur de ne pas partager la plus petite partie de sa vie avec moi. Il ne veut pas que je me sente abandonnée.

– Tu me le présenteras plus tard. Là, on a cours.

Il me sourit, il me réchauffe. C’est mon soleil à moi.

La matinée se passe sans problèmes. Easton assiste à tous mes cours. Il admet que ce n’était pas une pure coïncidence, mais qu’il a resquillé pour pouvoir être avec moi. Ça m’est égal. C’est chouette de ne plus être isolée.

Plein de gens nous observent, mais la grande carcasse d’East est un formidable bouclier. Lorsque nous allons déjeuner, il me pousse loin du

coin.

– Il y a des puces, là, tu te rappelles ?

– Ah oui, Bran me l’a dit.

Il fonce les sourcils.

– Je te l’ai dit aussi, avant Bran.

Je me tourne pour cacher un sourire. Ses petites marques de jalousie sont adorables.

– Bran est un type bien. Tu pourrais être copain avec lui.

– J’étais pote avec lui, avant qu’il vienne sans permission sur mon territoire, murmure East en tendant sa carte d’identité au caissier.

– Ton quoi ?

Il se reprend, histoire de sauver la face.

– Notre territoire ?

Je tends mon argent.

– Je ne trouve pas que ce soit beaucoup mieux.

Il repousse ma main et donne sa carte au caissier.

– Tu ne peux pas la passer deux fois de suite, je lui rappelle.

– Depuis quand ?

Il fait signe au caissier.

– Passez-la.

– Euh... (Le type se mord la lèvre.) On n’est pas censés le faire.

– Passez-la, répète East, calmement mais fermement.

Le caissier fait ce qu’on lui dit, la transaction est enregistrée, nous récupérons nos plateaux pour que l’élève suivant puisse payer à son tour.

– Ils n’ont pas voulu le faire, dis-je à East, en omettant de préciser que c’était Bran qui m’avait offert de payer pour moi.

– C’est une règle stupide, que personne ne respecte. Ils sont payés, alors de quoi je me mêle ?

Il s’arrête à la table à côté de la porte-fenêtre qui va du sol au plafond et s’ouvre sur le domaine sportif. Ella et sa copine Val y sont assises, ainsi que les jumeaux. Maintenant qu’ils sont ensemble, c’est difficile de dire

lequel est Sebastian et lequel est Sawyer, bien que je suppose que le visage renfrogné appartient au premier, et le visage peiné au second.

Je fais un petit signe et je dis doucement « Salut » aux deux.

Sebastian fait comme s'il avait un haut-le-cœur lorsque je m'assieds. C'est mal élevé et désagréable pour tout le monde, mais je ne sais pas si quitter la table serait une meilleure idée que de rester.

Mon dilemme est momentanément interrompu par un drame qui se joue à deux tables de la nôtre. Mon vieux copain Kyle est debout devant la table où Felicity et sa bande sont installées. Il a un plateau à la main et il est évident qu'il veut se joindre à elles. Il est aussi évident que Felicity ne le veut pas. Elle pose son sac sur la chaise vide à côté d'elle.

– C'est déjà pris, dit-elle.

– Par qui ? demande-t-il. Cette chaise est vide depuis cinq minutes. En plus, tu avais dit que je pourrais me mettre avec vous.

– Tu plaisantes, dit-elle d'une voix forte remplie de dédain. Tu es un raté. Je ne m'assieds pas avec des ratés.

– Raté ? je murmure à East.

– Un élève de base, m'explique-t-il. Il doit être boursier ou un truc du genre.

– C'est une insulte ridicule. Elle a dû piquer ça à Docteur Seuss<sup>1</sup>, je chuchote.

– Elle est blindée. Elle n'a pas besoin d'être intelligente ni brillante.

Devant Felicity, Kyle est en train de devenir rouge écarlate. Je suis très gênée. Je déteste ce type pour m'avoir raconté un tas de mensonges, mais ce genre d'humiliation devant toute l'école, c'est horrible.

– Ce n'est pas ce que tu disais avant.

– Tu rigoles. Jamais je n'inviterais un type aussi quelconque que toi à déjeuner avec mes copines. Ton père n'est pas garagiste ? Et si jamais tu avais de la graisse de moteur sur les mains ? Tu sais combien la mère de Skylar a payé pour ce blazer ? Ce n'est pas le truc synthétique bon marché que tu portes. Celui de Skylar est en pure laine, tissé dans un village en Espagne. Il faudrait que tu ré pares au moins un million de voitures pour

avoir ne serait-ce que le droit de respirer cette laine, alors... et elle fait le geste de le chasser... casse-toi.

C'est tellement grossier que je pousse un cri. Je me raidis et je commence à me lever. Easton m'attrape par la main droite, Ella par la gauche. Ensemble, ils me retiennent.

– Ce n'est pas ton combat, me préviens East. Ces deux-là ont des trucs à régler entre eux qui n'ont rien à voir avec toi.

– Il a raison. Il y a un temps pour se battre, et ce n'est pas maintenant.

N'importe quel autre jour, j'aurais écouté leurs avertissements. Mais lorsque Kyle sort en courant de la salle à manger, quelque chose dans le petit sourire satisfait de Felicity me met hors de moi. Je repousse les mains d'East et d'Ella et je me lève d'un bond.

– Non, leur dis-je. Elle ne peut pas continuer à s'en sortir si facilement.

Avant qu'ils puissent objecter quoi que ce soit, je fonce vers la table de Felicity. Elle est sur le point de boire une gorgée d'un de ces sodas super-chics avec une étiquette en français. Bien sûr, elle boit du soda d'importation. Bien sûr.

En serrant les dents, je lui arrache la bouteille des mains. Elle hurle au scandale, et son regard s'enflamme quand elle réalise que c'est moi la coupable.

– Qu'est-ce que tu fais ? Rends-moi ça !

Elle tend son bras.

Je garde le soda hors de sa portée.

– Qu'est-ce qui te donne le droit de traiter les gens comme ça ? je gronde.

Elle cligne des yeux, stupéfaite. Sérieusement ? Elle a oublié ce qu'elle vient de faire subir à Kyle ?

– Kyle ? je lui rappelle. Comment oses-tu le traiter comme une saleté collée sous ta semelle ?

Elle saisit enfin. Alors, elle éclate de rire, un rire aigu.

– Tu es sérieuse, là, Wright ? Qu'est-ce que tu en as à faire de la façon dont je traite ce loser ? Est-ce que tu réalises combien ça a été facile de

lui faire accepter de foutre le bordel dans ta pauvre petite tête toute cassée ?

Elle continue à se marrer.

– Ça m’a coûté moins cher que la teinturerie pour mon uniforme, et elle désigne son chemisier blanc et son blazer de luxe.

– Tu veux dire, cet uniforme ?

Et avec un grand sourire, je verse tout le contenu de la bouteille de soda sur Felicity.

Il y a un long moment de silence.

Et j’entends le rire familier d’Easton.

Et puis les hurlements horrifiés de Felicity à travers la salle. Un autre cri prend la relève, celui-ci de son amie Skylar, qui se trouve faire partie des dommages collatéraux. Un peu du liquide rouge effervescent a giclé sur son merveilleux blazer en laine vierge espagnole, et elle tire sur les revers, des larmes plein les yeux.

– Mon blazer, gémit Skylar. Espèce de sale pute !

Les vêtements trempés et tout tachés de rouge, Felicity bondit et essaie de me gifler. Mais elle ne parvient pas à m’atteindre, parce qu’il y a du soda partout par terre et que ses chaussures de créateur glissent dans la flaque. Elle tombe la tête la première sur le sol ciré.

Des rires s’élèvent dans la pièce, tout le monde la regarde qui essaie de se relever en vain. Elle glisse, se lève et retombe, comme si elle jouait un rôle ridicule dans une comédie idiote.

Je lance un regard meurtrier à la foule et je lève la main pour faire taire les rires. Mon intention n’était pas d’embarrasser Felicity ou de faire rire à ses dépens. Ce ne serait pas mieux que ce qu’elle a fait subir à Kyle, que je n’aime même pas ! Mais je dois mettre les points sur les « i ».

– Tu n’es pas meilleure que nous, aucun de nous, je lui aboie dessus. Ce n’est pas parce que ta famille peut acheter et vendre la mienne des centaines de fois, parce que toi et tes copines débiles n’avez pas besoin de bourse et que vous possédez des comptes épargne études à sept chiffres que tu es meilleure que quiconque. Et ça ne te donne pas le droit

d'humilier les autres, de te servir d'eux ou de « foutre le bordel dans leur tête ».

La colère bout en moi.

– Je jure devant Dieu, Felicity, que si tu recommences à faire subir ce truc cruel de supériorité à quelqu'un, je ferai bien pire que de te renverser un verre dessus.

Et je lui jette un regard menaçant.

– Je te botterai le cul.

J'entends un éclat de rire. *Merde, Easton, je suis en pleine représentation, je joue les filles dures, là.* Il doit se rendre compte que ça m'énerve, parce qu'il s'avance et lance :

– Tu te rappelles quand Ella a traîné Jordan Carrington par les cheveux à travers toute l'école ? Eh bien, Ella te fera deux fois pire.

– C'est la putain de vérité, je confirme.

Felicity parvient enfin à se relever, mais elle vacille encore un peu sur ses talons. Elle me regarde fixement, puis Easton, puis Ella, ses propres amies et tous les autres qui l'observent sans pouvoir s'empêcher de rigoler. Elle ouvre la bouche comme si elle allait dire quelque chose, elle la referme avec sagesse, elle me passe devant et sort en courant de la pièce.

– Putain de merde, lance Val, la copine d'Ella, une fois que Felicity est partie. Tu es une vraie dure à cuire, Hartley.

Et elle lève la main pour me faire un high-five.

Je lui tape dans la main, en rougissant lorsque les autres élèves viennent tour à tour me faire un high-five ou me dire à quel point c'était génial.

Il y a quelqu'un pourtant qui ne semble pas du tout impressionné par ce que je viens de faire.

– Putain, elle a renversé un truc sur une salope, dit Sebastian Royal d'un air moqueur, quel acte héroïque !

– Seb, l'avertit Sawyer.

– Non.

Le jumeau en colère lève la main.

– Qu'est-ce qu'on en a à foutre qu'elle ait rembarré Felicity ? Je n'arrive même pas à comprendre pourquoi je dois supporter la présence de cette pute. J'ai déjà dû le faire quand je suis descendu prendre mon petit déjeuner, dans ma propre maison, et qu'elle était assise à ma table, comme si elle n'avait pas encastré sa bagnole dans mon Rover en manquant nous tuer moi, mon frère et notre petite amie...

– Ex, le coupe Sawyer.

Sebastian l'ignore.

– Petite amie qui ne veut même plus nous adresser la parole. Mais, à présent, elle s'assied aussi à la table familiale à Astor Park ? Et on la traite comme une sorte d'héroïne ? Est-ce que vous vous en foutez totalement que j'aie été plongé dans le coma à cause d'elle ?

– Seb, mec, ne sois pas comme ça, demande Sawyer.

– Je m'aperçois que tu t'es métamorphosé en lopette depuis l'accident, ironise son jumeau. Je te préviens, ou bien tu te débarrasses de cette pute ou bien c'est moi qui m'en vais.

Il se lève et sort de la salle comme un dingue.

– Il ne le pense pas.

East se tourne vers moi et passe sa main dans mon dos.

Un début de malaise m'envahit. Je ne me sens pas le droit d'être réconfortée par lui. Je ne le mérite pas.

– Il... il faut que j'aille aux toilettes.

Je me lève d'un bond.

– Attends, Hart...

– Laisse-la, lui dit Ella.

Je suis la troisième personne à m'enfuir de la salle à manger en quelques minutes. Je suis sûre d'être ridicule, mais rester assise là, avec un sentiment de culpabilité qui m'écrase la poitrine, c'est encore pire. Je ne sais pas comment faire avec Sebastian, mais je peux au moins commencer par m'excuser. C'est ce que j'ai fait avec Sawyer ce matin, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de le faire avec lui. Parler, ce n'est pas grand-chose, mais c'est un début. Je parcours les couloirs à sa

recherche. Je ne le trouve pas. Je m'arrête devant une porte où il est écrit « Casiers Hommes ». Je pose mon oreille contre la porte et j'entends le crissement de baskets sur le carrelage. Je respire à fond et je frappe.

– Sebastian ? C'est Hartley Wright. On peut parler une minute ? Je te dois des excuses.

Il y a d'autres grincements, comme si quelqu'un s'approchait de la porte.

– Merci, dis-je, mais je pousse un petit cri lorsque la porte s'ouvre sur Kyle Hudson et pas sur Sebastian Royal.

– Tu me dois aussi des excuses, gronde Kyle.

Je recule.

– Et pourquoi ça ?

– Parce que tu existes, espèce de pute !

Merde, j'en ai vraiment ma claque de me faire traiter de pute. D'abord Sebastian et maintenant Kyle ? Et dire qu'il y a quelques minutes à peine, je prenais sa défense face à Felicity. Je pourrais lui répondre par une insulte, mais à quoi bon ? Il me traiterait à nouveau de pute, et comme je viens de le dire, j'en ai assez. Alors, je fais demi-tour et je m'en vais.

Enfin, j'essaie.

Une main grasse avec des doigts gros comme des hot dogs se pose sur mon épaule et me plaque contre les casiers. J'atterris dans un bruit sourd qui me coupe la respiration un instant.

– Tu es disponible maintenant, tu sais. Les Royal se tiennent les coudes, alors Easton va te virer à coups de pied au cul.

Kyle s'approche dangereusement. Je cherche quelque chose à attraper et à lui balancer sur la tête.

– Tu approches ta bite de moi, je te la coupe.

Il me pousse un peu plus fort.

– Comme si j'allais la fourrer dans ton sale cul ! Oublie. Mais voilà un petit avant-goût de ce que va être ta vie jusqu'à la fin de l'année.

Je ne vois pas son poing arriver. C'est quelque chose à quoi je ne m'attendais pas, je pensais qu'il allait essayer de me forcer, de coller sa

langue dans ma bouche. Je croyais qu'il allait soulever ma jupe et j'avais mon genou prêt à frapper. Mais jamais je n'aurais cru qu'il allait me cogner.

Le coup, porté avec la violence de l'humiliation et l'impuissance d'un type de cent vingt kilos, me touche droit dans le ventre. Je me plie en avant en rendant la totalité de mon déjeuner. Le choc me coupe la respiration et me fait tomber à genoux. Je manque d'air. Du coin de l'œil, je le vois reculer. *Il va me filer un coup de pied*, me prévient mon cerveau. Je me mets en boule pour me protéger et je roule sur le côté. Pas assez vite, pourtant, son coup m'atteint dans les côtes. Dans un brouillard de larmes et de douleur, j'essaie de trouver comment m'en sortir. Où trouver un endroit sûr ? Une salle de classe ? Est-ce qu'il y a une salle de classe pas loin ? *Allez Hart, lève-toi !* je me crie à moi-même.

Mais ça me fait un mal de chien quand je bouge. J'entends des rires, un brouhaha et ensuite d'autres voix qui se taisent tout à coup.

– Mais qu'est-ce qui se passe ici, *bordel de merde* ?

Le beuglement d'Easton fait pratiquement trembler les murs.

Au-dessus de moi, Kyle bégaye.

– Hé... Hé, salut Easton. Cette pute a trébuché et elle est tombée. Elle voulait probablement me sucer la bite, mais j'ai refusé.

Ensuite, il y a un mouvement que je ne comprends même pas, suivi de deux corps qui tombent à terre, à côté de moi. J'entends le bruit d'une bagarre. Je prononce un truc du genre « arrêtez », ou « à l'aide », ou « non ». Je réussis difficilement à me relever en me servant des poignées des casiers. Personne ne fait attention à moi. Je serre un bras contre mon côté en me demandant si mon intestin va tomber par terre si je le lâche. Le bruit du combat a attiré l'attention. Les élèves se rassemblent au bout du couloir.

– Un billet de cent sur Royal.

– Personne ne pariera contre toi.

– Et cent dollars sur Hudson qui tiendra cinq minutes ?

– Ok, ça, je veux bien.

– Qu’est-ce qui se passe ? Stop ! Poussez-vous !

Un petit homme trapu, vêtu d’un costume écossais, repousse la foule pour pouvoir passer.

Easton est au-dessus, il fait de son mieux pour enfoncer Kyle dans le sol. Celui-ci est immobile, par terre. Son visage est couvert de sang, comme le poing d’Easton. J’ai soudain très peur à l’idée que Easton ait commis l’irréparable sur ce garçon. Des mômes ont déjà été jetés en prison pour avoir agressé d’autres élèves.

En ignorant la douleur, je m’approche de lui et attrape son poing avant qu’il frappe Kyle de nouveau. Je gémiss :

– Easton. S’il te plaît.

Il laisse tomber son bras et me regarde. Ce qu’il voit doit être impressionnant, parce qu’une terrible expression envahit son visage. Il serre les dents.

– Je vais le tuer, dit-il.

– Non, je me fiche de lui, mais j’ai besoin de toi.

L’idée qu’on m’enlève mon soleil m’est insupportable. Je préférerais recevoir une centaine de coups dans l’estomac.

– Monsieur Royal ! Ça suffit. Un coup de plus et vous êtes suspendu. Je me fiche de savoir combien votre père a donné à cette école.

Je le supplie,

– Easton, je t’en prie.

Son bras se plie à peine. J’appuie ma bouche sur son épaule et je murmure ma supplication contre sa peau.

– Arrête. Tu lui as rendu la monnaie de sa pièce. Je te le jure. Tu lui as bien rendu.

– Putain. D’accord.

Il replie son bras et pose ma tête contre son épaule.

– J’arrête pour l’instant, mais je te jure que s’il te touche encore, il va se retrouver avec ses couilles entre les dents avant la fin de l’année.

– Ça me semble juste, dis-je, mais je ne pense pas que Kyle remettra ça.

Easton dépose un autre tendre baiser sur mon crâne avant de se lever.

– Comment te sens-tu ? Ton ventre ?

Il se penche pour l'examiner en soulevant ma chemise. Je me débats pour la baisser, car nous sommes devant une cinquantaine de spectateurs.

– Je me suis déjà sentie mieux.

– Je veux t'emmener à l'hôpital.

– Non, vraiment, ça va aller.

– Monsieur Royal, je vous attends dans mon bureau immédiatement.

Easton regarde à peine l'homme.

– J'emmène Hartley à l'hôpital pour vérifier qu'elle n'a pas d'hémorragie interne. Si elle meurt parce que vous m'avez empêché de prendre soin d'elle, vous aurez sur le dos un procès de dingue.

Les lèvres déjà fines du proviseur s'amincissent encore.

– Très bien, mais demain matin à la première heure, je vous attends, tous les trois.

– Comptez dessus.

Easton n'a aucune intention de se rendre à cette convocation, quant à moi, je préférerais encore être expulsée. On se bagarre un moment pour savoir si je dois aller à l'hôpital ou pas, ce que je refuse de faire, et s'il me porte dans ses bras pour quitter l'école, ce que je refuse aussi.

– C'est gênant, lui dis-je en enfouissant ma tête contre sa poitrine.

– C'est un truc héroïque que je suis en train de faire. Ça n'a rien d'embarrassant, affirme-t-il.

– Ce n'est pas toi qui es porté à travers tout le couloir sous les yeux de deux cents étudiants.

Il y en a un, en particulier, dont je n'ai pas envie de croiser le regard. La satisfaction malveillante sur le visage de Sebastian quand Easton m'a prise dans ses bras est quelque chose que je ne suis pas près d'oublier.

– Nan, tout le monde est en classe.

– Je les entends. Personne n'est en classe.

Il y a eu un vrai murmure quand Easton m'a soulevée.

– Tu ne sais pas mentir.

– Ils vont y aller. Ella, tu peux m'ouvrir la porte ?

Il y a un bruit métallique et la porte s'ouvre.

– Merci. On se retrouve à la maison.

– On y va quand même ce soir ? demande Ella avec inquiétude.

J'ai suffisamment de force pour lever un pouce, mais Easton doit soulever mon bras pour qu'elle puisse voir mon geste.

– Passe-moi tes clés, p'tite sœur. Tu pourras rentrer avec Sawyer.

Je ne sais pas comment il s'arrange pour les récupérer sans me lâcher.

– Tu aurais pu choisir d'aller à l'hosto. Je t'aurais laissée y aller à pied, grommelle-t-il en se frayant un chemin vers la décapotable d'Ella.

Je n'en crois pas un mot.

– Non, tu ne l'aurais pas fait.

– Tu as raison. Sans doute pas. Je te promets que si un jour, je suis roué de coups par quelqu'un qui fait deux fois ma taille, tu pourras aussi me porter.

Il plie les genoux et parvient à ouvrir la portière passager sans me lâcher. Il me dépose à l'intérieur et accroche ma ceinture, en me faisant un autre petit baiser sur le crâne.

– On va à l'appart, non ?

Il s'arrête avant de fermer la portière.

– Je pensais te ramener à la maison.

Comment lui expliquer, gentiment, que je pense que son frère est capable de m'étouffer avec un oreiller ?

– Je me sentirais mieux à l'appart. C'est plus cosy.

Je fronce les sourcils d'un air soupçonneux, mais ma grimace de douleur pas tout à fait bidon le convainc.

– Va pour l'appart.

Malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à oublier le visage de Sebastian. Il me hait. Je ne sais pas si c'est à cause de l'accident ou à cause de ce qui s'est passé après, mais c'est la vérité. Cela me fait bien plus mal que le coup de poing de Kyle dans le ventre. Je peux guérir de ça. Je peux supporter une méchanceté de Felicity. Je ne sais pas comment je me

remettrais si je perds Easton. Je ne suis pas prête à supporter que mon monde redevienne sombre. Mais quel choix ai-je ? Je ne peux pas séparer East de sa famille. Ils sont une entité. Un puzzle qui ne fonctionne que quand toutes les pièces sont à leur place.

– Tu penses tellement fort à un truc que tu vas réussir à ralentir la bagnole. Qu'est-ce que c'est ?

Je pourrais lui mentir. Ce serait facile. Mais ce serait lâche de ma part. De cette façon, je pourrais me dire qu'Easton ne s'est pas battu pour moi. De cette façon, je pourrais être la victime. Mais c'est des conneries. Je déteste être la victime. Si ma perte de mémoire m'a donné une nouvelle chance, alors je ne dois pas grever mon avenir avec des mensonges et un apitoiement sur moi-même.

– Ton frère ne m'aime pas beaucoup.

– Ah, tu l'as remarqué ?

Je tourne la tête vers lui.

– Toi aussi ?

Il claque sa langue contre ses dents

– Difficile de faire autrement. Écoute, Seb est sorti du coma il y a quelques jours à peine. Il ne devrait même pas aller à l'école. Ce garçon est fragile comme un oisillon. Un coup de vent, et il s'envole. Tout ça, plus le fait que Lauren l'ait largué, le fout en l'air. Donne-lui le temps de se reprendre.

Je pourrais faire ça. Je pourrais aussi tomber encore plus amoureuse d'Easton, si profondément, que je serais démolie quand nous nous séparerons. Ou alors, je pourrais opter pour ma propre préservation. C'est le contraire d'être la victime. La fuite est la meilleure option face au danger. Je suis certaine d'avoir lu ça quelque part.

– Je ne peux pas me souvenir des événements, mais je me souviens des sentiments. J'avais une étrange impression d'inconnu quand j'étais avec Kyle. Avec Felicity, je ressentais de la peur. Avec mon père aussi. Quand je pensais à toi, chaque fois, je ressentais cette douce chaleur. Quand j'essaie de presser sur cette boîte noire dans laquelle est enfermé

mon passé, il y a cette impression de mort. C'est comme si j'étais au milieu du désert, avec personne autour de moi, et qu'il n'y a jamais eu personne. J'appelle aussi fort que je peux, aussi longtemps que je peux, jusqu'à ne plus pouvoir respirer, mais je n'obtiens aucune réponse. Il n'y a même pas d'écho. Le son est comme avalé. C'est la solitude, et quand je pense fort à mon passé, c'est ça dont je me souviens. Je ne veux pas de ça pour toi.

– Et pour toi ? Tu veux quoi pour toi ?

Seigneur, pourquoi me pose-t-il des questions aussi difficiles ?

– Ce que je veux pour toi et ce que je veux pour moi ne me semblent plus compatibles à présent.

– Alors ta réponse, c'est une rupture ?

Sa voix est tranquille, presque insouciant. Ses mains sont lâches sur le volant. Il n'y a aucun signe de tension dans ses épaules. Alors que moi, je suis tendue comme un string.

– Je ne sais pas quelle est la réponse. Peut-être qu'on doit attendre. Attendons que Sebastian se reprenne.

– Il a eu un traumatisme crânien. C'est pour ça qu'il déconne comme ça. Je me suis renseigné l'autre nuit. C'est en fait très commun que les gens qui ont subi un traumatisme crânien se transforment en bâtards colériques. Il peut très bien ne jamais récupérer. Et alors, il se passera quoi ?

Je ne lui réponds pas, parce que comme je viens de lui dire, je n'ai pas la réponse. Ou du moins, pas une que j'ai envie d'énoncer à voix haute.

---

1. Auteur et illustrateur de livres pour enfants.

# Chapitre 31

## EASTON

---

– Je n’arrive pas à croire que le directeur nous ait laissés partir comme ça, dit Hart lorsque je monte dans la petite voiture d’Ella.

– Beringer est un lâche. Mon père l’a acheté un nombre de fois incalculable. La dernière fois, c’est quand Ella s’est payé Jordan Carrington. Jordan l’avait mérité. Elle et ses copines avaient tondu une fille et l’avaient attachée nue devant l’entrée du bâtiment principal.

Elle ouvre la bouche.

– Quoi ?

– Astor Park a été jadis une vraie maison de dingues.

– A été ?

– Sûr. À présent, on assiste au lever du drapeau au lieu de coller les gens aux murs. C’est un progrès. Attends. Je viens te chercher.

Je fais le tour de la voiture pour l’aider à sortir. Le coup de poing de Kyle l’a littéralement foutue par terre, parce qu’elle essaie encore de s’extirper de son siège quand j’arrive.

– Allez, bébé, laisse-moi t’aider.

Elle se rassied en laissant échapper un soupir de frustration.

– Je vais quand même aller au parc, ce soir.

– On verra...

Cette fille est faible comme un chaton. Je ne la vois pas aller ailleurs qu'à la salle de bains, mais ça ne sert à rien de nous disputer en pleine rue. Je glisse mon bras sous elle et je la soulève. Elle ne pèse pas bien lourd. Je ne crois pas qu'elle mange suffisamment.

– Tu peux prendre la bouffe ? je lui demande en désignant le sac en papier plein de soupe et de fromage grillé que nous avons acheté en chemin.

Elle se penche en grimaçant sous l'effort.

– Je peux marcher, affirme-t-elle faiblement.

– On a déjà eu cette discussion à l'école.

Je la tiens serrée et je monte les escaliers. Je dois la poser par terre en arrivant pour ouvrir la porte. Malgré ses affirmations répétées comme quoi elle va très bien, elle s'agrippe à ma taille pour garder son équilibre. Je ne le lui fais pas remarquer.

Une fois la porte ouverte, je la reprends et la porte dans l'appartement, sans la lâcher avant d'avoir atteint le canapé.

Je fais une pause avant de l'installer dedans.

– Tu as besoin d'aller aux toilettes ?

– Je préférerais encore que Felicity me ficelle devant Astor Parc plutôt que tu me portes aux toilettes, déclare-t-elle avec un éclair noir dans les yeux qui me prévient qu'elle ne plaisante pas.

– Ok.

Je la laisse sur le sofa et je vais préparer notre repas.

– J'aurais dû monter la table basse.

Je montre une série de paquets qui sont censés être les différentes parties d'une table en bois et verre.

– Nan, par terre, ça me va très bien.

Elle glisse des coussins.

Je l'observe attentivement pour discerner des signes de douleur, mais il n'y en a pas. Elle a bon appétit, également. Elle engloutit son fromage grillé, elle boit pratiquement toute sa soupe et s'appuie ensuite contre le canapé, en sirotant un Diet Coca et quelques crackers qui restent.

Il y a quelque chose de satisfaisant à nourrir quelqu'un à qui l'on tient. La voir manger de si bon cœur me nourrit comme aucune nourriture ne saurait le faire. Je détaille l'arête de son nez, ses sourcils bien dessinés, ses joues toutes rondes. Je n'avais pas de préférence avant. J'aimais toutes sortes de filles, les riches bégueules, les allumeuses sexy, les rondes joyeuses. Du moment qu'elles voulaient bien s'envoyer en l'air, ça m'allait.

Mais maintenant, si je ferme les yeux pour imaginer ma fille idéale, c'est le visage d'Hartley qui apparaît dans ma tête. Elle n'est peut-être pas parfaite pour quelqu'un d'autre, mais ça n'a aucune importance, parce qu'elle est parfaite pour moi.

– J'ai quelque chose sur la figure ? demande-t-elle en touchant sa joue.

– Non, j'aime la regarder.

Gênée, elle tourne la tête.

– Arrête.

– Non.

– Sérieux, tu me mets mal à l'aise.

– Nan, tu es gênée, mais tu ne devrais pas l'être. Tu es très belle.

Je m'appuie sur mon coude pour boire l'autre Coca.

– Tu as mis de la vodka dans ta cannette ? me demande-t-elle, méfiante. Parce que tu parles comme si tu étais bourré.

Je fais tourner le liquide dans la cannette. C'est étonnant, mais ces derniers temps, je n'ai pas ressenti le besoin de picoler. Il s'est passé trop de trucs.

– Non, mais même si c'était le cas, on dit que la vérité sort de la bouche des ivrognes.

Elle fronce le nez d'une façon adorable.

– C'est vraiment ça qu'on dit ?

– À présent, oui. Easton Royal l'a décidé.

Elle me balance un coussin à la figure. Je l'esquive et je me jette sur elle. Elle crie et essaie d'esquiver, mais je suis trop rapide. Je l'attrape et je

plonge la tête dans son cou, pour respirer son parfum sucré. Elle est chaude, douce et parfaite.

Pourquoi est-ce que j'aurais besoin d'alcool ? J'ai sous la main la meilleure drogue qui soit. Je capture sa bouche et je glisse ma langue à l'intérieur. Son goût me fait tourner la tête. Ses doigts dansent sur mes épaules, sans être certains de pouvoir me toucher. Quand enfin ils se posent, la corde qu'elle a nouée sans le savoir autour de mon cœur se serre un peu plus.

Merde, j'aime cette fille. Et parce que je l'aime, je recule.

Elle a besoin de se reposer, pas d'être mise en pièces par moi. Je glisse mon doigt le long de son front jusqu'à sa joue si douce.

– Je vais faire le lit, dis-je d'une voix rauque.

Elle hoche la tête, en clignant des yeux comme un bébé chouette. Je me force à me lever et je me dirige vers le matelas et le cadre du sommier que j'avais abandonnés, car je n'avais pas les bons outils. J'ai besoin d'un serre-écrou, et il n'y en avait pas dans ma boîte à outils rose. Je repousse le cadre contre le mur et je pose le matelas par terre.

– Tu as déjà fait ça ? me demande-t-elle.

J'évite de trop la regarder, parce que l'envie de lui sauter dessus est trop forte. Au lieu de ça, je fouille dans les sacs, à la recherche de la parure de lit que j'ai achetée avec l'aide d'une des vendeuses.

– Non, mais ça ne doit pas être bien difficile.

Cinq minutes plus tard, je me suis payé une bonne suée, j'ai ôté ma chemise et je n'ai toujours pas réussi à installer ces foutus draps. Mais au moins, je pense à autre chose.

– Comment ça marche ? je demande, dégoûté, en tenant un grand morceau de tissu dont Hart m'a dit que c'était un drap-housse, pendant qu'elle se marre en douce.

– Je suis tiraillée entre l'envie de t'aider et le plaisir que j'ai devant ce spectacle, me taquine-t-elle, mais elle se lève et me prend le drap des mains.

Je la regarde se pencher, son petit cul rond me fait l'effet d'un chiffon rouge. Je regarde ailleurs.

Lorsque j'avais envie de me sentir vivant, je me battais, alors je sais ce que c'est que d'avoir été cogné dans le ventre et comment vos côtes peuvent vous faire mal pendant des heures, voire des jours, ensuite.

J'aimais la douleur, mais rien ne m'allume autant que d'être avec Hartley. Mon ancien moi était un idiot.

– C'est fait, annonce-t-elle.

Je me retourne pour la découvrir allongée sur le lit. Elle s'étire sur le matelas.

– C'est un grand lit, dit-elle en me jetant un regard.

Mon sang ne fait qu'un tour. J'ai du mal à ne pas la toucher, spécialement quand elle à l'air d'avoir envie de plonger ses dents dans ma poitrine.

– J'aime bien avoir de la place.

Je lutte pour me contrôler. Elle est blessée, je me rappelle, et je la couvre avec une couverture. Sa jupe d'Astor Park est relevée et la vue de la chair de ses cuisses me fait un effet dingue. Quand je me penche sur le matelas, je me mords l'intérieur de la joue en espérant que la douleur va me permettre de contrôler ma queue.

– Tu restes à la maison ce soir, je murmure dans ses cheveux en la prenant dans mes bras.

– On verra.

Je doute de pouvoir gagner cette bataille, alors je me contente de la serrer fort, de plonger mes pouces dans son dos tout tendu, de le caresser doucement, d'enrouler mes jambes autour des siennes. Elle colle son pied contre mes tibias et pose sa tête sur mon épaule. Je la masse du cou aux fesses aller-retour, jusqu'à ce que sa respiration s'apaise et que son corps se relâche contre moi.

Mon pantalon me serre, mon bras passé sous elle est tout engourdi et ça devient très inconfortable et super-bandant, mais je ne bougerais pas pour tout l'or, les avions, l'alcool du monde.

À vingt et une heures, Ella se pointe à l'appartement dans ma camionnette, qui est assez grande pour nous trois. Son Audi décapotable est trop petite, elle va devoir rester garée là. Je me dis qu'il faut que je file un billet de cent à José pour m'assurer qu'il surveille sa voiture en notre absence, pour que les punks du quartier ne déconnent pas avec.

– Tu es de mauvaise humeur, remarque Ella lorsque je la fais entrer.

– Non, je...

Je ne sais pas comment décrire mon état. Depuis que j'ai vu Hart se faire tabasser par Kyle, je ne me sens pas bien. Rester collé à elle toute la journée, aussi chouette que ce soit, n'a pas suffi à calmer mes nerfs. Je voudrais annuler ce soir, mais c'est sans doute notre meilleure chance, et la dernière, de coincer le père d'Hartley et de gagner le procès contre Steve.

Je ne peux pas laisser tomber ces filles. Surtout pas Hart. La nuit dernière, elle m'a fait confiance.

Entièrement, totalement.

Mais cela entraîne beaucoup de responsabilités. La nécessité de la défendre à tout prix existait déjà avant, mais à présent, c'est un mantra qui se répète tout seul à chaque battement de mon cœur.

– Je suis inquiet, je finis par dire.

– On va juste prendre des photos.

– Tu as raison. Mais je ne suis pas rassuré pour autant.

En haut, Hartley est debout derrière la porte, l'air embarrassée. Ella, habillée tout en noir, ses cheveux d'or clair planqués sous un bonnet noir, examine lentement l'endroit. Hart s'attend à ce qu'elle nous critique à cause de la taille, de l'état des lieux, du matelas posé par terre et pas sur un sommier.

Hart est anxieuse, elle ne veut pas qu'Ella dénigre notre appartement. Je réalise qu'elle ne connaît pas le passé d'Ella.

– C'est de la dope ! dit Ella, et elle se vautre sur le canapé. Pourquoi tu n'habites pas avec tes parents ?

– Ils m’ont flanquée dehors, répond sèchement Hartley.

Ella siffle.

– Merde ! Je ne savais pas que des parents pouvaient faire ça. C’est parce que tu sors avec Easton ? Je veux dire, il est grande gueule et tout, mais je pensais que les parents l’aimaient bien.

– Merci beaucoup, p’tite sœur.

Je lui balance une petite tape sur le crâne avant d’aller au frigo. Je lui suis reconnaissant d’essayer de mettre Harley à l’aise. Je sors deux sodas, j’en ouvre un pour Hartley et un pour Ella. Hart est toujours debout à l’entrée, les yeux écarquillés.

– Elle ne sait pas d’où tu viens, j’explique à Ella. Elle a été trop occupée à fouiller dans son passé pour s’occuper du tien.

Ella boit une gorgée avant de répondre.

– C’est plutôt chouette, cela dit. Est-ce qu’on peut la maintenir dans l’ignorance ?

Je lui lance un regard noir.

Elle soupire.

– Bien. Je suis arrivée ici, il y a un an. C’est dingue, il y a seulement un an, East ?

– Une longue et terrible année, Ella, je la taquine.

Elle me fait un doigt d’honneur et poursuit.

– Il y a un an, Callum m’a trouvée en train de faire du strip-tease dans un night-club et m’a amenée ici. Ils m’ont d’abord détestée. (Elle me montre du doigt.) Ils ont été salauds avec moi. Ils m’ont fait descendre de force de leur voiture en pleine nuit et m’ont obligée à rentrer à pied à la maison.

– On te suivait, je grogne en voyant les yeux écarquillés d’Hartley se poser sur moi.

– Tu l’as laissée rentrer à pied ? Dans le noir ?

Je m’éclaircis la voix.

– On a fait comme si on l’abandonnait, mais on avait un œil sur elle tout le temps.

– Easton Royal, je n’arrive pas à croire que tu aies fait ça.  
– C’était une idée de mon frère ! j’argumente.  
– Tu aurais dû l’arrêter, me contre-t-elle avec un adorable air scandalisé.

Au moins, elle ne se planque pas nerveusement dans un coin.

– Tu as raison.

Je me penche, je l’attrape par le poignet et je la force à s’asseoir sur mes genoux. Elle se tient tout au bout, comme si elle avait peur d’entrer en contact avec mon entrejambe, comme si on allait faire un show porno devant Ella.

– La bonne nouvelle, c’est qu’Ella nous a pardonné à tous et quelle joue à présent à touche-pipi avec mon grand frère.

Hart pouffe de rire.

– Vraiment ?

Ella se penche et me file un bon coup de poing dans le gras du bras.

– Je t’ai pardonné tes anciens péchés, mais pas ceux que tu commets maintenant.

Elle se tourne vers Hart.

– Oui, vraiment. Reed et moi avons traversé pas mal de merdes, mais nous sommes ensemble à présent. Le problème, c’est que mon père biologique a déboulé comme un de ces personnages de film d’horreur, quand tu crois avoir tué le méchant mais qu’il réapparaît tout le temps. Il n’a pas seulement essayé de me tuer, il a aussi essayé de faire accuser Reed du crime qu’il avait commis et pour lequel il va être jugé. Cet homme est dangereux. Il ne lâche jamais.

Ella pointe son menton en avant, prête à donner d’autres arguments si Hartley objectait quoi que ce soit.

– Je suis d’accord, répond Hart. (Elle fait un tout petit sourire.) Et moi qui pensais que mon père était un salaud.

Ella est soulagée.

– Alors, on y va quand ?

Je sors une feuille de papier que je tends à Hart.

– Quand Hart aura fait ça.

Elle bondit.

– C'est quoi ?

Ella se penche pour lire la liste d'exercices.

– C'est un test de capacités physiques. Tu pourras y aller quand tu auras réussi ces exercices.

Hart et moi avons passé une heure à discuter pour savoir si elle venait avec nous ou pas.

– Tu te moques de moi ? s'étrangle-t-elle.

Je croise les bras sur ma poitrine.

– Pas une seconde. Si tu veux crapahuter en forêt et espionner ton père, voilà le prix de ta participation.

– Je t'ai dit que je n'avais plus mal.

– Et je t'ai dit que je ne te croyais pas.

– Dix sauts de grenouille ? dit Ella, en arrachant la liste des doigts de Hartley. Quand est-ce qu'elle va avoir à faire des sauts de grenouille, ce soir ?

– Elle peut avoir à sauter et à courir. Elle peut avoir à escalader une barrière. Elle peut avoir à sauter par-dessus un tronc. Ce sont des exercices destinés à simuler des manœuvres d'avancée à couvert et de repli.

– J'irai quand même, même si tu ne m'emmènes pas avec toi, alors, arrête de me prendre le chou, dans moins d'une heure je serai allongée sur les épines de pin à tes côtés.

Je lève les mains au ciel. Je savais que j'allais perdre, mais il fallait que j'essaie. Je vais à la porte d'entrée, là où Ella a laissé un sac. Comment ai-je pu tomber amoureux de quelqu'un qui est deux fois plus têtue qu'Ella ? J'attrape quelques vêtements et je reviens vers Hart. Je les lui glisse entre les mains.

– Ella a apporté ça pour toi. Va te changer, qu'on aille faire ce repérage.

Elle part à la salle de bains.

– Tu vas faire un trou si tu continues à regarder cette porte, me dit Ella.

– Tu n'étais pas là quand elle s'est pris ce coup de poing dans le ventre.

Cette image va rester gravée dans ma mémoire un bon moment.

– Nous les femmes, nous sommes plus fortes que ce qu'on croit.

Ella bande un muscle inexistant dans son bras. Je ne veux pas me disputer avec elle, alors je garde mes bougonnements pour moi. Hart sort de la salle de bains en enfilant son bonnet. Elle s'arrête brusquement en voyant mon air préoccupé.

– Je vais bien, me rassure-t-elle encore.

Mes yeux tombent sur son poignet.

– Ne fais rien d'imprudent. Nous allons là-bas uniquement pour prendre des photos qu'on va joindre aux enregistrements et au texto que tu as reçu. Rien de plus.

Elle me fait un petit salut narquois.

– Toi aussi, je rappelle à Ella qui se lève d'un bond pour se dresser derrière Hart.

– Oui chef, bien chef !

– Vous êtes de vrais clowns toutes les deux, pas vrai ?

Je soupire. Je n'aurais jamais dû les présenter l'une à l'autre.

– En route, Bidule Un et Bidule Deux<sup>1</sup>.

– Est-ce que cela fait de toi « Le chat chapeauté<sup>2</sup> » ? se moque Hartley.

Ma réponse, c'est une tape sur les fesses quand elle passe devant moi. Elle trouve ça hilarant, et Ella aussi. Elles font des vanes de plus en plus idiotes, en citant des phrases entières des bouquins de Dr. Seuss dont Hart se souvient, Dieu sait comment.

Mais à chaque kilomètre qui passe, elles rient de moins en moins fort, de moins en moins souvent, jusqu'à ce que le silence se fasse dans l'habitacle de la camionnette. Je jette un coup d'œil et je surprends les filles qui se tiennent par la main.

Nan, je ne regrette pas de les avoir fait se rencontrer. Je regrette qu'elles ne se soient pas trouvées plus tôt. Elles ont beaucoup en commun, et après ce soir, je pense qu'elles auront besoin l'une de l'autre comme jamais.

– Prêtes, les Bidules ?

Hart hoche nerveusement de la tête pendant qu'Ella serre les dents. J'aimerais que toutes les deux puissent oublier cette nuit. Quel qu'en soit le résultat, elles vont toutes les deux être blessées par les agissements de leurs pères respectifs, et ça craint un max.

– Je vais garer la bagnole un peu plus loin. Vous êtes d'accord pour marcher ?

– Oui, répond immédiatement Ella, et elle saute dehors dès l'arrêt du véhicule.

Hart la suit. Je sors la caméra de la boîte à gants. Dehors, Ella sautille d'un pied sur l'autre.

– Venez, siffle-t-elle en nous faisant signe de nous dépêcher.

Dès que j'ai refermé la portière, elle se met en route. Hart et moi nous courons pour la rattraper.

– Allons par là, dit Ella en pointant du doigt une barrière en bois assez basse qui entoure l'entrée du parc, à environ un pâté de maisons de là où nous sommes.

Mon inquiétude pour Hartley me serre les tripes, mais elle grimpe par-dessus la barrière sans problème. Je me détends. Peut-être qu'après tout elle me disait la vérité.

Nous nous cachons dans les bois en faisant attention de ne pas faire craquer de branche sous nos pas. Heureusement, le sol est principalement recouvert d'herbes et de mousse. Il fait sombre, avec la canopée qui cache à moitié la lune. Sur le parking, quelques lampadaires éclairent l'espace pavé. Il n'y a aucune voiture. Est-ce qu'on les a ratés ? Est-ce qu'on s'est trompés de jour ?

– Hart... je commence.

Elle me fait signe de me taire.

– Chuuut. Baisse-toi. Quelqu'un arrive.

Des phares éclairent l'entrée du parc. Ella et moi, nous nous jetons à terre. La caméra me rentre dans la poitrine. J'espère que nous sommes assez camouflés dans nos vêtements sombres. Je reconnais la première voiture de couleur argentée. C'est le véhicule parfait pour un rendez-vous clandestin. Les voitures électriques ne font pratiquement pas de bruit. S'il n'y avait pas eu les phares, on l'aurait loupée. Steve gare sa Tesla de l'autre côté du parking, juste après le dernier rond de lumière.

– Il faut qu'on se rapproche, je murmure.

Les filles hochent la tête. On se lève et on avance à travers bois jusqu'au bord du parking. Nous nous baissions à temps pour voir une deuxième voiture arriver.

– C'est mon père, dit Hart.

– Où est Callum ? Où sont les types qu'il a engagés ? siffle Ella.

– Aucune idée. (Je regarde autour de nous.) Peut-être par là.

Je désigne l'autre côté du parking, là où il y a un stand et des toilettes. Personne. Mon regard se tourne à nouveau en direction des voitures. Les deux hommes sortent et se tiennent à environ cinq mètres l'un de l'autre. Ça me fait penser à un mauvais western. Peut-être qu'ils vont se tirer dessus. Ça résoudrait bien des problèmes.

Je me donne une tape en pensée. Aucune de ces filles n'a besoin de voir mourir son père. *Tiens-le toi pour dit, East.*

– Il faut qu'on se rapproche, dit Hart d'une voix étouffée.

Elle commence à avancer, mais je la retiens.

– Tu ne peux pas, ils vont te voir.

– Je veux entendre ce qu'ils disent.

– Attends. Il se passe quelque chose. East, prends ta caméra.

Je la dirige vers les hommes.

Domage qu'on n'ait pas de micro. Ce n'est pas facile de voir les détails dans cette lumière verte de la lentille de vision nocturne. Je commence à me demander si ces images, ces enregistrements et ces messages vont servir à quelque chose. Il est évident que le père d'Hartley

vend ses services depuis des années. Au moins trois fois, si ce n'est plus. Même si nous apportons cette preuve, est-ce qu'il ne va pas s'en sortir quand même ? Est-ce qu'il ne va pas la perdre, opportunément ?

Je tourne l'objectif vers Steve, qui se dirige vers l'arrière de la Tesla et ouvre le coffre. Peu après, le père d'Hartley apparaît dans le cadre. Ils se penchent tous les deux.

– Tu filmes ça ?

Ella me tire par la manche.

– Oui.

J'avance en rampant sur mes coudes pour avoir un meilleur point de vue. Je prends quelques images d'eux plongés dans le coffre. Je décide que ce n'est pas une preuve suffisante. Des images de gens qui regardent dans des coffres n'ont aucune valeur. On a besoin de quelque chose de plus. On a besoin d'une photo des deux hommes et du sac dans le même cadre. Je m'avance un peu.

– Des lingots d'or ? s'écrie le père d'Hart, assez fort pour que sa voix porte jusqu'à nous. Je ne peux pas les convertir. Je vous ai dit que je voulais du liquide.

– Mes comptes... bloqués... après le procès, répond Steve.

Il montre les lingots comme si c'était parfaitement normal de trimballer ça dans le coffre d'une Tesla. Monsieur Wright pousse un juron et tape du pied. Je retiens mon souffle. L'accord va-t-il tomber à l'eau ? Le père d'Hartley est-il à ce point stupide ? Il pourrait parfaitement refiler ces lingots à un courtier et les échanger contre du fric. Mon inquiétude reprend le dessus.

– J'ai du cash, lance une troisième voix.

Tout le monde sursaute.

Steve fouille dans sa poche de manteau. Monsieur Wright trébuche de surprise. Derrière moi, j'entends deux exclamations de surprise étouffées. Je suis trop abasourdi pour faire le moindre mouvement ou le moindre bruit.

– Mais bordel, qu'est-ce que tu fous là ? demande Steve.

Mon propre père fait un pas en avant. Il lève les mains en l'air, il porte un sac noir dans chacune d'elles.

– Je suis venu te proposer un marché, Steve. Tu ne veux pas aller en prison, mais tant que tu seras libre, Ella sera incapable de dormir une seule nuit. Je ne peux pas faire ça. (Il fait une pause.) Je te dois beaucoup. Tu es mon meilleur ami... mais mes enfants sont plus importants.

Callum pose un des sacs par terre, puis traverse le terrain et pose le second. Il hausse la voix pour que tout le monde puisse l'entendre.

– Dans ce sac, il y a une nouvelle identité et assez de cash pour que tu puisses t'installer confortablement. Je t'enverrai de l'argent tous les mois, pour que tu puisses vivre comme tu l'entends, du moment que c'est loin d'Ella. Tout ce que je te demande en échange, ce sont les enregistrements de toutes les conversations que tu as eues avec Wright, et que je sais pertinemment que tu possèdes.

Le père d'Hart fait un bruit de gorge fâché. Personne ne lui prête la moindre attention. Callum montre ses pieds.

– Celui-ci, c'est simplement du cash. C'est pour vous, Wright. C'est un premier acompte des cinq millions de dollars que je vais vous verser pour poursuivre avec succès Steve O'Halloran.

Pendant le show de mon père, les filles m'ont rejoint au bord du terrain en rampant.

– Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? siffle Ella.

Papa est en train de monter les deux hommes l'un contre l'autre, mais je ne sais pas où il veut en venir. Moi, je veux les voir souffrir tous les deux.

Où est la solution ? Je veux le sac numéro trois. Le temps ralentit pendant que deux types épouvantables réfléchissent aux options qui s'offrent à eux. Je compte les battements de mon cœur pendant que s'égrainent les secondes. À côté de moi, Ella se statue. Je pense qu'elle ne respire même plus ? Hart s'agrippe à mon épaule. C'est vraiment comme une scène d'un mauvais western.

Un rire à moitié hystérique me saisit la gorge. C'est complètement ridicule. Je m'attends presque à ce qu'un banjo se mette à jouer en arrière-plan.

– Je prends l'argent, dit monsieur Wright après s'être raclé la gorge.

– Sûrement pas.

Steve plonge une main dans la poche de son manteau et en ressort un pistolet.

Une des filles crie. Les trois hommes tournent la tête vers nous.

– Bon sang, Callum, qu'est-ce que tu as fait ? gronde Steve.

Le canon se lève, et je sors de ma cachette. La peur panique qui m'habite me donne des ailes.

Steve m'a pris ma mère.

Il ne me prendra pas mon père.

---

1. Personnages de jumeaux dans *Le chat chapeauté*.

2. Livre pour enfants de Dr. Seuss, paru en 1957.

# Chapitre 32

## HARTLEY

---

Je n'ai pas entendu le coup de feu, juste son écho dans le parc. Je ne vois pas mon père tomber, parce que toute mon attention est tournée vers Easton qui sprinte vers son père. Je ne comprends pas que c'est mon père qui crie de surprise et pas East, ou Callum, ou Ella, jusqu'à ce que le cri haut perché d'Ella – « Monsieur Wright ! » – me sorte de ma transe.

– Papa !

Je chancelle vers l'endroit où il est couché par terre. Il n'a pas bougé depuis le coup de feu. Sa main est tendue au-dessus sa tête, elle essaie d'attraper le sac de billets.

– Papa.

Je tombe à genoux à côté de son corps. Le soulagement m'envahit. Il respire encore. Sa poitrine monte et descend. Mais il grimace de douleur et il a du sang autour de la bouche. Je n'ai jamais voulu ça. Je n'avais pas imaginé que ça tourne ainsi. Je pensais que je trouverais une preuve. Je croyais qu'il y aurait des articles de journaux, des procès, des jugements légaux. Je ne croyais pas qu'il y aurait des armes à feu, de la violence et du sang. Je tire ma manche et j'essaie de l'essuyer.

– Ça va aller, je chuchote.

Je fouille dans sa poche de manteau, à la recherche d'un téléphone. Le sang jaillit à chaque respiration qu'il essaie de prendre, il coule sur mes doigts.

– Je vais appeler une ambulance. Je vais te sauver.

Sa main agrippe mon poignet avec une force insoupçonnée. Ses ongles s'enfoncent dans ma cicatrice.

– Tu m'as tué, me crache-t-il au visage.

Mon cœur s'emballe.

– Tu ne sais pas ce que tu dis.

Je lui fais lâcher prise et j'appuie sur sa blessure. Il pousse un cri de douleur.

– Si seulement tu avais fermé ta sale bouche... je n'en serais pas là. J'aurais dû te casser... plus que le poignet... J'aurais dû te pousser plus fort à l'hôpital.

– Me pouss... pousser ? À l'hôpital ?

Est-ce qu'il parle de la nuit où je suis tombée sur la tête ? Je me sens soudain écoeurée. Son mauvais rire est stoppé par une quinte de toux.

– Tu n'es pas tombée... toute seule.

Les larmes brûlent mes yeux. Oh mon Dieu ! C'est à cause de mon père que j'ai perdu la mémoire ? Il m'a fait ça ?

– Je n'ai jamais voulu d'enfant... aucune des trois, aucune des vous...

Il répète ça en respirant de plus en plus difficilement.

– ... Un fardeau, toutes les trois. Un fardeau, une pompe à fric inutile.

Il se tourne péniblement sur son ventre, il rampe sur le sol pour atteindre le sac.

– Arrête de bouger, j'ordonne en rassemblant mes esprits et en grimant sur lui.

Il est trop faible à présent pour me repousser. Je le mets sur le dos et je crie :

– Venez m'aider ! Mon père est touché. À l'aide.

– Je... ne veux... pas d'aide.

Il essaie d'enlever mes doigts de sa poitrine où le sang glougloute comme une petite fontaine.

– Laisse-moi mourir, enfant inutile.

– Viens, Hart.

Des mains puissantes m'agrippent.

– Papa a appelé une ambulance. Ils vont bientôt arriver.

– Il est blessé, Easton. Mon père est blessé.

Mais il est plus que blessé. Ses yeux regardent fixement le ciel. Il ne respire plus.

Easton pousse mon visage contre sa poitrine pour que j'arrête de regarder le visage de mon père mort.

– Je sais. Je suis désolé.

Je m'accroche à lui, alors que les aveux terribles de mon père tourbillonnent dans ma tête. J'aurais aimé perdre la mémoire à partir de cet instant. Une enfant ne devrait pas avoir à entendre que son père a voulu la tuer, que s'il pouvait revenir en arrière, il la blesserait plus fort encore.

Des larmes brûlantes dégoulinent sur mes joues. Il a obtenu ce qu'il voulait. Ses mots, sa confession, son rejet me lacèrent le cœur.

– Ça va aller, murmure Easton dans mes cheveux.

Mais le bruit froid d'une balle qui entre dans un barillet me raconte une autre histoire.

– Easton, fils, viens ici avec le reste de la famille.

Nous découvrons tous les deux l'horrible canon du revolver de Steve pointé sur nous.

– Qu'est-ce que tu fais ? gronde Easton en se plaçant immédiatement devant moi.

– On va régler ça entre nous. Toi, moi, ton père, Ella. Tu sais ça, pas vrai. Tu es ma fille. J'avais besoin de faire peur à Dinah et il s'est trouvé que tu étais là.

– Tu as pointé ton arme sur moi, comme tu le fais en ce moment sur Easton ! s'écrie Ella.

– Non, il est pointé sur mademoiselle Wright. Je ne ferais aucun mal à Easton, pas plus qu'à toi. Callum le sait très bien, pas vrai, mon ami ?

– Steve, hurle Callum. Arrête ça !

La réponse de Steve est basse et inintelligible. Ou peut-être que je ne peux pas l'entendre à cause de l'horreur et de la panique qui ont envahi ma tête.

– Tu vas devoir me tuer d'abord.

Les épaules tendues, Easton lève les mains.

– Non. Ça suffit, je hurle.

J'ai atteint les limites de ce que je peux supporter. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Je ne peux plus supporter une seconde supplémentaire de ce drame.

– Arrêtez ça. Monsieur Royal, arrêtez ça, je supplie le père d'Easton.

Callum passe à l'action, il se précipite sur Steve, qui se tourne instinctivement. Je ne saurai jamais s'il a appuyé sur la détente intentionnellement ou en réaction à une menace, mais la balle part, quoi qu'il en soit.

– Papa ! crie Easton.

– Callum, sanglote Ella.

Je pousse un cri d'horreur.

Parce que ce n'est pas le corps de Callum qui est secoué par l'impact de la balle. Ce n'est pas Callum qui recule en grimaçant de douleur. Ce n'est pas Callum qui s'effondre, une main sur le ventre.

Ce n'est pas Callum.

C'est Easton.

Ella et moi nous nous précipitons, mais c'est Callum qui rattrape son fils.

– Mon Dieu, qu'as-tu fait ? hurle-t-il à Steve.

Le père d'Ella essaie d'avancer, mais ses genoux ne le portent plus.

– Non.

Cette déclaration sort de sa gorge comme un cri rauque.

– Non, répète-t-il.

– Appelez à l'aide, ordonne Callum à Dieu sait qui.

– J'ai déjà appelé une ambulance pour monsieur Wright, dit rapidement Ella.

– *Rappelle-les !* hurle Callum.

Terrifiée, Ella ne peut plus bouger. Je serre le poing et je réalise que j'ai le téléphone de mon père entre mes doigts. J'appelle les urgences, mais je ne quitte pas Steve des yeux. Il tient encore le pistolet dans sa main.

– Quel type d'urgence ?

– Une blessure par balle dans le ventre, je balbutie. Une blessure par balle, à Winwood Park.

– Madame, il y a déjà une ambulance en route pour cette adresse.

– Il y a une ambulance qui arrive, je répète en laissant tomber le téléphone à terre.

Je veux aller voir East, mais j'ai peur de Steve. Il a l'air traqué. Il a déjà tiré sur deux personnes. Je ne pense pas qu'il va s'arrêter là.

– Bon sang, Steve, pourquoi ?

Les yeux de Callum sont remplis de larmes. Ses doigts sont peu à peu recouverts de la même teinte rouge foncée que les miens.

– Je t'ai donné ce sac. Tu aurais pu le prendre et foutre le camp.

– Je serais allé en taule. Je ne peux pas y aller !

Ses yeux sont fous, sa voix tremble.

– Je voulais juste me débarrasser des Wright. Je te connais, tu aurais arrangé ça. Je ne voulais pas que ça arrive. Tu dois me croire. Je n'aurais jamais fait de mal à Easton. C'est mon fils.

Si j'avais eu encore le moindre filet d'air dans les poumons, j'aurais haleté.

– Non, dit Callum, haut et fort. Easton est mon fils. Il a toujours été mon fils.

– Non, insiste Steve. Maria et moi on se voyait depuis longtemps. Elle était seule et je la réconfortais.

– Tu me prends pour un con ! Je l’ai toujours su. Bien sûr que je le savais, putain. (Callum secoue la tête.) Easton est ta copie conforme. Pas physiquement, mais pour tout le reste.

– Ce n’est pas ton fils, éclate Ella. (Elle lance à Callum des regards noirs.) Easton n’a rien à voir avec ce... ce... monstre.

Callum lui répond doucement.

– Tu as raison ma chérie. East n’est pas entièrement comme lui. Mon garçon a un grand cœur. Il se soucie, profondément, des autres.

Son regard se pose rapidement sur moi avant de se retourner vers Steve.

– Mais les addictions, les imprudences, les étourderies qu’il ne peut pas toujours contrôler, les changements d’humeur... c’est tout toi, Steve.

Plutôt que de le nier, l’autre hoche la tête.

– C’est pour ça que je n’ai jamais interrogé Maria, dit Callum. J’ai aimé Easton comme mon fils, parce que c’est le mien. C’est mon fils. Je me fous de ce que peut dire ce putain de test ADN. Il est à moi et tu ne vas pas me le prendre.

Des sirènes retentissent au loin. Plus elles se rapprochent, plus elles sont fortes. Soulagée, je scrute le bout de la route.

– Ils arrivent, je dis calmement.

Steve lève la tête. Il sait que les murs vont se refermer sur lui. Je me tends. Est-ce que je peux sauter sur lui ? Est-ce que je peux lui arracher le revolver de la main ? Il faut que je fasse quelque chose. Je ne vais pas perdre quelqu’un d’autre sans me battre. Alors, je me mets sur la pointe des pieds et je me tiens prête.

– Sers-toi de moi, lui demande Callum. Prends l’argent et prends-moi en otage. On te sortira de là. Mais laisse mes enfants en paix.

– Comment en sommes-nous arrivés là, Callum ? Comment notre vie de rêve s’est-elle brisée pour atterrir sur ce parking glauque, avec ces sacs de billets ? On était supposés être des rois. Nous sommes les Royal.

Et il éclate d’un rire horrible, puis reprend :

– Non. Vous êtes les Royal. Je ne suis qu’une pièce rapportée. Je suis l’ami foireux. Et un père encore pire. J’ai baisé avec la femme de mon meilleur ami. Je l’ai laissé élever mon enfant. J’ai abandonné l’autre. Mais j’ai tué pour te protéger. J’ai tué cette femme pour te protéger.

– Je le sais, répond Callum. (Il frissonne en soufflant.) Je sais que tu n’as jamais voulu faire le moindre mal. C’est pour ça que je te demande de partir et de ne plus commettre d’autres dommages.

Steve secoue la tête.

– Je ne tiendrai pas un jour en prison. Pas un seul jour. Couvre-lui les yeux, Callum. Je t’aime. Je t’aime vraiment.

Il lève son arme jusqu’à sa tempe et avant que je puisse l’atteindre, il appuie sur la gâchette.

Ella hurle.

Callum s’écroule.

Je m’effondre sur le trottoir à côté d’Easton.

– On va s’en sortir, je lui murmure. Je te le promets. Je te le promets.

Je continue à lui répéter ça, même quand il est attaché à une civière, enfourné dans une ambulance et emporté. Je le répète à Ella, qui me serre la main si fort que mes doigts deviennent gourds. Je le répète pendant tout le trajet vers l’hôpital, pendant toute l’interminable attente en chirurgie, jusqu’à ce qu’enfin il se réveille, des heures plus tard, et qu’il me sourie avec son sourire tordu, dévastateur.

– On va s’en sortir, me dit-il en posant sa main sur la mienne. Je te le promets.

# Chapitre 33

## HARTLEY

---

– J’ai l’impression d’habiter carrément ici, dit Easton avec irritation.

Ça ne fait que trois jours qu’il a été opéré, mais à la façon dont il se plaint, on pourrait croire que c’était il y a quatre ans. Je suis tellement habituée à ses bougonnements que je ne me donne pas la peine de lever la tête de mon livre.

– Ça tombe bien que ton nom soit inscrit sur le bâtiment !

Il rigole, puis gémit.

– Arrête de dire des trucs marrants. Ça me fait mal quand je ris.

Je pousse un cri moqueur.

– Qui aurait bien pu croire que tu aurais mal au ventre après qu’on t’a enlevé un rein ?

Il soupire.

– Tu es toujours en pétard ?

Je baisse la voix et je lui répète ce qu’il m’avait dit.

– Ne fais rien d’imprudent. On va juste prendre de photos.

– Ok, bon, j’ai été un peu irréfléchi.

Je lève les yeux de mon livre.

– Un peu ? C’est comme si tu disais que les trombes d’eau qui sont tombées hier n’étaient qu’une petite ondée.

Il bougonne une non-réponse et laisse retomber sa tête sur les oreillers.

– Maintenant, je comprends pourquoi Seb voulait partir d'ici aussi vite. J'ai l'impression d'être plus malade à chaque minute que je passe dans ce lit. Est-ce que je ne devrais pas être debout et marcher un peu ? Faire de la physiothérapie, ou une connerie dans ce genre ?

– Je ne sais pas, Docteur Royal. Puisque c'est vous l'expert, pourquoi ne me le dites-vous pas ?

– Est-ce que tu es tout le temps aussi sarcastique ou bien c'est une nouvelle technique que tu as inventée pour me torturer ?

– Une nouvelle technique pour te torturer.

Il tapote le bord de son lit.

– Je pense que ta torture serait plus efficace si tu te rapprochais.

Je pose mon livre de calcul.

– Vraiment ?

Je jette un coup d'œil à la porte. La dernière fois que l'infirmière m'a surprise dans son lit, j'ai failli être virée. Je n'ai dû mon salut qu'au rappel plein de morgue qu'il s'appelait Easton Royal.

La richesse a ses privilèges.

East me fait de la place en tressaillant légèrement quand il se déplace.

– Je trouve que les suites VIP devraient avoir des lits plus grands, gémit-il.

Je grimpe et je glisse ma main sous ma tête.

– Je ne crois pas qu'ils sont prévus pour deux personnes.

– Ouais, eh bien, peut-être que si les lits étaient plus grands et qu'un mec pouvait dormir avec sa petite amie, il guérirait plus vite.

– Je vais laisser un mot dans la boîte à suggestions avant d'aller en classe.

Il caresse mon front avec un doigt.

– Je te remercie.

Nous nous regardons. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble depuis qu'il s'est réveillé, à nous regarder tout simplement, à mémoriser

chaque trait de l'autre. Nous sommes tous les deux tellement reconnaissants d'être en vie.

J'attrape sa main sur mon front et je pose ses doigts sur mes lèvres. J'enlace sa main et je la serre contre son cœur dont je sens les battements réguliers et le sang qui circule.

C'est étrange, parce que ma vie est coupée en deux, mais la ligne de démarcation, ce n'est pas quand j'ai perdu la mémoire. C'est avant et après le parc. Avant le parc, je n'avais pas de réponses. Maintenant, j'en ai plein, mais je ne me sens pas mieux pour autant. Avant le parc, je songeais sérieusement à rompre avec Easton parce que son frère, Sebastian, était si opposé à notre relation. Après le parc, j'ai décidé que seule la volonté divine pourrait nous séparer. Et même alors, je pense que je me battrais comme un beau diable pour retrouver Easton.

Easton m'embrasse les doigts.

– Je suis désolé pour tout.

Tout, cela signifie que son père a tué le mien.

– Moi aussi.

Quand maman est arrivée comme une furie à l'hôpital, elle hurlait qu'elle allait poursuivre les Royal en justice. Elle allait jeter tout le monde en prison. Je crois qu'elle le pensait vraiment. Je lui ai expliqué que nous avions des preuves concernant les dessous-de-table que touchait papa et elle s'est tout de suite calmée.

Finalement, les crimes de papa vont être portés sur la place publique. La police a trouvé une clé USB dans la poche de Steve avec une recension complète des affaires louches de papa. Pas seulement celle qui concernait Steve, mais beaucoup d'autres, y compris celle de madame Roquet. Steve avait récolté ça pour avoir une assurance, au cas où mon père tenterait de le doubler. Les voyous n'ont aucun sens de l'honneur.

– Comment ça se passe à Astor Park ?

– Tu es un héros. Je pense qu'ils vont organiser une cérémonie en ton honneur. Ella raconte à tout le monde comment tu t'es jeté sur la balle

pour me sauver, sauver ton père, la sauver elle et, peut-être même, tout Bayview.

Je lui tapote la joue. Et j'ajoute, plus sérieusement :

– Personne ne sait ce que Steve a raconté à la fin.

– Je m'en fous. Tu sais, avoir frôlé la mort te fait comprendre ce qui est vraiment important. Callum m'a élevé depuis ma naissance. Il n'a jamais dit qu'il savait que je n'étais pas son fils biologique, mais le sang ne compte pas vraiment ici, n'est-ce pas ? Steve ne pensait qu'à lui. Et cette espèce de trouillard s'est flingué, parce qu'il ne voulait pas aller en taule. Quel connard !

Et il ravale un rire étranglé, parce que ça le blesse plus qu'il ne veut bien l'admettre.

– Mais sérieusement, je sais qui est ma famille. Gid, Reed et les jumeaux sont mes frères. Ella est ma sœur. Callum est mon père. Et toi, tu es mon cœur.

Je cligne des yeux pour retenir mes larmes. Je pensais ne plus en avoir en stock, j'ai pleuré comme une madeleine depuis que je me suis réveillée à l'hôpital sans mémoire.

– J'ai vu le docteur Joshi dans le couloir. Il m'a demandé comment allait ma mémoire et je lui ai dit que c'était toujours le bordel.

– Ouais ?

– Il m'a dit que je ne la récupérerai sans doute jamais.

– Et ça te fait quoi ?

– Bizarrement, ça me va bien. Peut-être que dans un an, je vais craquer au beau milieu de la cafétéria de la fac, mais pour l'instant, ça me va bien. Dylan est en sécurité. Tu es en vie. C'est tout ce que je demande.

Nous restons assis comme ça, pendant un temps ridiculement long, à nous sourire, parce qu'il n'y a pas si longtemps, ce plaisir simple a failli nous être enlevé pour toujours.

On frappe à la porte, je me recule brusquement et East fronce les sourcils. Il grogne.

– Qui est-ce ?

– Moi.

Je lève les yeux, l'un des jumeaux est debout à la porte.

– Seb, dit Easton avec méfiance.

– Je sors nous chercher une glace, dis-je à la hâte.

East n'a pas envie de se battre avec son frère, mais je sais qu'il le ferait pour moi. C'est la dernière chose que je veux.

– Attends. En fait, je suis venu pour te parler, me dit Sebastian.

– De quoi ?

East s'assied et lance un regard assassin à son frère.

– Je vais m'excuser. Ça te pose un problème ?

Seb hausse le menton d'un air irrité. Je me lève et je cours installer une chaise à côté de celle où j'étais assise à l'instant.

– Je t'en prie, assieds-toi.

Puis je ris nerveusement de ma propre arrogance.

– C'est stupide de ma part de dire ça. Comme si tu ne pouvais pas entrer dans la chambre de ton propre frère !

Je me rue vers le placard où j'ai planqué quelques trucs interdits, comme des Cheetos, des bonbons aigre-doux, des gâteaux au beurre de cacahuètes de chez Reese dont je bourre Easton entre ses repas d'hôpital tellement peu appétissants.

– Tu veux quelque chose ?

– Non. (Seb secoue la tête.) Tu peux juste... venir ici ?

– Je t'aime, Seb, mais ce n'est pas parce que je suis cloué sur un lit d'hôpital que je suis incapable de te foutre un coup de pied au cul si tu maltraites Hart.

– Easton, laisse parler ton frère !

– Ouais, laisse-moi parler, Ducon.

Seb repousse la chaise et se jette dessus d'un air furieux.

– Assieds-toi.

Il me désigne l'autre chaise.

– S'il te plaît, ajoute-t-il.

Je fais ce qu'il m'a demandé.

– Je suis désolé(e)...

On a parlé tous les deux en même temps !

Sur le lit, East se marre et se laisse tomber en arrière sur les oreillers.

– C’est le truc le plus marrant que j’ai vu depuis que Hart a renversé cette boisson sur Felicity et qu’on l’a ensuite tous regardée glisser et glisser encore sur cette flaque comme une idiote.

– Ta gueule ! aboie Seb en même temps que je crie :

– Easton !

Il nous fait signe qu’il va se taire.

– Je suis désolée Sebastian. Je suis désolée pour ce qui t’est arrivé. Si je pouvais changer les choses, je le ferais.

Il hoche lentement la tête, les sourcils froncés.

– Ouais, moi aussi, je suis désolé.

Il passe une main sur sa bouche.

– Écoute, je n’aurais pas dû te parler comme je l’ai fait. Parfois, j’ai un épais nuage dans ma tête et la pression monte, monte. J’essaie de l’empêcher de sortir, mais ça ne fait qu’aggraver les choses. Je sais que je ne devrais pas dire la moitié des conneries que je sors, mais c’est plus fort que moi. Je ne peux pas m’arrêter, et personne, personne ne le comprend.

Il me lance un regard désespéré, suppliant, et je perçois soudain une telle parenté entre nous que je pourrais être à l’intérieur de son crâne. Il a été transformé de façon irrévocable. Il ne redeviendra pas celui qu’il était avant. Il ne peut pas, et je suis peut-être la seule à vraiment le comprendre. Nos crânes sont si fragiles, et nos cœurs sont encore plus délicats. Quand il dit « personne », il parle de son jumeau. Tous deux ont été comme fendus en deux. La seule réponse dont Sawyer soit capable, c’est de ne pas le laisser une seconde, alors que Sebastian essaie de comprendre où est sa place dans ce monde de dingues.

J’ai envie de prendre dans mes bras ce pauvre garçon perdu, mais je sais qu’il détesterait ça. Tout ce que je peux faire, c’est lui dire qu’il n’a pas tort de ressentir ce qu’il ressent et que cela ne fait pas de lui une mauvaise personne.

– Je sais, dis-je. Tu n’es plus le même Sebastian qu’avant et tu ne le seras jamais plus. Et ça va bien. Tout ira bien.

Il pince ses lèvres et hoche la tête une fois, puis encore une autre.

– Bien parlé, Wright. À bientôt.

Je me tourne pour voir Easton, inquiet, qui se ronge la lèvre inférieure. Je rassure mon petit copain.

– Il va s’en sortir, mais il faut le laisser faire tout seul.

– Quel idiot, murmure affectueusement Easton lorsque je grimpe à côté de lui. On s’en fiche qu’il soit un vrai pète-sec. On est juste heureux qu’il soit en vie.

– Il le sait. Mais assumer son changement de caractère doit être très difficile pour lui.

Je me blottis contre East en faisant attention de ne pas cogner sa blessure. Il pose son menton sur le sommet de mon crâne.

– Et toi. Tu as du mal à tout assumer ? Ta mère t’a hurlé dessus au téléphone.

– Ah, tu l’as entendue ?

– C’était difficile de faire autrement !

Je soupire et je frotte mon nez contre sa poitrine, en respirant son odeur chaude, mâle.

– Elle a peur. C’est toute sa vie qui s’écroule. Elle rêvait de faire partie du country club et de recevoir les grandes dames de Bayview à prendre le thé. À présent, elle aura de la chance si elle n’est pas lapidée à la station-service.

– Je préférerais être lapidé à la station-service que d’avoir à siroter de la pisserie de chat en compagnie de la mère de Felicity, déclare Easton.

– N’importe qui de sain d’esprit choisirait la station-service, plutôt que la mère de Felicity. Ils ont des hot dogs, là-bas.

– Tu as raison. Et du nectar des dieux.

Il glousse et se met à gémir.

– Merde, ne me fais pas rigoler. (Il relève la tête.) Je vais prendre soin de toi. Mon père aussi. Il ne va pas te laisser tomber. Tu es une Royal à

présent.

Et il scelle sa promesse par un baiser.

Être une Royal ne signifie pas que mon nom de famille est le même que celui d'Easton, ou que je vis sous le même toit, ou que je porte le badge d'Astor Park. Ça signifie simplement qu'il existe une tribu qui m'accueille et un garçon qui m'aime. Si je peux accepter ça, alors je suis une Royal.

Steve O'Halloran n'a jamais compris ça. Il n'a jamais réalisé qu'il était dans le cœur de Callum pendant toutes ces années, qu'il recevait de l'amour, du pardon et qu'il était accepté malgré tous ses péchés. Il a continué à chercher une réussite hypothétique et ne l'a jamais trouvée, ni dans l'argent, ni dans les voitures, ni dans le danger. Il a fait l'amour avec Maria, non pas parce qu'il l'aimait mais parce qu'il aimait ce qui était à Callum. Une famille de grands garçons féroce ment loyaux. Qui aiment de toutes leurs forces. Qui se battent pour tout ce qu'ils croient être juste et bien, et digne d'intérêt dans ce monde.

Je pourrais me laisser aller à la tristesse d'avoir perdu la mémoire. Je pourrais passer des années à déplorer le manque d'amour de mon père, le fait que ma mère ne s'intéresse qu'à l'argent et que cela puisse prendre un certain temps avant que mes sœurs se rendent compte qu'on est du même côté. Si je faisais ça, je deviendrais un Steve, ou une Felicity, ou un Kyle, si la haine prenait trop de place dans mon cœur pour qu'il en reste même une toute petite pour la joie. Au lieu de ça, je peux devenir une Royal et ouvrir mon cœur afin de recevoir tout le précieux amour dont Easton veut me combler. Alors, je passe mes bras autour du soleil et je le laisse me réchauffer. Je suis une Royal parce que je suis aimée par Easton Royal. Il n'y a rien de plus pur et de plus merveilleux au monde.

# Chapitre 34

## HARTLEY

---

– Ils t’attendent, Hart ! me crie ma sœur Dylan depuis le bas des escaliers.

– Je descends, je lui réponds en brailant.

– Je vais terminer, vas-y, me dit Easton.

Il s’agit de monter le lit qu’on nous a livré plus tôt ce matin. Dylan et moi vivons chez les Royal à présent, ce qui est le truc le plus surréaliste du monde. Mais nous n’avions plus où aller quand maman et Parker sont parties en Virginie. Le scandale a été trop difficile à supporter pour elles. À la décharge de maman, elle a essayé, mais au fur et à mesure que les affaires de papa se sont révélées être des fraudes et de fausses condamnations, c’est devenu invivable pour elle. Après le jour de l’an, elle a fait ses valises. Parker l’a suivie peu après. Heureusement, Callum a proposé de nous héberger, Dylan et moi. Comme l’avait dit Easton, nous sommes des Royal, ou du moins, Callum et tous les autres nous traitent comme telles. Nous avons d’abord habité dans la maison principale, mais Dylan et moi sommes des solitaires, et je pense que Callum s’est rendu compte que nous serions plus à l’aise dans notre propre espace. Il a fait nettoyer une énorme surface au-dessus du garage, qui servait de lieu de stockage. Il a embauché un entrepreneur pour le transformer en

appartement. East a poussé à la réalisation de ce projet, ce qui prouve qu'il devient un adulte responsable et qu'il s'assure que nous ayons un peu de vie privée, parce que j'avais refusé de dormir dans sa chambre alors que ma petite sœur logeait sous le même toit.

Il a dormi sur le canapé pendant longtemps. Je reconnais que je me sens en sécurité avec lui. Nous allons tous les deux prendre une année de pause avant d'aller à la fac. Je veux passer du temps avec Dylan, et East a le droit de voler à nouveau. Il m'a dit qu'il se fichait complètement d'aller à l'université. Je lui ai offert un livre sur les métiers d'ingénieur en espérant le faire changer d'avis.

Pour couronner le tout, Dylan et moi avons chacune notre salle de bains et notre chambre, plus une jolie cuisine et une petite salle à manger. Il y a même une petite terrasse à l'arrière, et si on se penche sur le côté, on voit l'océan.

– Tu devrais venir toi aussi, c'est toi le garçon d'honneur, je lui rappelle.

– Témoin, insiste-t-il. Combien de fois dois-je vous rappeler que mon rôle, c'est : Best. Man<sup>1</sup>.

– Comme tu voudras, garçon d'honneur, je le taquine.

Et je pars en courant pour que, quelle que soit la punition qu'il a à l'esprit, il ne puisse pas la mettre à exécution. Je descends les escaliers, traverse la cour pavée et j'entre par la porte de côté dans la demeure des Royal.

J'ai grandi dans une grande maison, mais celle des Royal, c'est tout autre chose. Tout comme leur vie, qui est à un niveau totalement différent. Tellement glamour, mais quiconque connaît les Royal sait que toute cette richesse a eu un prix.

Mais aujourd'hui, nous n'allons pas ruminer le passé. Aujourd'hui est un jour de célébration, un jour où regarder vers l'avenir.

Je n'ai pas retrouvé la mémoire. Il y a une partie de ma vie qui n'est qu'un grand trou noir. Mais si je dois tout recommencer à zéro, c'est le bon endroit pour le faire. Easton m'a dit que je l'avais embrassé pour la

première fois en haut de la Grande Roue, et conformément à la tradition, je l'ai embrassé à nouveau pour la première fois. Je crois que ce que j'essayais de dire, c'est que j'étais la même personne aujourd'hui qu'un an auparavant, et que ma perte de mémoire ne m'avait pas fait changer.

J'ai fait des erreurs dans le passé. Je n'aurais jamais dû laisser Dylan, même si à quatorze ans et elle à dix, je n'avais pas beaucoup de choix. Elle m'a promis que papa ne l'avait jamais frappée, mais elle n'a pas nié qu'il l'avait blessée psychologiquement. Il se moquait de sa maladie et ne la prenait pas au sérieux. Maman était gênée par elle. Toutes ces tensions faisaient empirer son état.

Elle ne voulait pas prendre ses médicaments, parce qu'elle voulait faire comme si elle n'en avait pas besoin. Ainsi, les critiques de nos parents n'auraient plus eu de raison d'être. Elle va beaucoup mieux à présent. Les frères Royal l'ont prise sous leur aile, elle est pourrie gâtée. Mais Easton a été le meilleur de tous, parce qu'il lui a dit qu'il se sentait comme elle. Il a validé ses sentiments et l'a aidée à accepter que sa bipolarité était comme une simple maladie physique. Elle l'adore. Je crois qu'elle me jetterait à la mer si elle devait choisir entre nous deux.

Easton combat ses propres démons. Parfois, quand il a eu une journée stressante, je sais qu'il a envie de boire. Ses mains se mettent à trembler. Ses yeux papillonnent partout autour de la pièce et, ensuite, il a subitement quelque chose à faire, comme d'aller nager dans la piscine ou d'aller courir sur la plage. Ou même, si Dylan n'est pas là, je peux l'épuiser autrement.

Le temps est en train de se mettre au beau, mais cet après-midi, il y a eu une douce brise qui vient de l'océan.

Je traverse la salle à manger qui peut accueillir quatorze personnes, j'avance sur le sol en marbre, sous le lustre en cristal qui brille tellement qu'il pourrait rivaliser avec le soleil. La longue pièce de devant a été transformée en salon de beauté. Callum a embauché une armée de traiteurs, serveurs, coiffeurs, maquilleurs, musiciens. Je pense que la moitié de Bayview est présente.

– Ah bon, te voilà. J'allais monter te chercher.

Dylan s'avance, fière comme une reine. Ses longs cheveux, si semblables aux miens, ont été nattés en minuscules tresses autour de la couronne. Cette parure florale, faite de cristal et d'émaux, est posée juste derrière ces tresses, et autour du cou, elle porte un collier avec les mêmes fleurs émaillées. Je soupçonne ce bijou de coûter plus cher que certaines voitures.

Callum Royal jette l'argent par les fenêtres comme s'il avait une presse à billets au sous-sol. Et pas question de refuser sa générosité. Easton dit que c'est parce qu'il se sent moins coupable ainsi et que si j'ai la moindre compassion pour lui, je dois accepter ses cadeaux avec le sourire.

C'est plus facile quand ils s'adressent à Dylan, parce qu'elle le mérite.

– Tu es splendide, lui dis-je.

– Je sais.

Elle tourne sur elle-même, en faisant gonfler sa jupe.

– À toi, à présent.

Je me livre à l'équipe qui doit m'habiller, me parfumer, me coiffer et me maquiller et glisser des escarpins à semelles rouges<sup>2</sup> à mes pieds.

À côté de moi, Val, la meilleure amie d'Ella, est traitée de la même façon pendant que Savannah, la petite amie de Gideon, fait une partie de Uno avec Dylan.

L'organisateur du mariage passe la tête dans la pièce.

– Si tout le monde est prêt, est-ce que vous pouvez venir prendre vos places ?

Toutes les quatre, nous nous frayons un chemin à l'extérieur, sur l'énorme pelouse qui domine l'océan infini. Dylan et moi prenons place au premier rang, c'est le rang réservé à la famille. Ma sœur glisse sa main dans la mienne. Nos doigts ont presque la même taille. Je lui jette un coup d'œil surpris. Dylan grandit. Je ne l'avais pas réalisé avant, quand elle tournait comme un top-modèle devant moi.

Mon attention est soudain détournée lorsque Easton s'approche de l'arc floral avec son frère derrière lui. J'en avale presque ma langue.

Easton Royal en smoking, ça devrait être interdit. Je me demande combien de femmes dans l'assistance vont tomber enceintes juste à regarder les deux frères Royal.

– Tu es écoeurante, chuchote Dylan.

Je passe un doigt sur la commissure de mes lèvres.

– Je bave ?

– Pas encore.

Elle renifle d'un air dédaigneux.

– Mais je m'attends à ce que, d'une seconde à l'autre, tes yeux tombent sur tes genoux. Tu pourrais garder un peu ton sang-froid, non ? Vous êtes gênants tous les deux.

*Tous les deux ?* Je lève la tête et je vois Easton qui me dévisage comme si j'étais dans son assiette et qu'il n'avait pas mangé depuis deux semaines. Je me mets à rougir.

Dylan me pousse du coude. Je lui rends la pareille.

– Non, je ne peux pas garder mon sang-froid.

Le sourire qui illumine mon visage est incontrôlable, mais Dylan ne peut pas me rétorquer quoi que ce soit, car les premières notes de « Marry you » de Bruno Mars retentissent.

Toute l'assemblée se lève pour admirer Ella Royal qui descend l'allée centrale. On dirait une princesse de contes de fées, parée dans un corsage de satin moulant, avec des manches minuscules et une jupe de bal énorme qui semble faite d'un millier de fines couches de soie. Ses cheveux blonds sont rassemblés dans un ravissant petit chignon bas, très délicat. Autour de sa tête, elle porte une tiare en diamants, et une traîne flotte derrière elle si loin qu'en la tirant, elle pourrait sans doute atteindre la maison à quelques dizaines de mètres de là.

Reed Royal se tient en face d'Easton dans un smoking noir et une chemise immaculée, mais c'est l'immensité de l'amour qui brille dans ses yeux bleus de Royal qui retient l'attention de tous.

Je ne crois pas être quelqu'un d'hyper-sentimental, mais pendant ce mariage, je pleure à chaudes larmes. C'est peut-être un reste du

traumatisme de l'an dernier, quand mon père a été tué, quand Easton a été blessé par balle et quand il a dû traverser une longue et douloureuse convalescence après sa transplantation du rein. Mais c'est peut-être aussi du bonheur. Que je sois vivante. Que Dylan soit avec moi. Qu'Easton aille aussi bien. Que sa sœur et son frère se marient, bien que ni l'un ni l'autre n'ait encore vingt ans. Reed a fait sa demande à Noël et, à la surprise générale, Ella a dit oui, en posant cependant de nombreuses conditions. Elle irait en fac. Ensuite, elle trouverait du boulot. Ils vivraient uniquement de l'argent qu'ils allaient gagner. Reed a tout accepté. Elle aurait pu lui dire qu'elle voulait qu'il porte une jupe, je crois qu'il aurait accepté.

Je pense qu'elle était prête parce qu'elle a tellement perdu, sa mère, son père. Moi-même, je me raccroche à Dylan ces temps-ci, ce qui l'inquiète un peu.

Je ne suis pas la seule à pleurer. Dylan sanglote. Tout comme Val et Savannah. Je jure avoir vu Gideon écraser une larme. Callum, lui, ne s'en cache pas. Et toutes ces affirmations sur le mascara waterproof sont de belles conneries. Chaque femme de l'assemblée ressemble à un putain de raton laveur.

À la fin de la cérémonie, l'armée embauchée pour nous embellir descend et nous arrange le portrait pour que nous puissions poser pour les photos et faire la fête, tout en étant parfaites. Easton lance un toast embarrassant et hilarant en racontant comment Ella est arrivée dans la famille.

– Reed avait juré ses grands dieux qu'il ne l'aimait pas, mais ensuite, il a passé toutes ses soirées assis devant la porte de sa chambre à attendre qu'elle rentre à la maison, révèle-t-il, ce qui les fait rougir tous les deux, pour des raisons différentes. Il est devenu son chien de garde personnel.

Reed hausse les épaules et pousse un aboiement. Ella devient de plus en plus rouge. Et plus elle rougit, plus la foule réagit.

Quand Easton a terminé de les taquiner, c'est au tour de Gideon, puis aux jumeaux de chauffer l'atmosphère. Lorsque les toasts sont terminés et

que des tonnes de baisers au champagne ont été distribués, le DJ entre en piste et emplît la pelouse de son gros son. Dylan piétine sur place, inquiète de ne pas danser. Elle parcourt la foule des yeux, en cherchant un partenaire. Son regard se pose sur les jumeaux, assis à une table un peu plus loin.

– C'est cool, hein ? leur demande Dylan.

Seb lui répond par un signe de tête. Ou Sawyer. Je ne sais pas qui est qui, à présent. Ils sont tous les deux sarcastiques, charmeurs et dangereux. En cinq mois, ils ont brisé plus de cœurs que je croyais qu'il était humainement possible. C'est presque comme s'ils faisaient un concours pour voir lequel réussit à mettre dans son lit, puis à larguer, le plus grand nombre de filles de Bayview, avant qu'elles soient en dernière année. Mais ils sont gentils avec Dylan, comme en témoigne le fait qu'ils ne ne font pas la moindre remarque sarcastique à propos du mariage de leur frère d'à peine vingt ans et de leur sœur d'adoption. Du coup, je ne peux pas les prendre en défaut.

– Et la musique est super, leur dit-elle avec un gentil sourire.

Ils hochent la tête de nouveau.

– Et tout le monde est heureux.

Autre signe d'approbation. Son sourire s'élargit encore.

– Et dans quatre ans, ce sera notre tour.

Je sursaute à cette affirmation. *Quatre ans ? De quoi est-ce qu'elle parle ?*

– Quatre ans ?

L'un d'eux hausse les sourcils.

– Notre tour ?

L'autre à l'air un peu affolé.

– Ouais, j'aurai dix-huit ans.

– Vraiment ? demande celui qui hausse les sourcils.

L'autre, plus malin, est à moitié sorti de sa chaise, prêt à s'enfuir.

– C'est à ce moment-là que nous nous marierons, annonce Dylan.

Je manque avaler ma langue. Les garçons échangent un regard, du genre de celui qu'ils ont quand ils discutent du fait que ma sœur ne sait vraiment pas se tenir. Ils se lèvent tous les deux.

– On le fera ici aussi, comme Ella, mais avec plus de fleurs. J'adore les roses.

D'une main, je lui ferme la bouche.

– Elle plaisante.

Elle passe une langue humide entre mes doigts.

– Beurk, beurk, Dylan.

– Je ne plaisante pas, je les épouserai quand j'aurai dix-huit ans.

– Lequel ?

– Les deux. On ne peut pas les séparer.

Et ensuite elle s'éloigne, en nous laissant tous les trois la regarder partir d'un air choqué. Enfin... moi du moins.

Je ne suis pas sûre de pouvoir deviner ce que pensent les jumeaux. Non. Je ne *veux* pas le deviner. Délibérément, je me détourne. Je n'ai rien vu. Il ne s'est rien passé.

Easton arrive et me tend une coupe de champagne.

– Tu veux du vrai ou tu préfères du jus de fruit ?

– Ça me va très bien.

Je prends une petite gorgée du vin pétillant et je laisse les bulles me chatouiller le palais. Je m'inquiéterai pour Dylan dans trois ans. Pas besoin de partager ce qui vient de se produire avec Easton. Il enfermerait Dylan dans le garage et il ne la laisserait plus sortir. C'est juste une phase. Elle va grandir. J'espère, du moins.

– Je n'aurais jamais cru que je porterais un toast à un mariage ou que je boirais du jus de fruit un jour.

Il fronce le nez.

– Les deux choses sont parfaites. Tu es un excellent garçon d'honneur.

– Best. Man.

Je souris, je reprends une petite gorgée et je tourne mon attention vers l'eau sombre qui clapote sur le sable.

– Qu’est-ce qu’on fait là ? demande Easton en posant son menton sur le sommet de ma tête.

– Je me fabrique un souvenir.

– Ahhh.

Il m’entoure de ses bras.

– Je pense qu’il serait meilleur si tu enlevais ta robe.

Je tremble, mais pas de froid.

– Tout à l’heure, ma sœur m’a dit que je devrais dormir dans ta chambre.

Il m’embrasse dans le cou.

– Dylan est la fille la plus intelligente que je connaisse.

Avec un grand sourire, Easton m’entraîne à travers la piste de danse, sous une arche florale, dans la cour pavée et jusqu’en haut de l’escalier de notre maison, pour que nous nous fabriquions un nouveau souvenir.

---

1. Jeu de mots en anglais, *best man* signifie témoin d’un mariage et l’homme le meilleur.

2. Détail distinctif des escarpins Louboutin, une marque française de chaussures de grand luxe.

# Remerciements

---

Nous tenons à remercier tout particulièrement Jessica Clare et Meljean Brook qui ont lu et relu ce livre et nous ont aidées à en faire ce qu'il est aujourd'hui.

Toutes les erreurs sont les nôtres, bien entendu.

Et merci à toutes les lectrices qui ont aimé si passionnément les Royal.

Nous espérons que vous avez pris du plaisir à lire ces livres, autant que nous à les écrire.

Restez à l'écoute de nos prochaines aventures.

# Restez connectées

---

Nous vous promettons de ne vous envoyer de mail que quand ce sera vraiment important. Restez connectées avec nous, via la page Facebook d'Erin Watt, en likant les mises à jour ou les teasers fun !

LISEZ-NOUS SUR FACEBOOK :

<https://www.facebook.com/authorerinwatt>

SUIVEZ-NOUS SUR GOODREADS :

[https://www.goodreads.com/author/show/14902188.Erin\\_Watt](https://www.goodreads.com/author/show/14902188.Erin_Watt)